

Traité des maladies des enfans / par M. Underwood ... Auquel on a joint les observations pratiques de M. Armstrong, D. M. premier médecin de l'Hôpital des pauvres enfans de Londres, et celles de plusieurs autres médecins. Traduit de l'anglois [par Lefebvre de Villebrune].

Contributors

Underwood, Michael, 1736-1820.

Armstrong, George, active 1767.

Lefebvre de Villebrune, Jean-Baptiste, 1732-1809.

Publication/Creation

Paris : Chez Théophile Barrois le jeune, 1786.

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/wure3yw8>

License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>







1017

no 28/c.v

xxxviii

18/u

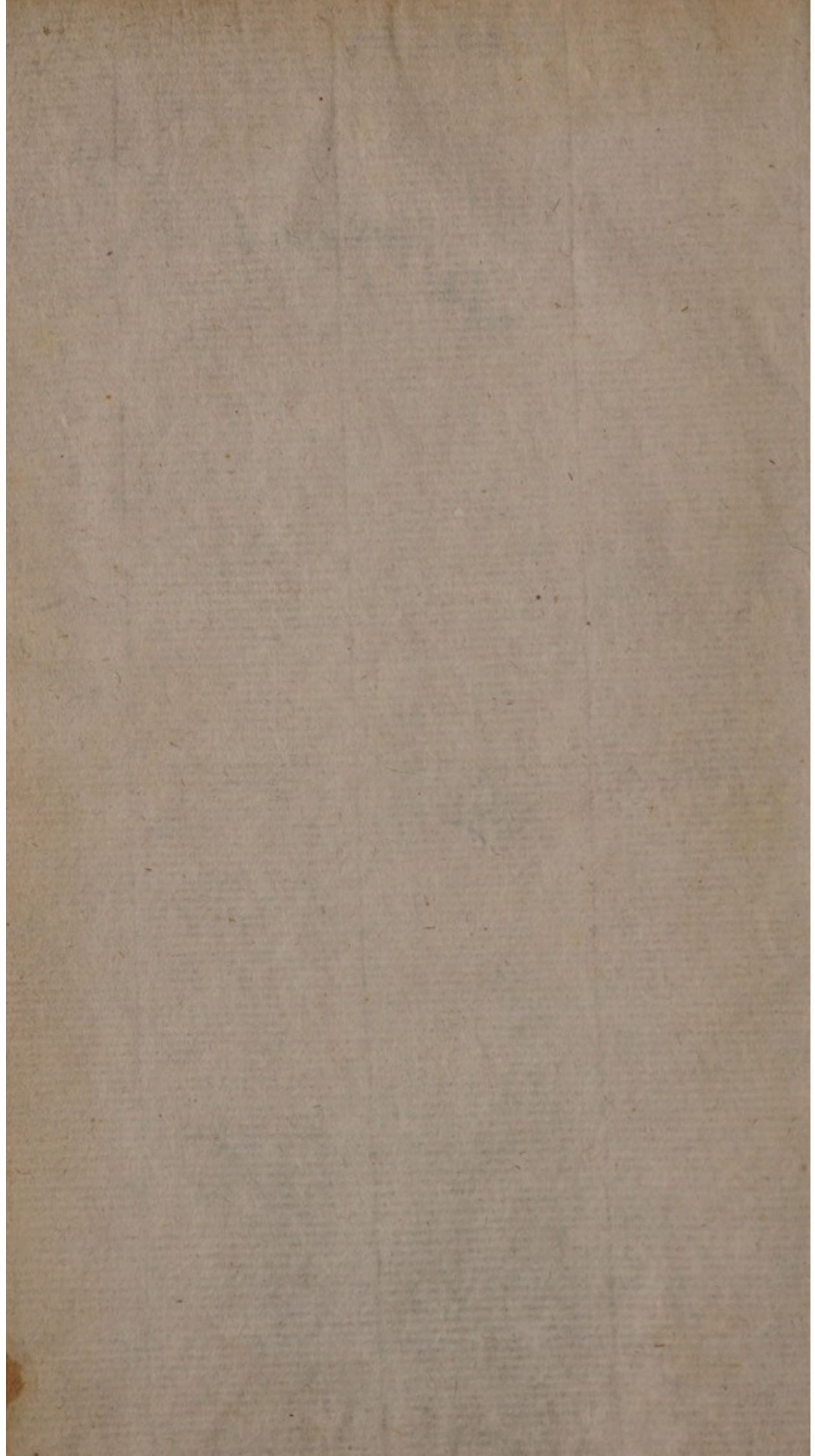
52386 / B

TRAITÉ

DES

MALADIES DES ENFANS.

C



T R A I T É
D E S
MALADIES DES ENFANS.

TRAITE

DES

MALADIES DES ENFANS.

TRAITÉ

DES

MALADIES DES ENFANS,

PAR M. UNDERWOOD, D. M.

Membre du Collège Royal des Médecins de Londres;

Auquel on a joint les Observations-pratiques de
M. Armstrong, D. M. premier Médecin de
l'Hôpital des pauvres enfans de Londres, &
celles de plusieurs autres Médecins.

TRADUIT DE L'ANGLAIS.

ARS LONGA.
Hippocr.

A PARIS,
Chez THÉOPHILE BARROIS le jeune, Libraire,
quai des Augustins, N^o. 18.

M. DCC. LXXXVI.
Avec Approbation, & Privilège du Roi.

TRAITE

DES

MALADIES DES ENFANS,

PAR M. UNDERWOOD, D. M.

Membre du Collège Royal des Médecins de Londres;

Auquel on a joint les Observations pratiques de
M. Armstrong, D. M. premier Médecin de
l'Hôpital des pauvres enfans de Londres, &
celles de plusieurs autres Médecins.

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR J. LONG.



chez THÉOPHILE BA... Libraire,
quai des Augustins, n. 18.

M. DCC. LXXXV.
Paris, chez J. Long, Libraire.



AVERTISSEMENT

NÉCESSAIRE.

Νοσέει δὲ ζώων ἕκασον κατὰ τὴν ἰσχὺν ἐωυτῆ.

Chaque animal est malade dans les rapports de sa constitution.

Hippocr. De la nat. de l'Enf.

CETTE précieuse réflexion d'Hippocrate , & digne de son génie transcendant, n'est que trop souvent oubliée dans la pratique, j'ose même dire dans les instructions publiques. C'est une des causes principales pour lesquelles la Médecine paroît une science si contradictoire aux yeux du vulgaire , & l'est même quelquefois pour des gens de l'art , peu attentifs aux révolutions de l'économie animale. L'âge changeant nos constitutions, il est nécessaire que les maladies ne soient plus les mêmes pour un individu pendant les différens périodes de sa vie : mais la ligne de démarcation est si facile à manquer, que plusieurs Ecrivains, qui se sont rendus chers à la société, ne l'ont

ij *AVERTISSEMENT.*

pas toujours apperçue. Dans la Médecine ,
comme dans tous les arts, l'analogie (1) est
une source intarissable d'erreurs , & le sujet
de mille débats qui ne jettent pas une étin-
celle de lumière dans les principes de l'art.
Je citerois , à cet égard , un de ceux qui se
sont beaucoup occupés des maladies de
l'enfance. Roseen, non Roseen, n'a pas fait
assez d'attention à ce point essentiel. Plus
fait pour observer les cas particuliers , que
pour en généraliser les rapports , & en
dédire par conséquent des principes lumi-
neux , il a peu distingué les maladies des
enfants du premier âge ; & presque par-tout
il les perd de vue , pour s'occuper de celles
des adultes. Je n'avois que trop senti ce
défaut , lorsque je fis la traduction de son
ouvrage. J'ai voulu laisser juger le public ,
& j'ai vu qu'on pensoit comme moi , malgré
les justes éloges qu'on a donnés à son travail.

(1) Cette vérité est fortement inculquée dans les
mémoires de Stockholm. 1784, p. 278. *Vi ej aliud baræ
domma est analogie , som so ofta bedragit oss.*

AVERTISSEMENT. iiij

Harris est le premier qui ait assez bien entrevu jusqu'à quel point les maladies de l'enfance se différencioient de celles des âges subséquens. Malheureusement il eut à lutter contre les théories les plus absurdes, & fut plusieurs fois entraîné par les erreurs de son siècle. Sydenham combattoit en même tems avec de glorieux succès les principes erronés de l'école de Galien; & l'on peut assurer que les adultes lui ont encore plus d'obligation que les enfans n'en ont eu à Harris. En effet, qu'on juge Harris sans prévention, l'on verra qu'il n'évite, en nombre de cas, un extrême, que pour se jeter dans un autre. Contraint de combattre les plus dangereux préjugés, & d'interroger la nature par des expériences, souvent fort critiques, il voyoit la Médecine des enfans presque au même état où étoit la Médecine, à peine naissante, à (1) Crotone,

(1) Voyez M. Meyner, Professeur à Gottingue : Histoire de l'origine, des progrès & de la décadence des sciences & des arts, en Grèce & à Rome. T. 1, p. 480. Il semble que ces Philosophes aient débuté par la pratique de Cybèle, qui, au rapport de Diodore de Sicile,

iv *AVERTISSEMENT.*

parmi les disciples de Pythagore. Il se fit des monstres des acides de l'enfance, prodigua les absorbans; heureux avec les sujets sains & robustes, mais nombre de fois dupe de son hypothèse, à laquelle il ne manquoit cependant que d'être limitée. Son ouvrage le prouve assez.

Le principe qu'il avoit adopté pour base, étoit de corriger d'abord les acides nuisibles ou viciés, même dans les cas les plus critiques, & où il faut savoir agir sans trop raisonner; ensuite il procédoit aux évacuations. Mais par quels moyens? Avec des doses de purgatifs, qui souvent se feroient trouvé fortes pour un adulte: mais n'oublions pas le bien qu'il a fait. Malgré ses erreurs, il a mis les Médecins sur la véritable route. D'après ses théories, on a su mieux juger des acides de l'enfance, & employer plus à propos les moyens qu'il a indiqués: on les a subordonnés au but essentiel de la nature,

guérissoit les maladies des enfans par des purifications & des sacrifices: ce qui a échappé à M. Meyner.

AVERTISSEMENT. v

& l'on a promptement usé des purgatifs sans les craintes qui l'arrêtoient.

Roseen fut appercevoir le bon & le mauvais de la pratique de Harris, & fut plus heureux, mais souvent sans méthode. On est cependant toujours plus satisfait de ce qu'il dit, que de ce qu'on trouve dans Hofmann, Astruc, & plusieurs Ecrivains Anglois que je pourrois citer. On voit, avec peine, qu'il s'écarte trop souvent de son but.

M. Underwood, ci-devant Chirurgien de l'hôpital des femmes en couches à Londres, & actuellement membre du collège des Médecins de cette capitale, s'étoit déjà fait connoître avantageusement par un *Traité* (1) *sur les ulcères* des jambes, si fréquens en Angleterre dans la basse classe des habitans, & par quelques heureux apperçus sur les tumeurs scrophuleuses, & sur les excoriations du sein. Obligé, par état, d'être parmi les enfans du premier âge, il a été à portée de faire des observations sur leurs maladies, &

(1) Imprimé en françois, chez le même Libraire.

de confirmer ses théories par l'inspection continuelle de ces petits êtres , souffrans de diverses manières. C'est ainsi que l'art s'éclaire & se perfectionne. Son ouvrage reçu on ne peut plus favorablement dans sa patrie , est d'autant plus précieux , qu'il se borne à ces maux de la première enfance. Ceux qui l'avoient précédé dans la même carrière , avoient absolument oublié plusieurs accidens , qui sont uniquement du ressort de la Chirurgie. Il a donné , à cet égard , tous les éclaircissemens dont on a besoin , même lorsque les cas exigent la main d'un homme de l'art.

L'auteur a bien senti une vérité dont (1) Platon avoit connu toute l'étendue : c'est

(1) Voici comme Platon fait parler Démodocus à Socrate , dans son *Théagès*. « Socrate , il en est de l'homme » comme des plantes. Nous autres cultivateurs , nous » pouvons facilement préparer tout pour planter , & ensuite » planter : mais quand ce qui est planté a pris vie , c'est » alors que se multiplient les difficultés , & que les soins » nécessaires pour le faire croître deviennent très-pénibles. » Il en est ainsi de l'homme ; & j'en juge par ce qui » m'arrive à l'égard de mon fils ».

que si les maladies de l'enfance demandent les plus grands soins, la manière de les élever présente peut-être encore plus de difficultés. Les Anglois ont beaucoup écrit sur cet article important. J'ai lu ce qu'ils ont dit de mieux : mais j'ose affurer qu'aucun d'eux n'a mieux traité ce sujet que M. Underwood. Ses vues sont sages & conformes, en général, à la marche de la nature. C'est ce qui fait la seconde partie de son ouvrage.

Je conviens cependant que M. Underwood avoit été devancé, dans cette carrière, par un de ses compatriotes, qui, je crois, est le Médecin qui a traité le plus grand nombre d'enfans dans sa vie ; c'est M. Armstrong. Cet habile Médecin avoit déjà été long-tems à la tête de l'hôpital des *pauvres enfans* de Londres, lorsqu'il rendit sa pratique publique par un ouvrage qui a servi de base à ce que les Anglois ont écrit sur le même sujet depuis plus de vingt ans. Quatre mille enfans confiés tous les ans à ses soins, sur-tout dans cet hôpital, lui ont donné lieu d'interroger la nature, & de la rappeler à son devoir par les

moyens les plus simples. On doit en croire un homme dont la pratique, comme il le dit, est devenue celle de la plupart des Médecins de sa patrie. En effet, son ouvrage présente partout le plus scrupuleux observateur, tant sur le *sujet vivant* que sur le *mort*. M. Underwood a si bien senti l'importance du Traité de M. Armstrong, qu'il le copie très-souvent, mais quelquefois avec un ton d'aigreur & de jalousie qui m'a paru bien étrange dans un homme fait pour savoir estimer un confrère connu si avantageusement. Il perd de vue ce précepte d'Hippocrate, qui devoit être sacré pour tous les Médecins: « *Medicum*
» *ratione utentem alterum nunquam invidiosè*
» *criminaturum* ». Hippocr. *Prænot.*

J'ai réellement été fâché de cette animosité dont j'ignore le principe. M. Underwood avoit tant de bonnes choses de son propre fonds, que la gloire de M. Armstrong ne pouvoit obscurcir la sienne. J'ai donc été souvent obligé de justifier M. Armstrong, même pour le bien de la Médecine, & de prouver, par ses observations, que

M. Underwood avoit tort. Nombre de détails précieux se font ainfi placés d'eux-mêmes sous ma plume. Je les ai cru d'autant plus nécessaires, que M. Underwood avoit, ou quelquefois mal entendu son confrère, ou omis des observations lumineuses. J'avoue même que si l'ouvrage de M. Armstrong avoit renfermé autant de détails que celui de M. Underwood, je l'aurois pris pour texte, me contentant d'y joindre ce qui étoit particulier à M. Underwood. C'est la nouvelle édition de 1784 que j'ai suivie. Feu M. Sanchès, qui n'avoit que la première édition de M. Armstrong, avoit écrit sur son exemplaire *Liber aureus*; & d'autres habiles Médecins en ont fait le même cas.

J'ai joint aux vues de ces deux Médecins les préceptes de l'ancienne Médecine, lorsque l'occasion s'est présentée. Quelques autres observations sont venues se ranger en notes, soit pour éclaircir quelque difficulté, soit pour jeter des doutes réfléchis sur des assertions que je n'ai pas cru bien fondées, sans prétendre nuire à la réputation des deux

x *AVERTISSEMENT.*

Médecins. M. Hamilton, professeur à Edimbourg, ayant fait réimprimer, l'année dernière, son ouvrage sur l'art des accouchemens, avec une suite d'observations sur les maladies de l'enfance du premier âge, j'ai produit ses réflexions quand je l'ai jugé nécessaire. L'ouvrage Anglois de M. Moss sur le même sujet, m'a aussi présenté quelques remarques intéressantes. Je m'attendois à trouver des vues neuves de pratique dans la dernière édition allemande que M. Murray de Gottingue a donnée de sa traduction de Roseen. Il n'y a rien que nous ne sachions bien, excepté quelques faits nouveaux sur *les vers*; mais plus relatifs aux adultes, & à l'histoire naturelle, qu'aux maladies dont il s'agit dans cet Ouvrage. La version Hollandoise, & les notes de M. Sandifort de Leyde, ne m'ont non plus montré rien de neuf. Dès qu'un fait a été bien prouvé, cent autres faits semblables n'apprennent plus rien: ainsi, il est inutile de les citer.

Après avoir ajouté en notes, & même en chapitres, plusieurs morceaux de M.

AVERTISSEMENT. xj

Armstrong, j'ai cru devoir suppléer à ce qui m'a paru manquer à cet ouvrage. M. Underwood, partisan de l'inoculation, n'a rien dit sur la petite-vérole spontanée. J'avois pris le parti de n'en rien dire non plus : mais j'ai changé d'avis, comme on le verra dans l'ouvrage. Après avoir averti des ruses dont peuvent se servir des inoculateurs timides (au chapitre de l'auteur), j'ai ajouté un chapitre entier sur la maladie spontanée : j'y ai parlé avec la franchise d'un homme qui cherche la vérité, & croit la défendre. J'ai, par ce moyen, eu l'occasion de profiter d'une partie de l'excellente dissertation Suédoise, que M. Bergius a produite à ce sujet dans les mémoires de Stockholm, en 1784. Personne, jusqu'ici, ne nous avoit rien donné sur les reliquats, souvent très-fâcheux des petites-véroles. L'ouvrage de M. Bergius étoit, à cet égard, trop important pour n'être pas traduit; & j'ose assurer que sa pratique paroîtra infiniment précieuse. En effet, combien d'enfans, & même d'adultes, n'ont pas été estropiés de ces reliquats pour le

reste de leurs jours. Un autre Médecin Suédois en a aussi donné le traitement, mais je n'ai pas son ouvrage. J'ai aussi ajouté un chapitre sur les maladies vénériennes, me bornant uniquement à ce qui regarde l'enfance.

L'article des bains m'a paru mériter de sérieuses réflexions. Je l'ai traité avec assez d'étendue, en prenant les anciens & la raison pour guides. Je me suis élevé contre l'usage trop généralement répandu des bains froids, dans lesquels on jette les enfans, sans examen, & sans en prévoir les conséquences. M. Underwood, qui paroît les autoriser, balance, & avoue enfin que si l'eau du bain n'étoit jamais froide; le bain n'en seroit pas moins utile.

Je dirai ici deux mots de l'hydrocéphale, au sujet duquel j'ai ajouté un chapitre pris de M. Armstrong. M. Murray cite plusieurs autres Médecins, pour confirmer la possibilité de guérir cette maladie des enfans. Je fais qu'on a révoqué en doute les guérisons dont plusieurs Médecins & Chirurgiens An-

AVERTISSEMENT. xiiij

glois ont parlé. Mais on n'a pas fait ici la distinction qui se présentait naturellement. Il est certain que cette affection de la tête, traitée presque au dernier degré, sera toujours incurable. Cependant elle a été guérie dans le cas même d'écartement des os du crâne, par le moyen du mercure employé extérieurement & intérieurement.

London. medic. Journ. 1784, seconde Partie.

Le cas du jeune Cunningham, rapporté dans le même journal en 1783, *trimestre de Janvier*, confirme ce qu'avance M. Armstrong.

On a aussi produit, contre ces cures, un raisonnement assez peu fondé; c'est, dit-on, que la salivation n'est jamais assez abondante pour faire évacuer toute l'eau contenue dans la tête. Mais il est prouvé que plusieurs enfans ont été guéris sans la moindre salivation. On peut donc assurer que, malgré les mauvais succès du docteur Whytt d'Edimbourg, de M. Willmer & d'autres, tous les cas ne sont pas incurables, si la maladie est prise à tems. Ne cherchons pas toujours à

expliquer les opérations de la (1) nature par les voies possibles que nous connoissons. Il en est nombre d'autres qu'elle nous cache , & par lesquelles elle se prête à l'effet d'un médicament, auquel elle se refuse dans d'autres cas que nous croyons les mêmes ; mais qui ne le sont (2) qu'en apparence. L'analogie seule ne suffit pas , en général , pour fonder en Médecine le moindre degré de vérité. Ne rejettons donc rien, lorsque des gens , en état de voir , ont bien vu.

Je souhaite que cet Ouvrage ne soit pas confondu avec cette foule d'écrits qu'on a publiés sur les soins que demandent les enfans. J'en connois beaucoup , & j'en ai vu très-peu qui méritent la moindre attention. Cependant , qu'on ne s'imagine pas trouver ici toutes les maladies auxquelles les enfans sont sujets dans des climats très-différens. Aucun ouvrage ne les a encore

(1) *Scire licet, inter ea quæ ars adhibet, naturam plurimum posse.* Cels. Liv. 2, p. 70.

(2) Celse dit encore plus. *Non eadem omnibus, etiam in similibus, opitulantur.* Liv. 1, p. 18.

présentées ; & cela est impossible. Cependant , j'observerai que plusieurs maladies paroissent nouvelles , parce qu'on n'y a pas fait attention , & que conséquemment les Ecrivains n'en ont pas parlé. Je citerai pour exemple cette maladie de *sept jours* , si redoutable pour les enfans en Amérique , & dont on auroit sans doute plusieurs cas à citer dans nos différentes contrées de l'Europe , si on y avoit fait attention. Les enfans qui ont échappé à ce danger extrême pendant les sept premiers jours de leur naissance , ont encore une autre maladie , non moins funeste à effuyer à leur troisième ou quatrième mois. Voyez l'ouvrage Espagnol d'Ulloa, *Noticias Americanas* , Discours XI, §§. 19 & 20 ; & Barrère , voyage à la Guyane. Ce qu'il y a de singulier, c'est que la maladie de *sept jours* n'attaque que les enfans des blancs dans l'Amérique Espagnole ; & qu'à la Guyane elle n'attaque que ceux des Nègres.

La maladie (*le muguet*) qu'on a observée depuis quelque tems à l'hôpital des enfans trouvés , & sur laquelle M. Auvity lut un mémoire à la séance de l'Académie de Chi-

rurgie , le 27 avril 1786 , n'est pas nouvelle ; quoique M. Underwood en fasse aussi mention comme telle , au Chap. VII de son ouvrage. Je pourrois prouver qu'elle n'a pas été inconnue aux Médecins Grecs & Arabes , & à ceux du quatorzième siècle. MM. Heister, Baldini, Roseen, Armstrong, Hamilton, Doublet (1), Colombier (2), en ont aussi parlé ; & la Société royale de Médecine vient de proposer sur cette maladie un Prix de 1200 liv. , dont 600 liv. sont dues à la bienfaisance de MM. les Administrateurs de l'hôpital-général. On regarde cette maladie comme laiteuse ; cela peut être en partie : mais (3) je tiens à l'explication que j'ai donnée. Toutes les fois qu'il y aura un grand nombre d'enfans nouvellement nés enfermés dans un même endroit , cette maladie deviendra très-funeste pour eux.

LEFEBVRE DE VILLEBRUNE.

(1) Mémoires de la Société royale de Médecine. Année 1779 , p. 181.

(2) Journal de Médecine. Mai 1785 , p. 181.

(3) La note que j'ai mise à la page 117 , servira encore à démêler les causes de cette maladie.



DES MALADIES DES ENFANS.

CHAPITRE PREMIER.

*But de cet ouvrage : causes & symptomes des Maladies
des Enfans.*

EN publiant cet essai , je n'ai eu d'autre dessein que de suggérer quelques idées aux Médecins qui n'ont pas eu occasion d'acquérir beaucoup d'expérience dans le traitement des maladies des enfans : cependant j'ai eu intention que mon ouvrage fût encore d'une plus grande utilité.

J'ai long-temps vu , avec peine , la manière peu convenable dont les maux des enfans sont traités par ceux même qui leur marquent la plus grande tendresse , & combien cet excès d'amitié s'opposoit à leur intention , vu les méprises dans

2 BUT DE CET OUVRAGE.

lesquelles ils tomboient. L'affection très-louable de la plus (1) tendre mère devient ainsi, en nombre de circonstances, infiniment préjudiciable à son enfant, non-seulement dans le bas étage du peuple, ou dans des situations où il n'est pas possible de se procurer les ressources de la Médecine; mais même dans la capitale, parmi les gens du plus haut (2) rang. On y nourrit continuellement les préjugés les plus nuisibles à la santé de ces petits individus.

C'est donc autant aux (3) pères & mères qu'aux Médecins que j'adresse cet écrit, & j'attends de

(1) L'amour peu réfléchi des mères a fait mourir plus d'enfants que la négligence des nourrices, & les erreurs qu'on commet dans la manière de les élever dans les campagnes.

(2) C'est un reproche que fait aussi M. Baldini aux gens de cette classe.

(3) « Quoique la Médecine, dit Hippocrate, soit un art au-dessus de la portée du vulgaire, le peuple a cependant certaine aptitude à s'instruire de ce qu'il est nécessaire de savoir, lorsqu'on lui parle dans une langue qu'il comprend; & jamais on ne devrait lui parler autrement de ses maux. La Médecine se présente naturellement à lui, comme aux gens de l'art ». Mettons donc le peuple en état de connoître les écarts & les opérations de la nature, nous l'empêcherons au moins de faire de grandes fautes dans l'usage des remèdes, & d'être si souvent dupe des prestiges du charlatanisme.

leur part un accueil favorable ; mon intention excusera , auprès d'eux , les défauts de l'exécution.

La nécessité où je suis de rendre clairement mes idées , m'autorise , sans doute , dans ce cas-ci , à laisser de côté toute méthode exacte & rigoureuse : voilà pourquoi je m'arrêterai quelquefois un peu de temps sur des maladies qui sembleront l'exiger ; je rappellerai aussi les remèdes plus souvent qu'il ne seroit besoin de le faire , si je ne parlois qu'à des Médecins. J'avoue d'avance que j'écris sans prétention , & qu'on ne doit attendre de moi aucun de ces ouvrages qu'on appelle finis. Je ne me montre que pour offrir au lecteur des observations qu'un long usage m'a fournies : un autre produira , s'il veut , après moi , quelque ouvrage plus parfait , & digne d'un accueil plus général.

Je crois devoir encore faire observer que tous les écrits qui ont paru sur le même sujet avant le mien , quel qu'en soit le mérite , ou ne font que partie de quelque autre ouvrage plus étendu & trop (1) volumineux pour remplir le but d'un traité relatif à ces maladies , ou font , au contraire , trop courts , trop concis : on y cherche

(1) Il me semble que l'auteur auroit pu supprimer ces plaintes , que je crois mal fondées.

même en vain plusieurs maladies trop sérieuses pour être passées sous silence.

Les Médecins qui ont écrit sur ces maladies se sont généralement plaints de la négligence avec laquelle on avoit traité jusqu'ici (1) cette branche de la Médecine. Une des principales causes est l'idée qu'on s'en forme d'après la prétendue difficulté de bien (2) entendre les plaintes & le dire des enfans. Persuadé qu'on ne pouvoit rien statuer sur la manière vague & indécise dont ces petits malades s'expriment, on a mieux aimé les abandonner aux soins de vieilles femmes ou des nourrices, que de tâcher de les entendre. Si ces femmes, a-t-on dit, emploient des moyens curatifs moins convenables, & appropriés avec peu d'intelligence, au moins ne leur feront-elles pas de tort par des remèdes violens.

Il n'est pas nécessaire de faire beaucoup de réflexions pour prouver le danger de ces raisonnemens. En laissant périr les enfans, de manière

(1) Ce sont les termes de M. Armstrong, qui publia la première édition de son Ouvrage il y a plus de vingt ans.

(2) Tout ce qui suit, jusqu'à la page 9, est pris de M. Armstrong, *chap. 1, p. 3-9*. J'y vois, avec surprise, que feu le docteur Hunter pensoit aussi qu'il falloit abandonner les enfans malades aux seules ressources de la nature. Mais, ajoute M. Armstrong, ce docteur n'étoit pas adepte en Médecine. *Edit. 1783, Lond.*

ou d'autre, ce sont des adultes, c'est une population, ce sont des richesses & toutes les ressources de l'Etat qu'on perd; on le prive de sa force, on en anéantit d'avance l'éclat, la grandeur. On doit encore observer qu'en supposant même que l'erreur, dans ce cas-ci, ne tende pas à la mort des enfans, leur santé en est au moins essentiellement altérée: car, c'est en général de l'enfance que dépend la bonne ou mauvaise, forte ou foible constitution de l'homme.

On a fait, il est vrai, depuis quelques années; plusieurs tentatives pour dérober les enfans à une partie des dangers, en ne les confiant plus, sans choix, à des mains si peu habiles dans l'art de les conduire; mais on ne voit pas, sans regret, que l'on n'ait encore fait que le premier pas, & que les succès n'aient pas été complets. Il est donc à désirer qu'on fasse quelques pas de plus, & qu'on attaque puissamment les objections qu'on a opposées aux avis les plus sages. Cela me paroît d'autant plus nécessaire, que les plus grands obstacles qu'on éprouve viennent souvent de la part de ceux qui ont le plus grand intérêt à la chose, la plus grande autorité pour profiter de l'occasion, & la plus sincère affection pour leurs enfans; mais qui, après avoir fait peu de cas des secours de la Médecine, finissent par les demander lorsqu'il n'est plus possible de les leur

procurer. Je fais bien que je ne pourrois peut-être pas m'opposer efficacement aux préjugés ; néanmoins je ferai ici une ou deux réflexions qui m'ont toujours paru du plus grand poids.

Le docteur Armstrong a déjà discuté en habile homme , il y a environ vingt ans , l'objection prise du peu de capacité que les enfans ont de donner quelques éclaircissemens directs sur leurs maladies. Le même a sagement observé qu'on rencontre la même difficulté dans nombre de maladies les plus dangereuses parmi les adultes , & à tous les pèriodes de la vie. Ces maladies demandent cependant les secours les plus effectifs : telles sont les attaques de phrénésie , de délire & quelques espèces de convulsions , les diverses affections de gens imbécilles & hypocondriaques : cependant toutes ces maladies ont quelquefois été traitées avec succès , sans excepter même les dernières dont je viens de parler ; & l'on a rendu ces mélancoliques à leurs familles , à la société.

En supposant donc que les enfans soient incapables de fournir , à un Médecin , les moyens d'établir un avis ; à quel âge les enfans peuvent-ils être confiés à ses soins ? Car il est certain qu'à l'âge même de cinq ou six ans , ils peuvent encore induire en erreur celui qui ne s'en rapporteroit qu'aux détails qu'ils font de leurs souffrances. On conviendra que leurs idées sont trop confuses

pour présenter aucune notion distincte sur leur état : voilà pourquoi, s'ils ont l'estomac malade, ils disent qu'ils ont du mal, & le mal est pour eux une maladie. Souvent ils ne font aucune réponse à des questions générales ; & si on leur demande s'ils ont du mal à tel endroit, c'est celui-là qu'ils nomment, quoique l'on s'aperçoive après qu'ils se sont trompés.

Mais malgré tout cela, j'oserai dire que les maladies des enfans sont suffisamment indiquées par leur contenance, leur âge, les symptômes apparens, les détails qu'on obtient de ceux qui les soignent, ou qui les élèvent, ou par les pères & mères : on n'a donc pas besoin qu'ils désignent leurs maux aussi précisément que peuvent le faire les adultes. Je me crois d'autant mieux fondé dans mon assertion, que jamais je n'ai été moins embarrassé à prendre un parti, & à ordonner des remèdes, que pour les maladies des enfans ; & jamais le parti que j'avois pris ne répondit si bien à l'opinion que j'avois conçue sur le siège & la nature du mal. Il est presque généralement vrai que chaque maladie ou dérangement s'énonce comme de soi-même, & que ce n'est plus qu'au Médecin à savoir bien saisir l'expression de la nature dans le mal qui se présente ; or, les maux des enfans ne s'énoncent pas moins clairement que ceux des adultes.

Quelque limitées que soient les connoissances de l'homme sur chaque objet particulier, il y a néanmoins, en Médecine, comme dans toutes les différentes branches des sciences, des principes & certaines lignes de démarcation, à la faveur desquelles un homme expérimenté pourra marcher avec sûreté entre les deux dangereuses extrémités de faire, ou trop, ou trop peu; & il arrivera heureusement au terme, tandis que d'autres s'en écarteront, faute de savoir les appercevoir & les suivre.

Qu'on me permette donc de faire ici cette demande. Est-ce l'éducation, est-ce l'observation & une longue expérience qui peuvent mettre un homme en état de surveiller les enfans, & de traiter leurs maladies? Assurément, des praticiens éclairés peuvent prétendre à cette prérogative, à l'exclusion des femmes & des charlatans.

Après avoir établi ma proposition avec toute l'impartialité possible, & l'avoir traitée avec l'attention dont elle étoit susceptible, j'observerai que, si les maladies des enfans sont plus faciles à connoître qu'on ne le croit, le nombre en est aussi beaucoup (1) moindre, leur cause

(1) C'est aussi ce que dit M. Armstrong, après Harris, que cite notre auteur. Les enfans, ajoute M. Armstrong, ne sont pas sujets à ce nombre de maladies aiguës &

plus (1) uniforme ; & le traitement , au moins en général , beaucoup plus simple qu'on se l'est imaginé.

Pour le prouver , autant que pour établir une pratique raisonnée , je vais en considérer les causes & le diagnostic , ou la nature particulière , avant de passer aux détails de la cure.

Je ne m'arrête pas ici au grand nombre des causes éloignées ; mais je me borne aux considérations-pratiques du sujet même , pour indiquer les différentes occasions qui peuvent y donner lieu , & en marquer les symptômes. Je me crois donc dispensé de parler des divers changemens que la nature opère pendant la croissance d'un enfant , tandis qu'il passe successivement d'une période à une autre ; ce qui fait , sans doute , une cause éloignée de plusieurs des maladies de cet âge.

Les causes les plus ordinaires résultent de l'abondante sécrétion des glandes : car , en général , les enfans ont , proportionnellement , les

chroniques des adultes , &c. Les maladies héréditaires ne se manifestent qu'en très-petit nombre dans l'enfance , &c. p. 9.

(1) Un des plus anciens Médecins pensoit de même à l'égard de toutes les maladies. *Est tamen una & eadem omnium morborum idea & causa.* De Flatib. Hippocr. Foës. p. 296 , Edit. 1621 , Francofurti. C'est celle que je citerai.

glandes (1) beaucoup plus grosses que les adultes. Je puis, à cet égard, nommer le thymus, & particulièrement le pancréas & le foie : mais, outre ces glandes, il y en a un nombre infini dans la bouche, la gorge, l'œsophage, l'estomac, les intestins, desquelles il découle continuellement un fluide dans les premières voies. C'est, sans doute, une sage précaution de la nature. Je ne puis donc me rendre au sentiment du docteur Armstrong, qui prétend que l'humeur gastrique rend le chyle moins propre à être porté dans les organes de la seconde coction ; mais comme on ne suit pas exactement l'indication de la nature dans la manière de conduire

(1) Ce qui suit, jusqu'à la page 12, est la théorie de M. Armstrong ; mais l'auteur n'étant pas ici du même sentiment sur l'effet de l'humeur de l'estomac ou salivaire, voici ce que dit M. Armstrong : « J'ai observé, ci-devant, » que les sécrétions glandulaires, plus ou moins visqueuses, » sont beaucoup plus abondantes chez les enfans que chez » les adultes. Pendant que les enfans sucent & tirent le » lait, les glandes de la bouche & de la gorge sont » pressées par la contraction des muscles, & répandent » ainsi copieusement ce qu'elles contiennent : or, cette » humeur se mêlant avec le mucus de la gorge & de » l'estomac, donne au lait une consistance glaireuse, ce » qui l'empêche d'être absorbé si facilement par les vaisseaux lactés, &c.

les enfans, de les nourrir, de les vêtir, &c.; cette abondance de matière visqueuse surcharge souvent l'estomac, les intestins, siège constant des premiers maux des enfans d'un âge tendre. On doit regarder comme seconde cause la qualité du lait, ou des autres alimens dont on nourrit les enfans. Il en résulte une troisième de la délicatesse de leurs fibres musculaires, & de la grande irritabilité de leur genre nerveux. Ajoutons à cela le défaut d'exercice, si avantageux pour nous dans un âge plus avancé, & auquel nous sommes, pour ainsi dire, forcés; mais dont l'art ne peut, en aucune manière, compenser le défaut.

Delà naissent des acidités dans les premières voies des enfans, & dont leurs premières maladies ou souffrances sont toujours accompagnées. La première de leurs maladies vient du méconium, retenu en tout ou en partie dans les intestins. Le mal qu'ils en ressentent est particulièrement celui des enfans qui sont aux premiers momens de leur vie. La dernière maladie, propre à leur âge, est la dentition, circonstance dans laquelle l'état des intestins est si fort intéressé.

A mesure que nous avancerons, il est bon de faire quelques remarques ultérieures sur chacun de ces différens articles, afin de connoître plusieurs causes accidentelles, résultantes des écarts ou des erreurs dans l'usage des choses *non natu-*

relles, comme on a voulu les appeller. D'abord on doit envisager la quantité de la nourriture qu'on donne aux enfans, & le peu d'attention que l'on a sur l'état plus ou moins resserré du ventre; ensuite, le peu de soin que l'on a de faire lâcher les (1) vents à un enfant après qu'il a pris sa nourriture, ou qu'il est retiré du sein.

Les symptômes de ces premiers maux des enfans, & qui nous mettent à portée d'en appercevoir la nature, sont, sur-tout, la rétention, l'excrétion des matières, les rots acides, les nausées, les vomissemens, les selles, le caractère des matières rejetées, les veilles, l'inquiétude, la soif, la chaleur, certaine manière de respirer ou de crier, le retirement des extrémités inférieures des pustules ou des éruptions, soit internes, soit externes; le pouls & les urines sont des signes moins décisifs que dans les adultes. On peut ajouter à tout cela l'ouverture ou la solidité plus ou moins ferme des fontanelles & des futures; la laxité ou la contraction de la peau en général, & du scrotum en particulier.

(1) L'auteur répète souvent ce précepte avec raison. M. Armstrong & Roseen l'ont aussi répété plusieurs fois. Cette quantité nuisible d'air qui se dégage des alimens dans l'estomac, avoit été observée par les anciens. Voyez Hippocr. Foës. p. 297.

CHAPITRE II.

Du Méconium.

APRÈS avoir ainsi passé rapidement sur les causes générales & sur les symptômes les plus ordinaires, je vais considérer les maladies mêmes, & je commencerai par la rétention du méconium.

Le méconium est cette matière noire, visqueuse ou tenace bien connue, que les enfans rendent par les selles pendant les deux ou trois premiers jours de leur naissance, ou qui est retenue chez eux, mais non sans les plus mauvaises conséquences.

J'ai déjà dit, d'après même l'opinion de plusieurs anciens, tels que Hippocrate, Celse, Paul d'Egine, que la première cause des maladies des enfans venoit de quelque défaut ou vice des premières voies : c'est ce qui m'a long-temps fait soupçonner qu'on donnoit lieu à cet inconvénient, faute d'apporter une attention convenable à la prompte évacuation du méconium. Quelquefois il est si adhérent aux tuniques internes, qu'il y reste aglutiné pendant nombre de jours, sans être aucunement détaché par les médicamens les plus actifs, comme je le montrerai bientôt. Je remarquerai seulement ici que, s'il n'est pas

retenu en totalité, il en reste souvent une partie beaucoup plus de temps qu'on le croit communément; & il ne sort enfin que fort tard, dans des momens où l'on n'auroit nullement soupçonné qu'il fût retenu dans le corps.

Il paroît que le méconium n'est plus d'aucune utilité dans le corps, lorsque l'enfant est né; à moins que (1) ce ne soit pour empêcher le canal

(1) Le méconium ne peut être alors d'aucune utilité: plutôt il sort, mieux vaut, selon même les vues de l'auteur. Il paroît que dès la plus haute antiquité l'on songeoit à faire évacuer promptement cette humeur, pour empêcher qu'elle ne contractât de l'acrimonie par sa résidence, comme on le voit, liv. 4, *de morbis*, Hippocr. Foës. p. 511: mais cet ancien auteur la regardoit comme une humeur douce de sa nature. Je vois que M. Hamilton ne s'éloigne pas de cette idée, & ne craint pas tant cette humeur, que notre auteur & nombre d'autres écrivains. Ce qu'il dit me paroît mériter quelque attention.

« On s'imaginoit autrefois que le méconium étoit d'une
» qualité maligne & même vénéneuse; de sorte que s'il
» n'étoit pas immédiatement évacué, il devoit occasionner
» des coliques, des vomissemens, des spasmes & les plus
» plus fatales conséquences: de-là cet usage de donner
» des purgatifs aux enfans dès qu'ils sont nés: pratique à
» laquelle on n'a pas encore renoncé. Cependant j'obser-
» verai ici que la résidence de cette humeur occasionnera
» moins d'inconvéniens qu'il n'en résulte de l'acrimonie
» des purgatifs qu'on fait prendre aux enfans. Le meilleur

intestinal de s'affaïffer sur lui-même, jusqu'à ce qu'il soit rempli des alimens que l'enfant doit prendre après cela ; mais s'il n'est pas éconduit, non-seulement il changera la qualité du lait ou des autres alimens ; mais, comme sécrétion bilieuse, au moins en grande partie, étant susceptible de devenir très - acrimonieux, il produira nécessairement des flatuosités, des indigestions & d'autres mauvaises suites : c'est par cette raison, sans doute, que la nature a sagement donné au premier lait des animaux une qualité apéritive & détersive. Cela suffit, je pense, pour nous indiquer que nous devons aider l'expulsion du méconium.

En effet, quoiqu'un enfant soit allaité par sa mère, & qu'alors il n'ait pas autant besoin d'autres secours, il n'en est pas moins vrai que la nature ne remplit pas toujours son devoir complètement. C'est donc d'après plusieurs preuves frappantes de cette vérité, que je me suis étendu à

» moyen d'en procurer l'évacuation est de mettre l'enfant
» au sein, sans beaucoup attendre. Si la mère n'allaitoit
» point, on doit préférer un peu de syrop de sucre délayé
» dans de l'eau chaude. Si l'enfant montrait de l'aversion
» pour le sein, & qu'on apperçût qu'il eût envie de
» vomir, on céderoit à la pratique usuelle, en lui donnant
» quelques grains de sel dissous dans l'eau, p. 271 ».

ce point sur ce sujet : je l'ai fait d'autant plus volontiers, que tous les écrivains modernes l'ont presque entièrement (1) passé sous silence.

Je fais qu'il est des gens qui s'imaginent que les Médecins ne tendent qu'à troubler la nature dans ses opérations ; & qu'elle fera toujours mieux son devoir en pareil cas , si on l'abandonne à elle-même : je vois même quelques Médecins de cet avis , entre autres le docteur Buchan. Je fais tout le crédit que mérite son avis & sa réputation ; mais il n'a probablement jamais été répandu parmi les enfans , ne les a jamais autant observés que ceux qui sont chargés de les surveiller depuis leur naissance. D'ailleurs , je dirai , sans crainte , qu'il n'y a pas de règle sans exception , & que selon Celse même , il n'y a aucun principe dont on doive ou puisse faire une application toujours constante dans l'art de guérir. *Celse, préf. liv 1, page 17.*

Je conviens que nombre d'enfans n'auront besoin d'aucun secours ; mais il en est d'autres à qui il en faudra nécessairement , & jamais aucun enfant ne recevra de dommage pour avoir été aidé dans cette opération-ci. L'art est fait pour

(1) Tous n'ont pas omis d'en parler ; si M. Armstrong n'en dit rien , Roseen avoit fait sentir les conséquences qu'il croyoit en devoir craindre.

surveiller la nature, tant pour la garantir des écarts & des excès, que pour assurer ses efforts : c'est ainsi que nous remplissons ses intentions, lorsque nous les comprenons, & que nous pouvons le faire sans le moindre préjudice.

C'est pour parvenir à ce but qu'on a recommandé, parmi nous, ces dernières années-ci, un nouveau (1) remède, comme préférable, pour

(1) L'auteur cite ici M. Armstrong. Je n'ai pas sous les yeux le traité de cet habile Médecin, concernant les maladies les plus fatales aux enfans, imprimé en 1767 ; mais voici ce qu'il dit dans son autre traité, p. 17. « Je suis » pleinement convaincu, par l'expérience que j'ai acquise » dans le traitement de ces maladies, que si l'on donnoit » un tel vomitif (le *vin antimonie*) aux enfans, dès » qu'ils sont nés, au lieu d'un purgatif, & qu'on le » réitérât au besoin, le vomissement leur feroit beaucoup » plus utile & les fatigueroit moins. Ce médicament a cet » avantage, qu'il opère ordinairement par haut & par bas, » dégage & nettoie ainsi totalement les intestins. La dose » est de cinq à six gouttes. J'en ai donné cinq gouttes à » des enfans, peu de jours après leur naissance, & la dose » ne parut pas trop forte. Rarement j'en donne plus jusqu'à » la fin du premier mois : après ce temps révolu, on peut » en donner six à sept ou huit gouttes, selon la force du » sujet, & le besoin plus ou moins pressant. Un enfant » de trois à quatre mois en pourra prendre depuis neuf » gouttes jusqu'à onze ou douze ; mais je commence par » une petite dose ; car les enfans, comme les adultes,

le cas actuel , à tout autre purgatif. On peut voir le docteur Armstrong sur les maladies les plus

» vomissent, les uns & les autres, plus ou moins facile-
 » ment : vingt gouttes feront ordinairement vomir un
 » enfant de trois ou quatre ans, qui n'est pas accoutumé
 » au médicament ; mais s'il est, après cela, besoin de le
 » réitérer, il faut augmenter la dose », p. 17. Et p. 19 :
 « Quoique ce médicament paroisse d'une nature trop
 » énergique pour être administré à des sujets si jeunes,
 » j'assure aux pères & mères que je l'ai fait prendre à
 » ces enfans, & aux mêmes, plusieurs fois, sans jamais
 » avoir apperçu qu'il ait été suivi de mauvais effets ; au
 » contraire, je n'en ai vu que des succès ». P. 37 : « J'ai
 » employé ce remède, pendant plusieurs années, avec le
 » même avantage, dans les fièvres continues, rémittentes,
 » intermittentes des enfans ; & j'ai eu la satisfaction de
 » voir que plusieurs célèbres praticiens ont adopté ma
 » méthode, & en ont eu les meilleurs succès ».

Qu'objecter à un homme candide, qui dit ailleurs qu'il n'écrit que d'après ses seules observations ; qui a été à la tête d'un hôpital, où l'on traite tous les ans plus de quatre mille enfans ; qui expose, avec franchise, les modifications qu'il a cru devoir faire aux premières méthodes curatives qu'il avoit adoptées, comme nous le verrons ? Il a donc pour lui : « *Pulchrum quid est ratiocinatio ab experientia*
 » *petita : quodcumque autem secundum artem fit, ex ipsa ratione*
 » *desumptum fuit.* Hippocr. Foës. *De decenti hab.* ».

Je ne juge pas cette querelle que suscite M. Underwood ; je respecte son autorité autant qu'elle le mérite ; mais je pourrois prouver que ce médicament n'est assurément pas

fatales aux enfans. « L'esprit de l'homme semble
» toujours se plaire aux extrêmes. Une chose n'a
» pas plutôt été jugée , ou nuisible , ou véné-
» neuse , ou trouvée , en certain cas , très-utile ,
» qu'on la suppose capable de faire tout ; & l'on
» néglige absolument ce que l'expérience réflé-
» chie des âges précédens avoit prouvé être le

nouveau : d'ailleurs , il en fait lui-même assez souvent usage , comme on le verra bientôt. Il a donc cru devoir suivre un bon guide , dont il emprunte fréquemment les termes , tant il en trouve la pratique avantageuse. Le vomitif fait ici deux fonctions importantes ; il fond d'abord les matières glaireuses , & quelquefois très-tenaces , qui tapissent la gorge , & souvent l'œsophage de l'enfant. C'est à cet amas de matières qu'il faut attribuer la répugnance que quelques enfans ont d'abord pour le sein : dès qu'ils en sont délivrés , ils le prennent volontiers , comme je l'ai observé dans deux de mes enfans , qui rejetèrent par la bouche quantité de ces glaires , par le seul effet de quelques gouttes de syrop purgatif , réitéré deux ou trois fois : le vomitif ne peut donc qu'être utile en pareils cas. Or , ces cas sont plus fréquens qu'on ne le présumeroit. Le vomitif remplit ensuite une autre fonction , en ce que , passant dans l'estomac , il y sollicite une légère crispation , qui le fait couler dans les intestins , où il fond les matières fécales qu'il faut évacuer. Le vin antimonié se prépare en jettant quelques grains de *crocus* dans du vin. On en verra les doses en grand dans le Dispensaire de Lewis : ce livre est traduit en françois.

» plus salutaire : de-là il est arrivé qu'on a regardé
» le *vin antimonie* comme un remède universel
» pour les enfans , parce qu'en effet il a été utile
» dans plusieurs maladies résultantes d'une seule
» & même cause. Mais pourquoi administrer un
» vomitif, destiné à vider l'estomac, dans le
» dessein de chasser le méconium (1) des intestins
» inférieurs ? En effet, qu'on examine les pre-
» mières voies des enfans nouvellement nés (&
» morts), on verra que ce sont les gros intestins
» qui contiennent le vrai méconium ; & que les
» intestins grêles ne renferment qu'une matière
» bilieuse très-tenue, mêlée avec le suc gastrique :
» l'estomac en contient encore moins ; car la bile
» ne peut y entrer que par régurgitation du
» duodenum ; & le suc gastrique y est même en
» quantité trop peu considérable pour être solli-
» citée à sortir par le vomissement, sans que
» l'individu fasse les plus violens efforts. Or,
» n'a-t-on pas tout à craindre d'un pareil vomis-
» sement, au moment même où un enfant vient
» de naître ? De quel usage est donc ce prétendu
» remède universel ?

On convient généralement, & le même docteur

(1) De l'aveu même de notre auteur, le *vin antimonie*
opère par haut & par bas.

aussi , qu'il ne faut pas administrer d'émétique lorsque les intestins sont pleins : or , c'est ici précisément le cas. Il est certain , d'ailleurs , que le vin antimonie ne fait pas toujours vomir les enfans : quelquefois il agit comme purgatif ; mais si c'est avec cette intention qu'on l'ordonne , pourquoi ne pas s'en tenir à d'anciens médicaments (1) plus sûrs , & qu'on peut manier avec confiance. Ce n'est pas l'estomac , mais le canal intestinal , qu'on doit regarder comme l'issue par laquelle on peut délivrer les enfans de la plupart de leurs maladies. Faute d'avoir fait cette remarque , il en est résulté des inconvéniens ; contre lesquels plusieurs praticiens ne sont pas assez en garde.

Il est certain que , dans cette occasion , la nature nous indique elle-même quelque doux purgatif , & qui , par sa nature , cause le moins de trouble possible : on remplira donc cette indication , si le purgatif n'est pas d'une nature grossière & offensive ; on a cependant préféré ceux de ce caractère. En général , il faut peu de chose pour produire l'effet qu'on a lieu d'attendre : un peu de syrop solutif de roses , délayé dans une eau

(1) Il faudroit que M. Underwood prouvât ici que M. Armstrong accuse faux. Je suis réellement fâché de cette animosité.

de gruau légère, & donné de temps en temps, à la dose d'une cuiller à café pleine, répondra le plus souvent à ce qu'on se propose; cela tranquillifera l'enfant, & empêchera la nourrice de lui donner une nourriture peu convenable aux circonstances : si ce remède ne procure point de felles, quelques grains de bonne (1) rhubarbe, ou même une cuillerée de sa teinture, qu'on jette dans la même eau de gruau, est toujours préférable aux mixtures huileuses, indigestes, dont on use alors. Dans les campagnes, où l'on ne peut se procurer sur le champ ces secours, un peu de petit-lait récent & de miel y suppléera avantageusement.

L'objection que je fais contre les breuvages huileux prend encore une nouvelle force, de la manière dont les nourrices les administrent : rarement elles font prendre la quantité qu'on en ordonne, pendant les vingt-quatre premières heures:

(1) M. Armstrong observe que la rhubarbe seule est sujette à pincer les intestins des enfans; qu'ainsi on ne doit leur en faire prendre qu'avec prudence à cet âge. M. Hamilton l'approuve avec la magnésie. Harris la prodiguoit souvent, même à de trop fortes doses. Quant aux potions huileuses, Roseen est du même avis; il prévient même que le lait trop gras d'une nourrice ou de la mère est nuisible aux intestins, en dérangeant leur mouvement péristaltique, p. 27.

elles administrent le reste long-temps après que l'enfant a commencé à tetter, ou à prendre quelque aliment : alors cette huile se mêle avec la nourriture, qui tend à produire l'indigestion, les vents, les maux mêmes qu'on avoit intention de prévenir en administrant l'huile à temps. Je pourrois ajouter que certaines médecines huileuses, étant les purgatifs qu'on emploie dans cette occasion, les parens ou les nourrices croient pouvoir les réitérer toutes les fois que le ventre de l'enfant se resserre pendant le premier mois ; & donnent lieu, par cette conduite, aux inconvéniens dont nous avons parlé.

Mais j'ai observé que le méconium n'étoit pas toujours disposé à céder à l'impression même des purgatifs ordinaires ; ainsi, lorsqu'on a commencé avec ceux que j'ai indiqués, si l'enfant ne fait point de selles pendant les douze ou quatorze premières heures après qu'il est né, sur-tout s'il semble souffrir, on lui insinuera un clystère, qu'on réitérera quelques heures après, s'il est besoin. J'avertirai ici que ces doux évacuatifs ne feront pas effet, s'il est besoin de plus puissans moyens ; mais toutes les fois que j'ai procuré une selle copieuse avec un lavement, ou un doux laxatif, le reste du méconium est sorti avec peu d'autres secours, & même sans cela. Il ne faut donc recourir aux médicamens plus actifs, que quand,

ni les lavemens, ni les laxatifs n'opèrent rien pendant plusieurs jours ; car, on a lieu de soupçonner alors que le genre nerveux est dans (1) une espèce de stupeur. Je vais finir sur ce sujet par un exemple de cette espèce : on verra quels puissans médicamens il faut quelquefois employer, & combien il est essentiel de faire la plus grande attention à ces premiers maux des enfans.

L'enfant dont il s'agit étoit né, en février 1784,

(1) Plusieurs causes peuvent contribuer à ce défaut d'énergie : la pression extrême qu'un enfant aura soufferte pendant l'accouchement ; (J'ai vu, dans ces cas-ci, un de mes enfans rester sans souffle & sans mouvement pendant sept à huit minutes après sa sortie, & paroître, plusieurs jours de suite, comme dans une stupeur générale, ouvrant à peine la bouche quand on y portoit le bout du doigt ou le tetton) ; les phlegmes dont j'ai parlé dans une note ; le tissu encore mollaſſe de l'estomac & des intestins, qui se sont quelquefois trouvés, pour ainsi dire, pulpeux, au lieu de former un conduit membraneux ; la bile toujours plus glaireuse & visqueuse dans ces enfans que dans les adultes, agglutinée le long du conduit avec le mucus dont cet âge abonde : *hebetantur enim vires mucorum copiâ*. Hipp. Foës. *De septim. partu*, p. 258 ; enfin, le méconium abondant & amassé dans les gros intestins : toutes ces causes, dis-je, & d'autres circonstances, peuvent rendre le genre nerveux comme insensible pendant quelque temps, & sont autant de motifs de prudence de la part du Médecin, qui, pour lors, ne doit pas aller trop vite.

de père & mère très-bien portans, & qui jamais n'avoient eu le tempérament porté à la constipation. Le travail de l'enfantement avoit été prompt & assez facile. Pour éviter toute prolixité, & laisser-là toute autre circonstance, je dis que l'enfant avoit pris un peu de rhubarbe (1) une heure ou deux après sa naissance. N'ayant pas encore évacué le lendemain, jour auquel je le vis, j'ordonnai un lavement; le soir, cet enfant étoit étendu comme dans une espèce d'affection comateuse : lorsqu'on l'éveilloit, il se plaignoit, mais paroissoit ne crier qu'avec peine; il resta six jours dans cet état, & selon les apparences, souffrant beaucoup, & manifestement convulsé. On ne le soutenoit principalement qu'avec un peu de lait du sein, environ plein une cuiller à café; rarement il reprenoit assez de forces pour tetter.

Jusqu'au vingt-sept, il ne rendit aucunes selles, excepté quelques taches qu'on apperçut sur ses linges, & de la grandeur d'une pièce de vingt-quatre fols. Celles qu'il rendit ce jour-là étoient bien peu de chose, dures & en petits grumeaux. Le vingt-huit il en fit davantage, & semblables

(1) La rhubarbe avoit, sans doute, trop pincé les intestins, comme l'observe M. Armstrong, & avoit mis les premières voies dans un état spasmodique. L'auteur devoit faire cette réflexion,

à celles-ci. Jusqu'au vingt-neuf il ne rendit rien qu'on pût appeler selles, tout étoit mêlé de grumeaux de même dureté; mais le trois mars elles vinrent plus délayées, & le cinq elles parurent abondamment. Pendant le cours de trente-fix heures, j'ordonnai deux onces de l'infusion ordinaire de séné; deux dragmes de fel de feignette, quatre grains de jalap, un grain de calomel, outre quelques lavemens purgatifs, & l'usage des bains chauds; après cela, cet enfant prit six dragmes d'huile de castoreum, outre quelques doses de manne: à un autre période, il prit quatre grains d'ipécacuanha, en deux doses, & quarante gouttes de vin (1) antimonié, fans effet, en quatre

(1) C'est fans doute le vin antimonié, ce remède nouveau, selon M. Underwood, qui procure l'effet avantageux qu'on n'avoit pu obtenir d'aucun autre médicament. Ce trait seul condamne la jalousie que M. Underwood montre contre M. Armstrong. Le détail de ce traitement seroit peut-être étonnant pour M. Hamilton, d'après ce que j'en ai cité, dans une *note*. J'avoue que j'y vois du bonheur; mais j'y cherche l'art; ou il faut convenir que ce phénomène est un de ceux qui mettent quelquefois l'art en défaut, & l'obligent de faire, comme dit un ancien, aujourd'hui une chose, & demain le contraire. Hippocr. *De Loc. in homine*. Un enfant, dit Roseen, prit une once & demie d'infusion de séné, avant de rendre une selle. Ces deux faits sont très-analogues.

fois : trois jours après, l'enfant se débarrassa de son méconium, & il parut des apthes qui, sans être considérables, durèrent plus de trois semaines.



CHAPITRE III.

Des Spasmes internes.

LA rétention du méconium peut aussi donner lieu à différentes affections qui sont liées avec l'état des premières voies. Quelques Médecins de nos jours ont, entre autres, fait mention des spasmes internes; mais qui, selon moi, méritent à peine le nom de maladie. Néanmoins on en a parlé de manière à jeter l'épouvante dans l'esprit d'une mère tendre; c'est pourquoi je vais m'y arrêter quelques instans. Le symptôme principal & constant de ce spasme, comme on l'appelle, est la forme que prend la bouche de l'enfant qui semble vouloir (1) sourire. Quiconque y a

(1) Ce sourire, agréable en apparence, est quelquefois suivi de grimaces, de pleurs; l'enfant s'éveille, il sourit encore, il pleure: c'est ce qu'on peut souvent observer; mais ce sourire & ces symptômes se terminent aussi par une mort inopinée. Hippocr. *De septim. partu.* Aristote fait aussi mention de ce sourire spasmodique. *Hist. des Anim. tom. 1, p. 445*, Edit. Paris. Camus. M. Armstrong avoit donc raison de n'être pas indifférent sur ce sourire. Ses détails méritent d'être connus.

Chap. II, p. 12. « Les spasmes internes sont en général

fait attention, doit l'avoir considéré avec certain plaisir.

» la première maladie qui paroît dans les enfans ; & autant
» que j'ai eu occasion de l'observer, la plupart y sont plus
» ou moins sujets durant les premiers mois. Voici les
» symptomes : l'enfant paroît comme endormi, excepté
» qu'il n'a pas les paupières entièrement fermées. Si l'on
» y fait attention, l'on verra les yeux scintiller, le blanc
» se tourner vers le haut. Il y a une espèce de trem-
» blement aux muscles de la face & des lèvres, ce qui
» produit comme un sourire, & même toute l'apparence
» d'un vrai rire : à mesure que le trouble augmente, la
» respiration de l'enfant semble s'arrêter par intervalles ;
» le nez se retire sur lui-même : un cercle pâle entoure
» les yeux, la bouche : quelquefois ces cercles deviennent
» livides, disparaissent & reparoissent. L'enfant a des sou-
» bresauts, sur-tout si on le remue, même doucement, ou
» si l'on fait du bruit près de lui. Dans ce trouble, il
» soupire, lâche des vents ; ce qui le soulage pour un
» peu de temps ; mais aussi-tôt il retombe dans son affou-
» pissement. Quelquefois il s'agite avant de rendre un vent,
» & semble tomber en convulsion ; mais une grande érup-
» tion de vents par le haut, ou un vomissement, ou de
» grands cris réitérés, rétablissent le calme. A mesure que
» l'enfant prend des forces, ces spasmes tendent à cesser
» spontanément, & par degrés ; mais, si cela n'arrive pas,
» & que rien ne puisse les faire cesser, ils dégénèrent en
» une espèce de stupeur continuelle, qui est suivie de
» fièvre, d'apthes ; ou la scène se termine par des vomisse-
» mens, des déjections acides, grumelées ou verdâtres ; une

Si ce dérangement se borne au sourire, ce qui arrive d'ordinaire pendant le sommeil, il ne vient que d'un vent incapable de donner lieu à de mauvaises suites : ce feroit donc un abus que de recourir aussi-tôt à des vomitifs, ou à quelque purgatif : en violentant ainsi l'estomac mal-à-propos, ou en relâchant les intestins, on feroit plus de mal que de bien. Chacun connoît les différens degrés des effets qui doivent résulter

» diarrhée accompagnée de tranchées & de convulsions;
» mais les apthes sont souvent la fin de ces symptomes.
» Ainsi, ces affections rentrant l'une dans l'autre, ou se
» succédant réciproquement, on peut les considérer, à
» certain point, comme différens degrés de la même
» maladie, & qui résultent originairement de la même
» cause. Les spasmes internes sont donc le premier degré,
» la fièvre & les apthes le second, les vomissemens, les
» acidités, &c. le troisième, & les convulsions le dernier ».

D'après un pareil tableau, il est facile de présumer qu'une mort inopinée termine quelquefois ces différentes scènes. M. Underwood, qui ne considère que le premier symptome, a eu raison de n'y voir aucun danger à cet instant-là. Mais, c'est avec autant de raison que M. Armstrong recommande un vomitif pour prévenir toutes les fâcheuses conséquences, & de ne jamais coucher un enfant sans lui avoir fait rendre des vents, en l'agitant doucement, & en lui frottant de même le dos, le ventre, l'estomac. M. Hamilton approuve aussi les doux vomitifs dans toutes les douleurs intestinales des enfans, p. 289.

d'une impression plus ou moins vive sur les nerfs, depuis la sensation que fait une plume avec laquelle on chatouille, jusqu'à celle d'un coup ou d'une percussion violente : la première peut, sans contredit, être regardée comme agréable. Tel est le stimulus ou l'impression dont il s'agit ici, & qui a lieu sur la tunique nerveuse de l'estomac & des intestins ; voilà pourquoi elle produit le plus agréable sourire, que j'aie jamais contemplé avec plaisir.

En effet, je ne connois point de maladie qu'on puisse proprement appeller *spasme interne* dans le sens qu'on y donne ; & je n'en parle ici que parce que les nourrices, ou les femmes qui les soignent, sont continuellement à nous en parler, tandis que les enfans se portent parfaitement. Elles administrent, à tort & à travers, les remèdes les moins convenables, lorsqu'elles croient saisir adroitement l'occasion : d'un autre côté, elles traitent une vraie convulsion, encore peu considérable, de la même manière : induites en erreur par l'idée qu'elles ont du prétendu accès *spasmodique interne*, elles ont toujours à la bouche cette expression, tandis que jamais on n'en voit deux d'accord entre elles sur le sens qu'elles y attachent. Il faut donc renoncer à l'expression : car, ou l'enfant a réellement une convulsion, ou il n'éprouve aucune affection spasmodique,

au moins qui mérite qu'on y fasse attention, & qu'on y porte du remède.

Les enfans, aussi-bien que les adultes, meurent quelquefois subitement, sans aucun signe manifeste de convulsions; mais ceci arrive le plus fréquemment lorsqu'ils ont trop mangé, ou par l'effet d'un spasme de l'estomac, ou quelquefois du cœur & des poumons: alors on peut réellement dire que les enfans meurent d'un accès spasmodique interne, tandis qu'il n'y a aucune marque de convulsion externe; mais ce n'est pas de cette espèce d'affection dont nos femmes entendent parler.

Si l'enfant dort trop long-temps, & que ce sourire revienne souvent, il faut le lever, le frapper doucement sur le dos, & lui bien frotter l'estomac & le ventre devant le feu: il n'y a que cela à faire. Cette douce agitation & le frottement feront sortir un vent de l'estomac, & l'enfant remis au lit, s'endormira tranquillement.

Le docteur Armstrong, qui s'est étendu sur cette affection, conseille de donner à l'enfant quelques gouttes de vin antimonié; mais il est fort probable que, quand il la considère comme méritant plus d'attention que moi, ou c'est une vraie convulsion, dans laquelle l'enfant a les yeux renversés, la bouche tournée, au lieu de présenter un agréable sourire, ou M. Armstrong ne prescrit

ce

ce remède que pour une autre maladie , sous le nom de *spasme interne* , dont les écrivains antérieurs ont parlé comme résultant de la constipation ou des vents. Mais si ce léger dérangement des traits du visage venoit d'une nourriture constamment trop abondante , il faudroit alors donner des vomitifs sans fin ! Dès que la cause de la maladie est connue dans ce cas-ci , il ne s'agit plus que de faire cesser cette cause ; c'est le seul remède qu'on doit y porter.

Comme la constipation & les vents ne viennent pas toujours d'une même cause , & peuvent produire d'autres dérangemens que ceux dont j'ai parlé , je vais les considérer séparément , & selon leur propre caractère : c'est , je pense , une marche mieux réfléchie , que de s'en tenir à un terme vague en lui-même , & qui tendroit à jeter dans l'erreur la plupart de ceux qui me liront.



CHAPITRE IV.

*Dérangemens qui résultent de la constipation
& des vents.*

LES anciens écrivains, moins attentifs que nous à la précision & à l'exactitude de la méthode, avoient cependant coutume de parler des vents & de la constipation comme de deux maladies différentes. Ce petit traité, que j'ai destiné à un usage général, & non pour celui des Médecins seulement, me donne, sans doute, la liberté de me conformer à la marche des anciens : ainsi, parlons d'abord des vents. Les vents ne sont que des symptômes de quelque dérangement antérieur ou actuel : les troubles qui en résultent ne sont pas les effets, ou de l'air qu'on avale avec les alimens, comme (1) bien des gens le disent.

(1) L'auteur ne nomme pas ici M. Armstrong, qui est de ce même sentiment. « Outre cela, dit-il, l'air que » l'enfant tire à lui pendant la succion, se mêlant avec le » lait, &c. dans l'estomac, contribue peut-être à augmenter » ces spasmes internes ». M. Hamilton s'exprime presque de même, p. 287. Outre les frictions qu'il recommande de faire, comme M. Armstrong, avec une flanelle chaude, il conseille de donner à l'enfant plein une cuiller à café

L'air atmosphérique est essentiellement différent de celui qui est produit par l'indigestion, soit qu'il ait pour cause la foiblesse de l'estomac, comme on le dit, soit la quantité superflue, ou la qualité peu convenable des alimens que l'on prend. Quoi qu'il en soit, les vents deviennent l'origine de nombre de dérangemens dans les opérations de la nature, & dans la santé. Ils donnent lieu à des insomnies, des soubresauts, des hoquets, des vomissemens; & enfin, à des selles spontanées, des épreintes, des convulsions funestes, si l'on n'y fait bientôt une attention convenable.

La constipation est ou naturelle, ou accidentelle; ce qu'on doit toujours bien distinguer. Celle-ci est ordinairement l'effet d'une nourriture

de punch à l'eau-de-vie, dans laquelle on aura jetté du sucre anisé: ou, dit-il, on donnera cela dans un lavement. D'autres ont aussi cru qu'il entroit de l'air atmosphérique dans l'estomac avec les alimens; ce que je croirois volontiers. Il est certain que si l'on avale un fluide à plusieurs reprises, on rend beaucoup de vents; ce qui n'arrive presque point, si on le boit de suite. Au reste, qu'il en entre ou non, il n'est pas moins vrai que l'on rend assez souvent des rots dans les cas de bonne & de mauvaise digestion. L'indigestion, que M. Underwood considère seule ici, n'en est donc pas la seule cause. Quant à la constipation, Roseen en a aussi fait un chapitre particulier. C. 2.

pesante & peu convenable ; l'autre est rarement sujette à aucun inconvénient ; & les enfans d'une telle constitution sont en général ceux dont le corps profite le mieux. Si la mère est naturellement très-constipée, ses enfans le seront presque tous. Or, je pense qu'on ne doit point déranger une telle constitution, quoiqu'il soit nécessaire de la surveiller attentivement. En pareil cas, deux dragmes de manne en larmes, ou même quantité de syrop solutif de roses, suffira pour lâcher le ventre. On délaie cela dans un liquide, pour en donner chaque fois plein une cuiller à café, jusqu'à ce qu'il fasse effet.

J'observerai que la rhubarbe jointe à la magnésie, comme on le fait, n'est pas le meilleur purgatif. Je fais cette remarque, parce que c'est en général le grand remède de toutes ces ignorantes nourrices : car celle-ci employée sans distinction, devient peu nécessaire, & même quelquefois préjudiciable. La rhubarbe seule, en presque tous les cas, remplira l'objet qu'on se propose ici, tandis que la magnésie devient un surcroît inutile à la masse du médicament; ce qu'on doit toujours éviter avec les enfans.

Quoi qu'il en soit, il faut en général éviter de trop fatiguer un enfant resserré, si d'ailleurs il se porte bien. J'ai ordonné la manne à la dose même d'une demi-once en une fois, au période du

premier mois, & avec très-peu d'effet, si je ne réitérois cela tous les jours : en d'autres momens, j'ai ordonné trois & même cinq grains de jalap. L'expérience m'apprit enfin qu'il y a, parmi les enfans, des tempéramens dont on ne peut rendre le ventre libre qu'en leur donnant quelques purgatifs tous les jours; mais qu'on fait aussi-bien de les abandonner à eux-mêmes, sans néanmoins les perdre de vue. Cependant, s'il est besoin de leur procurer une selle, un suppositoire fait de papier plié ou roulé, & bien imbibé d'huile, ce qui s'insinue assez facilement, remplira tout ce qu'on se propose de faire.

Comme il peut arriver quelques inconvéniens d'un tempérament si resserré, & que l'enfant éprouve des tranchées, ou que cette constipation soit accidentelle, il faut y remédier promptement. Un aliment peu convenable en sera peut-être la cause, & c'est la plus ordinaire : on doit donc aussi-tôt en choisir un autre. Dans le cas où la constipation n'est qu'accidentelle, la rhubarbe (1) sera le meilleur moyen qu'on puisse employer. Après son effet, elle donne du ton aux intestins, les fortifie : or, on fait que les

(1) Je ne le crois pas de la rhubarbe seule : un peu de syrop de violette, avec moitié d'huile d'amandes douces, me paroît préférable ici.

enfans font plus fujets à être trop relâchés qu'à tout autre dérangement. J'observerai ici que tous les purgatifs qu'on donne aux enfans doivent être d'une nature un peu chaude. On les rend tels en y ajoutant un peu de gingembre, d'infusion d'anet, & autres matières femblables; ce qui est plus important qu'on ne le croit, dans la pratique. J'ai vu des douleurs intestinales calmées très-heureusement par cette seule attention. Elles avoient duré long-temps, quoique traitées d'ailleurs de la manière la plus sage.

Comme il y a ordinairement, dans les tempéramens constipés & venteux, des acides dans (1)

(1) Oui, fans doute, il y a beaucoup d'acides dans les premières voies, chez les enfans de cet âge. Mais ces acidités y font-elles naturellement inutiles? Je ne le crois pas. Voyez ce que j'ai dit sur l'acide du lait dans le petit ouvrage de M. Baldini. J'ajouterai ces réflexions-ci. S'il est vrai, comme je le crois démontré, que ce soit le principe acide phosphorique qui prépare toutes les molécules de la matière à l'agrégation, on voit en même temps combien cet acide est nécessaire dans l'économie animale des enfans, pour réduire & assimiler tous les principes qui doivent former leurs solides, & développer leur accroissement: c'est donc pour cette raison que cet acide prédomine dans le tendre âge. Il atténue l'humeur nutritive, la rend aussi fluide qu'elle doit être selon le but de la nature. *Levis humor hominis est alimentum*, disoient les anciens. Hippocr.

les premières voies, on donnera un peu de magnésie, quelques jours après que la constipation aura cessé. On fera aussi attention au (1)

De morb. L. 4, p. 509. Hippocrate disoit ailleurs que c'étoit un principe ignée qui assujettissoit & remuoit toute la matière. On doit donc moins se proposer d'arrêter l'énergie de ces acides des premières voies par les absorbans, que de les contenir dans de justes bornes; mais sur-tout prendre garde à la quantité & à la qualité du lait ou des alimens que prennent les enfans. La quantité démesurée des alimens fixe ces acides dans les premières voies; la mauvaise qualité les fait tendre à l'acrimonie: de-là les maux qui en résultent. Mais un enfant bien constitué, & nourri comme il doit l'être, n'éprouve jamais d'inconvénient de ce principe acide, destiné à sa formation: quelquefois cet acide prédomine, il est vrai, malgré toute la prudence. Mais si l'art a ses erreurs, la nature a ses écarts; & ce n'est pas des cas particuliers qu'il faut déduire des loix dans l'économie animale, ni dans les sciences. En vain auroit-on tenté de guérir les sujets dont un acide spontané surabondant avoit ramolli tous les os, comme on le croit. *Voyez Histoire de l'Anatomie.* « J'estime le Médecin qui se trompe le » moins, dit Hippocrate; mais s'il échoue, il doit savoir » qu'on ne guérit pas toutes les maladies ».

(1) L'art ayant pour but de suppléer à ce qui manque à la nature, dit Aristote, *Politie*; c'est ici sur-tout qu'il est nécessaire. Tous les Médecins intelligens ont recommandé ce soin de la nourrice, comme l'un des plus sûrs moyens curatifs, en nombre de circonstances; & c'est justement ce qu'on ne peut obtenir avec les nourrices mer-

régime de la nourrice. S'il paroît encore quelques symptomes de flatuosités, ce qui arrivera rarement, & par le seul effet de la constipation, alors l'infusion d'anet remplira ces vues comme innocent carminatif : si cependant cela venoit du relâchement des intestins, ou d'indigestion, on y remédieroit en ôtant les causes de ces dérangemens, comme je le dirai dans un autre article.

cénaires éloignées dans les provinces : on y songe même bien peu lorsqu'on les a près de soi. Faut-il être étonné de la mort de tant d'enfans ?



CHAPITRE V.

Des Insomnies ou Veilles.

LES veilles sont souvent un symptôme des dérangemens dont nous venons de parler : on les fait cesser en lâchant (1) le ventre , pour

(1) Un enfant n'est jamais si disposé au sommeil , que quand on lui a débarrassé l'estomac & les intestins par un vomitif ou par un purgatif , ou par l'un & l'autre , selon les cas : « mais le sommeil le plus doux , procuré par un » opiat , n'est presque jamais sans danger , dit M. Armstrong. » On a vu les opiats produire , même chez les adultes , les » effets les plus fâcheux , & leur causer des veilles conti- » nuelles , de l'agitation , de l'égarement d'esprit , au lieu » de les faire dormir » , p. 35. Roseen , qui condamne aussi cette erreur , que des nourrices imprudentes ont cependant soin de taire après l'avoir commise , donne , p. 67 , un avis qu'il est bon de placer ici. « Voici comment on pourra » conjecturer que la chose est arrivée. Les effets généraux » que l'opium produit sur le corps se réduisent à ceux- » ci : il cause des chaleurs , rend le pouls très-fréquent , » aussi-bien que la respiration , qui , outre cela , devient » encore difficile ; il fait suer , & la sueur a souvent l'odeur » du médicament ; il supprime les selles , les urines , rend » le visage bouffi & rouge , pousse le sang à la tête , y » cause de la douleur & de la pesanteur , rend les yeux » hagards , cause une espèce de *coma vigil* (assoupissement

administrer ensuite un julep agréable , tel que le *julep perlé* : il agira souvent alors comme opiat ,

» sans sommeil), & quelquefois un vrai sommeil , accom-
» pagné de songes & d'agitation.

» Cependant , ces signes ne sont pas encore une preuve
» décisive de l'administration imprudente de l'opium ou des
» narcotiques ; mais si l'on découvre la vérité , il faut , sans
» tarder , faire prendre à l'enfant de l'eau tiède avec du
» beurre ou de l'huile , & lui tenir prudemment le bout
» poilu d'une plume trempée dans l'huile , à l'entrée du
» gosier , pour solliciter un vomissement : si cela ne réussit
» pas , on donnera un lavement avec du sel. On frottera
» les pieds de l'enfant avec une brosse un peu ferme ; on
» y appliquera un sinapisme qu'on laissera jusqu'à ce que
» la peau devienne rouge : on lui baigne aussi la tête avec
» du vinaigre chaud , & on lui en tient de fort sous le
» nez avec une éponge. Si l'on peut ouvrir la veine , c'est
» un avantage : il vaut encore mieux mettre des sangsues
» au col , aux tempes. Si tous ces moyens sont insuffisants ,
» on pourra peut-être hasarder les acides intérieurement ,
» sur-tout le vinaigre de vin , au cas que l'enfant veuille
» en prendre quelques gouttes ; ce qui est fort douteux ,
» malheureusement : il n'y a cependant pas de moyen plus
» efficace pour arrêter les suites fâcheuses de l'opium &
» des autres poisons végétaux que les enfans plus âgés
» prennent quelquefois sans en savoir le danger , tels que
» les baies de belladonna & autres semblables ; ce qui est
» ordinairement suivi de convulsions effrayantes. Si l'on
» peut parvenir à faire avaler quelques gouttes de vinaigre ,
» on donnera ensuite un vomitif.

en procurant du repos. En effet, cette méthode réussit quelquefois si bien, lorsqu'on en donne une grande dose, que je craignois avoir ordonné quelque médicament narcotique : or, les narcotiques, en ce cas-ci sur-tout, feroient extrêmement préjudiciables : car les insomnies ne sont qu'un symptôme, & non une maladie. Je crois devoir observer, en passant, que c'est toujours avec le plus grand danger que les nourrices donnent aux enfans du syrop diacode, de la thériaque & autres opiat. Ces remèdes bons, selon les circonstances, agissent comme poison, & quelquefois très-promptement, lorsqu'on les administre sans raison & sans nécessité absolue. Or, c'est sur-tout dans les cas de constipation qu'ils sont dangereux.

Les veilles des enfans très-jeunes sont toujours dues à quelque dérangement dans les premières voies, & souvent à la constipation ; mais je remarquerai encore, que si elles n'ont lieu que pendant la nuit, c'est que l'enfant dort trop de jour : or, on remédie à cela en tenant l'enfant en mouvement, en jouant avec lui pendant toute la journée. On verra comment il faut se conduire, à cet égard, dans un article particulier à la fin de cet ouvrage, dont il fait la seconde partie.

Les dérangemens dont je viens de parler me conduiroient naturellement à parler des apthes

& d'autres éruptions ; mais je dois auparavant parler de deux autres maladies qui paroissent quelquefois peu de temps après la naissance : or, je ne pourrois plus en parler ailleurs.



CHAPITRE VI.

De la Jaunisse des Enfans.

IL paroît qu'on s'est généralement formé des idées peu exactes de la jaunisse (1) de cet âge.

(1) L'auteur est ici du sentiment pour lequel Roseen se déclare, à certain point. Mais la couleur jaune de la peau est si souvent un symptôme de bile extravasée dans les enfans, qu'on peut, en nombre de cas, la regarder comme un phénomène ictérique. M. Hamilton, qui appelle cette couleur *Yellow-gum*, s'explique ainsi, p. 287.

« Cette affection vient de ce que la sécrétion de la bile
 » est augmentée par le changement de la circulation du
 » sang dans le foie. La bile ne trouvant pas à passer libre-
 » ment de la vésicule du fiel dans le duodenum, reste en
 » stagnation, & est absorbée dans la circulation : ainsi
 » la couleur externe devient plus ou moins jaune, à pro-
 » portion que la bile est charriée dans le sang. C'est une
 » jaunisse réelle, & fréquemment fatale : il faut la traiter,
 » comme dans les adultes, avec des vomitifs, mais très-
 » doux, & des purgatifs aussi modérés. Pour les jeunes
 » enfans, on les purgera avec la rhubarbe & la magnésie ;
 » on peut mêler du savon d'Alicante dans du lait de la
 » nourrice, & le leur faire prendre. S'il n'y a qu'une
 » légère teinte jaunâtre, cela vient de quelques fluides
 » muqueux répandus sous la peau (*elle en est plutôt impré-*
 » gnée), & cela n'exige point de traitement particulier ».

Ceux qui n'ont écrit que sur les maladies des enfans , l'ont passée (1) sous silence , tandis que d'autres l'ont au contraire considérée comme une maladie fort sérieuse , & ont réglé leur pratique sur le caractère de la jaunisse des adultes. Les parens de leur côté, les nourrices ont aussi regardé comme vraie jaunisse , celle qui paroît dans les enfans trois ou quatre jours après la naissance. Aucune de ces opinions ne me semble juste : car la dernière de ces jaunisses ne me paroît mériter aucune attention. Néanmoins , quoique les enfans ne soient point sujets à la fâcheuse jaunisse des adultes, ils éprouvent quelquefois des affections ictériques qui exigent des soins. Ces affections se distinguent de la jaunisse ordinaire, dont je viens de parler plus haut, en ce que l'*albuginée*, ou le blanc de l'œil est effectivement toujours très-jaune ; mais les ongles ne sont jamais teints d'une couleur jaunâtre comme dans les adultes. Ils pourroient cependant devenir tels, si l'on n'y remédioit, & qu'on laissât l'enfant devenir constipé. J'ai voulu voir si la couleur jaune disparoîtroit d'elle-même ; mais après avoir attendu quelques jours, j'ai vu que cette teinte

(1) On voit par la note précédente que cela n'est pas.

augmentoît plutôt que de diminuer : au lieu que la teinte jaune mentionnée plus haut disparoît d'elle-même peu de jours après.

Cette affection vient, à ce que je présume, de matières visqueuses qui embarrassent ou obstruent les conduits biliaires qui se déchargent dans le duodenum : c'est pourquoi il faut prescrire un léger vomitif. Le vin antimonié est ce qui convient alors, & il procurera probablement deux ou trois selles ; mais la difficulté qu'on a de faire vomir l'enfant dans cette circonstance, me feroit conseiller, en cas que le vin manquât, d'ordonner trois ou quatre grains d'ipécacuanha, qui est plus (1) sûr dans son opération, & le jour suivant, quatre ou cinq grains de rhubarbe. Si le symptôme se soutient, il faut réitérer l'émétique deux ou trois jours après, & administrer la rhubarbe de deux jours l'un, jusqu'à ce que la jaunisse disparoisse. En la traitant ainsi, rarement elle dure plus de dix à douze jours.

(1) J'en doute, avec raison. Le vin antimonié fait aussi couler la bile par bas : l'ipécacuanha prend rarement cette route ; & j'ai vu qu'une dose, même assez forte, restoit sans effet bien sensible. Mais l'auteur voudroit ne pas paroître employer le vin antimonié, qu'il recommande encore ailleurs, après l'avoir blâmé.

CHAPITRE VII.

Eruptions inflammatoires anormales.

LES enfans sont fujets à une espèce d'inflammation érysipélateuse qui les met en grand danger ; & je ne vois pas que les praticiens en aient parlé dans leurs écrits. Je ne l'ai non plus rencontré que dans les hôpitaux des femmes (1) en couche. Jamais , à ce que je

(1) Cet accident ne doit pas étonner, si l'on réfléchit aux miasmes putrides qui se répandent nécessairement dans un lieu où il y a tant de femmes en couche. Chacun a pu , dans un temps ou dans l'autre , être frappé de l'odeur désagréable , & même acrimonieuse (elle m'a quelquefois fait éternuer) , qui s'exhale du lit d'une femme dans cet état , quelque propre qu'on tienne sa chambre , si l'on n'y donne point assez d'air. Ces miasmes acrimoniaux se jettent sur la peau , encore toute spongieuse des enfans , & chargée des sédimens des eaux où ils flottoient dans la matrice , comme le dit très-bien M. Hamilton : ils y produisent donc une inflammation érysipélateuse : double danger qui ne peut être que très-grand : c'est donc plutôt sur les moyens préervatifs qu'on doit fixer son attention. Un bain chaud réitéré , & quelques lotions légèrement savonneuses , bien essuyées ensuite , préviendroient ces inconvéniens , si les mères ne vouloient pas avoir leur enfant à côté d'elles dans leur
crois ,

crois , elle ne se manifeste passé le premier mois de la naissance ; mais souvent elle paroît quelques jours après. Elle attaque les enfans les plus robustes aussi bien que les plus délicats ; & subitement. Les progrès en sont rapides ; la peau devient pourprée , & bientôt très-dure.

L'espèce la plus traitable de ces éruptions paroît le plus souvent aux doigts & aux mains , ou aux pieds , & aux malléoles ; quelquefois même sur les jointures ou auprès , formant du pus en très-peu de tems. L'espèce la plus à craindre paroît à la région du pubis , se porte sur le ventre , & le long des cuisses & des jambes. Je l'ai cependant vue deux ou trois fois commencer au cou. L'enflure est peu considérable ; mais ensuite elle devient dure. Les parties où elles se jettent deviennent pourprées , livides , & très-souvent le sphacèle s'y manifeste , sur-tout dans les enfans , sur les bourfes desquels elle se jette. La verge s'enfle ; le prépuce s'élève comme emphysemateux , tel qu'il est chez les enfans lorsqu'une pierre ou un gravier s'arrête dans l'urètre.

lit , jusqu'à ce qu'elles relevassent de couches. En général ; on ne donne pas assez d'air aux chambres des femmes qui sont dans ces états : aussi en voit-on souvent périr de fièvres miliaires après les plus heureux accouchemens.

On a tenté différens remèdes sans succès dans notre hôpital des femmes en couches. Pendant quelque tems l'eau végeto-minérale en fomentation parut faire quelque bien, de même que les cataplasmes où elle entroit, en l'appliquant à la première apparence d'inflammation : mais l'éruption gagna bientôt plus loin, & la gangrène parut aussi-tôt : ou s'il s'étoit formé du pus, l'enfant ne put résister à cette suppuration. Il y a quelques années qu'on proposa d'essayer le quinquina, en joignant à cela un peu de confection cordiale. Plusieurs ont échappé au danger par ce moyen.

Le docteur Garthshore, l'un de mes collègues, a dernièrement essayé des compresses trempées dans l'esprit-de-vin camphré, au lieu d'eau végeto-minérale; ce moyen curatif a eu de grands succès en plusieurs cas : néanmoins, le plus grand nombre de ces malades succombe à la violence du mal, & presque tous en peu de jours.



CHAPITRE VIII.

Des Aphtes.

UNE erreur vulgaire chez nous est que les aphtes sont une maladie bénigne, qu'on doit même desirer pour les enfans pendant leur premier mois : car, dit-on, s'ils n'en ont pas à cet âge, ils en auront plus tard dans un tems (1) où elles leur feront très-fâcheuses, si même elles ne les emportent pas. D'après ce préjugé on les néglige à leur première apparence, on laisse accroître par-là les (2) acides dans les premières voies : ce qui augmente nécessairement le mal.

Quoiqu'il en soit de cette erreur commune, les aphtes sont une maladie aussi réelle qu'aucune autre qui paroisse dans le premier mois ; elles sont liées avec les maladies dont j'ai parlé jusqu'ici. En y faisant attention, il est possible de les prévenir.

Cette maladie est si connue, qu'il est inutile,

(1) C'est un préjugé qui n'est digne que de mépris, sans doute.

(2) C'est plutôt alors une putridité alkaline ou analogue.

je crois, de la (1) décrire. Les aphtes se manifestent d'abord aux coins des levres ; ensuite à

(1) Mais il est bon d'en connoître les différentes espèces, au moins selon la différence du local. Hippocrate a fait mention d'aphtes dans la bouche, dans la gorge, la trachée, sans parler ici de celles qu'il nomme à la partie externe du sexe. Arétée, qui les a décrites en grand maître, comme toutes les maladies dont il parle, *Part. 1, chap. 9, p. 9. Edit. grec. de Turnèbe*, & qui en a donné le traitement le plus réfléchi, les distingue en benignes ordinaires & en pestilentiellles. Il observe que les aphtes commencent quelquefois dans le bas-ventre, pour se porter par l'estomac, la poitrine, l'œsophage, à l'entrée de la gorge. Roseen, qui lui doit, sans doute, cette remarque importante, dit que, lorsqu'elles suivent cette marche, & prennent une apparence de lard, ce sont les plus funestes, p. 46. Celse, qui en donne la méthode curative, *Liv. 6, chap. 11*, presque totalement d'après Arétée, *Part. 2, chap. 9*, ne voit pas moins de danger dans ces aphtes. Je dis d'après Arétée, & cette remarque me paroît d'autant plus importante que le Médecin grec, dit-on, ne paroît pas cité dans les anciens qui l'ont suivi ; mais peut-on méconnoître, dans Celse, ces expressions d'Arétée : *φάρμακοισι δὲ πυρὶ ἰκέλοισι χρῆσθαι*, *adhibenda sunt ea quæ, adurendo, crustas ulceribus inducant*, dit Celse ; non le feu, dit Arétée, mais des médicamens qui en produisent l'effet. Celse ne veut pas qu'on sollicite l'épanchement de la matière morbifique, *ibid.* Arétée défend aussi de la faire sortir par force, parce que les ulcères, devenus plus humides, gagnent davantage. Si l'on compare les deux chapitres bien attentivement, on verra que la seule diffé-

la langue, aux joues intérieurement, en forme de petites taches blanches. Leur nombre &

rence qui s'y trouve, ne vient que de ce que Celse s'est borné aux aphtes de l'enfance, tandis qu'Arétée traite la maladie dans des rapports plus généraux. Cette analogie m'a frappé il y a déjà long-temps. Je fais qu'un homme très-médiocre, de nos jours, prétend que Celse est un nom chimérique en Médecine, & que l'ouvrage que nous avons sous ce nom est très-moderne : que Cocchi s'est fait illusion avec les manuscrits de Florence. Il n'y a qu'à mépriser une pareille rêverie : elle est digne de celui qui l'a faite. Galien & d'autres ont aussi répété ce qu'Arétée avoit dit de la guérison de la lèpre, par le hasard d'une vipère noyée dans le vin. *Voyez Schilling. de Leprâ.*

Mais revenons aux aphtes. Après avoir indiqué Arétée & Celse son copiste, je dirai que Galien reconnoît aussi des aphtes de mauvais caractère. Paul d'Egine regarde, avec tous les autres Médecins, la couleur noire de ces ulcères comme un très-mauvais signe. M. Armstrong dit qu'il n'a jamais eu occasion de voir cette espèce d'aphtes, « à moins, dit-il, qu'on ne prenne, pour ces aphtes, une » escarre noire sur la langue, sur-tout à sa racine, telle que » je l'ai observée chez un enfant de quatre ans, qui mourut » d'une fièvre putride. Ce seroit alors l'enfant le plus jeune » qui m'en auroit présenté un exemple. Comme j'ai » été long-temps occupé parmi les enfans, sans pouvoir » observer ces aphtes, je conclus que ce doit être une » affection morbifique très-rare », p. 22.

Dans le dessein de prévenir les effets des matières stagnantes & corrompues de l'estomac, les selles aigres, grumelées, glaireuses, aqueuses, avec des tranchées, &

leur dimension venant à augmenter, elles paroissent plus ou moins confluentes, selon le degré

enfin, les convulsions, M. Armstrong administre le vin antimonie, si l'enfant n'est pas resserré : s'il l'est, il le fait précéder d'un lavement, ou de deux ou trois grains de jalap en poudre, broyé avec quatre ou six grains de sucre fin. « Par cette méthode, dit-il, je débarrasse l'estomac, » les intestins, des matières acrimonieuses ; la fièvre tombe ; » & j'ai rarement été trompé dans mon espoir en suivant » cette méthode : on réitérera ce vomitif selon les forces, » l'âge du malade & le besoin ». p. 24.

Au reste, la description des symptômes, le traitement tant externe qu'interne de M. Underwood, reviennent à-peu-près à celui de M. Armstrong. M. Underwood dit que le vin antimonie, préconisé en Angleterre, comme spécifique pour cette maladie, ne lui a pas paru tel. Mais pourquoi d'autres Médecins que M. Armstrong, l'ont-ils trouvé avantageux ? Celui-ci convient, avec candeur, que ce médicament n'a quelquefois pas rempli ses vues, dans des circonstances particulières, comme tous les autres médicaments échouent avec l'homme le plus expérimenté. Ce sont ces cas dans lesquels Hippocrate dit : « qu'il faut savoir faire » le lendemain le contraire de la veille ». M. Underwood ne peut pas ignorer que ce n'est ni par la nature même du médicament, ni par le poids, ni par le nombre, qu'on doit en estimer l'effet. Comment donc ? Hippocrate répond, *modum nullum invenias quam corporis sensum*. Maxime digne d'un si grand maître. *De Prisc. medic.* Non, ce n'est que par la sensation du corps ; & jamais un Médecin ne devrait perdre de vue ce passage.

de leur malignité. Il en résulte alors une croûte mince, blanche, qui à la fin tapisse tout l'intérieur de la bouche, depuis les lèvres jusqu'au gosier, & se porte même, dit-on, jusques dans l'estomac, le long du canal intestinal, produisant même de la rougeur à l'anus. Si la croûte tombe, elle est bientôt remplacée par une autre, qui est d'ordinaire de couleur plus sombre que la première; mais ceci n'est vrai que dans les aphtes du plus mauvais caractère.

Il en est d'une autre espèce plus traitable, qui se répand avec très-peu d'épaisseur sur les lèvres & la langue, revient plusieurs fois, & dure toujours quelques semaines. J'ai eu occasion d'observer si souvent ce cas, que, quand je vois un enfant en être attaqué de cette manière, & qu'elles n'augmentent pas au bout de deux ou trois jours, j'ose affurer que cela durera long-tems, mais sans aucun danger. Cependant il faut prendre garde que l'enfant ne soit exposé au froid.

On dit communément que la fièvre accompagne toujours les aphtes; mais cela n'est pas (1) ordinaire; quoique la bouche soit souvent ardente, au point même d'écorcher les mamelons des nourrices, & que l'enfant semble ne prendre le

(1) Au premier période : mais elle est fort fréquente au second.

sein qu'avec répugnance, & certaine précaution :

Les nourrices ont généralement observé, & c'est un ancien principe chez elles, que le long sommeil pendant la première, ou les deux premières semaines après la naissance, est souvent l'avant-coureur de cette maladie.

Il y a long-tems qu'on pense encore, que les aphtes doivent se manifester à l'anús ; & les nourrices ne veulent pas entendre parler de traitement, si on ne les y voit pas. Mais le fait est que leur apparence à l'anús est seulement une marque du degré de la maladie, & non de sa guérison ; & qu'ainsi on ne doit pas desirer ce symptôme, à (1) parler généralement. La rougeur de l'anús en pareil cas, est occasionnée par l'acrimonie des sécrétions intestinales, & conséquemment des selles, qui enflamment facilement, & quelquefois écorchent les environs de l'anús. C'est ce qui arrive dans les cas d'aphtes de mauvais caractère, même long-tems avant que la maladie se dissipe. Dans les bénignes, au contraire, on ne voit pas de pareils effets ; ou bien ils sont rares, ou au moins de peu de conséquence.

La cause éloignée de cette maladie paroît être

(1) Ni en particulier. L'auteur ne devoit pas balancer à rejeter cette opinion. C'est toujours un très-mauvais symptôme que celui-ci.

l'indigestion occasionnée, ou par de mauvais lait, ou par des alimens mal-sains, ou par la foiblesse de l'estomac. La cause prochaine peut être rapportée aux sucres âcres & trop déliés dont les glandes de la bouche, de la gorge & de l'estomac font la sécrétion; ce qui produit de la chaleur & de l'acrimonie dans ces parties.

On s'est répandu en éloges en faveur des vomitifs, & sur-tout du vin antimonié, comme le spécifique, au moins en général, le plus sûr pour traiter cette maladie; mais j'assure que je ne l'ai pas trouvé tel dans ma pratique: & je ne vois pas de raison de quitter l'ancienne méthode de traiter une maladie qui est si commune.

Je ne dissuaderai cependant pas d'administrer un vomitif, lorsqu'on a rendu le ventre libre; sur-tout si les aphtes sont d'une couleur brune, & tapissent toute la gorge. Je pense qu'il pourroit être utile, en ce qu'il dégageroit l'estomac des humeurs crues qui s'y déchargent & y restent en stagnation: mais ce seroit sans raison, & non sans danger, en général, que de persévérer dans l'usage des vomitifs pendant plusieurs jours, & même pendant plusieurs semaines de suite dans un traitement sévère & si peu compatible avec la délicatesse d'un enfant de cet âge, tandis que l'égout naturel de toutes les humeurs morbifiques est sans contredit le canal intestinal: aussi la

nature y jette-t-elle régulièrement ce qui l'offense, dans toutes les occasions. C'est ce que l'on voit manifestement lors de la dentition. Les premières voies n'y sont pas d'abord affectées, mais secondairement, à mesure qu'elle arrive à son terme.

Je crois donc que, quand il n'y a pas de fièvre, ni de symptômes extraordinaires, les poudres testacées feront le meilleur & le plus sûr remède. On peut y joindre un peu (1) de magnésie, si le ventre est resserré; s'il est trop libre, & que l'enfant soit fort foible, on lui fera prendre, au lieu de magnésie, quelques grains de poudre de *contrayerva*. On administrera de semblables préparations pendant deux ou trois jours consécutifs; après cela quelque chose de plus purgatif, pour précipiter les croûtes par le bas à mesure qu'elles se détachent & tombent dans les premières voies.

On emploiera préférablement la rhubarbe pour ces vues; c'est le meilleur purgatif en ce cas-ci: mais si ces aphtes sont considérables, d'une teinte noirâtre; si elles ont paru rapidement, & que

(1) Je dirai, une fois en passant, que la magnésie agit de deux manières, ou comme purgatif, s'il y a des acides surabondans qu'elle neutralise en quelque sorte, ou comme absorbant, s'il n'y en a que peu; mais alors il ne faut pas la donner sans réserve, non plus que toutes les poudres testacées: elle feroit tendre les humeurs à la putridité.

l'enfant soit fort & vigoureux, on pourra y joindre (1) un grain ou deux de quelque purgatif plus énergique, mais avec précaution. Après le purgatif on réitérera la poudre testacée pendant deux ou trois jours comme auparavant, jusqu'à ce que le mal disparoisse; on donnera ensuite, & avec avantage, plein une cuiller à café d'infusion de camomille, ou quelques gouttes de teinture amère, bien délayées, réitérées deux ou trois fois par jour.

Le choix des poudres testacées, au sujet duquel plusieurs écrivains ont dit beaucoup de choses, est en lui-même de peu d'importance. Il s'agit seulement de prendre les plus pures & les plus douces. Comme le but de ces médicamens n'est que d'absorber & de corriger les acides prédominans, on verra quel en est l'effet par la nature des selles qu'elles procureront. On en

(1) L'auteur dit, un ou deux grains de *poudre basilique*, *pulvis basilicus*, & cite le nom de Heister, mais non ses ouvrages. Je fais qu'Heister a publié une dissertation avec ce titre : *De morbis adolescentum & juvenum Hippocratis* 1722. *Helmstad*. Je ne l'ai jamais lue. Est-ce là qu'il parle de cette poudre ? Quant au grand nombre de ses autres dissertations, il est inutile d'en citer. Je ne vois pas non plus cette poudre dans sept pharmacopées des plus nouvelles. Au reste, il paroît que cette poudre doit être administrée avec précaution.

réglera donc la dose, ou bien on les cessera, selon les circonstances. Si pendant ce tems-là, il faut donner à tetter à l'enfant, on fera aussi attention au régime de la nourrice & l'on diminuera la quantité ordinaire du vin, ou des autres boissons spiritueuses dont elle use.

Quant aux remèdes (1) externes ou topiques, il

(1) Ce conseil est très-sage. Les topiques que prescrit Celse rentrent dans les mêmes vues que celles des modernes. On lira aussi, avec utilité, Arétée sur ce sujet, *P. 2, c. 9.* Comme on ne peut guère donner de gargarisme à des enfans de cet âge, voici ce que M. Armstrong dit du topique qu'il emploie.

« Le meilleur topique que je connoisse, est une solution
» de vitriol blanc, dans l'eau commune, dans l'eau d'orge,
» ou dans une décoction pectorale. On en augmente la
» force au degré qu'on veut : on trempe un linge dans la
» liqueur un peu chaude, & on le porte sur le mal avec
» douceur, réitérant cela trois ou quatre fois en vingt-
» quatre heures, selon que le cas est urgent, & la sensi-
» bilité des parties affectées. Quand l'enfant en avaleroit
» de tems en tems, même plein une cuiller à café,
» lorsqu'on le lui porte ça & là dans la bouche, tant
» mieux : cela aidera à nettoyer l'estomac & les intestins.

» Le vitriol blanc étant, en général, si utile dans les
» collyres, & d'une nature si détersive, cela me le fit aussi
» essayer en gargarisme ; & j'ai remarqué qu'il réussissoit
» aussi-bien dans les enfans que dans les adultes. Rarement
» j'en ordonne un autre, à moins que la langue ne soit
» desséchée, & comme brûlée. Ce topique détergeant bien

est bon d'observer que, comme il en est peu besoin pour guérir les aphtes de ces enfans, ce feroit

» la bouche, la gorge & l'estomac, devient doublement
» utile pour les enfans : car ils ne crachent ordinairement
» point ce avec quoi on leur lave la bouche. J'ai guéri
» avec ce seul gargarisme le plus mauvais chancre que
» j'aie vu dans la bouche : l'enfant avoit cinq ans.

» Quant aux enfans du premier âge, si, outre les aphtes,
» ils ont des pustules ulcérées aux lèvres & à l'intérieur
» des joues & des lèvres, j'ordonne le suc d'un navet cuit
» dans l'eau, adouci avec un peu de sucre ou de miel, si
» l'enfant est resserré. De la petite bière bouillie avec un
» peu de sucre, fait un gargarisme très-bon pour nettoyer
» la bouche ».

Voilà, sans doute, de très-longes détails sur cet objet ; mais M. Hamilton m'a paru trop intéressant pour ne pas présenter ici ses réflexions & sa théorie, que je crois la mieux vue de celles des modernes.

P. 291. « Lorsque les aphtes commencent à paroître,
» l'enfant, en général, est fort foible, abattu ; le pouls
» est presque imperceptible ; les extrémités sont froides ;
» l'enfant semble à peine respirer, & être près de mourir.
» Dès qu'on voit manifestement l'éruption, le pouls s'élève
» par degrés, il devient prompt. Une chaleur fébrile sur-
» vient, & est accompagnée d'une grande agitation : la
» bouche est plus sensible, au point même que l'enfant
» ne peut plus prendre le sein, ni avaler le moindre
» aliment. Si on le lui fait essayer, sa bouche saigne quel-
» quefois considérablement, & l'enfant est pris de mou-
» vemens convulsifs.

mal à propos qu'on y auroit recours dès les premiers momens. Je fais qu'il est assez commun

» Les aphtes font d'abord d'un blanc terne, & deviennent
» jaunâtres dans les progrès du mal. Les interstices des
» ulcères font en général d'une couleur rouge enflammée.
» Si les ulcères prennent une teinte pourprée ou livide,
» il y a beaucoup de danger. Une teinte obscure, gangré-
» neuse, est souvent un signe mortel. Il est encore fort
» dangereux que l'enfant soit pris de forts vomissemens,
» ou de cours de ventre considérable, sur-tout lorsqu'il
» ne peut tetter, ni avaler. Ces petits ulcères, qui conf-
» tituent la maladie, n'affectent d'abord que la membrane
» qui tapisse la bouche, la langue, la gorge, &c., &
» disparaissent aisément, si on les frotte avec une matière
» âcre & détersive; mais ce traitement est on ne peut
» plus mauvais; on ne sauroit trop le blâmer. En effet,
» après les avoir ainsi fait disparaître, on apperçoit bientôt
» de nouvelles escarres plus profondes, qui sont suivies
» d'une troisième & d'une quatrième croûte; & toujours
» plus épaisse & plus profonde, à mesure qu'on fait dis-
» paroître le mal. Ce mal ne fait que s'irriter, même par
» les tentatives les plus douces, que l'on hasarde pour le
» guérir, avant que les ulcères aient pris une apparence
» plus favorable: car, quelque chose qu'on y fasse, c'est
» un mal qui doit parcourir ses périodes, & qui se pro-
» longe toujours par les moyens qu'on veut employer
» d'abord pour en arrêter le cours.

» Au premier période, on ne doit rien hasarder avec
» des lotions, à moins qu'elles ne soient d'une nature
» rafraîchissante, adoucissante, & propre à tenir la bouche

de voir commencer par-là ; mais ces topiques ne servent qu'à augmenter l'ulcération des parties

» humide & fraîche : tel est le miel rosat, un peu de gomme
» arabique dissoute dans l'eau chaude, ou de la crème. On
» en appliquera aussi sur les bouts du sein, avant de le
» présenter à l'enfant, pour en prévenir l'excoriation.

» Dès que la couleur des petits ulcères change, ce
» que j'appelle le second période, on peut employer le
» miel rosat avec quelques gouttes d'acide vitriolique, du
» rob doux de fureau, ou une décoction de quinquina, légè-
» rement acidulée avec le même esprit de vitriol. On a
» beaucoup vanté d'autres topiques, tels que le borax mêlé
» avec du miel ; *trente grains* du premier sur *une once* du
» second, ou mêlé à parties égales avec la conserve de
» roses, ou une solution de vitriol blanc, &c. ; mais une
» décoction de quinquina, légèrement acidulée, répond,
» selon moi, à tout ce qu'on peut espérer de plus avan-
» tageux, & agit avec plus d'efficacité que tout autre
» topique.

» Dans les cas ordinaires & peu critiques, de la petite
» bière, du vin de Portugal, de France, feront une lotion
» convenable. Le borax, pour lors, broyé avec un peu
» de sucre, ou avec du miel rosat, ou de la gelée de
» groseille, feront disparoître l'éruption en tout temps.
» Mais quelque matière qu'on emploie, on la mettra peu-
» à-peu dans la bouche de l'enfant, & avec prudence :
» elle s'étendra insensiblement sur les croûtes, & l'enfant
» la fondant ainsi dans sa salive, l'avalera pour la porter
» plus loin. Ceci est infiniment préférable à la méthode
» absurde & dangereuse, de gratter les ulcères de la bouche

affectées ; sur-tout de la manière dont on les emploie en général & ils ne produisent qu'une apparence trompeuse d'amélioration. Si toute la gorge & la langue sont couvertes d'escarres épaisses , on peut, il est vrai, tenter alors de nettoyer la bouche une fois par jour ; mais, en général, cela est inutile , jusqu'à ce que la maladie soit à son déclin , & que les escarres , disposées

» & du palais avec un linge trempé dans des matières
» acrimonieuses.

» On corrigera les acides des premières voies avec
» des absorbans convenables, de la magnésie, des pierres
» d'écrévilles préparées. Il faut procurer à l'enfant trois
» ou quatre selles par jour, s'en tenir à ce nombre ; &
» si l'enfant en faisoit davantage, il faudroit les arrêter
» avec le laudanum, donné de deux à cinq gouttes, selon
» l'âge, & deux fois par jour. Si pour lors l'enfant avoit
» quelque disposition à vomir, on soutiendrait l'intention
» de la nature avec quelques grains d'ipécacuanha. Mais
» dans le cas où l'enfant renonce au tetton, l'on aura
» recours aux vésicatoires ; & on le soutiendra avec une
» décoction très-délayée de pain raffiné émié ; on la passera
» pour la lui donner en lavement. Si d'un autre côté, le
» lait de la nourrice paroïssoit avoir quelque défaut, on
» la changeroit ». Ce que l'on appelle ici *acides*, est plutôt
une acrimonie putride. Il faut donc être bien sûr de son
fait, avant de donner des absorbans, tels que les poudres
testacées : ils feroient beaucoup de tort : l'expérience l'a
prouvé.

à tomber, donnent lieu de croire que les parties tendent effectivement à la guérison. Alors on emploiera utilement des topiques convenables, tant pour tenir la bouche propre, que pour resserrer & guérir les orifices saignans & ouverts des vaisseaux excrétoires.

On a imaginé, pour ces vues, nombre de lotions & de gargarismes, & qui tous ont d'abord été d'une nature astringente. Le topique du docteur Shaw est fort bon : il est fait de miel rosat & d'esprit de vitriol : mais rien n'est préférable à celui-ci : prenez

Borax, *deux scrupules ;*

Miel commun, *une once : mêlez.*

Il s'attache mieux que tout autre à la gorge ; on l'applique aussi plus facilement. Il n'est besoin que de le mettre sur la langue de l'enfant, autant de fois par jour qu'il sera nécessaire de nettoyer la bouche, ou de tenir les parties propres. Or, on parviendra ainsi à ce but, sans être dans le cas de purger un enfant jusqu'à l'abattre par des médicamens violens, & en le frottant sans pitié. J'avoue que j'ai souvent été dans la plus grande inquiétude, en voyant une nourrice frotter la bouche d'un tendre enfant avec un tampon de linge brut, jusqu'à ce qu'elle l'eût fait saigner : opération que souvent ces femmes réitèrent six fois dans un jour.

Il ne me reste qu'à parler des aphtes noires, maladie fort rare, comme on en convient, parmi les enfans de cet âge. Le docteur Armstrong avoue qu'il n'a jamais eu occasion de les voir. Je n'en ai vu qu'un seul exemple dans un enfant très-vigoureux. Quand on a nettoiyé l'estomac & les intestins, je crois qu'une décoction de quinquina, soutenue d'un peu de confèction cordiale, fera le meilleur moyen curatif. Cela est même quelquefois nécessaire dans le traitement des aphtes ordinaires de la plus mauvaise espèce, lorsque les escarres qui se forment sont épaisses, opaques, & d'une teinte noirâtre. Ce symptome est toujours de mauvais augure.



CHAPITRE IX.

Efflorescence benigne.

CETTE efflorescence (1) se manifeste ordinairement par de petites taches, & se borne

(1) M. Hamilton définit ce que l'auteur appelle ici *red-gum*, « une efflorescence de petits boutons rouges, qui » paroissent sur nombre d'enfans presque aussi-tôt qu'ils » sont nés : cela paroît & disparoît même plusieurs fois, » sans inconvénient, pendant la lactation. On n'y apper- » çoit aucun des symptômes de la rougeole : il ne s'agit » que de tenir le ventre libre, & de prendre garde que » l'appartement & les habits de l'enfant ne soient trop » chauds, ». P. 286

C'est une de ces efflorescences que les Grecs appelloient *exanthismes*, pour les distinguer des vrais *exanthèmes* plus permanens & plus caractérisés ; mais on a plusieurs fois confondu ces dénominations & ces affections parmi les modernes, quoique mal-à-propos. Le nom de *red-gum*, qui signifie proprement *gencive rouge*, désigne spécialement des taches rougeâtres qui surviennent aux gencives d'un enfant, à la suite d'un lait acrimonieux, ou devenu tel par sa résidence dans la bouche de l'enfant, sur-tout quand on l'endort avec le tetton dans la bouche. Alors ce mal est idiopathique, & n'a d'autre siège que la partie affectée. Galien avoit connu cet effet d'un lait de mauvaise qualité.

au cou & au visage , au moins le plus souvent. Quelquefois elle se porte aux mains , aux jambes ,

Quant à l'éruption dont parle l'auteur , elle est le plus souvent due au peu de soin qu'on a de bien laver un enfant , & pendant plusieurs jours après sa naissance. L'humeur muqueuse qui enduit la peau , & l'a pénétrée pendant neuf mois , n'est pas si facile à déterger qu'on le pense ; l'épiderme en est au moins très-long-temps abreuvé. Je la regarde même comme la principale matière de toutes les efflorescences ou éruptions , à laquelle l'enfance est sujette. On peut la regarder , si l'on veut , comme un effet de la force du sujet qui en est affecté : mais la nature seroit dispensée de cet effort , si on le prévenoit par des lotions suffisantes , & des bains tièdes , dont je parlerai dans un autre endroit. Si ces éruptions benignes ne sont pas une maladie , elles peuvent y donner lieu , & même à de très-sérieuses. Un air frais ou froid suffit quelquefois pour produire , en pareil cas , une fâcheuse révolution. En voici un exemple pris de M. Armstrong.

P. 97. « Il y a quelques années que je fus appelé pour » un cas de cette espèce. Un enfant d'environ six semaines » fut pris d'un dévoiement avec des tranchées , par la » rentrée d'une semblable efflorescence. Cette petite fille » étoit fort mal depuis deux jours , quand je la vis la » première fois ; & même sur le point de mourir. Elle » avoit le visage livide , tiré , les yeux fixes , vitrés : elle » ferroit les poings avec des mouvemens convulsifs. Dès » que je connus la cause de son état , je la fis mettre dans » un bain chaud jusqu'à la poitrine , & bien frotter au » ventre , aux membres , pendant qu'elle étoit dans le

& s'étend même par tout le corps, comme de larges mouches, dont la surface s'élève en certains cas : elle paroît aussi en forme de petites pustules, remplies d'une humeur limpide, & quelquefois purulente. Enfin, je n'ai jamais trop su quel nom lui donner, que celui de *rougeur confluyente des gencives*, lorsqu'elle se manifeste à cette partie seule, ou peu après avoir paru ailleurs ; mais elle n'est jamais inquiétante.

Les différentes espèces de cette éruption viennent de la même cause que les aphtes, & ne méritent presque pas le nom de maladie ; vu que c'est un effort favorable de la nature qui se débarrasse de quelque acrimonie : conséquemment, c'est un effet de la force de la constitution, au lieu que les aphtes en sont ordinairement un de sa foiblesse. Dans le premier cas, la nature jette au dehors, & à la surface, la matière qui l'offensoit : elle le fait plus complètement que

» bain. A peine y eut-elle été quelques minutes, que son
 » visage prit un air agréable ; ses yeux devinrent assez
 » vifs ; & elle regarda autour d'elle, comme si rien ne
 » lui étoit arrivé : on l'enveloppa dans de la flanelle chaude :
 » mise au lit, elle sua beaucoup, & dormit plusieurs heures.
 » Lorsque la sueur fut passée, je fis appliquer un vésica-
 » toire entre les épaules. L'efflorescence ne reparut pas,
 » néanmoins l'enfant recouvra toute sa santé ».

dans le second. Lorsque cette éruption-la est peu de chose , il n'y faut aucun remède.

D'après ces détails , je vois que les écrivains n'en ont pas ordinairement fait mention. Je n'en aurois pas parlé non plus , si je n'avois eu le dessein de tranquilliser les parens , qui , quelquefois en conçoivent de grandes inquiétudes , surtout si cette éruption s'étend au loin , & devient confluyente. Il faut seulement tenir l'enfant modérément chaud ; autrement , l'éruption venant à rentrer , la matière se jettera sur les premières voies, Il en résultera une maladie , des cours de ventre , jusqu'à ce qu'elle reparoisse à la circonférence du corps : assez souvent même des aphtes , ou leur prompt retour , si l'enfant n'en a été guéri que depuis peu de temps.



CHAPITRE X.

Eruptions cutanées.

LES enfans font sujets à différentes éruptions cutanées anormales, dans le premier mois de leur naissance, & jusqu'à ce que leur dentition soit complètement terminée. Les premières tiennent de la nature de celle dont j'ai parlé dans le chapitre précédent. Les enfans qui en sont atteints ont en général leurs intestins dans le meilleur état; car l'éruption, comme je l'ai dit, porte au dehors les acides dont ces enfans abondent.

Il en paroît une espèce (1) vers le temps de

(1) L'auteur s'accorde ici avec M. Armstrong sur les points les plus importans : il a eu raison de suivre un habile maître qui a bien vu. Mais M. Armstrong remarque quelques circonstances qui méritent une attention particulière. « Dans le cas de dentition, il peut arriver que l'enfant » ait de la fièvre (*ce qui n'est pas rare*), pendant la nuit, » qu'il soit constipé, que ses selles aient une odeur fétide, » insolite. En pareil cas, on suivra le traitement indiqué » pour la fièvre hectique de la dentition (*on le verra » plus loin*). Il faut aussi s'informer si cela ne vient pas » d'un vice scrophuleux, scorbutique, vénérien.

» Quoique j'aie eu nombre de ces maladies à traiter, je

la dentition; & quelquefois lorsqu'ils sont convalescens d'une fièvre, ou qu'ils viennent d'être

» n'ai encore pu me former, à cet égard, une méthode
 » curative bien régulière. J'ai été obligé d'essayer différens
 » moyens pour arriver à mon but. Si les croûtes sont
 » molles, & causent un prurit, & que l'enfant ait le ventre
 » resserré, j'ordonne, soir & matin, l'éthiops minéral,
 » ou le lait de soufre, à dose convenable, pour tenir le
 » ventre libre. Si l'éruption est très-sèche, squammeuse,
 » & que l'enfant ait un an ou plus, j'ordonne le quart
 » d'un grain, jusqu'à un grain de kermès minéral, selon
 » l'âge & les forces du sujet; on ajoute cela au lait de
 » soufre, ou bien on le mêle avec des poudres testacées, si
 » l'enfant est d'un tempérament relâché. Quant aux enfans
 » très-jeunes, j'ordonne de très-petites doses de vin anti-
 » monié, soir & matin, en augmentant goutte par goutte,
 » jusqu'à ce que la prise du matin cause quelques petites
 » nausées.

» Durant tout le cours, je purge une fois au moins par
 » semaine, insistant sur le régime le plus strict. Si l'enfant
 » est à la mamelle, je défends à la nourrice les viandes
 » salées ou grasses, & toute liqueur spiritueuse. Quelque-
 » fois l'humeur de l'éruption est violente, & le visage
 » défiguré. Les parens veulent qu'on fasse disparaître très-
 » promptement cette difformité. Alors j'ai vu de bons
 » effets d'un vésicatoire à l'occiput, ou à la nuque;
 » & j'entretenais l'écoulement un peu de temps. Mais à
 » présent, je préfère d'appliquer le vésicatoire sur la tête,
 » entre le front & la fontanelle, sur-tout quand les yeux
 » sont affectés: ce qui me réussit très-bien. Voici la recette

délivrés d'affection douloureuse aux intestins ,
elle a toute l'apparence de la précédente ; & fans

» d'un vésicatoire , que je préfère à celui de la pharma-
» copée de Londres ».

Recette.

℥ de Cantharides en poudre , *une once* ;
Faites bouillir dans *demi-livre* d'eau de fontaine ;
Réduisez à *quatre onces* ;
Ajoutez de basilicum jaune , *quatre onces* ;
Faites cuire jusqu'à ce que toute l'eau soit évaporée :

« Lorsque les croûtes sont très-humides , & les parties
» affectées disposées à rester dans un état de crudité ,
» j'emploie l'eau végéto-minérale de Goulard en lotion , &
» avec succès. Les préparations de plomb étant en général
» reconnues dangereuses , j'eus de la peine à me décider sur
» l'usage de ce topique ; mais les cures nombreuses dont
» il parle , m'autorisèrent ; & j'en vis les meilleurs effets.
» Si l'éruption est violente , ou déjà ancienne , ou accom-
» pagnée d'une fièvre hectique , de selles fétides , ce qui
» arrive souvent , je n'emploie aucun topique (excepté
» le vésicatoire sur la tête) , que quand le corps a été
» bien nettoyé , & la fièvre dissipée. Je fais la plus grande
» attention à la diète , & je donne , à cet égard , les ordres
» les plus stricts. Je défends toute nourriture animale , tant
» que la fièvre persévère , & que les selles sont mauvaises
» & fétides. Cette dernière circonstance doit être soigneu-
» sement observée dans les maladies des enfans.
» Si l'éruption a quelque apparence de virus vénérien ,

être plus particulière à une partie du corps qu'à l'autre, elle se manifeste plus souvent au cou &

» ce dont j'ai vu des exemples dans la basse classe du
» peuple, j'ordonne le mercure alkalisé à petites doses,
» commençant par deux ou trois grains, soir & matin;
» j'augmente la dose par degrés, jusqu'à cinq ou six grains,
» ou même plus, selon l'opiniâtreté du mal, l'âge, la
» constitution du malade, ayant soin de tenir le ventre
» libre. En général, j'ai remarqué que cela réussissoit très-
» bien; je l'ai même ordonné dans presque toutes les
» espèces d'éruptions, lorsqu'il n'y avoit pas de fièvre,
» & avec le plus grand succès, soit seul, soit combiné
» avec la magnésie, ou le lait de soufre, ou la poudre
» d'écailles d'huîtres, selon l'état des intestins. Je pres-
» crivis, dans ces intervalles, une pilule de calomel &
» une infusion de rhubarbe, lorsque les selles avoient une
» mauvaise couleur ou une odeur sensiblement fétide.

» Entre les différentes causes de cette affection de la
» peau, je dois remarquer ici les suivantes, dont aucun
» auteur n'a fait mention. La première est ce que nous
» appellerions chez nous *surfeit*, en françois *surcharge*,
» ou excès dans le boire ou le manger (le mot grec
» *νσις* répond à la lettre au mot anglois). Cet inconvé-
» nient arrive à une femme, lorsqu'étant enceinte, elle
» a bu, sans discrétion, une trop grande dose de quelque
» fluide ou liqueur foible, comme de lait, de petite bière,
» & cela froid, ayant très-chaud. J'ai remarqué que cette
» éruption cutanée des enfans, à cette époque, étoit
» presque toujours due à cette imprudence des femmes
» enceintes: or, cette affection est extrêmement opiniâtre.

au visage. Cette éruption est réellement salutaire, & même critique, il ne faut qu'éviter le froid.

» La même indiscretion dans une femme qui nourrit pro-
 » duira le même effet sur l'enfant : il en arrivera autant
 » du lait trop chauffé, ou trop long-tems gardé, que les
 » pauvres gens donnent imprudemment à leurs enfans,
 » pour les soutenir pendant qu'elles sont allées travailler.

» Je fais mention de ces circonstances pour engager les
 » mères, ou les femmes qui nourrissent, à éviter ces irrégularités. Outre ces affections cutanées qui en résultent
 » pour les enfans, elles produisent encore assez souvent
 » des effets funestes & subits, tant pour elles, que pour
 » les enfans qu'elles allaitent.

» Il paroîtra moins étonnant qu'une boisson copieuse de
 » quelque foible liqueur, prise froide par une mère ou
 » une nourrice qui a chaud, puisse donner lieu à une
 » éruption sur le corps d'un enfant, si l'on considère
 » combien il se voit de *gouttes-roses*, ou de visages remplis
 » de boutons, de pustules enflammées, qui ne sont dues
 » qu'à cette cause, & qu'on a bien de la peine à guérir :
 » mais j'observerai ici, que quand une mère ou une
 » nourrice commettent ces erreurs, c'est le plus souvent
 » sur l'enfant qu'en paroissent les effets, sans que la mère
 » ou la nourrice en soient aucunement affectées. Au moins
 » ai-je lieu de croire que cela est ainsi arrivé, toutes les
 » fois que j'ai vu cette éruption due à une semblable
 » imprudence.

» Ces affections cutanées ont encore lieu par une autre
 » cause dans la basse classe du peuple. Les femmes y
 » prennent des alimens grossiers, indigestes, des liqueurs

Je n'en fais mention, que parce qu'elle est très-ordinaire, & que les parens qui ne la connoissent pas pourroient s'en alarmer.

Il y a une autre éruption fort commune, que les médecins appellent vulgairement *Croûte de lait*. Malgré son apparence fort défagréable, elle n'est pas plus dangereuse que la précédente : elle prévient même les autres dérangemens. Tous les enfans que j'en ai vu atteints en grande quantité, étoient de petits individus très-robustes ; & ils ont très-bien fait leurs dents. Elle paroît d'abord au front, occupe la moitié du visage, en forme de grandes croûtes détachées, & a toute l'apparence de celles de la petite vérole, lorsque celle-ci a commencé à tourner. Il n'y a que peu de choses à faire ici ; mais dans les cas critiques, il faut entretenir un vésicatoire continuel. Ces

» fortes, & même très-violentes, lorsqu'elles sont grosses
 » ou qu'elles allaitent. Quant aux alimens solides, elles en
 » conviennent ; mais il en est peu, parmi elles, qui convien-
 » nent de l'usage qu'elles font de ces boissons violentes,
 » telles que l'eau-de-vie, &c. Cependant, j'avoue qu'il y a
 » moins d'affections cutanées dues à cette cause, parmi les
 » enfans de ces femmes, qu'on pourroit naturellement le
 » présumer dans une ville telle que Londres ».

• Roseen a fait voir, par les effets, combien il est dangereux pour les enfans que les nourrices boivent de l'eau-de-vie & autres liqueurs semblables, p. 6, &c.

croûtes disparoissent d'elles-mêmes lorsque l'enfant a fait trois ou quatre dents ; quoiqu'elles se soutiennent quelquefois pendant plusieurs mois. J'ai remarqué que les poudres testacées, & divers altérans ne produisirent aucun effet. Je voulois me rendre aux desirs de gens de qualité, qui veulent toujours voir disparoître promptement ce symptôme. Dernièrement on me consulta pour un enfant qui avoit pris un grain de *calomel*, ou mercure doux, pendant plusieurs mois & sans aucun avantage, que celui de n'en avoir heureusement pas ressenti de mal : ce qui est bien rare, lorsqu'on administre des médicamens actifs sans nécessité.

Cette éruption paroît quelquefois d'assez bonne heure ; & en a imposé à ceux qui ne sont pas habituellement parmi les enfans. On l'a prise pour un effet du virus (1) vénérien : j'eus occa-

(1) L'auteur a raison, sans doute. Mais outre ce que je viens de produire de M. Armstrong, & sans citer Roseen, *chap. 27*, voici ce qui est arrivé à un enfant de seize mois & demi. Ce fut à cet âge qu'il lui parut à la tête plusieurs boutons un peu durs, sur-tout près de l'apophyse mastoïde & sur le front, après une espèce de croûte laiteuse qui avoit disparu en grande partie. La nourrice n'y avoit presque pas fait attention, lorsqu'un de ces boutons s'amollit & suppura : bientôt cinq autres suppurèrent,

fion d'en voir un exemple il y a peu de temps. Je conseillai de tenir seulement le ventre libre avec

ou plutôt répandirent une espèce de sanie assez claire : ce qui cessa , moyennant quelques topiques que cette femme y mit à différens intervalles. Deux mois après , la tête se couvrit encore d'une autre croûte , comme laiteuse , & l'enfant souffroit beaucoup lorsqu'on lui touchoit la tête : il parut quelques croûtes sur le front , & même fort sèches : je vis l'enfant à ce période. Après les informations les plus exactes , j'eus lieu de soupçonner que le mari de la nourrice avoit encore , dans les humeurs , un reste de virus vénérien , quoiqu'il se portât bien en apparence , & que sa femme ne se fût jamais apperçue d'aucune marque externe de cette maladie chez elle.

Je conseillai de retirer l'enfant , & sans rien dire à ses père & mère du mal que je soupçonnois chez lui , je lui fis prendre deux bains chauds tous les jours pendant une semaine , quelques boissons légèrement apéritives , & les pilules suivantes , que j'apportai toutes faites.

Recette.

℥ d'Extrait de pissenlit , *un scrupule.*

d'Extrait de ciguë , *autant.*

de Gomme gutte , *deux grains.*

de Mercure doux , *six grains.*

Mêlez bien , en triturant , pour en faire vingt-cinq pilules.

L'enfant en prit une soir & matin pendant les quatre premiers jours. La première , dans deux cuillerées de bouillon léger ; la seconde , de même , après-midi , ou le soir en allant au lit. Le cinquième jour il commença à en prendre deux

un peu de magnésie; le mal, loin d'empirer, disparut comme d'ordinaire, lorsque l'enfant eut fait quelques dents.

Dans toutes les maladies éruptives de cet âge, il faut soigneusement éviter que l'enfant soit frappé du froid; & lui tenir le ventre libre. S'il sent du mal à l'estomac, un peu de magnésie, de poudres testacées, ou de poudre composée de

le matin & le soir, & continua ainsi: je fis préparer trois fois la même dose. Sans l'affamer, je le mis à une diète légère: les tubercules & les croûtes disparurent. Le mal étoit donc le produit d'une cause bien différente que les affections que décrit Celse, *Liv. 7, chap. 6*. Il faut toujours suivre le conseil de Celse dans la diète qu'on prescrit aux enfans malades: *Dandaque opera est, quantum fieri potest, ut inter opportunam abstinentiam, cibosque opportunos nutriatur.* *Liv. 3, chap. 7*; & ne pas perdre de vue les aphorismes 13 & 14, *Seçt. 1*, d'Hippocrate. On voit par-là le milieu qu'il faut prendre, à l'égard des enfans, dans cet autre avis très-sage d'un des plus anciens Médecins: *Morbi quicumque ulcerum genere continentur, & reliquo corpore supereminent, unà cum medicamento fame curandi sunt.* *De Loc. in Hom. Hippocr. Foës. p. 420.* « Dans toutes les maladies » qui sont comprises sous le genre des ulcères, & qui » sont éruption à la superficie du corps, il faut joindre » la faim aux médicamens pour les guérir ». Cependant, l'abstinence qui convient dans les cas d'ulcères récents, n'est pas toujours aussi nécessaire pour ceux qui ont déjà subsisté quelque tems. *Hippocr. de ulcerib.*

contrayerva jointe à ces médicamens, pourra s'employer de temps en temps avec avantage. Si l'éruption rentre précipitamment, on lui fera prendre quelques grains de la confection cordiale, dans de l'eau simple de menthe.

Si les croûtes deviennent très-sèches & dures, ce qui arrive quelquefois, sur-tout quand elles se portent jusqu'au sommet de la tête, on pourra les oindre légèrement d'un peu de crème chaude, mais seulement par petite partie à la fois : lorsqu'elles sont très-humides, & causent de la douleur en s'attachant au bonnet, il faut y jeter un peu de (1) poudre à cheveux, les couvrir d'un linge un peu rouffi. C'est tout ce que j'oserois y faire ; car en supprimant une éruption considérable à la peau, il pourroit en résulter les plus dangereux effets.

(1) Point de poudre. J'ai dit pourquoi plus bas.



C H A P I T R E X I.

De la Suppuration des Oreilles.

IL est si ordinaire de voir de petites vésicules & de légères ulcérations derrière les oreilles des enfans, que les pères & mères les connoissent très-bien. En général, ces maux n'ont besoin que d'être lavés avec de l'eau froide, ou couverts d'un linge roussi, pour empêcher que le bonnet ne s'y attache, & ne cause de la douleur à l'enfant : d'ailleurs on doit les regarder comme très-utiles, sur-tout pendant les douleurs intestinales, ou l'éruption des dents. Néanmoins il survient quelquefois aux enfans corpulens, sur-tout vers la dentition, une espèce d'ulcère qui exige de l'attention ; car il s'étend en descendant le long du cou, causant beaucoup de douleur ; & avec une suppuration qui gagne de plus en plus.

En pareil cas, on doit commencer la cure par un vésicatoire appliqué sur le dos, pour attirer la sérosité qui se jette sur les parties affectées. J'ordonne communément une poudre apéritive testacée, composée avec la rhubarbe & la muscade : je joins à cela un peu de mercure doux,

ou de cinnabre d'antimoine, ou d'éthiops (1) minéral. Ce dernier m'a paru beaucoup plus utile

(1) Roseen conseilloit de s'abstenir de tout repercussif, capable de supprimer cette humeur. « Si l'écoulement n'est » pas encore établi, dit M. Hamilton, il faut bien laver » la partie & la bien essuyer; quelque chose qu'on ait » dit de contraire pour autoriser cet écoulement. Mais s'il » est une fois établi, il est dangereux de le supprimer, » avant d'avoir pratiqué un autre égout. Si cependant » on craignoit que la matière ne tendit à faire éruption » ailleurs, il faudroit la favoriser avec prudence; mais » tenir la partie toujours bien propre. Pour y porter » remède, & faire cesser le mal, on lavera la partie » affectée avec une légère solution de sucre de saturne; » & s'il est besoin, on y appliquera ensuite un peu de » cérat, *tenant le ventre libre* modérément, (c'est le pré- » cepte des anciens pour tous les cas ulcéreux, ou qui » rentrent sous ce genre. *Hippocr. de ulcerib.*) avec de » petites doses de rhubarbe & de magnésie; ce sont- » là les principaux remèdes. Cependant on observera » qu'ici, comme à toute autre partie, à l'aîne, aux aisselles, » il ne faut employer les préparations de plomb qu'avec » réserve; car il y auroit du risque à les continuer long- » tems. Absorbées par les pores, elles occasionneroient » des tranchées, des coliques, & même des attaques de » spasmes, p. 285 ». Le grand point est d'empêcher ou d'arrêter l'inflammation, sans quoi il n'y a pas de guérison à espérer. *Hippocr. de ulcerib.* En général, c'est ici un de ces cas où il faut savoir être utile, ou ne faire presque

dans les maladies éruptives des enfans de cet âge, qu'on ne le croit vulgairement ; mais on emploiera, sur-tout, avec succès, un liniment mercuriel sur les ulcères : quoiqu'ils paroissent souvent enflammés, cela ne leur fait aucun tort. Voici une très-bonne composition pour ces vues : prenez

de Mercure doux ou calomel ʒi à ʒiii ;

d'Onguent de fleurs de sureau ʒi .

Faites un liniment.

On étendra ce liniment sur un linge double ;

rien, de peur de devenir nuisible. Hippocr. *Epid.* L. I. Stat. 3, vers la fin.

Les anciens auguroient bien de ces éruptions pour l'avenir. Ces petits ulcères à la tête, aux oreilles, & à toute autre partie du corps ; la bouche abreuvée de salive, le nez rendant beaucoup de mucosités, leur faisoient même présumer que jamais ces enfans ne seroient attaqués de mal caduc. *De morbo sacro.* Hippocr. Foës. p. 304. M. Armstrong observe très-judicieusement, qu'un air froid peut supprimer cette évacuation salutaire ; & que dans ce cas-là, ou en l'arrêtant par un topique, la matière peut se jeter sur les intestins, & causer des convulsions. Roseen & d'autres en ont vu les yeux fort offensés. L'un & l'autre ordonnent un vésicatoire derrière l'oreille, ou entre les deux épaules, pour suppléer à l'écoulement. Dureste M. Undervood suit, en général, ce que dit M. Armstrong, p. 177.

pour en appliquer deux fois par jour ; & l'on en verra des effets plus réels que de toutes les fomentations, & de tous les onguens. Au moins m'a-t-il toujours réussi dans les cas où l'on m'assuroit que les ulcères s'étoient étendus de plus en plus, & profondément, pendant l'usage de différens autres topiques.

Je n'ai jamais remarqué aucune mauvaise suite de ce traitement : les enfans ont joui d'une aussi bonne santé que si leurs ulcères étoient restés ouverts. Or on fait que quand ils sont d'une nature bénigne, la nature ne les forme que pour garantir ces individus d'autres inconvéniens, dont je vais parler.



CHAPITRE XII.

Du Vomissement.

LE vomissement n'est assurément pas un dérangement ordinaire dans les enfans, considéré comme maladie ; à moins qu'il ne soit lui-même le symptôme d'une maladie, ou la conséquence d'un dérangement mal traité. Les enfans en santé ne sont pas disposés à vomir souvent, si l'estomac n'est pas surchargé : dans ce cas ils rejettent le lait aussi-tôt qu'ils l'ont pris, & même sans qu'il y ait aucun changement ; mais ceci n'est pas non plus une maladie, & n'exige pas les soins que (1) recommandent quelques écrivains. En

(1) Quoique les réflexions de l'auteur soient dictées par la prudence, il n'est pas moins vrai que le vomissement, qui est presque toujours symptomatique dans ses commencemens, peut dégénérer en une maladie très-sérieuse, & qu'il mérite la plus grande attention, « & qui, dit très-bien » Roseen, p. 296, exige les secours les plus prompts : pour » ne rien dire de la perte que fait nécessairement le corps, » lorsque les alimens ne peuvent y rester ; ni combien » les humeurs deviennent acrimonieuses lorsqu'elles ne » sont pas renouvelées par un nouveau suc nutritif ». Celse avoit déjà fait cette réflexion, *assuescit corpus non ali ; & ob hoc infirmum erit*, &c. Liv. I, chap. 3.

effet, pourquoi forcer le reste de l'aliment à sortir de l'estomac, lorsque la nature s'est déjà déchargée

M. Undervood ne parlant pas de différentes causes qui peuvent occasionner des vomissemens à ces petits individus, il n'est pas inutile d'en faire au moins mention ici, sans entrer dans aucun détail circonstancié sur les moyens curatifs que les circonstances pourront toujours suggérer à des gens prudents. Outre la quantité superflue des alimens, ou leur acrimonie, & la rentrée d'une éruption qui en seront peut-être cause, on examinera si l'enfant n'a pas été faisi d'un air froid, ou si la nourrice ne lui a pas donné le sein ayant froid elle-même; s'il n'a pas été exposé à la vapeur offensive de quelque substance volatile, ou du charbon, (le vinaigre répandu en vapeurs dans l'appartement seroit utile pour ce cas-ci); si l'enfant n'a rien mangé en secret, d'indigeste ou de mal-sain, ou même de vénénéux, ce qui arrive quelquefois; s'il n'a pas pris d'aliment cuit, ou résidant dans un vaisseau cuivreux, & même d'argent: car ces vaisseaux d'argent ne sont jamais sans mélange de cuivre; s'il a rendu des vers, ou s'il y a lieu d'en soupçonner, malgré l'ambiguïté des signes qui semblent les indiquer; s'il n'est pas attaqué subitement d'une descente; s'il n'y a pas quelque obstruction considérable dans les intestins; si la rate ou le foie ne sont pas appercevoir de gonflement dans les hypocondres; si le ventre ne se retire pas par intervalle, à la suite de quelque affection spasmodique interne; si l'enfant n'a pas eu, pendant la nuit, quelque saignement de nez qui lui ait fait avaler du sang; (J'ai vu un vomissement des plus violens survenir à cette hémorrhagie) si quelque écoulement des oreilles,

du superflu qui lui faisoit violence ? Ce vomissement spontané qui paroît alors , s'opère sans que l'estomac soit violenté : le lait ou les autres alimens , sortent sans presque aucune action sensible de l'estomac , & sans que l'enfant soit malade.

Il est même si ordinaire à quelques enfans de la plus belle venue de vomir , que c'est un proverbe parmi quelques vieilles nourrices , que « tout » enfant qui vomit est un enfant (1) qui profite » ;

ou des glandes ulcérées ne s'est pas arrêté ; si même ces glandes , seulement tuméfiées (où toute autre tumeur) , se sont affaïssées d'elles-mêmes précipitamment ; si l'enfant n'a pas été saisi de quelque frayeur par un bruit insolite ou considérable , ou par l'aspect de quelque objet hideux , ou lorsqu'on l'agitoit en jouant avec lui ; enfin , s'il éprouve des douleurs de colique néphrétique ou intestinale , ou des convulsions. Comme il n'est aucune de ces causes qui ne puisse donner lieu à des vomissemens considérables , il falloit nécessairement en faire mention. *Cujus rei non est certa notitia , ejus opinio certum reperire remedium non potest.* Celse , *Liv. 1.* Je ne parle pas ici du vomissement dans les cas de dentition , de rougeole , de petite vérole.

(1) Sans autoriser les proverbes des vieilles femmes , je dirai , avec M. Armstrong , « nombre d'enfans , par » exemple , ceux qui sont sujets à des spasmes internes , » profiteroient bien mieux , s'ils vomissoient plus souvent , » p. 23 ». Ce Médecin fait mention d'une autre cause de vomissemens , d'autant plus remarquable qu'il est peu d'écrivains qui y aient fait attention : c'est un amas de mucus

non que je fasse beaucoup de cas des proverbes de ces femmes ; mais lorsqu'il arrive de pareils

glaireux dans les reins. « Après avoir trouvé tous les
» autres viscères de cet enfant en bon état , j'observai que
» le rein droit étoit plus large qu'il ne l'est ordinairement ,
» & d'une couleur plus livide : je l'enlevai du cadavre ,
» & l'ouvris par sa partie convexe. J'en vis le bassinet
» rempli de graviers , dont quelques-uns étoient durs , &
» avoient pris la forme de l'endroit du bassinet où ils étoient
» logés. Le rein présentait des marques d'inflammation :
» ce qui , je pense , causa toute la maladie , en occasionnant
» une fièvre , & affectant les parties voisines. Le rein gauche
» ne parut ni enflé , ni enflammé , quoiqu'il renfermât
» des graviers , mais en moindre quantité » , p. 38.

Les symptômes de la maladie avoient été de fréquens vomissemens , une diarrhée , un peu de fièvre , de grandes inquiétudes , & des apparences de mouvemens convulsifs. L'auteur ajoute cette remarque , p. 39. « Parmi le grand
» nombre des malades qui sont amenés à cet hôpital des
» pauvres enfans , j'ai observé que les maladies grave-
» leuses leur sont beaucoup plus ordinaires que je ne le
» croyois d'abord ; & que ces maladies leur sont même
» le plus souvent héréditaires. Ainsi , dès que j'apperçois
» quelque difficulté à l'écoulement des urines , & que je
» puis présumer la cause susdite , j'ordonne ordinairement
» une infusion de graine de carotte ; savoir , plein une
» cuiller à café sur une demi-livre d'eau bouillante : on
» l'adoucit avec du sucre. L'enfant en prend deux ou trois
» cuillerées à bouche , ou plus à la fois , selon son âge
» & le besoin : on réitère cette prise trois ou quatre fois

vomiffemens peu après que les enfans ont pris le fein ou un autre aliment, & que ces alimens ne font prefque pas changés, il eft prouvé par le fait, que l'obfervation de ces femmes eft bien fondée.

Si au contraire l'aliment refte quelque tems dans l'eftomac, il fera rejeté tout caillé : or ceci mérite attention, fi le vomiffement devient fréquent : non que le lait ne doive pas cailler dans l'eftomac ; car cela doit toujours avoir lieu pour la féparation & l'analyfe naturelle

» par jour. En général, il en réfulte de bons effets ».

On y joindra plufieurs bains chauds avec avantage. Un lait trop acrimonieux, trop épais ou trop acide, le mauvais régime des mères ou des nourrices donnent lieu à la production de ces graviers. Les eaux dures, ftagnantes, crues, que boivent la plupart des femmes de la campagne, font encore une autre caufe de ces affections des enfans. Mais je ne puis rien dire de mieux que ce qu'on lira dans Hippocrate, fur l'origine de ces concrétions. *De Aëre, loc. & aq. p. 286. De morb. Liv. 4, 512, &c.* Mères, favez-vous comment vos enfans font nourris, éloignés de vous dans les provinces, & n'avez-vous pas tout à craindre ! M. Laffus, habile Chirurgien, m'affuroit auffi, ces jours derniers, que rien n'étoit fi fréquent que ces affections dans les enfans, & que c'étoient, fur-tout, ces fujets, ou les vieillards, qu'on avoit le plus fouvent à tailler ; mais que le principe de la pierre avoit réellement exifté chez ceux-ci dès l'enfance.

de ses parties constituantes ; & c'est la seule digestion que le lait subit dans l'estomac. Le serum ou lait clair, & la partie butyreuse se séparent des parties caseuse & terreuse : les premières sont reprises par les vaisseaux lactés, & convertis en sang après avoir été versées dans le torrent de la circulation ; tandis (1) que les dernières sont

(1) Quelque spécieux que soit ici le raisonnement de notre auteur, il me paroît susceptible de modification, & la chose n'est pas indifférente pour l'économie animale. Après avoir mûrement réfléchi sur la nature de l'acide phosphorique, & sur les phénomènes qu'il présente dans les trois règnes, je me suis fait, de la digestion, des idées différentes de celles que j'avois vues dans les différens ouvrages des Physiologistes. Je regarde la digestion complète comme l'effet de deux opérations, semblables à celles qui se font tous les jours dans la nature, c'est-à-dire, comme le produit d'une résolution & d'une combinaison simultanée. Tous les travaux de la Chymie prouvent que ce qu'on appelle analyse, n'est qu'une vraie combinaison, différente de celle des substances analysées. J'ose même avancer, comme une vérité incontestable, que jamais on n'isolera une substance d'une autre, sans une nouvelle combinaison, & qu'il sera éternellement impossible d'avoir une seule substance pure & isolée de toute autre. L'acide phosphorique qui existe plus ou moins sensiblement dans toutes les substances que nous prenons comme aliment, & sur-tout dans nos humeurs, résout d'abord ces alimens dans l'estomac, les atténue, les délaie,

précipitées par le bas, & jettées dehors avec les autres parties excrémenteuses des alimens & des sucs gastriques.

à l'aide des fluides qui les pénètrent, & en sont pénétrés réciproquement; mais en même tems les parties se rapprochent, se lient à la faveur du principe mucilagineux; pour ne former qu'un fluide homogène en apparence, dans lequel elles sont portées jusqu'au torrent de la circulation. Là, chaque substance qui entroit dans l'agrégation du mixte, fait départ, à l'aide des différens filtres qui lui ouvrent passage, en raison de la conformation de ses molécules, & selon l'ordre de l'homogénéité déterminée par la nature. La partie huileuse est portée dans les tissus adipeux; la partie terreuse la plus subtile, jointe à un principe muqueux dans les chairs, & autres parties molles analogues; la partie terreuse, plus grossière dans les os, les cartilages, avec une autre portion de mucus ou de gluten; & le sédiment de la digestion, qui n'a pu passer dans les secondes voies, se précipite par les felles. La partie aqueuse, plus ou moins fluide, & chargée en grande partie des sels, ou alkalisés, ou restés dans l'état naturel, ou transformés en d'autres sels, est filtrée par les reins, jettée dehors par la vessie avec une quantité plus ou moins grande de cet acide phosphorique, qui est devenue inutile dans l'économie animale. Quant à la bile, il s'en précipite une partie par les felles & les urines, & la sécrétion du reste se fait dans le foie, au retour du sang appauvri par la circulation.

Il n'est donc pas vrai de dire simplement que la partie

Tel est le cours naturel de la digestion ; quoique nombre d'écrivains n'y aient pas fait l'attention

caseuse & terreuse du lait est rejetée par les selles , puisque c'est la partie caseuse qui fait la principale partie nutritive du lait. Quant à la partie terreuse , la nature en prend aussi la plus grande quantité pour former les organes , sur-tout les plus solides de l'enfant , & pour entretenir ceux des adultes. Le sédiment rejeté est composé de tous les principes que la nature n'a pu employer , & leur est plus ou moins analogue , en proportion du mouvement péristaltique , moins ou plus accéléré des intestins , c'est-à-dire , en raison inverse de ce mouvement , & de la quantité à laquelle les secondes voies ouvrent un libre passage.

Si le lait se caille dans l'estomac , ce n'est point du tout par l'acidité des sucs gastriques , mais par un vrai départ momentané. Lorsque tout est dans l'ordre , l'acide phosphorique agit aussi-tôt sur cette partie , qui ne tarde pas à s'agréger avec les autres principes , pour former le fluide que produit la digestion : il se fait donc aussi là une double opération. La partie caseuse se précipite par son propre poids , au moment où les parties huileuse & séreuse s'unissent aux sucs gastriques qui leur sont plus analogues ; mais la réunion de ces agens se fait bientôt sentir à l'autre partie par leur énergie dissolvante , & tout ne forme qu'un fluide.

S'il y a des crudités , des levains vicieux dans l'estomac , ces opérations troublées , ou même arrêtées à certain point , ne fournissent plus à l'animal qu'un suc alimentaire , dépravé dans son principe même : l'acrimonie se répand dans toutes

convenable. Harris a même assuré que ce lait caillé étoit tel, par l'effet d'un acide prédominant; néanmoins le lait qui devient ainsi caillé, est une preuve que l'estomac, après avoir fait la digestion de ce qu'il avoit reçu, n'ayant pas assez de force pour le pousser plus loin dans les intestins, en rejette forcément une partie par le haut.

En pareil cas la nature demandera peut-être que l'estomac évacue tout ce qu'il contenoit. On

les humeurs; les voies sécrétoires s'obstruent: de-là tous les désordres qui en sont les funestes conséquences. Je fais ces observations pour éclairer nombre de lecteurs qui n'ont pas occasion, ni même le tems de consulter des traités de physiologie sur cet article important. En général, ne donnez rien à l'estomac embarrassé par de mauvaises humeurs; c'est un vaisseau impur où s'aigrira tout ce que vous y jetterez. *Quodcumque infundis acescit.* Horat.

Quant à ce que dit l'auteur, *le lait qui revient ainsi caillé est une preuve que l'estomac, après avoir fait la digestion de ce qu'il avoit reçu, &c.*: cette réflexion m'a paru singulièrement étrange dans un homme de l'art; mais c'étoit une conséquence nécessaire de sa fausse théorie. Je dis, au contraire, que la digestion n'en étoit pas encore commencée; il est facile de le sentir par ce que je viens de dire. Ainsi, je ne m'arrêterai pas à cette erreur. Je vois moins encore pourquoi l'on feroit évacuer à l'enfant tout ce qu'il a dans l'estomac, après avoir rejeté ce lait. Jetez deux ou trois grains d'alkali du tartre dans un demi-verre d'eau chaude, & vous aiderez la digestion du reste.

le fera facilement avec un peu d'eau modérément chaude, ou une infusion de camomille. La cause de l'indigestion n'étoit alors qu'une trop grande réplétion; mais la cause étant une fois ôtée, & les mauvais fucs de l'estomac qui en étoient la conséquence, étant évacués, l'effet cessera. En général il n'y a pas autre chose à faire, à moins que l'estomac, troublé par d'autres inconvéniens, résultans du trop de réplétion, n'exige d'autres soins. Tourmenter un enfant à chaque occasion avec un vomitif qui le rend malade, ou le surcharger de rhubarbe & de magnésie, c'est en vérité vouloir inutilement éveiller un homme dans un profond sommeil, pour lui faire prendre de l'opium! Qu'on laisse un peu jeûner l'enfant, après qu'on a vuider l'estomac de ce qui le surchargeoit; & que la nourrice soit par la suite attentive à ne plus le trop remplir, rarement on aura besoin d'autre chose.

Si d'un autre côté, le vomissement vient d'un régime acrimonieux, il faudra quelques soins ultérieurs: car il est probable qu'il est passé pendant plusieurs jours dans les intestins, une nourriture à demi digérée: dans ce cas-ci, un léger laxatif, & un régime plus doux sont en général tout ce qu'il faut. En cas qu'il y ait une acidité prédominante dans l'estomac, on mêlera avec l'aliment un peu de poudre testacée, ou de

magnésie ; on pourra aussi les lui administrer d'une autre manière , pendant deux ou trois jours , selon le besoin.

Mais si le vomissement est le symptôme d'une autre maladie , en attaquant la cause on trouvera le remède dont on a besoin. Supposons que cette maladie vienne de la rentrée subite de quelque éruption cutanée , on mettra sans tarder l'enfant dans un bain tiède ; on lui frottera bien les membres aussi-tôt qu'on l'aura sorti de l'eau , & on le mettra au lit. Si le vomissement continue , on lui administrera un vomitif ; & après cela on lui appliquera un vésicatoire au (1) creux de l'estomac.

Puisque je parle ici de vomitif , je dirai que le choix doit en être déterminé par les circonstances & la nature du mal. Dans les maladies des premières voies l'ipécacuanha est le meilleur , en général ; mais s'il y a de la fièvre , ou qu'on veuille exciter une douce diaphorèse , un vomitif antimonial mérite la préférence : enfin l'oxymel(2) scillitique conviendra mieux dans les dérangemens de poitrine.

(1) J'ai fait plus loin une remarque importante sur cette pratique. Voyez *Fièvre*.

(2) L'oxymel scillitique m'a paru beaucoup fatiguer les enfans , & rester sans effet avantageux.

Les enfans d'une foible constitution font quelquefois pris de vomiffemens plus confidérables, par la trop grande fenfibilité, ou la trop grande irritabilité des nerfs de leur eftomac. Il faut alors employer des remèdes capables de refferrer, de fortifier cet organe, & d'en diminuer en même temps la fenfibilité. On remplira les premières vues avec une infufion froide de quinquina, ou de fleurs de camomille, avec de l'écorce d'orange, & un peu de rhubarbe : on remplira les fecondes, avec quelque mixture faline, & une goutte ou deux de laudanum : ce remède-ci fera foutenu, fi l'on veut, avec quelques fomentations aromatiques & fpiritueufes au creux de l'eftomac, ou par l'emplâtre ftomacal, auquel on joindra un peu de thériaque.



CHAPITRE XIII.

Des Tranchées.

LE mot de *tranchées* est un terme très-familier aux nourrices : & quelques médecins qui ont écrit sur les maladies des enfans, en ont fait un article particulier (1) dans leur ouvrage ; mais

(1) Roseen a fait, comme plusieurs autres Médecins, un article particulier *des tranchées*, & ce n'est pas sans raison. Les diarrhées, de quelque espèce qu'elles soient, n'en sont pas toujours la cause ; la constipation y donne aussi-bien lieu que le trop grand relâchement. Quant aux signes qui décèlent les tranchées, Roseen dit : « lorsqu'un » enfant lâche plus d'urine que de coutume, de sorte » qu'il se mouille jusques sous les bras, il a des tranchées. » Il est remarquable, ajoute-t-il, qu'un enfant qui a des » tranchées, & ne veut pas tetter, prend le sein volontiers, tette sans difficulté, jusqu'à se rassasier, lorsque » quelqu'un le tient droit devant sa nourrice ». Ceci ne peut guère arriver que quand l'estomac est la partie principalement affectée ; mais si les intestins l'étoient directement, je crois que cela ne réussiroit pas. Du reste, dans le cas de constipation, il faut promptement lâcher le ventre de l'enfant avec des lavemens, tels qu'on pourra en avoir sous la main, y jettant un peu d'huile, ou du mucilage de graine de lin : ensuite on lui fera passer quelques doux

ceci ne sert qu'à embarrasser la matière, au lieu d'applanir les difficultés. Si un enfant n'a pas faim, ou n'est pas gêné, offensé par ses vêtemens, il y aura toujours, s'il crie, quelque symptôme concomitant qui rendra raison de ses plaintes, & des expressions de son mal : la cause est en effet assez souvent dans ses intestins, & se manifeste par des selles : c'est ce que nous allons considérer.

purgatifs ; & on lui prescrira une diète rafraîchissante, émolliente, s'il est fevré.

Les vers peuvent donner lieu à des tranchées ; mais on ne peut guère être sûr de leur existence ; les signes en étant fort équivoques. Une humeur arrêtée, une éruption rentrée, un air froid & frais sur-tout, une frayeur & autres causes les produiront aussi. C'est à ceux qui soignent l'enfant à éclaircir l'Homme de l'art, ou à lui de se bien informer de ces différentes causes.



CHAPITRE XIV.

Des Selles ou de la Diarrhée.

QUAND le vomissement est le symptôme de quelques autres dérangemens, c'est alors, comme je l'ai observé, qu'il demande une attention particulière : on le traitera selon le caractère de la maladie principale : or il n'y a point de maladie qu'il accompagne plus fréquemment que la diarrhée.

Le vomissement & la diarrhée sont la plupart du tems les conséquences d'un lait mal-sain, ou de toute autre nourriture non convenable ; d'un air froid & humide ; de la rentrée d'une éruption cutanée. On n'arrêtera pas ces selles avec précipitation : il faut aussi s'abstenir de poudres absorbantes, jusqu'à ce que la matière offensive ait été corrigée ou détruite. S'il y a un vomissement concomitant, on commencera la cure par un vomitif. Quoiqu'il ne faille pas arrêter les selles, sans précautions préalables, ni avec précipitation, on se gardera bien de traiter la maladie en administrant de la (1)

(1) Cette réflexion est très-bien vue & de la plus grande conséquence. S'il est un point où le Médecin doit savoir s'arrêter, c'est celui des purgatifs. La couleur des selles

rhubarbe tous les jours. Cette pratique est assez ordinaire ; mais elle ne tend qu'à entretenir le cours de ventre, en y causant une irritation continuelle, après que la matière offensive a été évacuée.

On en donnera une dose suffisante, ou deux, au commencement de la maladie, & après cela on emploiera les absorbans. Si le cours de ventre (1)

étant un des signes par lesquels un Médecin doit régler sa conduite en plusieurs circonstances, la rhubarbe, & les autres purgatifs qui teignent les matières, peuvent en imposer à l'homme peu attentif. C'est une remarque judicieuse que fait M. Armstrong : Feyjoo l'avoit faite avant lui, & d'après d'autres, dans son Théâtre critique Espagnol, *T. 1, Discurs. 5, n^o. 40.*

Les purgatifs poussés trop loin, sur-tout chez les enfans, deviennent une espèce de cautère sur les intestins, & qui tend directement à l'épuisement du sujet. On dira peut-être qu'il faut quelquefois risquer d'évacuer de bonnes humeurs, pour dégager le corps des mauvaises. Cette réflexion auroit quelque chose de spécieux, d'après celle d'un des plus anciens Médecins ; mais cet Ecrivain suppose de la force réelle dans le sujet, *ut, quam vis, quod sanum est unà cùm ægroto deducatur, nulla inde sit noxa, &c.* ; & il ne veut que des médicamens foibles dans un sujet foible, quand même sa maladie seroit grande. Voyez Hippocr. *De loc. in hom.* p. 419. Walschmid a bien fait sentir le danger des purgatifs trop réitérés. *T. 1, Disp. 1, n^o. 5.*

(1) M. Armstrong avoit observé que le tartre stibié étoit ici plus avantageux, en ce que les enfans le prennent

continue , le vomitif deviendra nécessaire : car les purgatifs ne restent pas toujours assez de temps

sans répugnance , & qu'il reste plus long-tems dans le corps que l'ipécacuanha, qui passe même trop vite par le bas ; lorsqu'il en prend la route. La dose de M. Armstrong est un grain dans trois onces d'eau , dont il prescrit plein une cuiller à café ; ce qui fait à chaque prise un vingt-quatrième de grain. Par ce moyen , l'on peut attendre , avec sûreté , l'effet qu'il produit , « sur-tout , dit-il , quand ces tranchées » sèreuses sont accompagnées de vomissement : ce qui n'est » pas rare. En pareil cas , il faut réitérer le vomitif à » petites doses , pourvu que l'enfant le puisse soutenir ; » autrement on aura aussi-tôt recours à une anodyn tel que » le suivant , particulièrement lorsque les felles ont une » odeur moins offensive. J'ai vu les heureux effets de ce » médicament ».

Recette.

℞ de Magnésie blanche, *dix grains.*
 d'électuaire de scordium , *quarante grains.*
 d'eau de menthe poivrée , } de chaque , *une once*
 de cannelle , } & *demie.*
 de syrop de safran , *demi-once.* Mêlez bien.

« On en donne une petite cuillerée toutes les quatre ;
 » six ou huit heures. Si cela ne paroît pas assez astringent ,
 » on substituera vingt grains d'écailles d'huîtres préparées ,
 » en poudre à la magnésie , & le syrop de coquelicot à
 » celui de safran.

» Les vomitifs antimoniaux ont aussi une qualité anodyne
 » qui les rendent toujours plus utiles que d'autres dans la

dans l'estomac pour emporter avec eux la matière offensive qui y réside. Après cela on purgera

» plupart des maladies de l'enfance : ils favorisent la trans-
» piration insensible, dont l'embarras ou la suppression est
» la source de nombre de maladies ».

M. Armstrong, attentif à l'examen des phénomènes qui peuvent éclairer ces théories de l'art, nous rapporte deux cas dignes d'être bien connus. Après avoir rapporté celui d'un enfant de six mois, dont les tranchées aqueuses étoient dues à des graviers dans les reins, & que le demi-bain fit cesser, en y joignant quelques anodÿns, il nous parle ainsi, p. 40. « Le demi-bain ne produisit aucun effet réel dans
» un autre cas de tranchées aqueuses, quoique d'abord
» l'enfant parût se mieux trouver : le docteur Hunter en fit
» l'ouverture. En maniant l'estomac avec prudence, il vit
» que les tuniques se déchiroient dans ses mains : elles
» sembloient avoir été réduites comme par macération en
» une consistance presque gélatineuse. Les intestins grêles
» étoient réduits de même, presque dans toute leur longueur ; cependant on n'y voyoit aucune marque d'inflammation, ni de mortification : l'odeur en étoit même
» moins offensive que de coutume dans un sujet mort.
» La texture des gros intestins étoit assez ferme, & tous
» les autres viscères du bas-ventre se trouvoient dans un
» état naturel, au moins en apparence. Un pareil cas
» justifie, sans doute, la Médecine de tout reproche.

» Un enfant de trois semaines me présenta la même
» macération à l'orifice supérieure de l'estomac, & à
» tout son fond. Vers le pilore, la texture en étoit assez
» solide, de même que celle des intestins. Je ne vis aucune

encore l'enfant; mais en se rappelant toujours que la plupart des maladies des enfans, ou réfi-

» apparence de mal qu'à l'estomac. Ce viscère étant très-
 » plein, tandis que les autres étoient vuides, il paroît que
 » la maladie est venue sur-tout d'un état spasmodique du
 » pilore; ce qui empêcha le contenu de passer dans le
 » duodénum. Ces cas-ci sont peut-être plus fréquens qu'on
 » ne le présume. C'est probablement à cet état gélatineux
 » de l'estomac qu'est dû le peu d'effet que produisit la
 » solution antimonialle. Or, j'ai remarqué que c'est un très-
 » mauvais signe, en général, lorsque les vomitifs & les
 » purgatifs, donnés à dose convenable aux enfans, ne pro-
 » duisent pas l'effet qu'ils devroient. Ce qu'il y a de remar-
 » quable, c'est que cet enfant étoit le troisième que les
 » parens perdoient au même âge, & de la même maladie:
 » il en étoit de même à l'égard de l'autre, cité auparavant.
 » Les extrémités de ces deux enfans avoient toujours été
 » froides, à moins qu'on ne les chauffât: le visage étoit
 » également froid, pâle, tiré & abattu».

AUTRE MÉTHODE du même. « Mais comme il se ren-
 » contre quelquefois des parens qui n'aiment pas voir
 » prescrire des vomitifs à des enfans très-jeunes, & que
 » quelques praticiens à préjugés les désapprouvent aussi,
 » voici une autre méthode avec laquelle j'ai traité ces
 » diarrhées. Les succès nombreux que j'en ai eus m'en ont
 » prouvé l'avantage.

» Je nettoie d'abord les premières voies avec des pur-
 » gatifs convenables, entremêlant les anodyns de manière
 » à émousser les qualités poignantes des médicamens, &

dentes dans les premières voies, ou accompagnées de fièvre, ne paroissent céder à la fréquence des

» à diminuer le stimulus occasionné par l'acrimonie des
» selles. C'est pourquoi, si l'enfant est très-jeune & foible,
» c'est-à-dire, au-dessous de trois ou quatre mois, j'ordonne
» la mixture suivante, que j'ai même essayée très-heureu-
» sement dans des sujets âgés de plus de deux ans.

Recette.

℥ de Sel d'Epsom, dix grains ;
d'Eau pure, deux onces ;
de Teinture d'opium, deux gouttes. Mêlez.

» On en donne plein une cuiller à café, toutes les
» quatre ou cinq heures, à un enfant âgé de deux mois.
» Si cette dose n'arrête pas le cours de ventre, on l'aug-
» mentera un peu par degrés ; ou bien l'on ajoute une
» goutte de teinture d'opium à la mixture totale. Avec
» ce médicament, comme avec tout autre, on se réglera
» sur l'âge, les forces, & la violence des symptomes.
» Si l'enfant a beaucoup de tranchées, on substituera à
» l'eau pure l'eau de fenouil doux, ou de semence d'aneth,
» avec de l'eau simple de cannelle, sur-tout dans l'eau
» chaude, si la mixture vient à manquer. Mais lorsque les
» intestins font sales, & l'odeur des selles très-offensive,
» si d'ailleurs l'enfant a quatre ou cinq mois, j'ordonne
» souvent un grain de calomel en une pilule, faite avec
» un demi-grain de *philonium* de Londres, à prendre,
» quand l'enfant est mis au lit, le soir : pour le matin,
» je prescis ce qui suit :

selles qu'on leur procure , que pour reparoître bientôt , si l'on interrompt les purgatifs , avant que toute la matière irritante soit évacuée.

Recette.

℞ de Rhubarbe choisie en poudre , *six* , ou *sept* ou *huit*
grains ;
 d'Ecailles d'huîtres préparées , *dix grains* ;
 d'Eau pure , *trois scrupules* ;
 d'Eau de cannelle , *deux scrupules* ;
 de Syrop de sucre , *un scrupule*. Mêlez.

» On peut partager la pilule de calomel en deux ou
 » trois parties , & la donner à l'enfant dans une panade
 » légère , ou autre chose semblable ; mais non dissoute. Le
 » calomel étant de sa nature fort pesant , & susceptible
 » de se séparer des autres ingrédiens , s'attache aux parois
 » des vaisseaux ou de la cuiller , & il est alors impossible
 » de savoir quelle dose l'enfant en a pris. Ces pilules &
 » la potion seront réitérées au besoin , à l'intervalle de
 » deux , trois ou quatre jours , & plus ou moins fortes ,
 » selon leur effet. Je ne trouve rien qui nettoie si bien
 » les intestins des enfans que le calomel (M. Undervood
 » est aussi de cet avis) , s'il est bien préparé & administré ,
 » comme je l'ai dit : il n'est alors sujet à aucun inconvé-
 » nient ; au contraire , il devient très-utile. En le mêlant
 » avec le philonium , on l'empêche de pincer les viscères ,
 » & on lui donne une vertu plus astringente.

» Telle est la méthode que je trouve la plus sûre après
 » la première , pour guérir les cours de ventre des enfans ,
 » lorsqu'ils viennent d'impuretés dans les viscères du bas-

Si ces purgatifs réitérés ne réussissent pas ,
quoiqu'on ait apporté toute l'attention possible

» ventre , de régime mal réglé , de mauvais alimens ;
» même lorsque ces cours de ventre sont accompagnés
» d'enflure du ventre , & de fièvre hectique , pendant
» la nuit.

» Mais lorsqu'on sent une dureté skirreuse à l'abdomen ,
» ou qu'on apperçoit quelque signe de purulence dans
» les selles , il n'y a pas grand fond à faire sur les mé-
» dicamens ».

L'auteur en présente un exemple avec beaucoup de
détails , & ajoute que ces cas sont plus fréquens qu'on
ne le penseroit. « Mais , dit-il , comme une collection
» purulente ne peut avoir lieu sans une inflammation pré-
» cédente , le moyen le plus sûr pour la prévenir est la
» saignée : ce qui fait un fort argument en faveur de la
» saignée , dans les différentes maladies de l'enfance ,
» comme dans celle des adultes , quand quelque signe
» inflammatoire l'indique : tels sont une forte fièvre , un
» pouls élevé , prompt , une grande chaleur , de la soif ,
» la langue blanche , &c. » p. 33.

(Je joins ici par parenthèse ce que dit M. Hamilton
sur le même sujet. « Une saignée faite à propos est en
» général suivie des plus heureux effets dans la plupart
» des maladies de l'enfance , sur-tout si elles sont aiguës.
» On doit la proportionner à l'âge & à la force du sujet.
» Une sangsue suffit pour un enfant au-dessous de trois
» mois ; deux peuvent être nécessaires depuis trois jusqu'à
» six ou huit mois. Le pied , la jambe , sont les parties les
» plus convenables pour les appliquer : car il peut arriver

au régime, on reprendra les absorbans, sans même négliger les opiat. En effet, les opiat sont quelquefois indispensables pour confirmer la cure des maladies intestinales de cet âge, vu la grande irritabilité des enfans. Il est vrai que ces remèdes ne sont que rarement nécessaires, jusqu'à ce que

» que le sang ne vienne pas assez largement : alors on
 » emploie l'eau chaude pour favoriser la saignée. S'il venoit
 » trop fort, on seroit à portée de l'arrêter avec une com-
 » presse fixée par une bande. On risque aussi moins de
 » cette manière, de refroidir ou de fatiguer l'enfant, que
 » de les appliquer par derrière, ou aux autres parties
 » usitées ». p. 297).

» Quant à la diète qu'on doit suivre dans tous les cours
 » de ventre des enfans, je ne connois rien de meilleur
 » que le *capioca*, ou *sagou blanc*, selon d'autres. On nous
 » l'apporte du Portugal : il est de couleur blanche, grumelé
 » comme le sagou ordinaire, ou à-peu-près, mais en mor-
 » ceaux plus gros. Il n'a que peu ou point de saveur, ni
 » aucune odeur : il a une douce astringence, & est plutôt
 » glutineux, mais moins que le *salep* (le texte porte,
 » par erreur non corrigée, *jalap*), qui est susceptible de
 » devenir trop pesant sur l'estomac des enfans, sur-tout
 » lorsqu'ils sont foibles.

» Un Médecin expérimenté suppléera à ce *capioca* par
 » d'autres substances légères, s'il est impossible de s'en
 » procurer : ce qui doit souvent arriver ».

Telles sont les vues-pratiques de cet habile Médecin, dont j'ai cru ne pas devoir laisser ignorer les détails; je les crois au moins aussi intéressans que ceux de M. Undervood:

les enfans aient atteint l'âge de quelques mois ; mais si on les croit indiqués , on peut employer le sirop diacode , & même le laudanum avec une entière sécurité.

Je fais que depuis le temps de Galien (qui lui-même nous avertit de ne pas donner de thériaque aux enfans) , jusqu'à ce moment-ci , nombre de Médecins ont appréhendé de donner ces remèdes à ces petits individus. Harris , qui , à d'autres égards , a si bien écrit sur ces maladies , est du même sentiment : malgré cela je vais rappeler ici un fait qui mérite attention. Je fus appelé pour un enfant *de deux jours* , par méprise on lui avoit donné quelques heures auparavant , quatre gouttes de laudanum. Les parens étoient fort alarmés en voyant leur enfant dans un état comateux , sans pouvoir ni prendre le sein , ni même ouvrir les yeux : j'assurai aux parens que le laudanum ne feroit suivi d'aucune mauvaise conséquence , si l'on vouloit tirer du sein de la mère , plein une cuiller à café de lait , & le faire prendre à l'enfant. On le fit & l'enfant , après avoir dormi plus de trente-fix heures , se réveilla , & sortit parfaitement bien de son état (1) de stupeur.

(1) Une goutte ou deux de plus l'auroient probablement tué. L'enfant d'un de mes voisins vient de périr d'une semblable méprise.

Les cours de ventre ne sont pas toujours une maladie dans les enfans. Leurs intestins sont les égouts naturels & critiques de leurs maladies, comme les pores cutanés & les reins le sont dans les adultes. Il ne faut donc pas d'abord en supprimer la décharge, mais en faire cesser la cause : ensuite on en modifie, ou l'on en fait cesser les effets, en tenant les selles dans de justes proportions. On y parviendra avec le julep crayeux qui opère comme astringent, en absorbant les acrimonies, ou en changeant la nature des acides, & des matières irritantes. C'est un excellent anodyn, qui d'ordinaire acheve parfaitement la cure, lorsque les intestins ont été bien nettoyés.

Le docteur Armstrong (1) se déclare à ce sujet,

(1) Je ne blâme assurément pas la théorie de M. Underwood, il s'en faut ; mais il est étonnant que, prenant M. Armstrong pour guide, en nombre de circonstances, il montre ici une jalousie sur laquelle l'honneur de ce Médecin m'oblige de rompre le silence. Il est faux que M. Armstrong s'en tienne à son vin antimonié, & au syrop mentionné plus loin. M. Armstrong donne quelquefois ce syrop dans une grande cuillerée d'eau de fenouil ou de cannelle simple. Addition qui n'est pas indifférente ici, p. 31. & qui seule feroit un palliatif qui calmeroit au moins les douleurs en bien des cas, sans le vin antimonié. Quant au raisonnement que fait ensuite M. Underwood pour trouver de l'incon-

contre l'usage des poudres absorbantes, & préfère le vin antimonié. Selon lui les autres praticiens

séquence dans les réflexions de M. Armstrong, on y voit peu de justice, en faisant attention à ce qui suit.

P. 28. « Je regarde la magnésie comme un médicament
» plus sûr que la rhubarbe; mais je suis convaincu, par
» nombre d'expériences réitérées, qu'un vomitif, tel que
» celui dont j'ai fait mention, est préférable à tous les
» deux. On va, par ce moyen, à la racine du mal. En
» effet, les selles verdâtres étant dues à la grande quantité
» de bile & à son acrimonie, aux humeurs aigres, gru-
» melées, glaireuses, à une surcharge d'acides dans les
» premières voies, le meilleur moyen de soulager le
» malade, est de le débarrasser le plutôt possible de ces
» matières. Si, comme plusieurs auteurs de médecine le
» conseillent (*entre autres Harris*), on veut d'abord
» corriger l'acrimonie de ces humeurs peccantes par des
» absorbans & des anti-acides, comme ils les appellent,
» avant d'essayer de chasser les humeurs, lorsque le cas
» est urgent, ce qui n'est pas rare, il y a tout à risquer;
» car l'on n'aura peut-être plus le tems de faire usage d'éva-
» cuans; au lieu qu'en dégagant l'estomac & les intestins
» par un vomitif, qui, dans ces cas, opère par haut &
» par bas (M. Undervood en convient), en général,
» on procure aussi-tôt du soulagement: ce qui reste peut
» alors être corrigé avec les absorbans & les purgatifs
» mentionnés, en cas que l'enfant ne puisse plus soutenir
» l'effet d'un second vomitif. En effet, il arrive souvent
» que les parens ou les nourrices appellent un Médecin

ne les emploient que parce qu'elles ont la propriété de corriger l'acidité avant l'administration des

» trop tard , & lorsqu'on ne peut plus rien faire (ou au
 » moins très-peu) pour le salut de l'enfant.

» Mais si les forces de l'enfant le permettent , le meilleur
 » moyen est de réitérer le vin antimonie , toutes les six
 » ou huit heures , jusqu'à ce que les selles commencent
 » à changer visiblement de couleur & de nature : alors
 » on n'administre ce médicament que toutes les douze
 » heures , jusqu'à ce qu'elles reprennent leur couleur &
 » leur consistance naturelles. L'émétique agissant sur les
 » phlegmes & la bile , rend d'abord l'enfant bien malade ;
 » mais à peine est-il dégagé des matières , qu'il sent aussi-
 » tôt du soulagement. Il est rare qu'une même dose le
 » fatigue autant ; c'est pourquoi on augmentera la dose
 » suivante , si les symptômes ne diminuent point comme
 » on le desire. J'ai vu des enfans si mal par les tranchées
 » aqueuses , qu'ils sembloient tomber en convulsion , &
 » dans l'état le plus alarmant , tandis qu'ils ont été ramenés
 » à un état de calme & de sûreté par cette méthode , &
 » même en peu d'heures. C'est ce qui ne seroit pas arrivé
 » avec la méthode ordinaire.

» Il est vrai que des enfans d'une forte constitution ,
 » & dont les intestins & l'estomac , stimulés par l'acri-
 » monie des matières qui y étoient contenues , se sont
 » quelquefois dégagés totalement , & , par ces évacuations ,
 » ont ensuite tiré beaucoup d'avantage des absorbans &
 » des anti-acides , sur-tout du julep crayeux. Mais intro-
 » duire ces médicamens dans le corps , avant que les vis-
 » cères abdominaux aient été en grande partie dégagés

purgatifs : or ce principe lui paroît mal vu. Dans un danger extrême, dit-il, un médecin appelé

» de leur surcharge stimulante, c'est contrarier la nature ;
» au lieu de l'aider, & laisser prendre peu-à-peu racine
» au mal. Pendant ce tems-là, l'enfant devient toujours
» plus foible, & enfin il n'a plus assez de forces pour
» soutenir les évacuations nécessaires.

» J'avois autrefois administré les anti-acides & les abfor-
» bans avec quelques astringens par la bouche, & même
» en lavement. Le cours de ventre s'étoit arrêté pour
» quelque tems ; mais bientôt la fièvre augmenta, les
» selles revinrent avec une fois plus de force, & enlevèrent
» promptement les malades. Depuis que j'ai traité ces
» maladies par des vomitifs réitérés, j'ai rarement eu besoin
» d'ajouter autre chose, que ce qui suit, & dans les cas
» où l'enfant sentoît encore des tranchées & du trouble
» lorsque les premières voies avoient été nettoyées :
» savoir, un *dragme* de syrop de coquelicot dans une grande
» cuillerée d'eau de fenouil ou de cannelle simple ; réitérant
» cela toutes les trois ou quatre heures, jusqu'à ce que
» le calme reparût.

» Depuis quelque tems, si je remarque des selles très-
» grumelées ou verdâtres, je prescris trois ou quatre
» gouttes de lessive de tartre avec l'émétique : après cela,
» j'en ordonne la même quantité à prendre, dans les inter-
» valles, avec la même quantité d'eau de chaux édulcorée
» d'un peu de sucre ou de syrop : ce qui est suivi de
» bons succès. Ce médicament est sur-tout utile quand le
» lait reste caillé sur l'estomac : administré à petites doses,
» jamais il ne cause d'accidens.

un peu tard ne trouveroit jamais le moment de purger ; mais ce n'est pas-là un raisonnement bien suffisant pour prouver la supériorité de sa méthode.

» On traitera de même les récidives auxquelles les
 » enfans sont sujets les deux ou trois premiers mois. En
 » général , les vomitifs antimoniaux sont les meilleurs
 » médicamens dans les cas de spasmes internes , d'aphtes ,
 » comme dans les cours de ventre : ils contribuent cer-
 » tainement à dissiper la fièvre , soit en chassant une bile
 » acrimonieuse , soit par une autre opération quelconque.
 » Or , la fièvre n'accompagne presque jamais les maladies
 » de ce premier âge , sans danger , lorsque la maladie est
 » grave ; & je crains la saignée pour les enfans , dans
 » les cas où il n'y a pas de signes d'inflammations ».

Les sangsues n'ont jamais occasionné d'inconvéniens. J'ai vu les convulsions les plus violentes céder à leur effet , & j'ose reprocher aux Médecins de ne pas en faire assez d'usage pour les enfans , sur-tout comme M. Hamilton le propose. Voyez une note précédente.

Je ne vois pas , dans ces détails de M. Armstrong , les inconvéniens que M. Underwood a voulu y trouver : il est lui-même ailleurs de l'avis de M. Armstrong au sujet du vin antimonié. D'ailleurs , on voit que M. Armstrong ne s'en tient pas à une seule méthode : que les deux qu'il suit ont été également heureuses. Il emploie l'émétique & les parégoriques , ou les purgatifs & les anodins. M. Underwood propose-t-il autre chose ? C'est ainsi que l'envieux se jule de ses propres armes , dit un Poète Grec , *Anthologie* , Liv. 1.

ὁ φθόνος αὐτὸς αὐτὸν εἰς βέλεσσι δαμάζει.

En effet, jamais aucun écrivain, autant que je sache, n'a admis le principe mentionné sans exception. Harris même, qui a tant recommandé les poudres absorbantes, ne nie pas qu'il ne faille quelquefois commencer par des médicamens purgatifs.

Mais en supposant que l'on ait pensé autrement, le docteur Armstrong prouveroit tout au plus qu'en cas de grand danger il faudroit faire précéder le vin d'antimoine, vu sa qualité émétique & purgative, à l'usage des poudres testacées; mais au lieu de s'en tenir-là, ce docteur tire une conclusion générale & précaire de principes évidemment particuliers; & sans rien avancer de solide contre une méthode établie, & autorisée par les succès du traitement.

J'ajouterai que, tandis qu'il craint les poudres absorbantes, (que personne ne prescrit sans y joindre des purgatifs) de crainte qu'elles n'arrêtent les selles, & n'augmentent aussi la fièvre, il hazarde d'ordonner ce qu'il appelle un doux parégorique pour calmer la douleur, c'est-à-dire, une dragme de syrop de pavots blancs, réitérée toutes les trois ou quatre heures, jusqu'à ce que les douleurs cessent. Si donc la douleur continue pendant neuf heures, l'enfant aura pris pendant ce temps-là une demi-once de ce syrop: or c'est à quoi se bornent tous ses médicamens, selon

lui, excepté le vin d'antimoine, qu'il regarde comme remède efficace, nonobstant l'opiat.

Il est important de savoir quelle partie des intestins est particulièrement affectée. Pour cet effet on déshabille l'enfant, on examine attentivement le ventre, les expressions différentes de la douleur pour en tirer quelque indication, soit par la contraction forcée de l'une ou l'autre jambe ou des deux; soit par celle des bras: ce qui a lieu selon que la matière irritante est (1) ou plus haute, ou plus basse; ou plutôt d'un côté du ventre que de l'autre.

On prendra garde aussi aux différens caractères apparens des selles dans une diarrhée: rarement elles ont une apparence avantageuse. Elles sont ou aigres & grumelées, ou glaireuses, verdâtres, crayeuses, aqueuses, & plusieurs fois fétides: dans ce cas-ci on administrera quelque puissant purgatif, comme un peu d'infusion de séné, si l'enfant n'est pas trop jeune encore.

Mais il est possible que les selles reparoissent

(1) Ce conseil, bon en lui-même, ne peut être utile que quand la douleur est fixe; encore faut-il que l'enfant parle: ce qui ne peut pas toujours être. Les mouvemens des membres n'ont jamais désigné le local de la douleur en pareil cas, pas même chez les adultes. Cependant il est bon de voir & de tâter doucement le ventre.

fréquemment : alors , & sur-tout pendant la dentition , ou après la rentrée d'une éruption cutanée , il fera bon de solliciter quelques décharges derrière les oreilles , ou d'appliquer sur le dos un emplâtre de poix de Bourgogne. Quant au premier expédient , on frottera derrière les oreilles avec des cantharides , de manière à y causer une légère excoriation. On fera peut-être mieux d'y fixer une emplâtre vésicatoire : ce qui procurera cette décharge à l'endroit même où souvent la nature la pratique elle-même. Si cette méthode n'est pas ordinaire , elle n'en fera (1) pas moins utile.

Lorsque les selles paroissent aigres , ou grumelées , ou que l'enfant est très-disposé à la toux , la magnésie ou d'autres absorbans en poudre , procureront du soulagement , en y joignant un peu de muscade. Si elles sont verdâtres , ou crayeuses , on donnera une goutte ou deux de lessive de tartre dans les autres médicamens , selon le besoin ; ou un peu de savon dans les lavemens , ce qui est essentiellement nécessaire lorsque le cours de ventre est accompagné de

(1) Je crois que M. Hamilton pense mieux lorsqu'il dit de ne jamais solliciter d'évacuation derrière l'oreille des enfans de cet âge : la nature ne les y produit que par violence. Ménagez les vésicatoires avec les enfans.

tranchées. On frottera aussi de temps en temps le ventre de l'enfant, avec un peu d'eau-de-vie chaude.

Il n'est pas hors de propos de parler ici d'un épaisissement, & d'une dureté qui surviennent quelquefois à la peau, presque par tout le corps, lorsque les selles de l'enfant ont comme une consistance de cire ou de craie : ce qui arrive ordinairement au dernier période de la maladie, & présente toujours un mauvais pronostic. Rarement ce symptôme paroît dans d'autres maladies que celles des intestins : c'est pourquoi je n'en ai pas fait un article particulier, malgré la grande attention que cela exige.

Ce symptôme, ou, peut-être mieux, cette maladie a quelque chose de semblable, à ce qui se présente dans les animaux, dont la peau devient roide & dure. Aucun écrivain n'en a encore fait mention parmi les maladies des enfans. Les anciens nous ont décrit une affection assez analogue sous le nom de *Stegnose*, ou de resserrement de la peau; mais il paroît qu'ils n'ont considéré cette maladie que dans les adultes, & souvent comme un (1) effet du froid.

(1) Les anciens n'ont pas souvent attribué cette affection de la peau à un froid, mais plutôt à l'affaiblissement.

Le docteur Denman me paroît être le premier qui la remarqua dans les enfans, & qui y fit une

ou à l'astriktion des pores cutanés, ou à la sécheresse des fibres, ou à la densité de l'épiderme : voilà pourquoi ils conseilloient, en pareils cas, les frictions, tantôt avec du vinaigre chaud, dans lequel on jettoit du sel marin, tantôt avec du sel seul, réduit en poudre très-fine, & ensuite la chaleur d'une étuve pour ranimer la transpiration.

Quant à cette épaisseur de la peau dans les enfans, ou à son adhérence sur les os, l'auteur en attribue, avec raison, la cause à quelque vice des premières voies ; mais cette cause est aussi celle de presque toutes les maladies qui portent à la peau : c'est même, selon Arétée, de cette manière que la lèpre commence, en établissant son foyer secret dans les viscères du bas-ventre ; pour se manifester ensuite à la circonférence. *Voyez son magnifique tableau de l'éléphantiasé, malad. chron. chap. 13.*

L'auteur n'apprend donc rien sur la vraie cause primordiale de cette affection. Je hasarderai quelques conjectures, que je ne crois pas mal fondées. Cette affection que les enfans apportent quelquefois en naissant peut venir d'abord de la mère. Si les eaux qui se répandent dans la matrice, où nage l'enfant, sont chargées de principes grossiers, hétérogènes, il faut nécessairement que le tissu cutané en soit imprégné, & en contracte une densité contre nature. « La » peau, dit M. Hamilton, est toujours plus ou moins » chargée du sédiment des eaux de sa mère, & ce sédiment y reste assez long-temps » : de-là résulte aussi la suppression de la transpiration, & la dépravation totale des humeurs transpirables qui sont refoulées sur le centre,

sérieuse attention il y a quelques années. Je présume qu'elle est l'effet d'un spasme résultant de

ou qui restent en stagnation sous le tissu cutané, devenu enfin d'autant plus roide & plus dense, qu'il n'est plus abreuvé d'une lymphe nourricière. La corruption interne occasionne ou produit même une colliquation de toutes les humeurs, & la mort doit en être la conséquence. L'enfant n'avoit pas cette affection, parce qu'il avoit une diarrhée; mais il a été pris d'une diarrhée par une suite nécessaire & mortelle de cette colliquation. On peut dire de ces sujets, *his corpora impura sunt, quia plus ex morbo colliquetur, quàm ex ambitu repurgatur. De viâ. rat. Liv. 3, p. 371. Hippocr.*

Mais la cause du mal peut aussi n'être due qu'à un vice interne de l'enfant. Ce vice est un acide prédominant, & d'autant plus actif, qu'il devient plus libre. « Dès qu'un principe se sépare d'un mixte, dit l'auteur du livre que je cite, il foumet tous les autres à son énergie : le mixte se décompose, & les autres principes se désunissent pour former d'autres combinaisons » : réflexion transcendante, & que j'ai déjà produite ailleurs : *Traité de l'Expérience. Préface.*

Or, cet acide est toujours l'humeur prédominante de l'enfance. Qu'on se rappelle ici ce que j'ai dit plus haut des effets de cet acide dans les adultes, & l'on sentira qu'il est très-possible que cet acide acrimonieux dissolve trop la substance terreuse & calcaire qui doit former les plus forts solides, & que cette terre, ainsi entraînée dans le torrent de la circulation, soit enfin déposée avec la lymphe à la circonférence; pour ne pas dire ici que tous les acides coagulent la lymphe. La peau doit donc en acquérir une

quelque état malade des premières voies : or la peau a une étroite correspondance avec elles. Au lieu d'être appuyée avec liberté & souplesse sur le tissu cellulaire, la peau est absolument roide & comme adhérente aux os. Quelques enfans font nés avec cette maladie, & je n'en ai pas vu un seul vivre.

densité contre nature ; mais cet acide doit en même tems produire un autre effet. On fait que le beurre & les matières grasses n'ont de densité & de fermeté qu'en proportion de la juste combinaison de leur acide & du principe huileux : c'est ce que les chandeliers n'ignorent pas, puisqu'ils font épaisir, durcir même les graisses molles, en y mêlant de l'acide vitriolique & de l'alun. L'acide développé dans le corps de l'enfant agira donc aussi sur le principe huileux de ses humeurs, à mesure qu'il se jette dans les tissus adipeux ; & par une conséquence nécessaire, la peau aura encore une densité, une dureté contre nature, & sera tendue sur les os, comme le dit M. Underwood. De cette densité résultent les mêmes phénomènes que dans le premier cas. L'enfant qui fut guéri par le docteur Denman, donne lieu d'espérer, si le mal n'est pas encore aggravé. Dans ce cas-ci, les délayans, les bains chauds, les frictions à sec & modérées, même avec du sel en poudre fine, selon l'avis de Galien, deviendront les principaux moyens curatifs. On pourroit ranger cette maladie parmi celles que les anciens déduisoient, *ex crassâ pituitâ. De affect. intern.* En effet, c'est une lymphe épaisie par une terre dissoute, & par l'énergie d'un acide.

Comme on n'a pas encore de notions bien exactes à ce sujet, j'en fais mention, moins pour proposer quelque remède, que pour engager les praticiens à y faire l'attention convenable, & à rechercher quelle peut être la cause & la nature d'une maladie dont les suites deviennent si funestes. Le seul enfant que je sache avoir été guéri, fut traité par le docteur Denman, dans une maladie intestinale, accompagnée de ce dangereux symptôme: il ordonna pour l'enfant un julep absorbant approprié, en le rendant chaud par l'addition de l'esprit volatil aromatique.

Les vraies tranchées féreuses, comme nous les appellons, passent pour être le plus dangereux symptôme des cours de ventre: non que quelques selles très-délayées soient la preuve de ces tranchées: car dans presque tous les cours de ventre qui continuent quelques jours, les selles deviennent aussi délayées que fréquentes. Je parle ici de celles qui sont très-délayées dès l'abord. L'enfant a la plus mauvaise mine: tout ce qu'il prend passe presque immédiatement, sans être changé, comme dans les lientéries des adultes.

Il faut commencer le traitement par un vomitif, & donner ensuite un purgatif chaud avec la rhubarbe, si la maladie n'a pas encore fait beaucoup de progrès. Je crois que les meilleurs remèdes sont quelques petites doses d'ipécacuanha,

ou une goutte ou deux de vin antimonié donné toutes les six ou huit heures, avec quelques grains de confection cordiale. On y ajoutera, si l'on veut, un lavement avec de l'amidon, deux ou trois fois par jour, & même quelques gouttes de laudanum (soit dans le lavement, soit avec les derniers remèdes mentionnés ou le julep crayeux) sans quoi les absorbans seuls ne feront point d'effet.

On a déjà insinué que les purgatifs qu'on donne aux enfans, lorsqu'il n'y a point de fièvre, doivent être d'une nature chaude : il n'y a même pas de circonstance où ils soient plus nécessaires que dans les longues maladies des intestins, qui, de leur nature, tendent si facilement aux affections spasmodiques. Je ne m'arrête pas volontiers à donner des formules ; mais elles peuvent n'être pas inutiles pour quelques lecteurs. La suivante a été d'un grand usage, comme remède général, & le sera encore long-temps. Prenez de

Rhubarbe, *quinze à vingt grains ;*

de Magnésie blanche, *deux scrupules ;*

d'Eau douce de fenouil & d'anet, *de chaque, une once ;*

de Syrop de roses solutif, *; demi-once ou six dragmes ;*

d'Esprit volatil aromatique, *quinze à vingt gouttes.*

Mêlez bien.

On en peut donner plein une cuiller à café, une, deux, & même trois fois par jour, à l'enfant: comme cela est agréable à prendre, les enfans ne s'y refusent point.

J'ai dit que les affections intestinales des enfans, étoient quelquefois dues à une nourriture non convenable: je dois donc les considérer encore sous ce rapport. Lorsqu'un purgatif est indiqué, il faut l'approprier à la nature des selles. Comme je m'étendrai à la fin de cet ouvrage, sur la manière de diriger les enfans, j'y parlerai de ce qui concerne leur nourriture. J'observerai seulement ici que le lait de vache ne leur va pas lorsque leurs intestins sont disposés au relâchement. Pour lors on leur donnera un bouillon foible de mouton dégraissé: ou de bœuf, mais étendu dans beaucoup d'eau bouillie: de la croûte de pain en poudre. Cette substance qui a déjà subi une fermentation se dissout plus facilement dans l'estomac, s'il n'y a pas d'acide prédominant dans les premières voies; mais s'il y a une disposition habituelle à la diarrhée, je ne connois pas de diète plus propre à un enfant qui ne peut tetter, ou ne le peut pas assez, que la fleur de farine cuite longtemps dans le four jusqu'à ce qu'elle forme une poudre douce, griffâtre: on la mêle ensuite avec du lait de vache bouilli: c'est une nourriture légère & douce, & d'ailleurs un astringent suffisant.

J'ai souvent tiré plus d'avantages de cette diète, que de tous les absorbans imaginables : & l'on m'a d'autant plus remercié, que c'est un remède dont les effets sont permanens.

Lorsque les enfans fevrés sont pris de cours de ventre réitérés, jusqu'à laisser même appercevoir le bouillon dans les selles, je n'ai vu aucun aliment plus utile que le blanc de poulet non trop bouilli, & ensuite trituré dans un mortier de marbre avec le bouillon même, & un peu de pain ; de manière à réduire le tout en une espèce de gelée légère ; mais il n'en faut donner que deux ou trois fois par jour.



CHAPITRE XV.

Des Convulsions.

IL y a deux espèces de convulsions; 1°. les symptomatiques, qui dépendent d'une autre maladie; 2°. les idiopathiques, qu'on regarde comme la maladie même, & qui résultent d'une affection morbifique du cerveau : mais cette distinction n'est peut-être pas bien philosophique.

C'est cependant faute d'avoir fait cette distinction, que les écrivains de médecine nous disent que nombre d'enfans (1) meurent plus souvent de convulsions, que cela n'arrive réellement.

(1) C'est la remarque de M. Armstrong. « Ces convulsions terminent le plus souvent la scène dans les adultes » & dans les enfans ; mais parce qu'ils meurent convulsés, on ne doit pas conclure qu'ils meurent de convulsions ; c'est cependant ce qu'on dit toujours à l'égard des enfans. Ce préjugé n'est dû qu'à l'ignorance des personnes qui les soignent, & qui ne savent quel autre nom donner à la maladie. De-là les états mortuaires, hebdomadaires, nous apprennent que les convulsions enlèvent un si grand nombre d'enfans ».

Quant aux causes des convulsions, de quelque nature qu'elles soient, on joindra, si l'on veut, à ce que dit notre auteur, les observations de Roseen.

En effet, quoique la scène se termine fréquemment par des convulsions, cela n'a lieu que par la grande irritabilité de leurs nerfs, & la violence de la maladie.

Dans ces cas-ci, la cause première peut avoir été une éruption rentrée par un traitement peu convenable : mais elle réside le plus souvent dans les mâchoires au moment de la dentition, ou dans les premières voies, à la suite d'un amas de matières indigestes ; quelquefois aussi un vent retenu irrite les tuniques des intestins, & occasionne des mouvemens irréguliers dans tout le genre nerveux. Un tel amas de matières produit, soit par la trop grande quantité, soit par la mauvaise qualité des alimens, doit agir comme poison en donnant lieu à une sécrétion vicieuse. On connoît aisément que les convulsions sont dues à cette cause, par les dérangemens qui les ont précédées ; comme des dégoûts, une constipation, un cours (1) de ventre, un air pâle, un gros ventre, & un sommeil troublé.

(1) Dès qu'on voit un enfant avoir des insomnies fréquentes, des frayeurs nocturnes, s'éveiller brusquement, crier, pleurer, changer de couleur, soit éveillé, soit en dormant, s'affoupir dans le jour, agiter les doigts dans cet affoupissement, les serrer en les courbant, ou les écarter l'un de l'autre, retirer les bras ou les jambes subi-

Si l'enfant a deux ou trois ans, il est plus facile de s'instruire s'il éprouve une surcharge à l'estomac. On verra la langue sale ; la peau sera brûlante, & le pouls prompt & foible.

Mais si l'on accorde que les convulsions des enfans sont en général symptomatiques, on peut dire qu'ils en meurent plus souvent que quelques écrivains ne l'ont cru. Ainsi lorsqu'une maladie est disposée à produire des convulsions, qui deviennent quelquefois fatales, la convulsion quoique symptôme, mérite la plus grande attention.

tement, quoique modérément, il est à la veille de quelques convulsions. Peut-être même est-il déjà trop tard, comme je l'ai observé sur ma petite fille, qui mourut vingt heures après ces légers mouvemens, à l'âge de quatre ans, malgré toutes les ressources de l'art. Mais *ἔδει αὐτὴ τὴ δεῖν*. S'il y avoit de la fièvre auparavant, sur-tout une fièvre aiguë, & que le ventre fût constipé, on doit encore avoir plus de craintes. Hippocr. *Prænot.* Les anciens recommandoient de laver, pendant long-tems, les enfans du premier âge, dans l'eau tiède, & de leur donner quelques gouttes de vin avec de l'eau tiède, pour les garantir des convulsions, &c. *De salub. diætâ*, p. 339. Hippocr. J'aurai occasion de rappeler ce passage, en parlant des bains, dans un autre chapitre. Notre auteur les veut froids : le docteur Sanchès, disciple de Boërhaave, les blâmoit. Je suis de cet avis, quoi qu'en dise M. Hamilton, qui prescrit cependant de l'eau chaude pour la première semaine, p. 269.

Quelquefois on peut la prévenir , ou la faire cesser par des remèdes qui lui conviennent , en traitant convenablement , & à temps , la maladie qui l'occasionnoit.

La moindre matière capable d'irriter les nerfs , produira une convulsion symptomatique dans un enfant , tandis que d'autres individus tiendront ferme contre l'impression de cette même matière. Les bains froids sont le meilleur préservatif pour les premiers ; cependant chaque enfant est plus ou moins disposé à (1) cette affection , sur-tout par quelques troubles considérables dans les premières voies , résultans principalement d'un lait de mauvaise qualité , ou trop épais , & des frayeurs de sa nourrice ; comme je l'ai dit plus haut.

Voici à cet égard ce qui arriva chez une de mes pratiques. Une personne venant y rendre une visite , se trouve foible & tombe morte. La maîtresse de la maison , mère d'un enfant âgé de six mois , fut extrêmement alarmée de l'accident : bientôt les cris de l'enfant réveillent son attention , elle le prend & le met à son sein : il ne s'étoit pas passé une heure que l'enfant fut saisi d'une affection nerveuse , & resta ou convulsé , ou dans un

(1) Et à tirer de l'avantage des bains froids.
assoupissement

assoupissement, prendre même le sein pendant trente-six heures; il se tira heureusement de là.

Le traitement de toute convulsion consiste principalement à détruire la cause qui l'a produite: c'est ce qu'il faut d'abord rechercher. Si c'est une indigestion & une irritation des intestins, tout ce qui pourra chasser les matières & les acides des premières voies, procurera la guérison, si cela est administré à temps. En général il faut commencer par (1) un lavement. Lorsque les selles paroissent très-mauvaises après les purgatifs ordinaires, ce qui est souvent accompagné de difficulté de respirer, quelques grains de purgatif un peu actif feront beaucoup de bien, mais administrés avec beaucoup de précaution.

(1) C'est aussi le conseil de M. Armstrong, p. 49. Ensuite il fait vomir avec quelques gouttes de vin antimonie, & le réitère au besoin. Cette pratique est bien vue; car, dans ces circonstances, on n'a souvent qu'un instant pour décider le sort d'un enfant. Ce médicament opérant par haut & par bas, remplit les vues des purgatifs, trop lents dans leurs effets, en nombre de ces cas-ci; & notre auteur l'a bien senti ci-après; mais un cours de ventre passager est souvent utile aux enfans, en toute circonstance. M. Armstrong conseille même de tenir ensuite le ventre libre avec la magnésie, ou la rhubarbe jointe aux absorbans. Le reste du Chapitre de M. Underwood est parfaitement d'accord avec M. Armstrong & les vues de Sydenham.

Si les convulsions continuent après que les intestins ont été bien nettoyés, on donnera quelques antispasmodiques, selon l'avis de Harris : tels que la teinture de suie ou de castoreum, de l'esprit de corne de cerf, une goutte ou deux de laudanum, ou de l'huile de (1) rhue, que j'ai trouvée très-avantageuse. Quoique ce dernier médicament soit presque inusité de nos jours, je ne l'ai jamais prescrit sans utilité, lorsqu'il y avoit quelque espoir de rétablissement.

Lorsque les convulsions viennent de la rentrée d'une éruption, ou d'une décharge derrière les oreilles, qui s'est supprimée, les bains chauds, les vésicatoires, de doux purgatifs, quelques gouttes d'esprit volatil aromatique seront les meilleurs moyens curatifs; mais si la cause en est inconnue, comme l'éruption imminente de la petite-vérole, de la rougeole, ou toute autre maladie éruptive, on pourra mettre avec la plus grande confiance les pieds de l'enfant dans l'eau chaude, & lui donner un lavement. Si elles ont la dentition pour cause, les vésicatoires, l'huile de rhue, le laudanum, la liqueur anodyne d'Hoffmann, tiendront le premier rang parmi les remèdes, après de douces évacuations, & la pratique

(1) Il n'y a rien à opposer à l'expérience. Du reste, voyez *Lewis Dispens.* au sujet de cette huile.

des autres moyens indiqués au chapitre suivant.

Lorsque les convulsions se manifestent sans aucuns symptomes préliminaires, on a lieu de croire qu'elles sont la maladie même, & viennent directement du cerveau, quel qu'en soit l'état. On tâchera pour lors de faire quelque dérivation par la saignée, si l'enfant peut la soutenir; ou avec les sangsues derrière les oreilles avec des ventouses; un vésicatoire; des purgatifs; le bain des pieds; des frictions sur les jambes, ou sur la plante des pieds avec l'esprit volatil aromatique. Si les accès sont peu de chose, & reviennent souvent, on pratiquera quelque écoulement, ou un seton entre les épaules, ou au cou, & on tiendra cela ouvert pendant certain temps.

Mais ces convulsions finissent quelquefois promptement, & deviennent fatales même en dix minutes, avant qu'on ait pu procurer aucun secours. Je pense que ces affections ne sont que symptomatiques dans les enfans très-jeunes, lorsqu'elles se terminent si heureusement; & qu'elles ne viennent que de trop de nourriture. En pareil cas il faut recourir promptement aux vomitifs; ou, si l'on n'a plus le temps, on tâchera de porter le bout poilu d'une plume dans la gorge, & l'on en aura probablement du succès, si l'on y parvient.

J'ai vu plusieurs enfans de la plus belle venue, mourir presque subitement au moment même où

les nourrices se vantoient d'avoir fait prendre à leur élève triple dose d'aliment; pour prouver qu'ils se portoient le mieux du monde.

Je dois encore observer ici que les convulsions symptomatiques sont quelquefois un effet salutaire des efforts de la nature, qui tâche de produire une crise dans quelques maladies de cet âge. Il faut alors ne pas être trop officieux, & savoir ne rien faire, ou très-peu de chose. Le bain des pieds ne fera sujet à aucun inconvénient; & peut être très-utile.

Comme j'ai parlé des opiat, je dois avertir que, s'ils sont souvent utiles, lorsqu'on les ordonne avec discernement, ils deviennent aussi extrêmement nuisibles étant administrés à contre-temps. Ils auront toujours du succès lorsqu'on en use dans les cas où les convulsions continuent après qu'on en a fait cesser la première cause; ou lorsqu'elles sont si violentes qu'elles empêchent d'administrer aucun remède, ou lorsque la maladie originale est spasmodique de sa nature.

Quand les convulsions reviennent fréquemment, il est essentiel de remarquer les intervalles des paroxysmes ou des retours. De cette manière on en connoîtra mieux la violence & le danger, que par la tension forcée, où sont les muscles pendant les accès. En effet, lorsque les intervalles sont courts, la convulsion, sans être ni longue, ni

violente, est plus dangereuse, que si le paroxysme duroit plus long-tems, mais après de plus longs intervalles.

Les vers sont encore une des causes des convulsions. Il (1) n'en a pas été parlé jusqu'ici : j'entrerai à ce sujet dans les détails nécessaires à l'article des vers.

(1) L'auteur dit *not yet mentioned*. Est-ce dont *il*, ou dont *on* n'a pas encore fait mention ? Dans le dernier cas, il se tromperoit. M. Armstrong, il est vrai, ne parle pas de cette cause que j'ai rappelée plus haut. Malgré cela, il convient que des enfans très-jeunes, & qui ne prenoient encore pour nourriture que le lait du sein, ont rendu quantité d'ascarides, p. 136. Ceci est contraire à ce que dit Roseen, p. 63 : mais l'un peut avoir observé ce que l'autre n'a pas eu occasion de voir. J'ai dit que les signes des vers étoient on ne peut plus équivoques, comme M. Armstrong & d'autres en conviennent ; cependant Roseen prouve qu'on peut croire les vers innés, puisqu'on en a trouvé un grand nombre dans un avorton, & que le ver solitaire ou *tænia* s'est aussi vu héréditaire : voyez son excellent chapitre *des Vers*, Chap. 22. Dès les premiers tems de la Médecine chez les Grecs, on avoit même assuré que le ver solitaire étoit inné, & ne pouvoit naître autrement : nous verrons cela ailleurs. Les vers peuvent donc aussi donner lieu aux convulsions des enfans les plus jeunes, sans qu'on en soupçonne l'existence. Je sais que quelques Médecins ont regardé les vers comme utiles aux enfans, ou au moins comme *une innocente vermine*. Nous verrons le contraire.

CHAPITRE XVI.

De la Dentition.

LES troubles qui résultent de la dentition , sont en quelque sorte , analogues aux affections dont je viens de parler. Les deux maladies se confondent même à nombre d'égards , & les premières voies y sont toujours plus ou moins affectées. L'état de la dentition est aussi une occasion assez fréquente de plusieurs maladies dont je parlerai ci-après : telles que la toux , la fièvre , le rachitis , & même la consommation. En traitant de ces maladies , je ne perdrai donc pas de vue l'article de la dentition.

Le tems de la dentition est le plus critique , & le plus important de tous les périodes de l'enfance : c'est une suite presque continuelle de maladies & de dangers. Je fais que plusieurs médecins ont pensé différemment ; entre (1)

(1) Ceci n'est qu'une pure dispute de mots. La dentition est sans doute un tems fort critique pour l'enfance , comme le dit M. Hamilton , p. 273 : mais si l'on entend par maladie , les effets nuisibles d'un vice quelconque dans les fluides , il est sûr que la dentition , en elle-même , n'est

autres les docteurs Cadogan & M. Armstrong. Ils croient que la dentition , doit à peine être

pas une maladie , quoiqu'elle puisse donner lieu aux maladies les plus sérieuses. Ceci concilie le dire de M. Underwood avec celui de M. Armstrong , & du docteur Cadogan , qui s'exprime ainsi :

« Quels que soient les spasmes, la fièvre , ou autres
» dangereux symptomes qui accompagnent cette opération
» de la nature , on voit que les enfans bien portans poussent
» leurs dents sans aucun accident fâcheux : ce qui nous
» doit faire soupçonner que le mal qui paroît alors n'est
» point une conséquence naturelle de la dentition même ,
» mais plutôt l'effet de trop de plénitude , ou de la corruption des humeurs , que le stimulus de la douleur
» met en agitation , & dont la nature peut à peine se
» débarrasser sans fièvre. Mais si le sang & les humeurs
» sont d'un caractère doux , & aussi bon qu'on peut le
» désirer , & non en trop grande quantité , tout se passe
» imperceptiblement, sans aucune mauvaise conséquence ».
Essai sur la nourriture des enfans , p. 31.

M. Armstrong est , avec raison , du même avis ; mais ni l'un ni l'autre ne disent que les enfans passent ce période avec aussi peu de danger que les adultes , en supposant même les conditions mentionnées. M. Cadogan ajoute seulement que , si la dentition , en elle-même , étoit une maladie , nous ne pourrions jouir d'une bonne santé avant l'âge de vingt ans , puisque c'est en grande partie pendant ce période que nous poussons toutes nos dents : mais M. Underwood semble lui-même favoriser cette opinion par le raisonnement qu'il fait. « Si c'étoit une maladie , les enfans parcourroient-

rangée parmi les maladies de cet âge ; & que les enfans feront toujours leurs dents, avec auffi peu

ils les périodes de la dentition fans être victimes de tant de mauvaises humeurs qu'ils rendent par les selles, & si fréquemment, pendant plusieurs semaines, tandis que ces selles & une fièvre continue leur deviendroient infailliblement fatales en toutes autres circonstances ?

« Mais, dit M. Armstrong, que ces selles soient dues, »
» ou à trop de plénitude, ou à des humeurs corrompues, »
» les évacuations convenables doivent être très-avant- »
» geuses. En général, on remarque que les enfans qui »
» bavent beaucoup, & qui sont relâchés pendant la den- »
» tition, font leurs dents plus aisément. Si donc ces éva- »
» cuations venoient à s'arrêter, soit par une erreur dans »
» le régime, soit par un froid, soit par une fièvre acciden- »
» telle, il faut les rétablir promptement. Lorsque l'enfant »
» sera resserré, on lui donnera un lavement, & ensuite »
» une dose modérée de purgatif : dans un cas urgent, on »
» emploiera aussi-tôt le vomitif, le réitérant selon le »
» besoin. J'ai souvent suivi cette méthode avec succès, »
» même lorsque la dentition étoit accompagnée de fièvre »,
p. 78.

Quelquefois il se répand parmi les enfans, au moment de la dentition, des fièvres qui tiennent plus ou moins du caractère de la saison ; il est essentiel de ne pas les confondre avec celles de la dentition : ceci ne doit point étonner. Les épidémies n'affectent pas toutes tous les âges indifféremment ; tantôt ce sont les animaux, & même de certaines espèces, qui en sont alors particulièrement affectés : tantôt ce sont, ou les hommes faits, ou les femmes, ou

de danger que les adultes , si d'ailleurs ces enfans sont sains & bien portans. On fait que les adultes

les enfans. C'est ainsi que dans la seconde *constitution* du Liv. 1. *Epidem.* d'Hippocr. les enfans nouvellement fevrés , & jusqu'à l'âge de puberté , furent plus maltraités par les maladies que les autres âges. Voici l'exemple que présente M. Armstrong.

« Vers la fin d'août 1776 , & au commencement de
» septembre , il parut une fièvre assez répandue parmi les
» enfans , à Hamstead , où j'exerçois la Médecine : la plupart
» étoient au moment de la dentition : en voici la marche.
» La fièvre étoit d'abord très-forte ; mais dans tous les
» malades elle devint rémittente , un ou deux jours après ,
» c'est-à-dire , plus considérable le soir , & plus traitable
» le matin : après avoir gardé ce type environ une semaine ,
» elle devint intermittente dans quelques enfans : la plu-
» part firent appercevoir des spasmes , & quelques-uns
» de légères convulsions. Comme aucun de ceux que je
» traitai ne se trouva resserré , mais plutôt disposé au relâ-
» chement , & quelques-uns même dévoyés , je les fis
» vomir aussi-tôt que je les vis ; ce qui me réussit. Après
» cela , je leur fis prendre quelques petites doses de vin
» antimonie , comme *altérant* , ou une très-foible solution
» de tartre stibié , avec ou sans poudre préparée de pattes
» d'écrevisse , selon l'état des intestins. Ils en prenoient une
» dose toutes les quatre , cinq ou six heures , selon la
» violence des symptomes , l'âge ou la force des malades :
» or , tous ceux-là se sont bien tirés de leur fièvre. Lors
» même que cette fièvre étoit devenue intermittente , j'ai
» réussi avec la même méthode curative , observant seu-
» lement d'augmenter , par intervalle , la dose de l'*altérant* ,

font souvent leurs dents de *sagesse*, comme on les appelle, dans un âge avancé, sans (*pas toujours*) peine & sans courir le moindre risque. Ces médecins se fondent sur ce que nombre d'enfans font leurs dents très-facilement.

Mais ce raisonnement suppose des enfans de la plus parfaite santé, très-bien nourris, & à tous égards dans les mêmes circonstances que les adultes : ce qui n'a pas lieu pour le général. En effet, les enfans sont très-sujets aux fièvres, à des cours de ventre dangereux, à des convulsions ; & cela par des causes qui n'affectent point les adultes. D'ailleurs les enfans ne peuvent aussi long-tems résister à l'impression de ces causes, ni soutenir de même les effets des remèdes nécessaires à la guérison.

C'est par cette raison même que la rougeole & la petite-verole enlèvent un si grand nombre d'enfans du premier âge, lorsqu'elles les attaquent

» selon que l'enfant pouvoit la soutenir, de manière à
» susciter un petit vomissement ; & l'enfant rejettoit tous
» jours avec cela plus ou moins de bile ».

Il paroît, par ces détails, que cette fièvre tenoit du caractère seul de la saison. Quant à la bile, M. Armstrong observe qu'elle est plus visqueuse chez les enfans, au moins à cet âge, que chez les adultes, & plus difficile par conséquent à faire couler. Cela vient des humeurs plus ou moins glaireuses, particulières à ces sujets.

avec plus de violence que de coutume , tandis que les jeunes gens sains & vigoureux en parcourant les différens périodes , dans les cas même les plus dangereux , sans (1) aucun risque , lorsque la maladie est bien traitée dès l'abord. Je n'appuierai pas mon raisonnement , en disant que peu d'enfans attaqués d'un virus vénérien , résistent à l'impression du mal , & des remèdes , tandis que les adultes qui sont traités dans un âge plus avancé , & lorsque le mal a fait les plus grands progrès , guérissent ; malgré même la mortification actuelle de l'une ou l'autre partie.

Ces réflexions me font donc conclure que le tems de la dentition , est des plus dangereux pour les enfans , & mérite la plus grande attention. D'un autre côté , je crois très-fort que le docteur Arbuthnot en a exagéré le danger , lorsqu'il a dit que sur dix enfans , il en périssoit un de la dentition.

Ce période commence ordinairement entre cinq & six mois , & les progrès se continuent jusqu'au dix-huitième au moins : quelquefois beaucoup plus long-tems. Ce sont d'ordinaire les deux dents incisives , (2) inférieures , qui percent

(1) Pourquoi donc inoculer ?

(2) Quoique les deux dents inférieures & les deux opposées supérieures paroissent en général les premières ,

les premières; & il se passe quelques semaines avant que les correspondantes supérieures commencent à percer. Après cela il s'écoule encore un tems assez long, avant que les dents adjacentes inférieures paroissent; mais quelquefois il en perce six ou huit successivement avec assez de célérité: ce qui est rare.

Quelquefois les enfans font leurs dents d'une manière irrégulière; elles percent alors en différens endroits, sans être contiguës; ce qui est regardé, avec assez de fondement, comme une preuve de dentition difficile, ou douloureuse.

La dentition est d'ordinaire accompagnée de quelques symptômes assez différens: l'enfant bave, les gencives enflent, se distendent, deviennent brûlantes: on voit de la rougeur aux joues; le ventre se lâche, les tranchées se font sentir; les selles deviennent verdâtres; l'enfant a des

il n'y a pas d'ordre fixe pour les autres: c'est ce dont les gens instruits conviennent. Ainsi, l'ordre que l'auteur expose, & celui qui se trouve dans d'autres Ouvrages de médecine, sont également vrais. La pousse, que l'auteur appelle *croisée*, d'après l'ordre qu'il établit, contribue peu, ou au bien ou au mal de la dentition: cela dépend d'autres circonstances. Du reste, on lira, avec fruit, l'ancien fragment qui nous a été conservé sur la dentition, dans les Ouvrages d'Hippocrate, S. 3.

insomnies, éprouve des soubresauts qui le réveillent; il crie souvent, s'enfonce le doigt dans la bouche. Ces symptômes sont quelquefois suivis de toux, de difficulté de respirer, de mouvemens spasmodiques, de fièvre, de marasme, & d'un dépérissement général.

Les enfans bien portans & pleins de santé, font leurs dents plutôt & plus facilement que ceux qui sont foibles & délicats. J'ai connu un enfant foible, qui n'avoit encore aucune dent à vingt-deux mois, quoiqu'il promît de vivre: mais à l'âge de six ans il fût attaqué d'écrouelles. L'air, l'exercice, une nourriture salubre, & tout ce qui contribue à la santé, rendront en général la dentition moins difficile & moins critique.

La dentition difficile, doit se traiter presque comme les autres maladies aiguës avec inflammation locale. Si le ventre est absolument resserré, on donnera quelque purgatif: & il est bon d'observer qu'il est avantageux que le ventre soit relâché à certain degré. En effet, il y a peu d'enfans qui fassent leurs dents aussi bien que ceux dont le ventre est beaucoup plus libre que d'ordinaire. Les boissons délayantes sont donc nécessaires ici, sur-tout si l'enfant ne tette pas: la nourriture sera légère, en petite quantité, mais souvent répétée.

S'il y a beaucoup de fièvre, on tirera un peu

de sang : cependant observons que les enfans ne supportent pas si bien la saignée que les autres évacuations. Si l'on a quelque doute sur l'opération de la saignée , on appliquera utilement une sangsue ou deux derrière les oreilles , comme Harris le conseille. Les lavemens , de douces sueurs procureront de l'avantage ; mais sur-tout le *tartre émétique* , qui , outre sa vertu laxative , porte aussi à la peau. On appliquera un vésicatoire modéré derrière le dos entre les épaules , sur-tout si on apperçoit quelque tendance aux spasmes. En effet , si les felles ne procurent pas quelque soulagement marqué , la nature prendra pour lors la voie de la peau. Les cours de ventre & les éruptions cutanées sont les deux grands moyens dont use la nature pour faciliter la dentition , lorsque cela arrive spontanément.

On entretiendra donc quelque décharge derrière les oreilles , en les frottant avec des cantharides , ou en y appliquant un petit vésicatoire. Une emplâtre de poix de Bourgogne appliquée sur le dos , suffira quelquefois : on la renouvellera tous les dix jours , jusqu'à ce que les symptomes disparoissent , ou que la dent se montre à découvert : quelques légères scarifications aux gencives , même avant ce période , sont très-utiles , en ce qu'elles procurent une détente. Je reviendrai ci-après à cet article.

Pour achever les détails du traitement, je dirai que les indications d'après lesquelles on doit régler sa marche, sont d'aider l'éruption des dents, & de modérer l'inflammation & les autres symptomes. L'expérience a prouvé que le cours de ventre est utile : il est même surprenant que les enfans puissent en soutenir un aussi considérable dans ces circonstances ; & qu'ils se tirent heureusement de la maladie, en rendant des selles si mauvaises pendant nombre de semaines, tandis qu'en tout autre tems ils succomberoient nécessairement avec les mêmes dérangemens, & une fièvre continue. Il faut traiter leur diarrhée conformément à ce que j'ai déjà dit à l'article *des cours de ventre* ; & même quelquefois la soutenir plutôt que de songer à l'arrêter.

Quant à la fièvre de la dentition, outre les saignées, on emploiera avec beaucoup d'utilité les poudres absorbantes : à nombre d'égards on peut en attendre du soulagement. On y joindra de tems à autre un grain ou deux de la poudre du docteur James, lorsqu'on met l'enfant au lit. S'il y a quelque chose de vicieux dans l'estomac, ou dans les intestins, il vomira, ou fera quelques selles ; ou bien elle procurera une douce sueur, qui est toujours avantageuse. Le nitre a quelquefois son utilité, de même qu'un peu de poudre de contrayerva.

Sydenham ordonnoit deux ou trois gouttes d'esprit volatil aromatique, dans une cuillerée d'eau, à prendre chaque heure, en réitérant cela quatre à cinq fois. Je l'ai aussi trouvé utile après les évacuations convenables : on peut néanmoins en augmenter la dose selon l'âge de l'enfant. On ne doit rien craindre d'une ou deux gouttes de laudanum, si l'on a rendu le ventre libre auparavant, & si les douleurs ont été considérables, & la respiration peu difficile.

Si l'on croit qu'il soit nécessaire d'ouvrir les gencives, (ce qui est toujours une opération exempte du moindre inconvénient), on le fera avec une lancette destinée à cet usage, & non avec tout autre instrument qui ne l'ouvreroit pas assez, ou qui ne perceroit pas la forte membrane qui recouvre les dents. Il faut donc que la lancette (1)

(1) C'est le conseil d'Heister que l'auteur copie sans le nommer. *Nempè incidi providè per adhibitum scalpellum gingiva tumida, & transverse quidem ad usque ipsum dentem subtilis urgentem debet : sic calamitates protinus plerùmque evanescunt.* T. 2, p. 648. M. Lassus vient de faire cette opération à une femme qui souffroit cruellement de la pousse de la dernière dent au fond de la bouche : les douleurs ont cessé après la section. « La lancette (ou tout autre instrument » tranchant convenable), dit M. Hamilton, dans les » mains d'un Chirurgien adroit, est, sans contredit, préférable à l'ongle, au dez, avec lesquels on déchire » soit

soit portée assez profondément, & fasse une incision transversale.

Cette petite opération n'est que peu ou point douloureuse; & le soulagement qui en résulte, est souvent si considérable, que l'enfant paroît en marquer du plaisir: aussi-tôt il serre les mâchoires, les presse l'une contre l'autre avec force: ce qui prouve que les gencives ne sont pas trop sensibles.

Le moment le plus douloureux de la dentition, & celui auquel les enfans sont le plus exposés aux convulsions, est ordinairement lorsque la dent perce le périoste, ou la membrane nerveuse dont je viens de parler, & qui recouvre immédiatement la mâchoire sous la gencive. J'ai remarqué que cette membrane n'est quelquefois pas percée, mais élevée avec violence, par la dent qu'on

» cruellement la gencive enflammée, & non sans risque.
 » Les gencives ont aussi leurs nerfs, & quoique moins
 » sensibles que les autres parties, elles le deviennent
 » cependant beaucoup, lorsqu'elles sont enflammées ».
P. 95, 97: ce qui fait une modification à ce que dit *M. Underwood* sur cette sensibilité.

Van-Swieten n'approuvoit pas ces sections; mais elles sont toujours faites avec avantage, lorsqu'on peut attendre que la dent force la gencive, au point d'y faire paroître une protubérance bien blanche. Les objections tombent alors d'elles-mêmes: néanmoins je ne voudrois pas qu'on se mît dans le cas de réitérer la section plusieurs fois.

croiroit déjà voir hors de la gencive : voilà donc pourquoi il est avantageux de fendre la gencive. On fait cesser par ce moyen la fièvre, les convulsions ; symptômes très-fâcheux, qui n'ont pas lieu en pratiquant l'opération : car, je le répète, la gencive n'est pas fort sensible.

Dans d'autres cas, la fièvre & la douleur, semblent venir du moment même où la dent commence à pousser dans la mâchoire, & qui ne paroît que quelques semaines après qu'on a percé convenablement la gencive. De-là les parens concluent que l'opération est inutilement faite. Je suis, malgré cela, convaincu par l'expérience, que cette petite opération, moins pratiquée qu'elle devoit l'être, est souvent du plus grand avantage, & a garanti plusieurs enfans de leur perte, en faisant cesser les symptômes les plus alarmans, & lorsque d'autres moyens curatifs avoient été employés sans succès.

On peut même réitérer l'opération ; car l'escarre ne nuit en rien. Il est réellement nécessaire de la réitérer fréquemment en certains cas, vu l'extrême difficulté avec laquelle certains enfans font leurs dents, sur-tout les doubles, qui sont pourvues de deux tubercules ; la fièvre, la diarrhée, & même les convulsions, peuvent avoir lieu par le seul tubercule d'une grosse dent, qui offense le périoste dont elle est recouverte,

& qui se trouve plus près de la superficie. La lancette ne peut quelquefois pas fendre complètement la membrane qui couvre le reste ; mais, cette partie n'étant pas encore forcée par la dent, les symptomes se calment par l'ouverture qu'on a faite à la partie enflammée de la membrane.

Quelque tems après il arrive qu'un autre tubercule de la dent irrite le périoste, & demande aussi le secours de la lancette, qui fait bientôt disparoître les symptomes. Voilà au moins comme j'ai conçu qu'il falloit procéder, après avoir expérimenté, qu'en employant la lancette pour une dent de certaine grosseur, les symptomes disparoissoient immédiatement, quoique la fièvre & les autres accidens revinssent, & que la dent ne parût qu'en réitérant deux ou trois fois l'opération.

Néanmoins quelques écrivains, & en particulier le docteur Millar, ont pensé qu'il ne falloit pas entamer jusqu'à la dent, mais (1) seulement

(1) Heister conseille aussi des scarifications. Je crois cette opération peu utile, & même nuisible. On dégorge, il est vrai, la partie enflammée ; mais c'est trop faire souffrir un enfant, pour ne lui procurer qu'un soulagement passager. D'ailleurs, est-il bien vrai qu'il n'en résulte jamais quelque ulcère ? Le cas est arrivé : il est donc à craindre. Ainsi, ou trouvez le moyen d'amollir effectivement la gencive,

scarifier la gencive, à moins que la dent ne soit très-proche. Il craint que l'instrument ne la blesse, & n'y occasionne de la carie, qui, selon lui, peut se communiquer à celles qui succéderont; mais il n'y a rien à craindre. Il n'a eu ces scrupules que pour n'avoir pas fait assez d'attention à la seconde dentition des enfans. En supposant que les premières dents, qui sont toujours de courte durée, soient offensées par la lancette, les secondes qui leur succèdent n'ont rien à redouter de la carie des premières.

En effet, les premières dents des enfans deviennent constamment cariées, même jusqu'à la racine; & c'est par ce moyen qu'elles se lâchent & tombent quand elles sont abandonnées à elles-mêmes. La partie supérieure des secondes, qui se trouve en contact avec le bas carié du premier rang qu'elles chassent dehors, n'en est nullement affectée.

Je me suis un peu arrêté sur cet article, parce que j'ai vu les Écrivains peu d'accord à ce sujet, qui quelquefois devient de la plus grande importance.

Il est ordinaire d'oindre les gencives avec des

ou bien ouvrez-la dans un cas urgent. Il ne faut pas d'autre raisonnement, mais du soulagement. *Plerumque enim non ratiocinatione, sed auxilio indigent.* Hippocr. Foës. p. 24. *De decent, habit.*

huiles & des mucilages ; mais si l'on a besoin de choses semblables , je pense qu'un peu de miel est préférable à tout , même en le rendant un peu acide avec l'esprit de vitriol. Le meilleur hochet qu'on puisse leur donner à sucer , est une croûte de pain , ou un morceau de réglisse gratté : cela cède sans peine à la pression des gencives.

On doit toujours avoir pour maxime pendant la dentition , de diminuer un peu la dose des alimens , & d'augmenter celle des boissons , à moins que l'enfant ne soit un peu affoibli , ou que tout n'aille aussi - bien qu'on le desire. Si l'enfant est encore à la mamelle , on fera aussi attention au régime de celle qui le nourrit.

Les enfans ont quelquefois les gencives ulcérées pendant la dentition , même lorsqu'on n'y porte point la lancette. On guérit aisément cet accident en tenant le ventre libre , & en touchant les gencives avec quelque doux astringent. Un peu de vitriol blanc ou d'alun (1) de roche , mêlé avec du miel , est tout ce qu'il faut pour ces vues. Si cela venoit à ne pas réussir , on traitera le mal , comme il sera dit ailleurs , en parlant des chancres.

(1) Gardez-vous de porter de l'alun dans la bouche des enfans , sous quelque forme que ce soit : c'est un vrai poison.

CHAPITRE XVII.

De la Fièvre.

PLUSIEURS Médecins ont prétendu que les enfans étoient auffi fujets aux fièvres que les adultes , & par les mêmes caufes ; mais l'expérience ne m'a pas prouvé cette doctrine ; & je fouhaite que les parens fe raffurent d'après mon observation. En effet , j'ai remarqué pendant plusieurs années dans les hôpitaux , & dans ma pratique particulière , que les enfans ne font pas facilement pris des fièvres qui courent çà & là , quoiqu'exposés long-tems à la contagion qui attaque les adultes dont ils font environnés. Les fièvres des enfans font auffi de courte durée , fi on les traite convenablement , comme (1) Hippocrate

(1) Je remarque ici une fingulière erreur. C'est , fans doute , un laps de mémoire dans l'auteur. Le paffage que je connois dans le livre cité , qui pourroit être relatif à fes vues , regarde la fièvre quarte d'automne , produite par l'effet de l'atrabile ; il n'y eft pas queftion d'enfans : c'est la dernière phrafe du livre. « Si quelques fujets font pris de » cette fièvre , hors de cette faifon & de cet âge (de vingt- » cinq à quarante-cinq ans) , il faut bien favoir que la » fièvre ne fera pas de longue durée , à moins que quelque

l'a judicieusement observé : *de nat. hum.* à moins que ce ne soit une cause irritante & continuelle qui les cause ; mais dans ce cas-ci, elles sont en petit nombre.

Les fièvres auxquelles les enfans du premier âge sont sujets, viennent de la dentition, des impuretés intestinales, des vers, de quelques maladies éruptives & très-contagieuses, ou d'un froid auquel ils ont été exposés. Dans ce dernier cas, la fièvre est toujours accompagnée de toux, d'enrouement, & de quelque difficulté de respirer ; souvent même d'écoulement piteux par le nez & les yeux ; ce qui distingue cette fièvre de toutes les autres, si l'on en excepte la rougeole. Quelquefois il survient un violent éternement ;

» autre mal n'ait affecté le sujet ». Si M. Underwood pouvoit tirer avantage de sa citation, il faudroit qu'il portât l'âge de l'enfance jusqu'à vingt-cinq ans : ce qui est absurde. Mais Hippocrate dit le contraire de la citation, *Aphorism. S. 3, 27* : Il y reconnoît de longues fièvres dans l'enfance, depuis la dentition jusqu'à l'âge de puberté. L'auteur a sans doute été trompé par un passage de Harris, ou peut-être de Celse. L. 5, chap. 26, §. 6. *Facilius sanescit puer, vel adolescens*, &c. ; mais il s'agit là des plaies. Le livre cité par l'auteur, ne parlant des enfans que concernant les calculs de la vessie, je conclus qu'il s'est trompé, & que je ne pouvois laisser passer son assertion erronée, sur-tout parce qu'il l'appuyoit de l'autorité d'Hippocrate.

& l'on remarque aux yeux un état qui ne se voit que rarement dans les rhumes ordinaires.

Si la fièvre occasionnée par ce rhume est considérable, la toux forte avec une grande difficulté de respirer, il fera très à propos d'appliquer un vésicatoire (1) au creux de l'estomac, au lieu de le placer au dos. Outre qu'il n'y a rien

(1) Approuvera-t-on cette pratique ? Pourquoi pas un peu au-dessous, comme Celse conseilloit d'appliquer les ventouses dans les cas de vomissemens réitérés ? Dans les cas de toux, il les appliquoit sur la poitrine. Je crois que le vésicatoire y seroit mieux placé, s'il en est réellement besoin. D'autres le préféreront à la nuque : ils auront raison. Choqué de cette théorie de l'auteur, je voulus confirmer mes réflexions par les avis d'un homme éclairé, dont je demandai le sentiment. Voici ce qu'il me répondit.

« Il est inconcevable que l'auteur ait donné un pareil conseil. Le vésicatoire appliqué à un endroit où les tégumens touchent la tunique de l'estomac, pourroit non-seulement enflammer ce viscère, mais même causer une adhérence entre ce viscère & les tégumens. Il est même vrai qu'on a guéri quelques hernies par ce procédé. Après la réduction de l'intestin, on a tenu le malade couché, & le vésicatoire a causé une inflammation, une suppuration, & enfin la réunion des bords de l'ouverture inguinale : ce qui prouve jusqu'à quel degré ce moyen curatif agit. Ainsi, je crois que celui qui donne ce conseil, n'a jamais osé le mettre en pratique ; ou c'est une grande hardiesse. Tel est l'avis de M. Laffus ; & je m'y tiens sans balancer ».

à risquer, on a l'avantage de pouvoir panser la plaie en liberté, & d'en changer les linges aussi souvent qu'on veut, lorsque l'écoulement est considérable. En cas que la fièvre & la difficulté de respirer ne diminuent pas beaucoup par l'effet du vésicatoire, on tirera une grande utilité d'une petite saignée, quand l'enfant n'auroit pas même encore un an. Celse disoit que le Médecin doit moins compter les années pour tirer du sang, que les forces du malade, *liv. 2, chap. 10, p. 78*. Galien défendit de saigner avant quatorze ans; mais on a suivi Celse, & abandonné avec justice le précepte de Galien. Rhazès permettoit d'appliquer les ventouses à trois ou quatre mois. Avicenne à un an. D'autres permirent la saignée du pied & du bras, mais non celle des parties supérieures. Quoi qu'il en soit de ces opinions, la saignée est aujourd'hui (1) pratiquée indistinctement, où l'on croit qu'elle est nécessaire, & aux périodes qu'on croit convenables.

Si la saignée n'étoit pas jugée ou utile, ou praticable, on emploiera deux ou trois sangsues, comme je l'ai déjà dit. Je rappelle cette doctrine, parce qu'on l'a regardée comme sujette aux

(1) L'auteur observe plus haut qu'il faut être prudent à cet égard pour les enfans.

plus grands inconvéniens pour les enfans; mais j'ose affurer que les enfans en seront beaucoup moins abattus que par la continuation de la fièvre. Une petite quantité de sang de moins l'abrégera souvent en deux ou trois jours. D'ailleurs, il faut quelquefois venir de toute nécessité à cette opération. Dans le cas pressant, dit Celse, on fait avec succès des choses qu'il faut savoir omettre en toute autre circonstance. *Liv. 3, chap. 18, p. 150.*

Les potions huileuses en émulsion sont aussi très-utiles en nombre de cas, sur-tout si l'enfant ne tette plus; mais il faut auparavant donner le vin antimonié comme vomitif, parce que l'estomac est ordinairement rempli de phlegmes dans ces circonstances, & que les enfans ne peuvent les jeter dehors en toussant: on aura aussi le plus grand soin de tenir le ventre libre. De petites doses de vin antimonié, ou la poudre du docteur James, remplissent ces vues. S'il ne survient pas d'évacuations, comme il arrive quelquefois lorsqu'il y a trop de fièvre, ces deux médicamens feront plus de mal que de bien, à moins qu'on n'y joigne un peu de manne, ou de rhubarbe.

Je dois observer ici, que si les préparations d'antimoine peuvent être administrées sous les yeux de parens attentifs, ce sont des médicamens énergiques qui ne doivent pas être ordonnés par des femmes, ou des gens peu versés dans

l'art de guérir, & fans les plus grandes précautions. Je devois cette réflexion à mes lecteurs, pour me justifier de la liberté avec laquelle j'ai parlé contre l'usage peu réfléchi du vin antimonié, que plusieurs personnes emploient, fans connoître la nature des médicamens de cette classe. Si ces médicamens se trouvent utiles, les enfans n'auront souvent pas besoin d'aucun autre.

J'ai aussi donné du nitre avec avantage à des enfans de quelques mois, dans le cas même où la fièvre étoit considérable. J'y joins souvent un peu de poudre du docteur (1) James, selon l'âge, & environ deux grains de la poudre *contrayerva* composée. Quand la tête est très-affectée, je fais mettre les pieds dans de l'eau chaude, ou j'y applique la rate chaude d'un animal, aussi-tôt qu'elle en est ôtée. Ce sont deux (2) excellens moyens, par lesquels je pense avoir sauvé plusieurs enfans dans des cas désespérés. Si la maladie est une toux accompagnée d'un peu de fièvre, le lait du sein est le meilleur balsamique qu'on

(1) Cette poudre du docteur James, qui se vend aussi à Paris, est un de ces secrets que je ne connois pas. Les Médecins devroient-ils jamais employer ces remèdes, inconnus, des Empyriques? Il y a tant de médicamens sûrs & bien connus.

(2) Du levain appliqué, comme une semelle mince, sous les pieds, fera encore beaucoup de bien.

puisse employer : lorsque l'enfant est fevré , un peu de fyrop de baume réunit l'agréable & l'utile.

Lorsque le rhume , la dentition , les vers , la rentrée d'une éruption cutanée , ne sont pas cause de la fièvre , elle vient en général de la faleté des premières voies. Alors il faut lâcher le ventre , donner ensuite un vomitif , suivi des poudres testacées , la fièvre cessera probablement. Ces poudres sont un excellent médicament , tant pour les petites fièvres , que pour presque toutes les maladies des enfans du premier âge. Le judicieux Harris l'avoit si bien apperçu , qu'il les croyoit presque seules capables d'opérer toute guérison dans les enfans de cet âge. On ne sauroit lui avoir trop d'obligation du service signalé qu'il a rendu à la Médecine , en bannissant de la pratique l'usage des cordiaux & autres médicamens échauffans , qu'on employoit avant lui pour guérir ces maladies. Néanmoins il ne faut pas croire tout ce qu'il pensoit des absorbans ; s'ils sont d'une très-grande utilité , ils n'opèrent cependant pas tout.

Lorsque la fièvre résiste à ces remèdes ordinaires , ou même augmente , on aura recours à ceux que j'ai indiqués plus haut. On emploiera même avec beaucoup de succès quelques petites potions faites avec du jus de limon & du sel de

corne de cerf ; ce dernier doit y prédominer ; ou l'on jettera quelques gouttes d'esprit volatil aromatique dans un peu d'eau , qu'on donnera quatre ou cinq fois par jour (1).

(1) Le docteur Butter de Londres , dont j'ai cité un passage à l'article des vers , a publié un petit traité sur les *fièvres rémittentes* de l'enfance : mais , quoiqu'il ait bien vu ces fièvres , la manière dont il les envisage , prouvant que ce sont les mêmes que la fièvre hectique dont il vient d'être parlé , je n'ai pas jugé à propos de m'y arrêter. D'ailleurs , sa pratique ne m'a pas paru bien avantageuse , si même elle n'est pas accompagnée de danger.



CHAPITRE XVIII.

Du Marasme ou de la Fièvre hectique.

PLUSIEURS des maladies précédentes & suivantes, dont je parlerai, suffisent quelquefois pour produire une fièvre hectique, & le marasme ou le dépérissement de tout le corps. Je n'ai réellement rien de neuf à présenter à ce sujet : mon unique but est de donner quelque espoir sur une meilleure issue, qu'on n'a coutume de l'attendre ; mais en des circonstances particulières.

Cette fièvre, susceptible de paroître comme résultat d'autres maladies, est souvent due à ce qu'elles ont été imprudemment traitées. Elle vient sur-tout de la suppression d'une éruption ou d'une décharge quelconque de la peau, ou d'un cours de ventre arrêté mal-à-propos pendant la dentition. Dans ce cas-là, toutes les fois que la fièvre hectique est confirmée, les glandes du mésentère s'en ressentent ; elles grossissent extrêmement, & souvent aboutissent à suppuration : il n'y a plus ni ressource, ni espoir dans cet état.

Mais un enfant paroît quelquefois menacé d'une fièvre hectique au moment où la nature opère un changement aussi surprenant que salutaire,

& rétablit un enfant épuisé , qu'elle semble arracher des bras de la mort. Cet heureux changement n'est l'ouvrage que de la nature ; l'art ne peut rien faire ici que de la surveiller , & d'empêcher qu'elle ne soit troublée dans ses opérations par des remèdes ou un régime préjudiciable.

Autant que j'ai pu l'observer , ce changement salutaire n'arrive que dans l'espèce de fièvre qui provient des vers ou des dents. Or , j'ai vu dans ces cas-ci des enfans se tirer d'affaire , lorsque tout étoit absolument désespéré , & qu'on avoit abandonné tous les remèdes. Harris nous rapporte quelques rétablissmens remarquables , dans le cas qu'il appelle *atrophie vermineuse* ; & il attribue ces guérifons à l'usage de bon éthiops minéral. Mais je n'en ai pas vu de si surprenantes que dans le cas d'atrophie à la suite de la dentition. Plusieurs enfans attaqués de cette maladie , & émaciés par les cours de ventre & autres accidens , étoient restés couchés pendant trois mois dans leur berceau , pouvant à peine remuer , ayant une fièvre continue , les joues bouffies , les membres comme desséchés , le ventre gros , une toux sans relâche , & prenant à peine quelque aliment. Malgré tous ces symptomes alarmans , ils se font guéris en peu de jours , pour ainsi dire , par l'éruption inattendue d'une douzaine de dents.

Après tous ces détails , on n'attendra pas de

moi, sans doute, que je propose des moyens curatifs pris des ressources médicamenteuses de l'art. J'observerai seulement qu'on doit soigner particulièrement l'état du ventre, & garantir le malade de constipation, à ce période avancé de la maladie. On fera une extrême attention au régime. Pour cet effet, on soutiendra l'enfant avec du lait, du riz, de la semoule & autres choses semblables; mais, sur-tout, on lui rafraîchira souvent l'air, & on lui fera prendre tout l'exercice que pourra soutenir sa foible constitution.



CHAPITRE XIX.

De la Fièvre hectique.

J'AJOUTE ce Chapitre , pris de M. Armstrong ; parce que notre auteur ne donne que quelques généralités sur les symptomes & le traitement de cette fièvre. D'ailleurs , Roseen n'en a presque point parlé.

Armstrong, p. 83. « Pendant la dentition, au
 » moins dans une partie de ce période, les enfans
 » sont la plupart sujets à une espèce de *fièvre*
 » *hectique*, qui en emporte un grand nombre, si
 » elle n'est pas bien traitée. En général, elle
 » commence le soir, & est accompagnée d'agita-
 » tion, quelquefois de soubresauts, de petites
 » pamoisons, pendant le sommeil, sur-tout si
 » l'enfant est resserré. Si l'on n'y fait rien ; cette
 » fièvre augmente par degrés : la chaleur devient
 » plus sensible, les paroxysmes plus longs, &
 » quelquefois les soubresauts plus forts & plus
 » fréquens. Si l'enfant est négligé, la fièvre devient
 » peu - à - peu rémittente, plus mauvaise dans
 » l'après-midi, & le paroxysme augmente à me-
 » sure que le soir & la nuit approchent. Si pour

» lors on n'y porte pas un prompt remède , elle
 » se termine par une fièvre (1) sourde continue ,
 » & par la mort du sujet.

» Dans cette fièvre le pouls est très-prompt
 » & bas , la peau est chaude & sèche , le regard
 » sombre & abattu , le blanc des yeux est souvent
 » tourné vers le haut pendant le sommeil , la
 » langue couverte d'une pellicule. Les selles
 » sont en général d'un vert obscur , ou de
 » couleur noirâtre , de consistance glaireuse ou
 » visqueuse , & l'odeur en est très-offensive. Les
 » urines sont crues , de couleur terne , quelque-
 » fois d'une odeur forte , analogue à celle de
 » l'esprit de corne de cerf.

» Une toux sèche avec prurit , fatigue l'enfant ,
 » qui se frotte souvent le nez , & n'a point de
 » repos. Quelquefois aussi il tombe dans un état
 » comateux , reste étendu ayant les yeux à demi-
 » ouverts , comme s'il dormoit ; mais étant réelle-
 » ment plutôt pris de spasmes internes. Il présente
 » tous les symptômes vermineux , sans rendre de

(1) L'auteur se sert du mot *low* , qui signifie *bas* , *déprimé*. Les Grecs connoissoient , en d'autres circonstances , ces fièvres , qu'ils appelloient *fièvres molles* , *μαλθακοι πυρετοι*. Hippocr. *Steril.* S. 5 , p. 682 ; ou *χλιαροι* , *tièdes* , par opposition au mot *πυρ* , *fièvre* , avec grande chaleur ou ardente. Roseen fait aussi mention de ces fièvres.

» vers. De fréquens foubrefauts, des pamoifons
 » s'emparent de lui, & finiffent par de fatales con-
 » vulfions.

» Comme cette fièvre furvient plutôt à ceux qui
 » font d'un tempérament refferré, & dont les felles
 » font très-fétides, la méthode la plus conve-
 » nable de la traiter, eft de réitérer de doux
 » purgatifs, proportionnés à l'âge, à la force & à
 » la constitution de l'enfant, jufqu'à ce que la
 » fièvre foit diffipée, & que les felles foient
 » ramenées à une confiftance, une couleur, &
 » une odeur naturelles.

» Pour cet effet, je ne connois point de meil-
 » leur médicament, par exemple, pour un enfant
 » de huit mois, ou au-deffus, qu'une petite pilule
 » de calomel bien broyé, depuis un demi-grain,
 » jufqu'à un, deux & trois grains, felon l'âge
 » & les autres circonftances. On fait ces pilules
 » avec un peu de *difcordium*, & on les admi-
 » nifre avant dans la nuit, pour purger le
 » lendemain matin, avec une dofe convenable
 » d'infufion de féné, ou de la manne, ou autres
 » chofes femblables. J'ai, dans ce cas-ci, admi-
 » niftré le calomel à plufieurs milliers d'enfans,
 » avec les plus heureux fuccès, fans jamais en
 » avoir apperçu aucun mauvais effet. La poudre
 » anti-hectique & anti-rachitique des enfans, com-
 » binée par le docteur Fordyce, adminiftrée dans

» les jours intermédiaires , s'est auffi trouvée
 » très-utile. Voici cette poudre :

Recette.

℥ de Sel polychrefte , *demi-ferupule* ;
 de Rhubarbe choifie , en poudre , *trois à*
quatre , cinq , fix ou fept grains.

» *Mélez.* Pour une dofe , felon les forces , à
 » prendre tous les matins , pendant quatorze
 » jours , ou même jufqu'à ce que la fièvre hec-
 » tique , & le gonflement du ventre aient dif-
 » paru.

» Si l'enfant eft relâché , & beaucoup trou-
 » blé par des phlegmes ou par des envies de
 » vomir , on tirera un grand avantage de la folu-
 » tion antimoniale (tartre ftibié dans l'eau) men-
 » tionnée à dofe convenable pour faire vomir
 » deux ou trois fois vers les cinq heures du foir ,
 » & réitérée au befoin. Je prefcris de la donner à
 » cette heure-là , parce que fi la première dofe
 » n'opéroit pas , on pourroit la réitérer à fix
 » heures , & l'eftomac feroit raffermi à fept ,
 » tems où les enfans font mis au lit ordinaire-
 » ment. Outre que cette folution a une vertu
 » anodyne ; elle difpofe en général au fommeil.
 » Ce même médicament produit pareillement de
 » très-bons effets pour la toux qui accompagne
 » fouvent cette fièvre lors de la dentition ; mais ,

» vu la toux & la fièvre , il faut le réitérer cha-
 » que jour dans l'après-midi , ou une fois en
 » deux ou trois jours , selon le besoin , jusqu'à
 » ce que les symptomes tombent , ou même jus-
 » qu'à ce que la maladie disparoisse ; & l'on
 » aura toujours soin de tenir le ventre libre. Si
 » l'accès fébrile vient tard dans la matinée , ou
 » de bonne heure dans l'après-midi , j'ordonne
 » la solution antimoniale pour une heure & demie
 » ou deux heures , de manière que l'opération
 » puisse en être terminée avant l'accès de la fièvre.
 » Il est essentiel de ne pas donner la dose du
 » matin , lorsque l'estomac est vuide , à moins
 » qu'on ne remarque que le sujet vomisse diffi-
 » cilement ; car s'il vomissoit sans peine , le vo-
 » mitif qu'il prendroit à jeun pourroit le secouer
 » trop fortement. Jamais je n'en prescrivis une
 » dose qui puisse faire vomir plus de deux ou
 » trois fois , sans boire , pour aider le vomisse-
 » ment. Si le vomitif agissoit trop fort , on auroit
 » de l'eau d'orge toute prête , ou une infusion de
 » baume , de thé , de menthe , ou tout autre
 » fluide aqueux très-léger qu'on feroit prendre à
 » l'enfant.

» Mais il faut aussi songer à la diète de la
 » nourrice ; elle est ici bien essentielle , tant
 » pour la nourrice que pour l'enfant. Celui-ci
 » étant à la mamelle , la nourrice ne prendra

» aucune viande grasse , ni salée , ni fromage , ni
 » beurre salé , ni pâtisserie : moins elle mangera
 » de substances animales , mieux vaudra : sa diète
 » fera donc végétale & légère , autant qu'il fera
 » possible.

» Si l'enfant est fevré , on ne lui donnera non
 » plus aucune substance animale , rien d'huileux ,
 » de (1) gras , qui s'arrête & fasse une pâte sur
 » son estomac. On évitera aussi de lui donner trop
 » à manger en même tems , & de suivre son
 » appétit. Il n'y a rien de si préjudiciable , sur-
 » tout avec la toux , que de surcharger l'estomac.

(1) Ceci est conforme aux vues diététiques de anciens. *Pinguia , caseosa , unguinosa , &c. , ruētum acidum , bilis refu-
 sionem sursum ac deorsum , tormina , flatu , ac nimiam reple-
 tionem quàm maximè efficiunt.* Hippocr. *De affect.* p. 527. Le
 grand point est de donner des alimens légers ; mais qui
 restent assez de tems dans le corps pour fournir , en petite
 quantité , le plus de substance nutritive possible ; & que
 l'enfant en rende les sédimens ou excréments bien condi-
 tionnés. *Optimi sunt cibi paucissimi ingesti , qui fami & siti
 medelam adferunt , & longo tempore in corpore retenti etiam
 pro ratione per alvum secedunt.* *Ib.* Si les circonstances ne per-
 mettent pas d'avoir de tels alimens , il faut savoir réduire
 ceux qu'on a , & leur donner , par une préparation con-
 venable , le degré de légèreté requis. *Ea que , vi ipsorum
 destructa , exhibenda.* *Ib.* Le lieu natal des substances nutri-
 tives n'est pas non plus indifférent dans ces cas-ci. *Differt
 etiam locus a loco , &c.* *Ib.* M. Armstrong y a aussi fait
 attention , p. 126 de son ouvrage.

» La meilleure nourriture est dans ce cas-ci, du
 » sagou, une panade des plus délayées, du pain
 » émié très-fin jetté dans un peu de lait chaud
 » (*même coupé avec de l'eau*) où l'on aura fait au-
 » paravant dissoudre un peu de sucre & de savon
 » d'amandes; quelques pommes cuites au feu,
 » de la gelée de groseilles, un peu de poires cuites
 » avec du pain ou sans pain, &c.

» Si par négligence ou par erreur, la fièvre
 » devient continue, il faut la traiter comme celle
 » d'un adulte, & avec les anti-septiques, les
 » fébrifuges de différente espèce; toute propor-
 » tion gardée, & en se réglant sur l'âge, le
 » tempérament, la situation, la saison & autres
 » circonstances du sujet malade. On aura par-
 » ticulièrement soin de lui tenir le ventre libre,
 » avec de doux purgatifs pour débarrasser peu-
 » à-peu les intestins des matières putrides qu'on
 » peut regarder comme le principal foyer de
 » la maladie; mais en même tems il ne faut
 » pas oublier que le malade doit être soutenu
 » par des alimens convenables.

» Je dois cependant observer que le quinquina
 » fait quelquefois beaucoup de mal dans cette
 » fièvre, sur-tout si on l'administre avant que
 » le ventre ait été suffisamment relâché & nettoyé.
 » C'est peut-être un paradoxe pour plusieurs
 » Médecins, que de leur dire que le quinquina

» est rarement utile dans le traitement de la fièvre
 » hectique , & même très - nuisible. Pour moi ,
 » j'ai traité avec succès nombre de ces fièvres sans
 » employer ce fébrifuge , qu'ils donnent avec tant
 » d'empressement dans les fièvres intermittentes.

» J'ai remarqué que les enfans qui étoient
 » amenés à l'hôpital des pauvres enfans , avoient
 » ou avoient eu la fièvre hectique dont je viens
 » de parler ; ce qui alarmoit les parens , &
 » les avoit déterminés à recourir à cette maison
 » de charité. La fièvre dans ce cas-ci est pres-
 » que toujours la conséquence des mauvaises
 » digestions causées par la foiblesse des organes
 » qui se trouvent bientôt surchargés de saletés
 » & de pourritures. Elle peut donc être la cause
 » du rachitis ; mais quelquefois aussi elle en est
 » l'effet. Quel que soit le cas , il faut suivre le
 » même traitement & le même régime que j'ai
 » prescrit pour le cas de la dentition ; c'est ce que
 » je conseille , d'après des expériences réitérées.
 » Quand la fièvre a disparu , il faut s'occuper de
 » fortifier le sujet , comme on le verra à l'article
 » du rachitis.

» L'expérience m'ayant donc fait voir que cette
 » fièvre hectique des enfans si destructive , soit
 » directement , soit indirectement par les autres
 » maladies qui en résultent , étoit le plus géné-
 » ralement due à un mauvais régime , je n'ai pas

» borné mes soins dans l'hôpital , aux maladies
 » actuelles ; j'ai aussi songé à la Médecine pré-
 » servative. Après les informations les plus exactes
 » sur le régime des pères & mères , & des en-
 » fans , j'ai donné les avis les plus précis pour le
 » présent & pour l'avenir , après la guérison des
 » sujets.

» C'est sur-tout dans le bas étage de la société
 » que les fautes dans le régime sont les plus ordi-
 » naires. Les mères y donnent indifféremment de
 » la viande , du poisson aux enfans , même lors-
 » qu'elles les allaitent , de la bière forte , de
 » violentes liqueurs , sous prétexte de les res-
 » taurer. Dès que les enfans sont fevrés , on les
 » fait vivre comme père & mère ; ce dont je suis
 » certain , de l'aveu même des femmes. Ainsi les
 » enfans mangent du bœuf , du mouton , du
 » jambon , du lard , &c. on les gorge quelquefois
 » malgré eux ; il faut que l'enfant avale. Con-
 » duite homicide ! D'autres femmes leur font
 » prendre de la graisse , dans l'idée abusive qu'elle
 » est plus légère , parce qu'elle pèse moins au
 » poids que la chair en même volume. C'est un
 » poison lent qu'on leur donne , sur-tout s'ils ont
 » cette fièvre hectique , qui résulte nécessairement
 » de ces abus meurtriers.

» Une mère m'amène un jour son enfant à
 » l'hôpital ; entre autres choses , elle me dit qu'elle

» avoit fait voir cet enfant à un Médecin, qui
 » avoit jugé, par l'état du malade, que son épi-
 » ploon étoit fondu, & que pour réparer ce
 » dommage, elle devoit nourrir cet enfant avec
 » de la graisse nouvelle de mouton, bouillie dans
 » du lait. Je demandai comment il s'en trouvoit :
 » très-mal, répondit-elle. Ce Médecin est mort ;
 » laissons ses manes paisibles.

» Je conviens que l'habitude fait beaucoup,
 » & qu'il y a moins d'inconvéniens pour des
 » enfans nés de parens forts, accoutumés à de
 » durs travaux depuis leur jeunesse. Mais ces
 » enfans profiteroient toujours mieux dans le
 » premier âge avec un régime plus léger, &
 » proportionné à la foiblesse naturelle de leurs
 » organes. Je crois même que les enfans ne
 » devroient jamais toucher d'aucune substance
 » animale, qu'après avoir fait toutes leurs dents,
 » c'est-à-dire, à deux ou trois ans. Si même on
 » supposoit qu'un enfant de cet âge fût brûlant
 » pendant la nuit, & disposé à la fièvre, il faudroit
 » les lui interdire. Les parens à qui j'ai donné ces
 » avis ont vu avec satisfaction l'avantage d'une
 » diète végétale.

» La fièvre hectique attaque aussi des enfans,
 » d'ailleurs bien constitués, si la petite-vérole a
 » laissé après soi quelques tumeurs à l'une ou
 » l'autre partie du corps, sur-tout aux parties

» les plus glanduleuses, & qu'on ait négligé ces
 » reliquats. Les suites de la rougeole ne sont (1)
 » pas moins à craindre (si même elles ne le sont
 » pas davantage). La fièvre hectique qui suit
 » la rougeole, est le plus souvent accompagnée
 » de toux fatigante, & même très-violente; en
 » général elle est opiniâtre. Outre le traitement
 » que j'ai indiqué pour cette fièvre, je dirai que
 » si la toux est sèche avec prurit, & langue
 » blanche, comme dans la fièvre inflammatoire,
 » il faut tirer un peu (2) de sang, quoique le
 » pouls ne soit ni très-plein, ni très-prompt. Rien
 » n'est plus avantageux en pareilles circonstances.
 » Si le sang est glutineux, on réitérera la saignée
 » de tems en tems, jusqu'à ce que la fièvre &
 » la toux aient cessé, ou au moins soient très-
 » calmées. Si après la saignée la toux se soutient

(1) J'en ai vu résulter l'hydropisie dans un enfant de
 trois ans; l'inflammation de tous les viscères dans un autre
 de quatre ans, des ulcères à l'estomac, à la rate, &
 l'agglutination de tous les intestins. Les reliquats de la
 rougeole brûlent comme le feu. C'est une maladie dans
 laquelle il faut beaucoup boire, & ne presque rien manger,
 ou la mort est, pour ainsi dire, certaine, pour peu qu'il y ait
 d'acrimonie antécédente dans les humeurs, & que l'enfant
 ait été trop poussé de nourriture.

(2) Avec une ou deux sangsues pour un enfant très-
 jeune; & trois, s'il a cinq ou six mois. *Hamilt.*

» au même degré , on appliquera un vésicatoire
 » sur la nuque ou entre les épaules , ce qui est
 » souvent avantageux , tant pour abattre la toux
 » que pour donner plus de fluidité au sang ».

Quelquefois les écrouelles sont la cause ou
 l'effet de cette fièvre hectique. *Voyez* l'article des
 écrouelles & du rachitis.



CHAPITRE XX.

Rougeole , Petite - vérole (inoculation).

LA petite-vérole & la rougeole , deux maladies auxquelles les enfans font fort fujets , ne leur font cependant (1) pas particulières. Les enfans

(1) La petite-vérole n'étant pas une maladie particulière aux enfans , je ne dirai rien du traitement ; mais j'avouerai que je persiste encore dans mon sentiment contre l'inoculation , & que je suis persuadé , avec le célèbre van-Swieten , qu'on peut avoir cette maladie plusieurs fois , même long-tems après l'inoculation la plus complète. Les preuves que j'en ai font pour moi des raisons qui contrebalancent ce que tous les Médecins de l'Europe pourroient produire en faveur d'un sentiment contraire au mien. La petite-vérole , en elle-même , n'a jamais fait de ravage que par la concomitance des fièvres , ou des maladies régnantes , de l'une ou de l'autre saison. Cette maladie , qui est une vraie fièvre inflammatoire , est toujours & même nécessairement compliquée avec la fièvre de la saison , dans laquelle elle prend le sujet , ou avec la fièvre résultante de la température antérieure , ou avec celle qui peut s'allumer , à cette occasion , en conséquence de la constitution du sujet , de son genre de vie , & du local où il vit : voilà les circonstances qu'il faut ne pas perdre de vue lorsqu'il s'agit de traiter une petite-vérole ; maladie qui avoit été inconnue en France , avant le sixième siècle. Ce

très-jeunes n'en sont même pas attaqués fréquemment, à moins qu'ils ne soient directement ex-

fut à cette époque qu'elle se manifesta en Touraine. Elle est originaire de l'Arabie. L'auteur convient lui-même, ci-devant, qu'elle n'est point dangereuse, lorsqu'elle est bien traitée dès l'abord.

Je crois ne pas devoir omettre ici un passage de D. Ulloa, dont je vais traduire le texte Espagnol avec l'exactitude que mérite le sujet. « On emploie, dans la partie » haute du Pérou, une méthode curative, pour la petite- » vérole, bien différente de toutes ces précautions qu'on » prend en Europe. Car les Indiennes ne s'inquiètent » point de garantir leurs enfans de l'impression de l'air, » lorsqu'ils en sont pris, ni de les tenir plus clos que » d'ordinaire. Elles les gardent auprès d'elles, sur une peau » de mouton garnie de son poil. Mais, quoique ce climat » soit si froid, cette manière d'agir n'y fait pas mourir » plus d'enfans que parmi ceux qu'on garde avec les pré- » cautions les plus scrupuleuses. Ajoutez que ces gens » n'ont aucuns secours, ni des Médecins, ni de la Mé- » decine. Le malade est abandonné à la nature, qui doit » faire les frais de tout. On s'y sert tout au plus de quel- » ques herbes connues, & dont on fait l'application comme » d'un remède universel, dans toutes les maladies qui » peuvent survenir ». *Noticias Americanas*. Madrid, 1773. P. 207.

D. Ulloa convient des ravages énormes que les épidémies varioleuses font, dans ces contrées, parmi les adultes; mais les causes qu'il en rapporte n'existent pas en Europe. D'ailleurs, ces Indiens n'ont aucuns des secours

posés à la contagion varioleuse. Toutes les fois qu'ils en sont pris, il faut les traiter comme les

que nous avons ici. La maladie n'est donc pas si dangereuse par elle-même.

Mais je dois ajouter que l'inoculation n'est pas toujours si heureuse qu'on le veut bien croire. Dans le très-petit nombre des enfans qu'on a inoculés à Paris, depuis sept à huit mois, il est mort huit enfans de l'inoculation : trois ont eu la petite-vérole spontanée, après avoir parcouru tous les périodes de l'inoculation avec les succès les plus heureux : ce qui détruit ce que M. Bergius a dit. *Mém. de Stockholm, 1784, pag. 151 & suiv.* On a découvert aussi depuis peu, que le virus variolique *broyé*, à certaine dose, avec le mercure, perdoit toute sa force, & ne pouvoit plus servir à l'inoculation : que le mercure mêlé, à moindre dose, diminueoit beaucoup l'énergie de ce virus. On a fait les essais les plus précis à cet égard ; & l'expérience a prouvé que, dans le premier cas, l'inoculation n'avoit eu aucun succès : que dans le second, on n'avoit vu que quelques boutons, ou même aucuns. Les Parens doivent donc se tenir pour prévenus de la ruse des Charlatans, qui leur en imposeroient par ces stratagèmes, & n'inoculeroient réellement point, en paroissant l'avoir fait. C'est ainsi que plusieurs personnes ont déjà été trompées, & ont eu une confiance mal fondée sur les suites d'une inoculation simulée. Le Charlatan a quelquefois assez de prudence pour ne pas s'exposer aux inconvéniens qu'il craint.

En renvoyant à Roseen, où j'ai démontré que la petite-vérole n'avoit jamais, par elle-même, fait les ravages qu'on lui attribuoit, j'ajouterai ce qui suit, de M. Armstrong.

adultes; avec cette petite différence seule , que les enfans , vu leur délicatesse , ne peuvent soutenir long-tems un régime très-antiphlogistique , ni les fortes évacuations qui conviennent souvent aux autres , c'est sur quoi les praticiens

P. 104. « Les enfans sont encore exposés à la petite-
» vérole , & à la rougeole , maladies qui en enlèvent un
» grand nombre ; ce qu'on ne fait que trop bien ; mais
» ces deux maladies ne leur sont pas particulières , non plus
» que d'autres , dont ils meurent. Quoi qu'il en soit , j'ai
» souvent eu occasion d'essayer le vin antimonié dans les
» cas de petite-vérole chez les enfans & les adultes ; &
» j'en ai remarqué de très-bons effets , lorsque l'estomac
» étoit sale. Si la fièvre devient forte , j'ai pour principe
» de faire d'abord saigner ; & si le ventre est resserré ,
» j'ordonne un lavement , ou , ce qui vaut toujours mieux ,
» une petite dose de calomel (*rien de mieux vu*) , à faire
» prendre avant dans la nuit , pour administrer le matin
» suivant un doux purgatif rafraîchissant.

» Je n'ai pas eu occasion d'essayer le vin antimonié
» dans les cas de rougeole : la plupart de mes malades
» ayant été assez heureux pour se tirer promptement
» d'affaire , par la méthode ordinaire ».

Les cures nombreuses & étonnantes que fit Juvellina avec le vin antimonié dans les épidémies varioleuses , que les autres circonstances rendoient les plus mortelles , sont une preuve triomphante de l'excellence de ce médicament dans ces maladies. J'ai déjà cité cet habile Médecin moine , disciple de Rivière , dans Roseen : son ouvrage est presque entièrement ignoré ; je ne le vois cité que par un Espagnol.
éclairés

éclairés font d'accord. Les enfans, dit Celse, ne doivent pas être traités sans réserve, de même que les hommes faits. *Liv. 3, chap. 7, p. 134.*

Je pense donc qu'il est inutile d'entrer dans de longs détails sur ces maladies. J'observerai seulement ici qu'il faut non-seulement tenir libre le ventre des enfans pendant tout le cours de la rougeole; mais même qu'ils soutiendront bien une saignée, & plusieurs, si on les croit nécessaires; par exemple, si les symptomes s'aggravent, soit devant, soit après l'éruption.

Quant à la petite-vérole, je saisirai l'occasion de dire quelques mots sur l'inoculation, parce que les parens sont sujets à tomber dans de grandes méprises sur l'âge & les circonstances les plus convenables à cette opération.

On pense communément que le premier âge de l'enfance est le tems le plus propre à l'inoculation. Les Médecins ont même bien de la peine à persuader du contraire. Un enfant à la mamelle, dit-on, n'est pas encore entaché d'humeurs peccantes; il a un sang doux, balsamique; sa nourriture est simple, & les passions de l'ame ne l'agitent pas encore: cela est vrai; mais ces avantages sont bien contrebalancés par la délicatesse de son organisation, par la disposition aux spasmes, son impuissance à soutenir victorieusement l'impression d'une forte maladie, s'il arrive

qu'il en soit attaqué : or , ce sont - là des faits positifs.

Les enfans ont ordinairement la petite-vérole assez modérée , soit spontanément , soit par inoculation : néanmoins, dans l'un & l'autre cas , ils périssent quelquefois d'un accès spasmodique , au moment de l'éruption ; & rarement ils peuvent parcourir tous les périodes de la maladie , si la petite-vérole est copieuse , ou confluente , ou d'une nature maligne. Mais ce qui devient encore une objection contre l'inoculation des enfans à la mamelle , c'est qu'ils doivent nécessairement être souvent sur les bras de leur mère , ou de leur nourrice , sur-tout la nuit : or , la chaleur les expose à une éruption plus abondante que les enfans fevrés. J'en ai vu un exemple dans un enfant , que sa mère ne pouvoit allaiter que du côté droit : le résultat fut que la petite-vérole couvrit le côté gauche de l'enfant , & que l'autre n'en fut que modérément parsemé. La maladie étoit une petite-vérole discrète : néanmoins l'enfant mourut de la fièvre secondaire , au bout de cinq ou six semaines , quoiqu'il eût deux ans accomplis. C'est le seul enfant que j'ai vu mourir de l'inoculation , dans un âge si avancé.

D'après les observations que je fais ici , on voit clairement , je pense , que cette opération

doit se remettre à un âge plus avancé, lorsque l'enfant a fait toutes ses premières dents. Joignons à cela que les enfans ne sont pas naturellement disposés à la petite-vérole spontanée ; qu'ils ne l'ont donc que quand ils sont exposés à la contagion. D'ailleurs, il est constant qu'il y a cinquante enfans qui meurent avant l'âge de deux ans, à la suite d'autres maladies, pour un seul qui meurt de la petite-vérole spontanée.

Si néanmoins la petite-vérole étoit dans la même maison, ou bien près, dans le voisinage, & qu'il fût difficile aux parens d'en (1) écarter l'enfant, il y auroit moins de risque à courir, en le faisant inoculer immédiatement, vu l'intelligence & les succès avec lesquels on conduit actuellement cette opération. Cela vaudroit mieux, sans doute, que de le laisser au hasard d'échapper à la maladie, ou de se rétablir, s'il en est attaqué.

(1) M. Bergius donnoit le même avis, fondé sur ce que la personne la plus saine, la mieux constituée, peut gagner une petite-vérole maligne par les exhalaisons seules d'une petite-vérole inoculée & benigne ; & il le prouve. *Mém. de Stockholm, 1784, p. 138. Edit. Suéd.*



CHAPITRE XXI.

Du Rachitis ou de la Nouveure.

CETTE maladie fut nommée rikets en Angleterre, vers l'an 1628 : elle n'y avoit pas encore paru (1) auparavant. Dès que les manufactures se furent multipliées, le peuple quitta la campagne, & le travail du ménage, pour se confiner dans les grandes villes, où ces manufactures s'établirent. Il n'eut plus-là cet air pur, cet exercice de son premier état & de ses occupations champêtres; exercice infiniment plus avantageux que l'air infecte, & les travaux exécutés dans les édifices clos & obstrués de ces villes.

(1) J'ai fait voir dans les notes de mon édition grecque des Aphorismes d'Hippocrate, que cette maladie est infiniment plus ancienne qu'on ne le croyoit du tems de Glisson. J'en ai produit un exemple antérieur de plus de deux cens ans, auquel il n'y a rien à objecter. L'enfant présenta, à l'épine du dos, les mêmes symptomes que ceux qu'on voit dans Hippocrate. *Aphorism. S. 3, 26.* Il parle encore ailleurs de cette gibbosité des rachitiques & de la toux asthmaticque, qui en est un symptome nécessaire. Ainsi, c'est mal-à-propos qu'on voit, dans quelques Livres de Médecine, cette maladie appelée *maladie angloise*.

Cette maladie peut donc souvent venir de parens mal-sains, & particulièrement d'une mère qui mène une vie trop sédentaire dans un mauvais air, ne se nourrit que d'alimens peu substantiels, ou de mauvaise qualité, & dont le régime est trop aqueux; de la nourriture trop foible, aqueuse, ou trop visqueuse de l'enfant, qui ne peut alors la digérer: mais elle vient sur-tout du peu de soin d'une nourrice, qui laisse un enfant mouillé, sale, ne lui donne point d'exercice convenable, ne l'expose pas assez à l'air libre. Enfin, les maladies dont j'ai parlé jusqu'ici, continuées trop long-tems, peuvent émacier le corps d'un enfant, au point de le jetter dans cet état.

Les symptomes ordinaires du rachitis sont une chair molle, un air bouffi, un teint très-fleuri, de la foiblesse, une aversion pour le mouvement; une grosseur insolite du ventre, de la tête & des articulations. Les poignets, les chevilles des pieds, ensuite le dos, les clavicules prennent plus de volume: en un mot, tous les os se tuméfient, deviennent friables, s'amollissent, sur-tout ceux qui sont naturellement d'un tissu plus spongieux. Le pouls est prompt, foible: l'appétit se perd, les digestions sont mauvaises. La dentition se fait communément tard, quelquefois même difficilement; & souvent les dents pourrissent de bonne

heure , & tombent. On a remarqué beaucoup de pénétration chez les enfans pendant cette maladie , & pendant d'autres dérangemens chroniques.

La maladie attaque rarement les enfans avant l'âge de six mois , & passé deux ans. Comme il paroît qu'elle a son origine dans une foiblesse générale , & dans le relâchement total des solides , les indications de la cure sont de resserrer & fortifier toute l'organisation , de rétablir les digestions , & de procurer un chyle de bonne qualité : on parviendra à ce but avec des alimens salubres , & appropriés à l'âge , tels que de bon pain cuit , presque tout en croûte , de la viande bien rôtie , plutôt que bouillie , & en général un régime plus sec qu'humide. Si l'enfant est trop jeune pour manger de la viande , sa diète fera du riz , du millet , de l'orge perlée , de la semoule , avec un peu de vin & d'épices , s'il n'a pas de disposition à la fièvre. On le soignera avec la plus grande attention , on lui donnera tout l'exercice dont il sera susceptible , en l'exposant à un air pur , & sans le tenir ni trop chaud , ni trop froid. Les médicamens sont ici d'une foible ressource : néanmoins , si l'enfant a de l'embonpoint , un quart de grain , ou même un demi-grain de bon ipécacuanha en poudre , une ou deux fois par jour , de doux vomitifs , quelques purgatifs modérés , un cautère à l'une ou à l'autre partie du corps ,

procureront quelquefois du foulagement. Si l'enfant est plutôt délicat que fort, il se trouvera souvent mieux du bain froid (1) que de toute

(1) « Après que la fièvre a cessé, dit M. Armstrong, » p. 130 ; ce qui reste à faire, est de fortifier la constitution du sujet ; on y parviendra sur-tout par une diète convenable, & par les bains froids. Mais je dois observer que le bain froid est le dernier moyen curatif qu'on doit prescrire. Comme il est très-fortifiant, & qu'il produit des effets subits, on ne doit jamais y mettre le malade qu'il n'y ait été bien préparé, c'est-à-dire, que quand les premières voies sont totalement nettoyées, les selles devenues naturelles, & que la fièvre hectique est ou totalement, ou presque entièrement passée. D'abord on ne baignera les enfans qu'une fois par jour, pendant les deux ou trois premiers jours, & l'on fera bien attention à l'effet qui en résulte. Si l'enfant, au sortir du bain, & après avoir été essuyé, paroît avoir chaud, & que le reste du jour on le voie gai, animé, on peut être sûr que le bain lui est utile. Ainsi, l'on continuera le bain tous les matins, pendant dix jours, ou même quinze : on le réitérera plus long-tems, si on le juge à propos.

» Si au contraire on s'apperçoit que l'enfant soit tout tremblant & abattu, on ne recommencera pas ; car c'est un signe que le bain ne lui va pas. J'ai des preuves que le bain continué, dans ces cas-ci, est devenu préjudiciable, au lieu de devenir utile, lorsqu'on s'obstina à le continuer, dans l'espérance de mieux.

» Pendant tout le tems qu'on fera prendre le bain, on

autre chose ; mais il ne faut pas en venir là pendant l'hiver , ni sans purgatif préalable. Après le

» aura soin de tenir le ventre un peu libre. Si l'enfant
» devient resserré , que ses selles soient fétides , ou qu'il
» soit pris de quelque fièvre pendant la nuit , il faut cesser
» les bains , donner un purgatif , & ce qui convient pour
» lever les obstacles qui s'opposent à l'usage du bain.

» J'ai aussi vu des enfans si effrayés du bain froid , qu'il
» n'est pas sûr de le hasarder opiniâtrement avec eux , de
» crainte de les faire tomber en convulsion. En pareil cas ,
» il faut renoncer à la pratique précédente , & terminer
» la cure par le quinquina , donné à la dose d'une , deux ,
» trois cuillerées , ou même plus , en décoction ou infusion ; on y ajoutera même , si l'on veut , un peu de
» syrop d'écorce d'orange , ou autre chose semblable : on
» réitérera l'une ou l'autre de ces doses deux ou trois
» fois par jour , en prenant garde à l'effet que cela produit ,
» c'est-à-dire , qu'on verra si l'enfant prend de la gaieté ,
» se ranime , s'il a bon appétit : alors on continuera jusqu'à l'entier rétablissement des forces. Si au contraire
» l'enfant devient sombre , indolent , & que son appétit
» tombe , il faut renoncer au quinquina : si d'un autre côté
» le quinquina le resserroit , on y ajouteroit une dose
» suffisante de rhubarbe , ou de tartre soluble , ou de syrop
» solutif de roses.

» Il faut bien se garder d'administrer le quinquina trop
» tôt ; l'estomac & les intestins doivent auparavant avoir
» été bien nettoyés , les selles être devenues naturelles ,
» tant pour la couleur que pour l'odeur. S'il y avoit même
» un retour de fièvre pendant l'usage du quinquina , il

bain , on le frottera avec de la flanelle & quelque poudre aromatique , particulièrement fur le dos ,

» faudroit encore le quitter ; mais ceci n'arrivera que très-
» rarement , & par un rhume qu'aura gagné l'enfant exposé
» au froid , ou par la récédive des faletés intestinales. J'ai
» vu , en pareil cas , le quinquina faire beaucoup de mal ,
» sur-tout quand le ventre est resserré.

» Mais s'il y a des enfans qui se refusent à l'usage des
» bains , il en est peut-être encore plus qui se refusent à celui
» du quinquina. Pour terminer la cure , j'emploie les mar-
» tiaux. Le vin chalibé est en général aussi utile que
» tout autre remède de cette classe , & se prend aisé-
» ment : je commence par dix , quinze , vingt ou vingt-
» cinq gouttes , selon l'âge de l'enfant , & deux fois par
» jour , savoir , moitié à midi , & autant l'après-midi.
» J'augmente peu-à-peu la dose , jusqu'à trente , quarante
» gouttes ou plus , ayant soin de tenir le ventre libre. Si
» j'apperçois quelque chaleur fébrile pendant l'usage de ce
» remède , je le quitte jusqu'à ce que cet inconvénient
» ait cessé.

» J'observerai cependant que si la fièvre , qui accom-
» pagne le rachitis , a totalement cessé , l'enfant reprendra
» des forces sans le secours de remèdes fortifiants , au moins
» en général , pourvu qu'on suive strictement la diète
» prescrite à l'article de la fièvre hectique ; que l'enfant
» soit tenu dans un air sec , qu'il couche dans une chambre
» bien aérée , sur un matelas dur , au lieu de lit de plume ;
» on le frottera modérément , deux ou trois fois par jour ;
» ou au moins , soir & matin , par tout le corps. Si les
» mères ou les nourrices étoient plus attentives à faire

le ventre ; & par ce moyen , on parviendra à le fortifier : outre cela , on pourra lui faire prendre une infusion froide de quinquina , ou de petites doses de fleurs martiales. Mais une bonne diète & l'exercice font de la plus grande conséquence ; & si l'on y persévère comme il faut , on verra souvent des cures étonnantes. *Sæpè pertinacia juvenantis , malum corporis vincit* , dit Celse. L. 3 , c. 12.

» ces frictions , de tems en tems (*sur-tout avec un peu de*
 » *sel en poudre très-fine*) , depuis la naissance de l'enfant
 » jusqu'à deux ou trois ans , & à lui donner tout l'exer-
 » cice dont il est susceptible , ce seroit un moyen de pré-
 » venir plus facilement la maladie dont il s'agit , & plusieurs
 » autres , que par toute autre chose que l'on puisse faire.
 » Ce défaut d'attention , & le peu de soin qu'on a de
 » tenir les enfans secs & nets , sont en général la cause
 » la plus fréquente de cette maladie ».

Je vois , avec étonnement , que M. Hamilton ne soit pas partisan de ces exercices de l'enfance ; & cela , parce que les enfans passent naturellement les premiers mois de leur existence dans le sommeil. Les petits des autres animaux dorment aussi très-souvent , & long-tems , proportionnément à leurs espèces ; mais cela ne prouve point le désavantage de l'exercice.



CHAPITRE XXII.

De la Coqueluche.

LA coqueluche est une maladie que les Ecrivains des âges précédens n'ont pas bien discernée. Astruc paroît être un des premiers qui laissèrent de côté les remèdes huileux & pectoraux, que quelques Médecins ont voulu rappeler depuis dans la pratique : mais Astruc conseilloit ici la saignée avec trop peu de réserve.

Cette maladie nous prouve encore combien l'on a tort de confier les enfans malades à des gens peu instruits dans l'art de les guérir. Des soins, & le fréquent changement d'air, dit-on, sont tout ce qu'il (1) faut pour cette maladie : mais jamais, peut-être, cette maxime n'a été plus mal appliquée. Je fais que quelquefois on voit une espèce de coqueluche modérée, comme dans toutes les autres maladies, il s'en trouve

(1) M. Armstrong attribue aussi les suites fâcheuses de cette maladie à l'idée que des gens distingués en ont, & qui prétendent que le mal est au-dessus de toutes les ressources de l'art; tandis que d'autres ont une confiance aveugle sur de prétendus spécifiques, & négligent, par ce funeste préjugé, un traitement méthodique, p. 114.

d'une espèce assez benigne ; & que cette coqueluche exige peu de remèdes : c'est aussi, dans de pareilles circonstances , que les femmes & les nourrices acquièrent tout leur crédit. Quoi qu'il en soit, j'ose assurer qu'entre toutes les maladies des enfans que je connois, il n'y en a pas où les ressources de la Médecine soient plus manifestement utiles que dans une coqueluche opiniâtre.

Cette maladie est certainement très-contagieuse, & une de celles qu'on n'a jamais deux (1) fois. Elle commence d'ordinaire comme la toux, présente d'abord les symptômes d'un rhume ; mais devient infiniment plus sérieuse dans ses progrès. Les accès de la toux sont accompagnés d'un cri particulier, très-connu de ceux qui ont eu occasion de voir des enfans dans cet état. Ce cri douloureux, qui affecte si vivement ceux qui l'entendent, rend cette maladie une des plus affligeantes dont les enfans puissent être atteints. Dans les accès, la pituite leur sort abondamment par les yeux, les narines, la bouche ; ils rejettent, avec des phlegmes glaireux, & souvent en grande quantité, les alimens qu'ils ont pris : dans les

(1) D'autres l'ont dit, cela est-il bien prouvé ? Je ne le crois pas. J'ai traité de la coqueluche plusieurs enfans qui l'ont eu quatre & cinq fois.

intervalles des accès ils paroissent assez bien en général, & mangent de bon appétit. Ce sont-là les symptomes ordinaires : mais lorsque le mal s'aggrave, & a continué quelque tems, l'enfant paroît comme étranglé à chaque accès ; le visage, le cou deviennent livides, & sont dans cet état jusqu'à ce que l'enfant, par un effort violent, recouvre la respiration : quelquefois même le sang sort par le nez, la bouche & la gorge. Si néanmoins la maladie est prise à tems, & bien traitée, rarement elle devient mortelle, sinon pour les enfans très-jeunes.

Le docteur Armstrong recommande le vin antimonié comme (1) le remède propre & unique,

(1) On peut excuser dans M. Underwood son extrême vivacité, en faveur de son zèle pour le bien de l'humanité ; mais je ne saurois lui passer de faire des reproches, sans raison. M. Armstrong ne parle point-là de *vin antimonié*, mais de sa *solution de tartre stibié*. Bien éloigné de la donner comme spécifique, voici ce qu'il dit : « Dans » mon Traité des maladies les plus fatales aux enfans, » publié en 1767, j'ai dit que j'avois trouvé la solution » d'antimoine très-utile pour la coqueluche. L'expérience » que j'en avois me fit dire que, si elle étoit administrée » à tems, elle empêchoit souvent cette maladie opiniâtre » d'arriver à un tel degré de force, ou de continuer aussi » long-tems. Depuis ce tems-là, j'ai vu, avec plaisir, que » la pratique actuelle étoit de donner souvent un vomitif » antimonial dans cette maladie, non-seulement pour faire

non-seulement de cette maladie , mais même de presque toutes celles des enfans. Quoique ce

» évacuer les phlegmes qui irritent la toux , mais aussi pour
» abattre la fièvre , lorsqu'il y en a ; effet pour lequel les
» vomitifs de cette classe sont recommandés avec raison.

» Néanmoins *il ne faut pas se fier à ces seuls remèdes ,*
» quelque soulagement qu'ils apportent à la maladie , lorsqu'ils sont ordonnés à propos. *Il n'y a même aucun spécifique connu , capable de la dompter* » , dit M. Armstrong.

Comment donc M. Underwood a-t-il pu se tromper à ce point , & être si injuste ? Mais suivons M. Armstrong : les détails qu'il donne sur la cure de cette maladie sont dignes d'être mieux connus que par le dire de M. Underwood.

« Pendant les trois premières années de l'établissement
» de l'hôpital des pauvres enfans , j'ai traité cent quatre-
» vingt-seize enfans dans cette maladie , & je n'en ai
» perdu qu'un. Depuis le 24 avril 1769 jusqu'en 1777 ,
» j'en ai traité sept cents trente-deux , sur lesquels il en
» mourut vingt.

» Le docteur Butter publia , en 1772 , sa méthode de
» traiter la coqueluche , & recommanda l'extrait de ciguë
» comme le vrai spécifique : il disoit l'écrire d'après l'expérience de nombre de cas , où il l'avoit employé avec
» plus de succès que les autres remèdes. Je voulus l'essayer ;
» mais je ne trouvai pas qu'il fût aussi avantageux que
» ce docteur l'avoit dit. Cependant , cet extrait me parut
» rendre la maladie moins longue , en nombre de cas :
» les Parens me disoient que leurs enfans s'en trouvoient
» très-bien. S'ils interrompoient ce remède , soit par négligence , soit parce qu'ils étoient trop éloignés de la
» ville , dans la province , la toux devenoit plus forte en

remède soit utile en général, on peut réduire cette assertion à ceci : savoir, que les vomitifs

» peu de jours, & se calmoit dès qu'on reprenoit le médicament. De trois cens cinquante enfans traités avec ce remède, il en mourut dix-sept, dont neuf étoient affectés de maux dont ils seroient morts tôt ou tard ; savoir, d'anciennes convulsions, de fièvres hectiques invétérées, d'éruptions de mauvais caractère, avec phthisie, crachement & vomissement de sang, ou dont la coqueluche avoit été trop long-tems négligée, avant qu'ils fussent amenés à l'hôpital.

« J'ai communément ordonné ce remède dans la forme qui suit :

Recette.

℥ d'Extrait de ciguë, quinze grains ;
 d'Eau pure, } de chaque, quatre
 de Menthe poivrée simple, } onces.
 de Sucre blanc, quantité suffisante pour une saveur agréable.

» *Mélez bien.* La dose est une très-petite cuillerée pour un enfant de six mois, toutes les quatre heures ; on l'augmente par degrés, jusqu'à plein une cuiller à bouche, si elle ne cause pas de nausées, ni de trouble aux intestins : ce qui arrive rarement, en l'administrant de cette manière. J'en ordonnai, pour un enfant d'un an, plein trois cuillers à café d'abord, & j'en augmentai la dose par degrés, à la quantité d'une cuillerée & demie ordinaire. Si l'enfant avoit deux ans, je commençai par une cuillerée ordinaire, augmentant par degrés jusqu'au double, en une fois ; & ainsi de plus en plus, selon l'âge & la force de l'enfant.

& de doux laxatifs font utiles dans le traitement de cette maladie : or, tous les Praticiens font

» Dès que la fièvre qui accompagnoit la toux se trouva
 » considérablement diminuée, ou même devenue inter-
 » mittente, j'eus recours, pendant quelque tems, à une
 » autre méthode, dont voici les détails.

» Deux ans environ après la publication de l'Ouvrage
 » du docteur Butter, le docteur J. Coakley Lettsom,
 » Médecin de l'hôpital-général de Londres, publia aussi
 » ses Mémoires de Médecine, relativement à cet hôpital.
 » En traitant de la coqueluche, il rejetta la méthode du
 » docteur Butter; mais sans l'avoir essayée, comme il en
 » convient. Le remède qu'il ordonne est composé d'une
 » teinture ou infusion de quinquina, de l'élixir sudorifique
 » de l'hôpital-général, & d'une teinture de cantharides.
 » Cet élixir sudorifique est presque le même que l'élixir
 » parégorique du Dispensaire de Londres. Il y a seule-
 » ment le double d'opium, d'huile d'anis, outre l'addition
 » de certaine dose d'ipécacuanha, de baume de tolu &
 » de safran. Le voici :

Recette.

℥ d'Ipécacuanha,	}	de chaque, <i>demi-once.</i>
de Baume de tolu,		
de Fleurs de Benjoin,	}	de chaque, <i>deux dragmes.</i>
de Colature d'opium,		
de Safran,		
de Camphre, <i>quatre scrupules;</i>		
d'Huile essentielle d'anis, <i>une dragme;</i>		
d'Esprit de vin rectifié, <i>deux livres</i> (de douze onces chaque).		

» Faites digérer & passer le tout. Il y a dans cet élixir
 d'accord

d'accord sur cet article ; mais il n'est pas moins vrai qu'il y a encore d'autres remèdes égalemen

» deux grains d'opium par demi-once. Il ordonne cette
 » dose-ci pour un enfant de quatre ans & demi.

Recette.

℥ d'Infusion spiritueuse de quinquina, *une once* ;
 d'Elixir sudorifique, *deux dragmes* ;
 de Teinture de cantharides, *deux scrupules*.

» *Mélez.* Pour en faire prendre deux dragmes trois fois
 » pendant le jour.
 » Pour un enfant de trois ans, il prescrit la mixture
 » suivante :

Recette.

de Décoction de quinquina, *six onces* ;
 d'Elixir sudorifique, *trois dragmes* ;
 de Teinture de cantharides, *une dragme*.

» *Mélez.* Pour en faire prendre une demi-once trois
 » fois pendant le jour.
 » J'ai pris ces deux exemples pour montrer la méthode
 » générale de ce Médecin à ceux qui n'ont pas lu son
 » Ouvrage. J'ai essayé le remède sur cent quatre-vingt-
 » huit enfans, dont plusieurs sont encore soumis au trai-
 » tement. Quoique je le regarde comme préférable à la
 » ciguë pour cette maladie, lorsque la fièvre qui l'accom-
 » pagne d'abord est devenue remittente, ou intermittente ;
 » j'observe cependant, qu'en nombre de cas, il ne termine
 » pas la maladie aussi vite que je l'attendois des détails
 » du docteur Lettsom. Mais je trouve qu'avec cette mé-
 » thode, ou avec celle du docteur Butter, la solution

utiles , & même souvent indispensables , si l'on ne veut pas laisser l'enfant périr suffoqué dans

» antimoniale est nécessaire pour abréger la cure , chasser les
» phlegmes , & abattre la fièvre. Cet émétique doit être
» donné , selon moi , une fois par jour , vers cinq heures
» du soir , à dose suffisante , pour opérer deux ou trois
» fois. L'estomac est alors *moins vuide* , soutient mieux
» l'effet du médicament , & l'enfant en dort mieux. J'ob-
» serverai encore ici que la qualité anodyne de ce vomitif
» est assurément aussi utile dans ces circonstances que
» je l'ai déjà dit pour d'autres ».

J'ajouterai que c'est avec cette même précaution que les Anciens administroient leur ellébore , dont la préparation n'étoit bien connue que dans deux ou trois villes de la Grèce : ils faisoient toujours prendre quelque aliment avant le purgatif , afin que le médicament affectât moins l'estomac. C'est ce qu'on voit dans les aphorismes & dans d'autres ouvrages attribués à Hippocrate. Il ne nous reste rien sur ces préparations anciennes de l'ellébore , dont Strabon dit deux mots. Le fragment très-ancien , qui se trouve dans Heurnius , n'apprend rien ; mais je ne doute pas que l'ellébore ne devînt un spécifique plus avantageux que tout autre vomitif , en bien des circonstances , si on en faisoit des préparations convenables : l'ellébore n'a en soi rien de plus dangereux que tous les autres vomitifs & purgatifs. Des pâtres & des campagnards se sont accoutumés à en manger librement , sans aucun inconvénient. Voyez le petit Ouvrage sur *la Lactation* , de M. Baldini. Mais suivons M. Armstrong.

« Il y a quelques années que j'eus occasion d'employer

l'un ou l'autre accès , ou tomber dans le dépérissement, à la suite des dérangemens qu'éprouvent

» la solution d'antimoine , & des vomitifs composés d'infusion vineuse d'ipécacuanha , & d'oxymel scillitique , pour un enfant de huit ans , pris de cette maladie. Quoique ces derniers vomitifs parussent bien dégager l'estomac des phlegmes qui le molestoient , ils n'avoient pas autant d'efficacité sur la toux que la solution antimoniale , & l'enfant ne transpiroit pas non plus autant après leur effet. Je les réitérai cependant : mais l'effet heureux fut toujours celui du vomitif antimonial.

» J'ai employé pendant dix - huit ans la solution antimoniale avec de très-heureux succès. Elle est même , depuis ce tems-là , devenue d'un usage presque général parmi nous , comme je l'ai dit. Mais j'observerai que quand la violence de la toux a cessé , il suffit d'administrer ce remède une ou deux fois par semaine , selon que les phlegmes s'amassent plus ou moins : ce qu'on peut aisément appercevoir par la quantité que l'enfant en rejette , & par le râle qu'il fait entendre entre les paroxysmes.

» Mais voici la méthode que j'ai adoptée depuis quelque tems pour traiter cette maladie.

» Si la fièvre est forte , & l'enfant d'un tempérament sanguin , j'ordonne une saignée : s'il est resserré , j'ordonne un lavement rafraîchissant & quelques doux purgatifs , pour tenir le ventre libre ; savoir , une petite dose de manne , ou de magnésie & de rhubarbe , ou de calomel , qu'on administre au besoin. J'ordonne l'extrait de ciguë selon les vues du docteur Butter. Aussi.

les poumons , par des secouffes réitérées d'une pareille violence.

» tôt que j'apperçois une remittance manifeste , ou une
 » intermittence dans la fièvre , j'ai recours à la teinture
 » ou à la décoction de quinquina , à l'élixir parégorique ,
 » mais à dose double de l'élixir sudorifique , ordonné par
 » le docteur Lettsom , à la teinture de cantharides ; & je
 » continue ainsi , selon le besoin & les circonstances , jus-
 » qu'à la fin de la maladie : je tiens le ventre un peu libre.
 » Si les phlegmes causent du trouble , ou si le malade a
 » de la fièvre pendant la nuit , j'ordonne la solution anti-
 » moniale le soir.

» Lorsque l'enfant a six ou sept mois , & que des vers
 » ou des saletés dans les intestins causent du trouble , je
 » préfère le calomel , comme laxatif , à tout autre médi-
 » cament , le donnant dans la nuit , pour procurer deux
 » ou trois selles le jour suivant. Pendant toute la cure ,
 » j'ai la plus grande attention à la diète , défendant toute
 » viande , le poisson , même le bouillon de viande , si l'en-
 » fant a de la fièvre pendant la nuit. Je permets un peu
 » de sagou , de panade très-délayée , aux enfans qui tettent ;
 » ou qui sont encore très-jeunes : la diète sera plus substan-
 » tielle pour les plus âgés ; c'est au Médecin à régler cet
 » article : il défendra sur-tout les pâtisseries , les gelées
 » de viande , même celle de corne de cerf. Des fruits
 » cuits , quelques gelées de groseille & autres choses sem-
 » blables , du pain émié & jetté dans du lait chaud ne
 » nuira pas , si l'enfant a très-peu de fièvre , & qu'il aime
 » cet aliment , ou s'en accommode bien ordinairement. Pour
 » aider la digestion , il faut y joindre un peu de savon

On fera convaincu de ce que je dis , en réfléchissant mûrement sur l'histoire de la maladie ,

» amygdalin : celui de la pharmacopée de Londres est préférable , étant fait avec de l'huile d'amandes douces. On en jette gros comme une noisette dans une pinte de lait (mesure à vin , & chopine de Paris) , avec assez de sucre pour en masquer la saveur désagréable. Pour boisson , on donnera une infusion de *malt* , ou une décoction de pommes de la saison , de l'eau d'orge , une infusion de baume , d'hysope , ou de marrube blanc , si l'on peut en faire prendre à l'enfant.

» L'enfant ne doit jamais manger que très-modérément chaque fois. Rien de si pernicieux que trop d'alimens dans une toux. J'en ai vu un triste exemple dans un enfant de deux ans , qui fut ainsi la victime de l'imprudence de ses parens ».

L'auteur rapporte le cas en détail , & ajoute : « quelque avantage que plusieurs de ces malades aient tiré du changement d'air dans cette toux opiniâtre , il est très-vrai que d'autres n'en ont rien éprouvé d'avantageux ».

Après ces détails , que je ne pouvois omettre , voulant procurer aux lecteurs plus de théorie sur la cure de cette maladie , croira-t-on que M. Armstrong s'en tienne à son vin antimonié , dont il ne parle même pas dans tout le chapitre. M. Underwood devoit au moins nous donner une idée des théories qu'il rejette , quoique confirmées par une aussi longue & aussi heureuse pratique que celle de M. Armstrong , à qui il doit toutes les vues curatives qu'il présente sur cet objet. On sait que cette maladie épuise quelquefois toutes les ressources de l'art. Il est donc utile

telle que je l'ai détaillée; & l'on verra que ces différens symptomes exigent souvent le traitement le plus varié. Si la respiration est difficile, il faut un vésicatoire, dont on entretiendra l'écoulement pendant deux ou trois semaines, en cas que l'enfant ne soit pas très-jeune. Lorsque la face est très-livide & bouffie durant les accès de la toux, ou que le sang sort de quelque vaisseau, ou que le malade est pléthorique, & âgé de plus de deux ou trois ans, ou brûlant dans les intervalles des paroxysmes, on lui tirera un peu de sang: ce qui est quelquefois d'un avantage inexprimable, & on lui fera prendre quelque potion saline toutes les six ou huit heures, jusqu'à ce que la fièvre disparoisse.

Cependant il faut observer que si ces symptomes-là ne se présentent point, on ne doit pas saigner, au moins en général; car la saignée tendroit plutôt à prolonger la maladie, en augmentant la disposition aux spasmes, & en affoiblissant le malade.

Si l'on apperçoit une disposition au vomissement, il faut la soutenir, à moins que les

de connoître les différentes méthodes: ce qui ne fait pas de bien à l'un peut réussir sur un autre. *Quænam similiter aut dissimiliter se habeant videndum.* Hippocr. *Offic. medic.*

phlegmes ne soient rejettés avec facilité à chaque accès de la toux. En ce cas-ci, la nature paroît être en état de se débarrasser elle-même; il suffira donc souvent de tenir le ventre libre avec les laxatifs les plus doux. Malgré cela, il est rare, excepté dans les enfans à la mamelle, que l'on n'ait pas besoin de donner l'un ou l'autre vomitif au commencement de la maladie. En effet, la maladie ne demande fort souvent aucun autre moyen curatif; car le vomitif tient aussi en même tems le ventre libre : ce à quoi l'on doit toujours tendre, sans affoiblir le malade.

Pour cet effet le vin antimonié fera peut-être aussi convenable qu'aucun autre, quand il répond aux vues curatives; mais l'effet en est moins certain que celui du tartre stibié, & il n'a point la même efficacité. Deux grains de tartre stibié dans deux onces d'eau avec l'addition d'un peu de sucre font un médicament que les enfans prennent sans aucune difficulté : on leur en donne une ou deux fois plein une cuiller à café à l'âge d'un an (en variant la dose selon l'âge); ce qui agira avec assez d'énergie. On attendra que le malade soit à jeun, & on réitérera la dose chaque jour le matin, conformément à la force de l'enfant & à la violence de la maladie. Si la toux étoit plus violente dans un tems que dans l'autre, on donnera le vomitif un peu avant le paroxysme.

Il est encore un autre procédé , & peut-être plus avantageux en certains cas ; c'est de donner, sur-tout aux enfans très-jeunes , du tartre stibié à plus petites doses , en y joignant quelques grains de magnésie , ou de la poudre testacée , selon l'état des intestins , trois ou quatre fois par jour. On tâchera de tenir par ce moyen l'estomac dans un état d'assez grande irritabilité , pour déterminer l'envie de vomir à chaque paroxysme de la toux. Mais de quelque manière que ce médicament soit administré , il ne rendra (1) aucun service s'il ne fait pas vomir. Ainsi il faut le donner à une dose proportionnée à la force rénitente de l'estomac ; or , elle varie beaucoup , non-seulement dans les différens âges , mais encore dans les enfans de même âge , & de constitution qui paroîtroit la même. Si le tartre stibié a quelque avantage sur le vin antimonié , il en a encore beaucoup plus sur les autres vomitifs que j'ai eu occasion d'employer. L'ipécacuanha & l'oxymel scillitique sont très-désagréables pour les enfans ; l'effet du dernier est même fort incertain.

Le plan que je viens de donner pour le traitement , est celui qu'il faut suivre en général pour les coqueluches ordinaires ; mais , comme je l'ai dit , il y a plusieurs cas où il sera nécessaire

(1) Je pense bien autrement.

d'employer d'autres moyens , & où il faut toute l'expérience de l'homme le plus éclairé. La toux , par exemple , augmentera quelquefois de jour en jour , & même pendant plusieurs semaines de suite ; de sorte que la suffocation deviendra très-alarmanche. En pareille cas le lait de gomme ammoniac de la pharmacopée de Londres , & sur-tout l'assafætida deviennent des remèdes quelquefois triomphans. Quelque nauséabonds que ces remèdes paroissent , nombre d'enfans s'en accommoderont assez bien , pour le peu de tems qu'il est besoin d'en faire usage. Si les enfans s'y refusent , on les leur administrra en lavement , en les dissolvant dans deux ou trois cuillerées d'eau de menthe aquatique , ou de pouliot vulgaire , ou simplement dans l'eau.

Néanmoins ces médicamens ne conviendroient pas dans l'état avancé de la maladie , lorsqu'elle est accompagnée de chaleur hectique , d'hémorrhagie , ou de quelque autre symptome phthifique. Il faut être également attentif à l'usage du quinquina. Lorsqu'on ne remarque pas ces symptômes , & que l'estomac & les intestins ont été bien purgés , cette écorce devient souvent très-utile au dernier période de la maladie , quand l'enfant a été épuisé par la longueur du mal. C'est selon le même plan que le camphre & le castoreum sont fréquemment utiles avec l'assafætida , & ont

l'avantage d'être moins dégoûtans ; mais aussi me paroissent-ils moins efficaces.

Je ne parlerai pas ici des cantharides , quoique fortement recommandés par quelques écrivains ; car jamais je n'en ai fait l'expérience ; d'ailleurs je ne vois pas trop la raison par laquelle on seroit obligé d'en essayer l'efficacité.

Il fera quelquefois très-utile de frotter le creux des mains & la plante des pieds avec l'esprit volatil aromatique , à plusieurs reprises pendant la journée , ou même l'épine du dos & le creux de l'estomac avec l'huile de musc ou d'ambre. Cependant , l'odeur de cette dernière étant très-désagréable , on peut s'en dispenser lorsque les spasmes ne sont pas extrêmement forts. S'ils sont tels , & le cas urgent par conséquent , cette huile prise , sur-tout intérieurement , deviendra de la plus grande utilité. Les enfans âgés de trois ou quatre ans en prendront quelques gouttes sans répugnance , ou bien on la leur donnera dans une cuiller , mêlée avec du sucre candi brun. J'en ai vu de cette manière les avantages les plus marqués que jamais on puisse attendre d'aucun autre médicament. Ma petite-fille attaquée de la coqueluche la plus violente que j'aie jamais vue , prit de cette huile , & aussi-tôt la maladie changea en mieux. De sorte que , depuis cet instant la maladie ne fut plus alarmante , ni la cure embarrassante.

J'avois effayé auparavant tous les autres médicamens fans succès.

Mais il arrive souvent que le meilleur antispasmodique dans cette maladie, comme dans les autres, est l'opium. Dans ces vues, deux ou trois gouttes de laudanum, & pour les enfans plus jeunes, plein une petite cuiller à café de syrop diacode; ou pour les plus âgés, les pillules de styrax, depuis cinq jusqu'à dix grains, prises en allant au lit, calmeront la toux, éloigneront la suffocation pendant leur opération, procureront quelque repos au malade, lui donneront lieu de reprendre des forces. En nombre de cas elles semblent opérer d'une manière insensible sur la nature même de la maladie.

C'est sans doute par cette raison que la ciguë eut autrefois quelque crédit, mais je pense qu'elle ne peut être employée que comme anodyne. Malgré cela, ce médicament a fait beaucoup de mal à la suite des fortes recommandations du docteur Butter. J'ai vu des gens se reposer entièrement sur ce remède dans des cas très-dangereux, à l'exclusion de tous les autres médicamens qui étoient manifestement indiqués, & les malades s'en sont très-mal trouvés.

Si l'on soupçonne quelque obstruction dans les poumons, on appliquera un vésicatoire, & l'on emploiera de doux remèdes désobstructifs; mais

à ce période la cure doit s'effectuer avec une diète végétale & laiteuse, sur-tout avec le lait d'ânesse, l'air pur & de doux exercices.

Quelquefois la toux disparoît pour une semaine & même plus ; mais pour revenir avec beaucoup de violence, sur-tout si l'enfant est pris d'un rhume. Alors il suffit d'une ou deux purgations , d'un vomitif , & de s'abstenir d'alimens lourds. En général la toux disparoîtra bientôt. Si l'on néglige ces précautions, la toux durera quelquefois fort long-tems.

La seule chose dont il me reste à parler est la diète ou le régime. Quant aux enfans de cinq ou six ans, on leur donnera quelque chose de plus que du lait & des bouillons ; ces deux alimens digèrent aisément chez eux , & leur fourniront plus de bonne nourriture que tout autre ; l'estomac s'en accommodera mieux que des poudings , des pâtisseries qui sont toujours extrêmement préjudiciables aux enfans dans ces circonstances.

Je fais que les vieilles femmes qui soignent les enfans, objectent que le lait produit des phlegmes ; mais, c'est une étrange méprise contre laquelle on ne sauroit trop s'élever. Je n'ignore pas non plus que des Médecins de certaine classe ont pensé comme ces femmes : quoi qu'il en soit , l'objection est trop peu réfléchie & trop peu sentée pour la croire digne d'être réfutée.

Néanmoins , si le lait cailloit trop précipitamment dans l'estomac , on y joindroit un peu de sel commun ou de tems en tems une légère dose de poudre testacée. Si l'on peut avoir du lait d'ânesse , on le substituera au lait de vache. Ces légers alimens passent promptement par l'estomac, ou s'ils sont rejetés par les efforts de la toux , même cinquante fois par jour , comme je l'ai vu dans un enfant de quatre à cinq ans, il faut en donner d'autre sur le champ : l'enfant le prendra toujours avec avidité & sera mieux soutenu, en lui en faisant boire plein une tasse à café chaque fois , qu'une plus grande quantité. Si l'enfant est altéré, il prendra volontiers , & avec avantage , de l'eau dans laquelle on aura fait bouillir une pomme, ou de l'eau panée avec une tranche de pain rôti, & autres boissons légères.

Les enfans traités de cette manière se tireront de leur mauvais état en peu de tems, si la maladie n'est pas trop violente : & si elle l'est, ils lutteront avec succès contre les accès de la maladie dans ses différens périodes, sans perdre considérablement de leurs forces. Un doux exercice , l'air de la campagne les leur rendront bientôt ; je ne cesse de le dire , l'air pur est le meilleur restaurant après toute espèce de maladie.



CHAPITRE XXIII.

*De l'Asthme aigu , ou Croup , ou Esquinancie
membraneuse.*

LE croup , que j'appellerai *asthme aigu* , est une maladie analogue en quelque sorte à la précédente. Les enfans seuls y sont sujets; c'est pourquoi on l'appelle *asthme* (1) *spasmodique* des enfans.

(1) Cette dénomination d'*asthme aigu* , ou d'*asthme spasmodique* , est peu exacte , & ne présente aucune idée de la maladie. Elle est mieux nommée *esquinancie membraneuse*. Je n'y vois aucun rapport , ni dans les premiers symptômes , ni dans la suite du mal , ni dans la fin de la maladie , qui ne dure quelquefois que vingt-quatre ou trente heures , & tue le malade. Je vois , avec peine , cette erreur dans l'ouvrage de M. Underwood. L'auteur ne présente aucune observation capable de jeter un nouveau jour sur cette maladie , qui devient si promptement mortelle , & dont les ravages s'étendent de plus en plus dans le nord. Il avoit cependant les détails du docteur Home à sa disposition , en supposant qu'il ne voulût pas consulter les Médecins Suédois , qui en ont parlé depuis 1763. Roseen a mieux fait , il a réuni les observations du docteur Home à celles de ses compatriotes , & nous a donné à ce sujet des détails fort importants. Depuis que j'ai traduit cet Ouvrage Suédois , j'ai eu connoissance de

Rarement cette maladie attaque ceux qui sont arrivés à l'âge de dix ou douze ans. Les enfans nouvellement sevrés y sont particulièrement sujets. A cet âge elle est très-févere : le docteur Miller à qui je suis sur-tout redevable de ce que j'ai à dire sur ce sujet , observe qu'elle se manifeste fréquemment au printems & en automne , lorsque le tems est humide ou variable , & que le mercure baisse dans le baromètre.

Cette maladie résulte peut-être du relâchement des fibres de l'enfant , de l'abondance de cette pituite qui leur est naturelle , & d'une copieuse sécrétion des vaisseaux des bronches , du différent cours que prend le sang des enfans après leur naissance , & du changement de nourriture après le sevrage , tems où le nourrisson quitte le lait , qui est un aliment facilement assimilé aux humeurs pour en prendre d'autres qui engendrent quantité d'air dans les premières voies.

Les moyens préervatifs sont ici les mêmes que dans beaucoup d'autres maladies particulières à l'enfant. Si donc la laxité des fibres , la qualité des alimens , la foiblesse naturelle des organes de la digestion donnent lieu à la maladie , on tirera

plusieurs thèses ou dissertations sur le même sujet; mais je ne les ai plus sous la main : ainsi , je ne puis que me rappeler ce que j'en ai lu , & présenter Roseen dans le chapitre suivant.

aifément les indications des moyens , tant préfer-
vatifs que curatifs.

La nourriture fera de la digestion la plus facile,
& en même tems la plus nourrissante. On observera
une juſte proportion entre le lait & les bouillons
pris ſéparément , pour les enfans qui ſont très-
jeunes : quant aux plus âgés , on leur donnera des
alimens très - légers , & l'on fera attention à la
pureté de l'air , aux exercices proportionnés à
l'état , ſur-tout de leurs inteſtins, ou du ventre en
général.

Il paroît que cette maladie eſt ſpaſmodique de
ſa nature : ſes ſymptomes reſſemblent beaucoup
à ceux de l'*aſthme nerveux* ; mais elle diffère maté-
riellement de l'aſthme ſpaſmodique ordinaire des
adultes par l'eſpèce de bruit rauque de la respi-
ration, & par la violence des paroxyſmes. Malgré
cela elle ne laiſſe aucune indispoſition apparente,
ſinon une forte de ſtupidité, & un ſentiment de
crainte dans les enfans qui ſont déjà en état de
l'exprimer. Les accès ſe terminent ſouvent par un
éternument , une toux , ou un vomifſement , &
par des retours irréguliers. Elle eſt accompagnée
d'un pouls prompt , de respiration laborieufe , de
voix aiguë , ſtriduleuſe ; le viſage paroît animé &
bouffi , devient livide durant les paroxyſmes.

Elle a deux périodes principaux ; dans le der-
nier tous les traitemens ont été inutiles juſqu'ici ;
mais

mais l'art n'a jamais plus de succès que dans le premier. C'est ce que j'ai eu lieu de remarquer dans un de mes enfans qui fut presque guéri en deux jours.

Il paroît que l'affafétida est le remède souverain de cette maladie ; il faut l'administrer tant par la bouche que par le bas en lavement , selon que le mal le demande ; mais il faut s'y prendre avant que l'inflammation soit déterminée ; alors on emploiera ce remède à volonté. A la fin de la maladie , & pour prévenir toute rechûte , on administrera avec succès le quinquina ; il contribuera même à rétablir les forces du malade. On reprendra cependant l'affafétida , si l'on a lieu de craindre quelque symptôme d'asthme ; ce qui n'est pas rare. Si le malade éprouvoit deux rechûtes ou plus , par l'effet d'un air humide sur-tout , alors on pratiqueroit quelque décharge , soit par un vésicatoire , soit par un cautère , & on les continueroit pendant quelques mois au moins.

J'ai examiné la trachée après la mort d'un malade , & j'y ai trouvé les mêmes phénomènes que le docteur Millar a décrits ; elle étoit enduite d'une membrane visqueuse , qui bouchoit presque entièrement le conduit.

Addition. C'est une fluxion qui se jette alors sur la trachée , & particulièrement à la partie membraneuse qui sert de complément aux anneaux

imparfaits cartilagineux. Dans d'autres circonstances, cette fluxion se jette sur les intestins, la vessie : mais arrêtons-nous à celle de la trachée.

Il y a deux états dans cette maladie, l'état inflammatoire, & celui de suppuration. Ce premier état laisse encore quelque espoir, moyennant de prompts secours ; mais il n'y en a plus au second : la grande difficulté est de les différencier à tems. Voici les symptômes généraux. L'enfant sent d'abord une espèce de lassitude, a le regard sombre, un air comme triste & abattu : il sent une chaleur insolite, est quelquefois pris de toux, ou il n'en a pas encore à ce moment-ci. La respiration devient très-difficile, & l'enfant lève le menton pour tirer son haleine. La poitrine est ferrée, le devant du cou s'enfle, la voix devient rauque, dure & semblable, en quelque sorte, au son que rend le larynx d'un canard, qu'on a enlevé, & dans lequel on souffle par la trachée : Roseen la compare au cri du jeune coq. En touchant le devant de la gorge avec le bout du doigt, on sent une enflure molle, & qui cède à la pression. Dans les uns, le visage devient rouge & bouffi ; dans d'autres, livide : les yeux sont alors plus animés, quelquefois même larmoyans. Quelquefois la déglutition reste assez de tems très-facile, le plus souvent gênée, & promptement, Le pouls est fréquent, dur, à

proportion que la fièvre augmente. L'inflammation est presque alors à son plus haut période ; mais bientôt le pouls baisse , devient petit , fréquent , obscur , & enfin très-foible. La respiration est de plus en plus difficile & fréquente. Une agitation spasmodique , & même convulsive , survient ; tout se calme , & le malade meurt.

Dans quelques sujets , la maladie commence par une espèce de rhume de cerveau : le nez coule , le malade éternue , il a des vomissemens , la langue se couvre d'une peau blanche ; & les autres symptomes suivent plus ou moins régulièrement.

Tantôt la maladie prend par un assoupissement , un violent mal de tête ; le visage rougit : il survient des sueurs , un vomissement , un saignement de nez : tantôt c'est une gêne dans la gorge , qui en est le premier symptome , & décidément mortel , même en très-peu de tems. Elle commence aussi par un enrrouement , ou par un mal-aise & un vomissement , dans lequel on voit du sang. En nombre de cas , cette maladie parcourt ses périodes en deux jours , & en un jour & demi : ou plutôt la maladie est , pour ainsi dire , à son plus haut période , lorsque les sujets se sentent malades.

Ce qu'on trouve à l'ouverture des cadavres est une peau molle , blanche , livide , & même quelquefois avec des points ou des filamens sanguins

dans la trachée : elle s'étend dans plusieurs sujets , depuis le larynx jusques dans les bronches. Cette peau se forme à l'invasion de la fièvre , & me paroît être le produit d'une humeur catarrhale jettée sur la trachée , qu'elle obstrue enfin par son épaisissement , lorsqu'on n'a pas le tems d'y porter remède par la saignée , par des fumigations acidules de vinaigre & d'eau , où l'on jette un peu de camphre dissous dans l'esprit-de-vin. On a cru qu'elle pouvoit aussi résulter des reliquats de la petite-vérole , de la rougeole ; au moins on l'a soupçonné. Au reste , cette maladie a fait beaucoup de ravages en Suède il y a quatre ans. On a présumé qu'elle y avoit passé de l'Ecosse , où elle a été observée , dit-on , la première fois. Nombre d'enfans en ont été la victime : elle a même attaqué les Nègres : ce qu'on n'avoit pas encore remarqué. De la Suède elle a passé en Russie , suivant presque les mêmes parallèles : ce qui doit mériter l'attention des Médecins. Ce n'est pas que cette humeur , qui forme une couenne , soit un nouveau phénomène : les Chirurgiens du seizième siècle en ont fait mention.

Je ne puis passer ici sous silence l'idée de M. Hebenstreit le jeune , docteur en Médecine à Leipfick. Ce savant Médecin pense que cette maladie , extrêmement contagieuse , comme Roseen le prouve , ne se propage de plus en plus que

par l'usage où l'on est à présent de laisser aller les enfans très-jeunes avec la poitrine toute découverte, & les bras nuds. Cette réflexion m'a paru fort sensée. Voyez sa *Dissertation inaugurale*, intitulée *Curæ sanitatis publicæ exempla apud veteres*. Lipsiæ, 1783.

Roseen propose de faire attention aux circonstances suivantes, pour s'assurer de l'existence actuelle de la maladie, dans un sujet où on la soupçonne, sans avoir de signes suffisans.

- 1°. S'il court des maux de gorge;
- 2°. Si la température est humide & froide;
- 3°. Si l'enfant a eu, depuis peu, un rhume de long cours, une coqueluche, la rougeole, la petite-vérole;
- 4°. Si on lui sent une chaleur insolite, s'il a de la soif ou le visage bouffi. Pour être plus sûr, dit-il, on examinera;
- 5°. S'il y a de l'enflure à la partie antérieure de la gorge; si, en pressant, on produit une sensation douloureuse;
- 6°. Si l'enfant avale sans difficulté, & respire de même (signes équivoques d'abord);
- 7°. Si le pouls, étant d'abord fréquent, dur, fort, devient, quelques jours après, mou, foible & précipité;
- 8°. Si la toux, en cas qu'elle ait lieu, est précipitée & comme suffocante lors de l'invasion;

9°. Si la voix est enrouée, aiguë, grasse, au moins lorsque l'enfant touffe, crie ou appelle.

D'après ces détails, il est aisé de distinguer la maladie de l'esquinancie, & d'un mal de gorge gangréneux qui a fait, ces dernières années, des ravages en plusieurs parties de l'Europe. L'enflure dans celui-ci aboutit, & la suppuration finit par la gangrène, si l'on n'y porte un prompt remède; mais il attaque plutôt les adultes.

Quant à la méthode curative, ou il faut parvenir à arrêter la première attaque du mal, ou voir périr le sujet; car, il n'est pas possible d'espérer la résolution d'une pareille humeur, coagulée dans un conduit où le passage continu de l'air tend nécessairement à la sécher, & à la réduire en couenne. La saignée est ici indiquée, comme dans toutes les affections inflammatoires, & peut être réitérée au besoin tant que le pouls s'élève, & se soutient fort & dur. Après la saignée on emploiera les sangsues à la gorge. On appliquera après cela un vésicatoire à la nuque, proportionné à l'âge du sujet, qui peut être d'un an jusqu'à dix ou douze. On tâche d'introduire à l'entrée de la gorge, la vapeur acidule mentionnée, pour faciliter la toux, & empêcher la couenne de se former, en délayant l'humeur. On ne négligera pas les cataplasmes émolliens & discutifs sur la gorge, renouvelés

avant qu'ils puissent être froids. Dans un cas sans espoir, on hasarderoit un vomitif, pour secouer la trachée & la poitrine, mais au premier période, si l'on a lieu d'en espérer quelques succès; autrement, il est inutile, ou même mortel dans l'état de suppuration. Quoiqu'il faille ici tenir le ventre libre, les purgatifs ne sont d'aucune autre utilité. Tel est le traitement général qu'on a proposé, & suivi même avec quelques succès. On a aussi observé que la trachée est fort insensible dans ces cas-ci; on a demandé si en suscitant une toux fréquente par des fumigations stimulantes, on ne pouvoit pas espérer d'empêcher la couenne de se former?

J'ai cru devoir joindre cet extrait important à ce chapitre, pour ne pas mettre les lecteurs dans le cas de recourir à d'autres ouvrages. J'ai combiné quelques réflexions, que j'ai lues ailleurs que dans Roseen; car je n'ai jamais vu cette maladie. Outre qu'elle est très-contagieuse, elle est sujette aux récidives. Les anciens *Chirurgiens* qui avoient vu des *adultes* expectorer cette membrane, n'observèrent cependant pas qu'elle fût si dangereuse.

L'auteur recommande l'assafétida, & autres remèdes qu'on emploiera selon ses vues; mais il ne me paroît avoir qu'une connoissance peu exacte de la maladie.

CHAPITRE XXIV.

Des Ecouelles.

CETTE maladie , qui est , dans son principe (1), une affection des glandes , attaque dans ses pro-

(1) L'auteur suit ici M. Armstrong dans le détail des causes & des symptômes , en ajoutant quelques bonnes réflexions que ce docteur n'avoit pas faites. J'ajouterai que si ce mal reparoit quelquefois avec violence dans l'un ou l'autre individu , après deux ou trois générations , il n'est pas moins formidable , lorsqu'il reparoit compliqué avec le virus rachitique. J'en ai produit un exemple dans Roseen. Celse avoit très-bien observé que ce mal reparoit le plus souvent après l'usage même des médicamens , & à côté des cicatrices. *Liv. 5 , chap. 28.* M. Armstrong dit qu'il ne peut pas se flatter d'avoir fait quelques cures notables dans les différens cas scrophuleux qu'il a traités ; quoiqu'il ait eu quelques succès , lorsque la maladie n'étoit pas encore ancienne. Sa méthode curative est en général suivie par notre auteur : mais j'ose assurer que quand ce virus s'est une fois manifesté dans un sujet , à certain degré , il est impossible de l'y détruire radicalement , sur-tout chez les femmes , & chez les hommes qui mènent une vie sédentaire. Un homme , avec qui j'ai été très-lié , avoit eu , dans son enfance , les glandes sublinguales & maxillaires tuméfiées. Deux de celles-ci avoient abouti , & s'étoient guéries avec des fondans , disoit-on : les autres s'étoient

grès la membrane adipeuse, les muscles, les tendons, & même les os, particulièrement les

diffipées : de sa vie il n'en avoit éprouvé de récidive. Deux de ses enfans furent attaqués, l'un à deux ans, l'autre à quatre & demi, du même virus scrophuleux; &, plus incommodés que lui, ils moururent jeunes. J'ai fait prendre, pendant près de deux ans, & avec succès, la décoction de gayac & de sassafras, à la dose de trois verres par jour, à jeun, & une dragme de falsepareille en poudre, à un jeune homme de seize ans, y joignant l'antimoine crud, bien porphyrisé, à très-petite dose, & ses ulcères scrophuleux se cicatrisèrent : il a paru très-bien portant depuis. Malgré cela, je n'ai osé lui assurer que le virus fût entièrement éteint chez lui : il croyoit le tenir de sa mère. Jamais on ne guérit radicalement une maladie dont le principe s'est fait sentir dans la matière prolifique, à laquelle nous devons l'existence. On peut l'amortir avec le laps du tems; mais comme il fait partie du principe qui nous a donné l'être, on détruira plutôt le corps que de l'éteindre entièrement. J'aime la réflexion d'Hippocrate, qui dit que l'inconstance de la température des Gaules influoit jusques sur la nature du fluide spermatique, *ἐν τῇ συμπίπτει τῷ γονεῖ. De aëre loc. &c.*, & étoit même la cause de l'inconstance des habitans. Mon opinion est prouvée par cette réflexion des plus philosophiques. ¶

Quant aux tumeurs scrophuleuses, l'auteur renvoie à un petit Ouvrage, qu'on trouvera chez le même Libraire qui vend celui-ci. Voici ce que M. Armstrong dit avoir expérimenté avec succès. « En m'y prenant à tems pour traiter » ces tumeurs, c'est-à-dire, avant que la peau commence

articulations. Rarement elle se manifeste avant l'âge de deux ans, & presque jamais plus tard qu'à celui

» à se décolorer, j'ai éprouvé que le meilleur topique est
 » le suc de la racine de *flambe de rivière* (*gladiolus luteus*),
 » frotté sur la partie deux ou trois fois par jour. J'ai vu,
 » avec satisfaction, que cela répondoit bien à mes desirs
 » dans plusieurs cas de ces tumeurs anciennes. Plus la ra-
 » cine est grosse & vieille, & plus elle a une couleur
 » foncée, plus aussi elle a de force & d'efficacité. J'ai
 » quelquefois eu dessein de la faire essayer intérieurement,
 » comme altérant, à des sujets scrophuleux; mais je ne
 » l'ai pas fait ».

On a risqué intérieurement, depuis quelques années, des plantes au moins aussi énergiques; mais il paroît, par les détails de Lewis, qu'il faut une main bien prudente pour administrer celle-ci intérieurement. « Ce qui m'a
 » donné l'idée, ajoute M. Armstrong, de l'employer pour
 » ces tumeurs, c'est l'effet que produit ce suc tiré à très-
 » petite quantité par les narines. Bientôt il fait éprouver
 » une grande chaleur dans le nez, la bouche, la gorge :
 » il coule de la bouche une grande quantité de salive,
 » & du nez beaucoup de mucosité. On diroit que le malade
 » est dans la plus forte salivation : ce qui continue deux
 » ou trois heures, & même plus. J'ai oui dire qu'on
 » avoit guéri, par ce flux, des maux de tête & de dents
 » chroniques, ou périodiques, après l'usage inutile de plu-
 » sieurs autres différens remèdes ». (Cette observation est
 » précieuse). « Cette maladie est souvent accompagnée
 » d'ophtalmie, susceptible de devenir fâcheuse, & diffi-
 » cile à guérir. Outre le traitement particulier à l'ophtalmie,

de dix ou douze. Souvent elle devient mortelle en se jettant sur les poumons , ou sur quelque autre partie noble.

On a souvent remarqué qu'elle vient à la suite d'une autre maladie , sur-tout après la petite-vérole, soit spontanée, soit inoculée ; mais particulièrement après la première ; elle est encore une suite de la coqueluche, de la dentition, du rachitis & de plusieurs autres maladies dont j'ai parlé. De-là on comprendra mieux la nature de celle-ci, qui attaque toujours les constitutions foibles & délicates , soit originaiement par la laxité des fibres , soit rendues telles par des maladies antérieures. Des alimens lourds , indigestes , de mauvaises qualités , une habitation située dans un lieu bas , humide & mal-sain peuvent aussi en être la cause.

On remarque aussi que cette maladie est quelquefois héréditaire , & se cache dans deux ou trois générations sans se manifester , mais pour reparoitre dans la suivante , avec d'autant plus de violence qu'elle a été long-tems stagnante & dérobée dans les humeurs ; elle est souvent accompagnée ou précédée d'un regard particulier , de

» on emploiera ici les bains des pieds , les sétons , les
 » cautères. L'eau de verveine , comme collyre , est pareil-
 » lement utile ».

certain air hagard , d'épaisseur à la lèvre supérieure ; & fans être funeste dès les commencemens , elle devient une source de mauvaise fanté pour tout le reste de la vie.

Long-tems avant que les glandes soient affectées , & sur-tout dans les jeunes sujets , le ventre devient dur , prend plus de volume ; & après la mort on remarque que les glandes du mésentère , le pancréas même étoient dans un état malade.

Quelque fâcheuse que soit cette maladie , quelque peu de soulagement qu'on puisse y apporter , il est cependant vrai que plusieurs fois elle disparoît à l'âge de puberté , & même plutôt , particulièrement dans les filles. Je ne crois pas devoir examiner ici , si cette disparition est due à la plus grande force qu'acquièrent les solides , ou au grand changement qui arrive alors naturellement dans la constitution des sujets.

Si , d'un côté , j'ai cru qu'il étoit nécessaire de parler de cette maladie parmi celles de l'enfance , je n'ai , de l'autre , que peu de réflexions à communiquer sur la cure. A sa première apparence , on administrera des amers , des purgatifs (1) mercuriels , des vomitifs antimoniaux , & quelquefois des médicamens savonneux ; on en tirera peut-

(1) Avec bien de la prudence dans cette maladie.

être quelque utilité ; mais lorsque la maladie est confirmée , l'eau de chaux , les décoctions de gayac , de saffraas , l'antimoine crud bien pulvérisé , le quinquina , l'acier sont les remèdes sur lesquels on doit le plus compter , comme médicamens internes.

S'il y a des tumeurs externes , j'ai lieu de croire que le traitement que j'ai proposé dans un autre petit traité , est bien réfléchi & sûr , & qu'ainsi l'on doit les faire aboutir le plus promptement qu'il est possible pour les traiter comme je l'ai recommandé dans ce petit ouvrage.

Lorsque le virus scrophuleux se jette au visage , il ressemble si fort au virus cancéreux , selon la description qu'en a faite le docteur Hunter , qu'il tend toujours à s'étendre plus loin : mais comme les tumeurs scrophuleuses peuvent supporter un traitement plus sévère que les cancéreuses , je ne doute pas qu'on ne tire beaucoup d'utilité des cathérétiques , en arrêtant par-là les progrès du mal qui tend à se jeter sur les parties voisines , & en fortifiant le sujet , pour disposer les ulcères à la guérison.

J'ai dernièrement eu de nouveaux motifs de me confirmer dans cette opinion , par quelques observations que m'a communiquées M. Partington. Depuis que j'ai publié un petit traité dont je viens de parler , il a employé l'électricité avec de très-

heureux effets , tant pour ces tumeurs que pour d'autres ulcères & tumeurs froides dont j'ai fait mention. Il les a amenés à une parfaite guérison , en conséquence de l'énergie qu'il donna aux parties affectées.

Lorsque les ulcères scrophuleux sont guéris , & qu'il ne reste plus que quelques petites tumeurs, j'ai éprouvé de bons effets de l'usage externe d'une solution de camphre dans l'huile d'amandes douces , aussi forte qu'il est possible de la faire ; elle les eut bientôt dissipées. J'ai pareillement remarqué que ce remède étoit on ne peut plus avantageux pour guérir le bronchocele commençant , quoique déjà de la grosseur d'un œuf de dinde. Il suffit de le faire entrer dans la tumeur par friction , en réitérant cela trois fois par jour : on administre en même tems une dragme ou deux de sel de seignette tous les matins.

J'ajouterai seulement , à l'égard des écrouelles , que le bain de mer seul effectue quelquefois une cure radicale , ce qui est très-connu (1).

(1) J'ai lu une très-longue Dissertation sur les avantages des purgatifs réitérés dans les affections scrophuleuses : elle ne m'a pas fait approuver cette pratique. Les bains de mer ne sont non plus que des palliatifs. J'ai guéri, dit M. Plenck , une petite fille , avec dix grains de racine de gentiane par jour, *Pharmacol.* p. 379. Je le souhaite.

CHAPITRE XXV.

Des Vers.

LES vers sont regardés comme une cause de maladie dans les enfans, beaucoup plus souvent qu'ils ne le sont effectivement. D'ailleurs, les enfans ne sont pas tous également affectés de la présence des vers. Quelques individus se portent habituellement bien, sans cependant en être exempts, tandis que d'autres qui sont réellement malades, en ont à peine quelques-uns.

Les vers deviennent (1) nuisibles, sur-tout par

(1) Le docteur Butter paroîtra, sans doute, à plusieurs Lecteurs, avancer une opinion qui a d'abord l'air d'un singulier paradoxe. Mais un paradoxe n'est pas toujours une opinion mal fondée : ainsi, il mérite d'être entendu. Voici donc ce qu'il dit des vers dans son petit Traité de la fièvre rémittente des enfans. « Le docteur Saint-Clair observe que l'ambiguïté » des symptomes attribués aux vers, excepté quand on » en rend, étoit bien connue des Médecins avant lui. On » favoit aussi, depuis certain tems (*medical essays*, tom. 2, » article 18), que la fièvre détruit les vers. Malgré cela, » la pratique absurde d'administrer les vermifuges, dans » les fièvres, subsiste toujours. C'est sans raison qu'on fait

leur nombre ; car alors ils obstruent les intestins ,
ou compriment les parties adjacentes par leur

» attention aux vers , en irritant ainsi les fièvres inter-
» mittentes des enfans. Pour moi , j'y ai peu songé dans
» la cure de toutes les maladies des enfans (*est-ce avec*
» *raison ?*) excepté quand j'y ai été forcé , pour contenter
» mes amis. Quoique les vers soient un signe de maladie
» chez eux , ils ne sont proprement ni symptôme , ni
» cause de telle maladie ; c'est pourquoi ils ne doivent
» pas influencer sur la pratique. Les vers sont le remède
» dont use la nature pour détruire la surabondance des
» matières peccantes , pour stimuler les premières voies
» par leur reptation , & pour favoriser la sortie de ces
» matières , en augmentant le mouvement péristaltique
» des intestins surchargés & offensés par ces matières.
» Ainsi , celui qui ne s'occupe que des moyens de détruire
» *cette innocente vermine* , n'est pas mieux fondé que celui
» qui veut attaquer un symptôme , au lieu d'attaquer la
» cause de la maladie.

» Si donc vous n'êtes pas content du remède même
» de la nature , pourquoi n'en adoptez-vous pas un meilleur ? Un Médecin réfléchi & expérimenté a-t-il toujours
» en son pouvoir de rendre , comme dans le cas actuel ,
» les opérations curatives de la nature plus parfaites ? Fortifiez en même tems que vous nettoyez les premières
» voies , & les vers disparaîtront bientôt , dès que leurs
» causes efficiente & finale ne subsisteront plus. Enfin ,
» quiconque est bien instruit de l'histoire naturelle des
» trois vers qui se trouvent ordinairement dans le corps
» humain , doit être bien convaincu d'avance de leur
masse ;

masse ; en outre , ils sucent le chyle destiné à la nourriture de l'enfant , enfin par l'irritation qu'ils causent.

» innocence à l'égard de nos corps ; & le praticien , bien
» convaincu d'avance , fera étonné qu'on ait jamais pu
» considérer si généralement les vers comme une cause
» de maladie ». P. 35 & suiv.

Les trois espèces de vers que cite le docteur Butter , sont *lumbricus terrestris* , *ascaris lumbricoïdes* , *ascaris vermicularis* , de Linné , *Faun. suec.* 2073 , 2072 , 2071.

On sent la foule de raisonnemens qu'on peut opposer à ces assertions du docteur , vraies d'un côté , fausses de l'autre. J'en épargne ici les détails aux lecteurs. Une seule réflexion prouve l'extrême danger des vers , & qu'on a toujours raison de tâcher de les expulser , pour peu qu'on en soupçonne la présence. C'est qu'ils percent quelquefois les tuniques des intestins & de l'estomac , & se jettent dans la cavité du bas-ventre , & même dans la poitrine. Outre ce qu'on peut lire à ce sujet dans Roseen , Heister en a donné des preuves convaincantes. Mais les vers s'amassent quelquefois en si grande quantité dans l'un ou l'autre endroit des viscères , qu'ils les obstruent , ou causent , en conséquence , les symptômes les plus alarmans. La petite fille d'un batteur de cuivre pour les Graveurs fut près de périr , il y a quelques années , par des vers qui s'étoient portés à l'entrée de la gorge , & qui interceptoient la respiration. Heister rapporte la mort subite d'une femme , que des vers amassés & entrelacés au cardia (orifice supérieur de l'estomac) ont fait périr dans des convulsions. Est-ce donc-là une innocente vermine ?

Il y en a principalement de trois espèces ; 1°. le long ver rond , ou *lombric* ; 2°. le petit ver rond , ou *ascaride* qui ressemble à un brin de fil ; 3°. le ver plat , ou *tænia* qui est souvent de plusieurs aunes de long : c'est le plus préjudiciable de tous , & le plus difficile à chasser dehors ; car il reste étendu le

J'aurois un volume à citer sur le danger de la présence des vers.

Mais que la fièvre détruise les vers , ou les tue , c'est ce que je crois volontiers ; le fait me paroît prouvé par la cinquième observation d'Harris , qui mérite toute l'attention d'un homme curieux. Le fait que M. Armstrong rapporte , p. 138 , le prouve pareillement. Comment cela arrive-t-il ? Je n'en fais rien. Est-ce le gaz trop exalté des matières fécales qui les tue , ou leur pâture devenue hétérogène ? Ce qu'il y a de vrai , c'est que , dans toutes les fièvres qui montent à certain degré , presque tous les malades exhalent une vapeur insolite , qui tient de l'odeur de l'ail : ce qui avoit fait demander au docteur Nietzki (*Patholog.*) , s'il y avoit un principe arsénical dans nos humeurs , & qui ne se développoit qu'en pareilles circonstances ?

Notre auteur n'est pas plus exact sur le nombre des différentes espèces de ces vers , que le docteur Butter : M. Armstrong a mieux vu. On les trouvera dans Roseen & dans la nomenclature que M. Baumé en donne , p. 800 de sa *Pharmacie* , où l'on verra aussi le remède convenable pour détruire le ver solitaire de la première espèce. Ce remède a été publié par ordre de Louis XVI , qui l'acheta de Madame Nouffer.

long des intestins, même après (1) sa mort. Rarement on l'a entier, & sans employer les médicamens les plus énergiques; mais cette espèce de ver n'étant pas commune (2) aux enfans, & produisant d'ailleurs divers symptomes, qui ressemblent à d'autres affections pour lesquelles il est besoin d'employer plusieurs médicamens, je me contente d'en faire mention ici.

(1) Pas si long-tems que le croit M. Underwood, lorsqu'il est réellement tué.

(2) Non-seulement ce ver est aussi commun aux enfans que les autres espèces, même avant le sevrage; les détails de Roseen prouvent encore qu'il peut être inné. Les plus anciens Médecins Grecs l'avoient assuré, comme je l'ai déjà dit. Voici comment s'explique à ce sujet le Médecin de Cnide, à qui nous devons les quatre livres *des maladies*: « j'assure que ces vers naissent dans l'enfant, lors même » qu'il est dans la matrice: c'est de l'humeur douce du » méconium qu'ils se forment. Dans les uns, ils deviennent d'une longueur égale à celle des intestins à l'âge » de puberté; dans les autres plus tard, & dans quelques autres plutôt. Lorsqu'ils sont devenus égaux aux » intestins, ils prennent plus de force & d'accroissement; » de sorte que lorsqu'ils se trouvent au plus haut degré, » ils sortent de l'intestin rectum par l'anus, & rentrent » alternativement ». Hippocr. *De morb.* liv. 4, p. 511. Cet Ecrivain parle aussi des vers cucurbitins & des autres. Je ne considère pas ici sa théorie sur la matière qui, selon lui, leur donne naissance: j'avois seulement à prouver, d'après une note précédente, qu'on les croyoit innés.

Les symptomes vermineux sont extrêmement variés , & la plupart fort équivoques. Je ne présenterai ici que les plus constans & les moins incertains ; savoir l'haleine forte , sur-tout le matin , les gencives en mauvais état , un prurit au nez & à l'anus , un appétit irrégulier , toujours d'un extrême à l'autre ; de sorte que l'enfant ou dévore , ou n'a que des dégoûts ; un gros ventre , des maux d'estomac , quelquefois des vomissemens ; mais plus souvent une constipation , ou une diarrhée visqueuse ; des coliques irrégulières , de la soif , de la stupeur , une physionomie particulière mal-saine & bouffie , avec un cercle sombre & creux autour des yeux , des soubresauts pendant le sommeil , & des grincemens de dents.

On peut souvent ajouter à ces symptomes une fièvre fourde , avec un pouls petit & irrégulier , des urines pâles ou blanchâtres , une toux de courte durée & sèche (ce qui est un symptome presque toujours constant , lorsque la maladie a déjà eu un long cours , & a dérangé la santé) , quelquefois des convulsions , & une paralysie partielle des extrémités inférieures.

Les enfans , qui ne digèrent que foiblement , sont les plus sujets à ces vers ; tantôt on les chasse sans difficulté , tantôt on a bien de la peine à les détruire , & ils sont sujets à reparoître.

On ne connoît aucunement la cause de cette

inquiétante maladie. Depuis qu'on a rejeté, & avec raison, la doctrine de la (1) *génération*

(1) Ces mots de *génération équivoque* sont ici fort équivoques. Nous savons cependant ce que l'auteur veut dire. Si cet ouvrage ne devoit pas être borné à des faits de pratique & à des théories qui les appuient, ce seroit peut-être ici le lieu d'entrer dans des détails sur ces générations spontanées, autrement sur ces *ames* (ou principes des êtres organisés & doués d'un mouvement progressif), qu'Hippocrate fait voltiger dans ce qu'il appelle *adns*, ou l'immensité de l'espace, pour s'isoler chacune à leur tour, & devenir la cause efficiente & matérielle de tel ou tel être. Je renvoie donc le lecteur à la docte Dissertation de J. Mathieu Gesner, *Mém. de Gotting*, T. 1, 1751. Je dirai cependant qu'en distinguant, & avec raison, comme les anciens l'ont fait, entre les attributs de la matière & les propriétés des corps, on reconnoitra facilement dans la nature une force ou énergie plastique, en vertu de laquelle les attributs de la matière passent à l'existence corporelle, sous telle forme déterminée par la coalition de ces attributs; coalition qui est cependant aussi déterminée par le concours des circonstances. Dès que ces principes, devenus corporels, se trouvent dans une matrice convenable quelconque, l'être qui en résulte prend l'accroissement modifié par cette matrice : car, dans le premier principe de l'être, il étoit indifférent à la nature de former un ver ou un bœuf : l'être n'est déterminé que par la matrice où il prend naissance. C'est ainsi que le principe qui forme le ver dans le corps humain n'y est tel qu'en conséquence de sa matrice : il eût été un tout autre être dans toute autre matrice.

équivoque. On a généralement pensé que les vers ne viennent que des œufs des insectes qui voltigent dans l'air, ou qui sont avalés avec l'une ou l'autre partie des alimens, tels que les fruits d'été, les végétaux, le fromage & les viandes; mais cela n'est peut-être pas si certain qu'on le présumeroit d'abord; il faut pour cela supposer que ces prétendus œufs, lorsqu'ils sont introduits dans l'estomac & les intestins, produisent des insectes différens de ceux qui en feroient résultés dans d'autres circonstances. En effet, nous ne rencontrons ailleurs

Il y croît donc tel, y vit & y doit mourir par les rapports déterminés de sa première formation : il y étoit porté avec le principe prolifique, & devoit nécessairement s'y développer plutôt dans une partie que dans une autre; comme tel principe organique forme plutôt le cœur que tout autre viscère, & se place plutôt à tel endroit qu'à tel autre, dès que le concours des causes secondes a donné la première impulsion au développement de l'être : je ne puis en dire davantage. Quiconque aura lu l'excellentissime Ouvrage de d'Avisson (sa *Pyrotechnie*), sentira ce que je veux dire. *Hic piscis non est omnium.* On consultera aussi Needham, Stobée dans ses Eglogues physiques, & autres. Cette force plastique est bien présentée dans ces paroles d'Hippocrate, *Ψυχη φυεται μεχρι θανατου.* *Epidem.* 6, S. 5 : c'est en conséquence de ce principe qu'il disoit, *il n'y a pas de mort dans la nature* : car il faut bien l'entendre.

Ce que dit notre auteur, « il faut pour cela supposer; &c. », devient clair par ce que je viens de dire.

aucun infecte de cette espèce, particulièrement (1) le *toenia*.

Au reste, quelle qu'en soit la cause, l'intention générale de la cure doit être d'abord de les chasser morts ou vifs de la manière la plus facile, la moins douloureuse & la plus prompte; la difficulté consiste sur-tout à les déloger de l'endroit où ils se fixent, ou s'attachent sur les parois internes des intestins. La plupart des médicamens qu'on a employés, sont à-peu-près de même genre, & ont prêté à l'empirisme dans tous les âges : ce sont en général des substances amères & purgatives, des préparations & compositions mercurielles, d'acier, d'étain.

Si la maladie n'a pas encore parcouru un long espace de tems, un peu d'infusion de séné effectuera souvent la cure. Si cela est insuffisant, on emploiera un purgatif plus actif, avec la prudence requise : on le donnera le soir, & un peu tard, une ou deux fois par semaine, selon l'âge & la force de l'enfant. En cas qu'il y ait lieu de présumer que les purgatifs ne conviennent pas,

(1) L'auteur est ici dans une singulière erreur, dont Roseen seul l'auroit tiré, s'il l'avoit lu. Ce ver s'est trouvé dans plusieurs espèces d'animaux, quadrupèdes, poissons, dans des sources, des courans d'eau, &c. On a aussi vu jusqu'à sept *taniae* dans un seul corps humain.

on administrera avec sûreté le remède suivant :
prenez (1) ,

de Limaille d'étain, *deux onces* ;

de Mercure crud purifié, *trois dragmes*.

Mêlez, faites-en un amalgame.

On mêlera huit ou dix grains de cette poudre
avec trois ou quatre grains de rhubarbe, & autant
de chaux d'antimoine non lavée, & l'on fera

(1) Les remèdes que conseille l'auteur, sont plus actifs que ceux de M. Armstrong. Quant à la limaille d'étain, je ne fais s'il l'ordonne avec connoissance de cause : d'autres l'ont prescrite intérieurement en d'autres circonstances. Mais d'après le dire de Margraf, on a cru que ce métal étoit très-arsénical, & ainsi fort dangereux. Un homme expérimenté m'a assuré qu'il n'étoit pas possible de découvrir l'arsenic dans l'étain ; que ce qui en avoit imposé au Chymiste Allemand, étoit cette poudre noire, qu'on obtient de l'étain en fonte par une adroite manipulation, & qui exhale une odeur d'ail dans le feu ; que s'il y avoit quelque chose à craindre de l'étain pur, c'étoit un principe cuivreux qui s'y trouve toujours, mais en une proportion infiniment petite, & par conséquent incapable de nuire : ce qui rend, ajouta-t-il, l'étain pernicieux intérieurement, c'est qu'il est toujours, dans le commerce, altéré par un mélange assez considérable de plomb. Cette remarque m'a paru mériter l'attention des Médecins. Les Turcs font beaucoup d'usage de la vaisselle d'étain ; mais c'est d'un étain pur, auquel ils mêlent certaine quantité de fer : ce qui rend cette vaisselle si sonore & si belle.

prendre ce mélange tous les matins dans un peu de miel , pendant une semaine : après cela on donnera le soir , & un peu tard , un lavement d'aloès fucotrin , dissous dans du lait chaud. Le jour suivant , on fera prendre le matin une dose convenable de rhubarbe , ou d'infusion de féné que l'on réitérera , selon l'opiniâtreté de la maladie , ou la force de l'enfant.

Quant aux enfans qui sont éloignés des secours de la Médecine , on leur fera prendre entre autres choses une mixture de limaille d'étain & de thériaque ; mais en supposant que ces sujets soient âgés de quatre ou cinq ans , ils en prendront plein une cuiller à café pendant la journée , & ils ne s'y refuseront pas à cause de la thériaque. On emploiera , si l'on veut , la graine d'absynthe mêlée de la même manière ; ils la prendront le matin à jeun , & depuis cinq jusqu'à dix grains de jalap , autant d'éthiops minéral , deux fois par semaine pour précipiter les vers à mesure qu'ils meurent.

Pour remplir ces dernières vues , on mêlera ensemble , parties égales de fiel de bœuf , d'aloès en poudre , & du beurre pour en oindre le nombril deux ou trois fois par semaine , ou bien on fera une emplâtre avec de la thériaque , de l'aloès en poudre & de la rhue sèche , pour l'appliquer sur le nombril , qu'on couvrira auparavant d'une couche mince de coton.

Je fais mention de ces moyens curatifs , en faveur des pauvres gens de la campagne , que leurs voisins bienfaisans sont disposés à secourir , & qui peuvent le faire facilement avec si peu de dépenses. On peut aussi joindre à ces moyens une décoction de mercure crud bouilli dans la proportion de deux onces pour une chopine d'eau. Cette décoction servira de boisson ordinaire ; plusieurs personnes en ont eu les idées les plus avantageuses (1).

Supposé que la maladie ait déjà été longue , & que l'enfant ne soit pas trop jeune , il faut surtout employer les purgatifs mercuriels. L'éthiops minéral pris pendant certain tems , soutenu par des infusions de féné , a quelquefois réussi , même lorsque l'enfant avoit les plus sérieuses convulsions. Dans ce cas - ci , & lorsqu'on remarque quelque contraction opiniâtre aux membres , il faut nécessairement recourir aux bains chauds. Les eaux chalybées sont très-utiles pour prévenir les récidives de ces maladies , tant dans les enfans plus âgés , que dans les adultes.

(1) M. Schmucker , premier Chirurgien des armées du Roi de Prusse , a publié un remède qui chasse même le ver solitaire. Il se trouve en françois dans la bibliothèque physico-économique. Année 1786. T. 1, p. 314.

CHAPITRE XXVI.

De l'Hydrocéphale interne.

JE ne parlerai pas ici de l'hydrocéphale, qui quelquefois se rencontre dans les enfans au moment de la naissance ; car , rarement ces enfans naissent vivans, ou il est extraordinaire qu'ils vivent plusieurs semaines. Or , il n'y a point de remèdes , autant que je sache , capables de guérir cette maladie. L'âge n'y apporte aucun changement avantageux. Cependant j'ai connu un sujet âgé de dix ans , qui l'avoit dès sa naissance. Je n'ai donc d'autre but que de donner quelques détails sur les amas aqueux qui se forment dans les ventricules du cerveau assez ordinairement depuis deux (1) ans jusqu'à dix.

(1) Cette maladie pouvant être accidentelle avant cet âge , je ne fais pourquoi l'auteur ne la prend qu'à cette époque. Une éruption répercutée , une trop forte compression , même au moment de l'accouchement , y ont plusieurs fois donné lieu. M. Armstrong en donne un exemple dans un enfant du premier âge : la cause étoit une éruption rentrée. M. Underwood dit ensuite , que « c'est une maladie qu'on ne comprend pas bien » ; je ne

C'est assurément une bien triste maladie, & qui n'a pas été bien comprise jusqu'ici, comme il est presque impossible d'être sûr qu'elle existe réellement, sinon après la mort & l'ouverture du sujet : il est assez difficile d'établir succinctement une méthode sur laquelle on puisse compter pour la guérir.

Cette maladie peut venir d'une chute, d'un coup à la tête, ou de la laxité originaire du cerveau, de tumeurs skirreuses & d'excroissances dans le crâne, d'un état aqueux du sang, ou d'une maladie de langueur. Dans quelques sujets, elle

le comprends pas moi-même ici. S'il veut parler des causes, elles ont été très-bien développées dans plusieurs ouvrages de Médecine : s'il entend parler des symptômes, sans doute ils sont très-équivoques à la naissance du mal : on risque encore de se tromper au second degré. Malgré cela, il est nombre de cas où la nature s'explique si manifestement, qu'il est impossible de ne pas l'entendre. Comme il est prouvé qu'on a plusieurs fois très-bien saisi l'ensemble des symptômes qui l'indiquoient, & qu'on l'a parfaitement guérie, quoi qu'en dise M. Underwood, même lorsqu'elle étoit maladie de famille, il est bon de savoir ce que d'autres en ont dit. Je pourrais renvoyer à Roscen, où l'on trouvera des détails très-instructifs, qu'ignore notre auteur. Mais j'ajoute le chapitre suivant, qui ne laissera aucun doute sur la méthode curative : je le prends dans M. Armstrong, p. 58.

paroît être une maladie héréditaire. En effet, j'ai connu six enfans qui en font morts fucceffivement à l'âge de deux ans. Cinq de ces enfans ont été ouverts après leur mort, ce qui a fourni la preuve de la maladie.

Elle commence à fe manifefter par une efpèce de fièvre fourde ; l'enfant eft quelquefois fubitement pris d'une douleur à la partie antérieure de la tête, il a des envies de vomir, il devient lourd, fombre, ftupide ; le pouls eft irrégulier, & ordinairement lent. A la fuite des progrès du mal, l'enfant ne fouffre qu'avec peine la lumière ; il a des délires, & voit les objets doubles. A mefure que la maladie s'aggrave, le pouls devient fréquent ; la prunelle des yeux fe dilate, les joues font bouffies & hautes en couleur ; le malade tombe dans l'affoupiffement, ou éprouve des convulfions.

Les raifons que j'ai alléguées plus haut, me font donc croire qu'il eft fort difficile de dire fi jamais aucun remède a réellement réuffi pour cette maladie, comme on l'a cru ; car lorsqu'un de ces malades s'eft rétabli, il y a lieu de préfumer qu'il n'avoit point la maladie telle que je viens de la décrire.

Il paroît que les praticiens ont particulièrement eu confiance dans les faignées, les purgatifs, tels que le jalap, le calomel ou mercure doux ; les

vésicatoires au cou , ou à la tête , les médicaments diurétiques. On a vu qu'une saignée copieuse , au commencement du mal , avoit été très-utile. Les Médecins expérimentés ont aussi recommandé les sternutatoires , tels que le cabaret en poudre , l'ellébore blanc.



CHAPITRE XXVII.

De l'Hydrocéphale interne.

« J E pourrois rapporter plusieurs cas d'hydro-
» céphale interne ; mais aucun n'éclaircissant
» la nature du mal , je crois qu'il est inutile d'y
» arrêter le lecteur. J'ai toujours eu le malheur
» d'être appelé trop tard au dernier degré de
» la maladie , & , en général , peu de jours
» avant la mort des sujets. Quelquefois même
» j'ai été certain tems à pouvoir distinguer la
» maladie de ce qui lui ressembloit le plus par
» les symptomes , comme de la fièvre vermi-
» neuse , ou de cette espèce de fièvre fourde
» causée par des saletés verdâtres , glaireuses ,
» fétides , dont les intestins étoient remplis. Je
» me suis constamment informé , autant que j'ai
» pu le faire , des signes diagnostiques qu'on
» avoit observés au commencement de la ma-
» ladie , ou avant que je fusse appelé : tels sont
» un mal de tête , des maux de cœur , des dou-
» leurs dans les membres , la dilatation de la
» prunelle , &c. ; mais je n'ai été que très-peu
» satisfait. Jamais je n'ai pu être exactement
» instruit sur l'altération du pouls , que le docteur

» Whyte a donnée comme le diagnostic le plus
 » certain, au second degré de la maladie, favoir
 » beaucoup plus de lenteur qu'au premier, tandis
 » que la chaleur fébrile de la peau se maintenoit,
 » & même augmentoit quelquefois. Je n'ai pu,
 » dis-je, être bien informé du tems que ce chan-
 » gement avoit duré.

» Quant à la dilatation de la prunelle, quoi-
 » qu'en général elle soit bien remarquable, &
 » que réunie à l'affoupissement, aux convul-
 » sions, au strabisme, elle semble déceler la
 » maladie; j'ai eu lieu d'observer deux ou trois
 » cas, où elle s'appercevoit à peine avant les
 » derniers jours du malade.

» D'un autre côté, j'ai traité des enfans pris
 » de fièvres vermineuses, ou de cette autre fièvre
 » fourde mentionnée, chez lesquels la dilatation
 » de la prunelle devint considérable, & qui étoient
 » dans un état comateux & convulsé. En leur
 » faisant prendre un lavement purgatif, ensuite
 » une dose suffisante de calomel, pour nettoyer
 » les premières voies, les symptomes dimi-
 » nuèrent bientôt, & les malades ne tardèrent
 » pas à se rétablir, moyennant les doses de ca-
 » lomel réitérées à tems convenable. Enfin, j'ai
 » remarqué, dans beaucoup de cas, que c'étoit la
 » vraie manière de distinguer ces fièvres de l'hy-
 » drocéphale. J'ai même réussi à les distinguer,
 au

» au point qu'à l'ouverture des cadavres, les
 » collections aqueuses du cerveau ont presque
 » toujours confirmé mon diagnostic pour l'affir-
 » mative.

» Quoique mon attention & les détails que
 » j'avois reçus d'autres Médecins, qui avoient
 » traité les enfans, me missent le plus souvent
 » en état de saisir, avec justesse, le diagnostic,
 » j'avoue néanmoins que je n'avois jamais eu
 » grand espoir dans le traitement de cette maladie,
 » jusqu'à ce que M. Jean Hunter me mît en main
 » ce que M. Dobson de Liverpool avoit publié
 » à ce sujet. On trouvera aussi ces détails dans
 » les Mémoires de Médecine & de Philosophie
 » d'Edimbourg, *Vol. V, Part. II.*

» Le 13 Février 1775, je fus appelé pour le
 » fils unique de M. C... âgé de trois ans & demi
 » environ. Il étoit malade depuis huit jours,
 » & s'étoit plaint de fréquens maux de tête, de
 » lassitudes & de douleurs dans les membres :
 » quelquefois il avoit eu des nausées, & même
 » des vomissemens : il avoit de la fièvre, & ne
 » pouvoit soutenir la lumière. Je fus très-alarmé
 » de ces détails, d'autant plus que cet ami avoit
 » déjà perdu trois enfans par cette maladie : je
 » les avois traités sans succès. Les symptômes,
 » & l'ouverture de leur tête m'avoit prouvé la
 » maladie.

» Je trouvai donc le pouls de celui-ci très-
 » fréquent & irrégulier, la tête chaude, les joues
 » bouffies, la prunelle dilatée, & un grand degré
 » de strabisme : le mal n'étoit plus équivoque.
 » Un vomitif, du calomel en poudre, un pur-
 » gatif, avoient été administrés, sans procurer
 » aucun bien. J'ordonnai le bain des pieds, le
 » tartre stibié, à dose suffisante, pour susciter
 » une envie de vomir.

Le 14, mêmes symptomes ; fréquens soubre-
 » sauts, sommeil inquiet. Le malade s'agita, se
 » tourna de côté & d'autre sur l'oreiller. Vési-
 » catoire entre les épaules; bain des pieds &
 » tartre émétique réitérés.

» Le 15, état comateux, agitation, cris par
 » accès, pouls plus lent qu'en santé; les yeux
 » insensibles à l'impression d'une grande lumière.

» N'ayant plus d'espoir de guérison, je donnai
 » mes ordres, & me retirai le cœur fort affligé.
 » Mais considérant qu'il étoit inutile de suivre
 » la pratique ordinaire, sous quelque point de
 » vue que j'envisageasse le cas présent, je pré-
 » sumai que le mercure, qu'on introduit dans
 » le cours de la circulation par les frictions, &
 » qui affecte les glandes salivaires, pourroit se
 » faire jour jusques dans le système des vaisseaux
 » absorbans des ventricules du cerveau, & dissiper
 » les fluides extravasés.

» La maladie proprement dite , n'avoit pas
 » encore été longue ; le sujet paroissoit avoir des
 » forces. Ainsi , je ne perdis pas de tems : les
 » parens se rendirent à mes vues , persuadés qu'à
 » moins de risquer une tentative vigoureuse , ils
 » alloient perdre leur enfant.

» Je commençai donc le traitement mercuriel ,
 » & le suivis avec la prudence requise. En qua-
 » rante-huit heures , le malade eut une haleine
 » forte ; les gencives enflèrent , rougirent ; ces
 » symptomes diminuèrent un peu , autant que
 » je pus l'appercevoir : quarante - huit heures
 » après , la salivation s'établit ; & la maladie
 » déclina insensiblement. Dans l'espace du 15
 » au 22 du mois , l'enfant prit vingt grains de
 » calomel , & on lui insinua une dragme du
 » plus fort onguent mercuriel par les frictions ,
 » sur les jambes & sur les cuisses. La dose du
 » calomel étoit un grain mêlé dans un peu de
 » sucre , & réitéré aux intervalles que les cir-
 » constances indiquèrent.

» Après le 22 , nous cessâmes les mercuriaux :
 » la salivation continua encore modérément pen-
 » dant cinq ou six jours : elle cessa par degrés ,
 » & la maladie fut entièrement dissipée ».

Nota. A cette cure étonnante , rapportée par M.
 'Armstrong , & confirmée par les suivantes , j'ajou-
 terai que j'ai conseillé deux fois le mercure dans

le cas de leucophlegmatie , & que l'on m'a ri
 au nez. J'étois cependant fondé sur le dire d'un
 homme , dont la médecine valoit celle des Mé-
 decins de nos jours. « *Mercurius si rectè præparetur ,*
 » *ac cum judicio exhibeatur , in hydrope quid possit ,*
 » *quantùmque aliis prævaleat medicamentis , qui*
 » *nescit periculum faciat , & infinitos sapientesque*
 » *artifices qui illum experti sunt consulat , & tutò ,*
 » *cumque maximâ utilitate hydropicis exhiberi posse*
 » *resciet.* ». D'Aviffon *Philosoph. Pyrotech.* Part. 1 ,
 p. 12. *Edit. 2.^a* , 1657. Passons au cas commu-
 niqué par M. Jean Hunter.

Second cas.

« La petite fille de M. Smith avoit eu la petite-
 » vérole en 1780. Elle paroïssoit s'en être bien
 » tirée , & bien rétablie : mais vers la fin d'août ,
 » sa fanté se déranger. Sa tête , me dit sa mère ,
 » devint plus grosse : la petite fille tomboit de
 » tems à autre dans une espèce de stupidité &
 » d'insensibilité. Je vis l'enfant le 14 septembre ,
 » trois semaines environ après le commencement
 » de son indisposition : elle étoit alors dans un
 » état comateux , ne connoïssoit plus personne ,
 » ne faisoit attention à rien. Le cuir chevelu
 » étoit couvert de nombre de grosses varices
 » bleues , qui se tendoient beaucoup , lorsque la
 » malade faisoit quelque effort pour tousser , ou

» autrement : elle ne pouvoit plus foutenir sa tête ,
 » lorsqu'on la levoit : elle la laissoit tomber d'un
 » côté ou de l'autre. Si elle étoit couchée , elle
 » ne faisoit que la rouler , pleurant toujours ,
 » y portant la main , & criant de tems en tems
 » avec force. La prunelle étoit d'une largeur
 » modérée , mais absolument insensible à la lu-
 » mière , ne se retrécissant , ni ne s'élargissant à
 » la présence d'une grande lumière. L'appétit sem-
 » bloit se foutenir assez bien , c'est-à-dire , que
 » la malade prenoit volontiers ce qu'on lui pré-
 » sentoit. Le pouls étoit prompt ; mais on ne put
 » en compter les pulsations , parce qu'elle portoit
 » très-souvent , & presque à chaque instant , la
 » main à la tête.

» Elle avoit pris plusieurs doses de purgatif ,
 » un vomitif. On partagea , en sept doses , dix
 » grains de calomel , broyé avec une dragme
 » de sucre , & on lui en donna tous les soirs :
 » on appliqua un vésicatoire sur le haut du front.
 » Le calomel procuroit tous les jours quelques
 » selles délayées ; mais le vésicatoire ne fit lever
 » aucune vésicule , parce que , peut-être , il avoit
 » été mal posé.

» Le premier signe de mieux fut la faculté
 » qu'eut la malade de foutenir sa tête ; ce qui
 » arriva le 4 ou le 5 du traitement : trois jours
 » après , elle parut la remuer presque aussi-bien

» qu'en fanté. Vers le 9, il parut une grande dé-
 » charge de salive, & le nombre de felles aqueuses
 » diminua. Le 12, elle recouvra en partie ses
 » sens, reconnut la voix de sa mère, & demanda
 » plusieurs choses dont elle avoit besoin. Alors,
 » on ne donna la dose de calomel que de deux
 » jours l'un, & la salivation cessa en quatre ou
 » cinq jours. Depuis ce tems-là, elle continua
 » de prendre des forces, & se rétablit peu-à-peu
 » à tous égards. Cependant elle restoit encore
 » aveugle; en examinant la prunelle, on n'ap-
 » perçut pas qu'elle fût plus affectée de la lumière
 » qu'auparavant, quoiqu'elle ne fût pas privée
 » de tout mouvement. M'étant approché de l'en-
 » fant, je vis varier la largeur de la prunelle,
 » sans être stimulée par aucune cause externe.

» J'observerai que, quand la salivation eut
 » cessé, la dose de calomel fut réitérée comme
 » dès l'abord, tous les jours au soir. Le 19 oc-
 » tobre, l'enfant recouvra la vue : ce qui arriva
 » quinze jours après son rétablissement à d'autres
 » égards, & environ cinq semaines après la perte
 » de sa vue : d'abord elle ne vit qu'imparfaite-
 » ment, & sa vue sembloit aller & venir, tantôt
 » plus forte, tantôt moins. La vue fut enfin bien
 » rétablie le 31, & aussi bonne que jamais, sinon
 » que la prunelle étoit plus large que d'ordi-
 » naire. Selon sa mère, elle ne distinguoit pas

» les petits objets aussi-bien qu'auparavant : les
 » grosses veines bleues avoient disparu dessus la
 » tête. Dès le 19, on n'avoit plus donné le ca-
 » lomel que de deux jours l'un : on prescrivit
 » de le continuer ainsi pendant deux ou trois
 » semaines, afin de confirmer la cure, & d'éviter
 » une rechûte.

» La première fois que je vis l'enfant, je fus
 » que sa mère lui donnoit, depuis quelques jours,
 » un opiat vers le soir, pour appaiser ses plaintes,
 » & lui procurer du sommeil. Je fus d'avis qu'on
 » le supprimât : l'enfant en fut plus agité pendant
 » la nuit des cinq ou six jours d'interruption,
 » j'y substituai pour lors la teinture d'opium,
 » à la dose de deux ou trois gouttes, & l'enfant
 » fut plus tranquille.

» Le progrès de la maladie fut long, proba-
 » blement parce que les os du crâne cédèrent
 » en partie à la pression du fluide contenu dans
 » les ventricules du cerveau. En effet, lorsque
 » les os ne se séparent point, la maladie devient
 » plutôt fatale. En pareil cas, il faudroit quel-
 » quefois de plus fortes doses de mercure, &
 » plus souvent réitérées ».

» Mais voici, dit M. Armstrong, un troisième
 » cas, dans lequel la maladie fut suivie selon
 » mes avis, & avec les médicamens que je
 » prescrivis.

Troisième cas.

» Guillaume Targot, âgé de vingt mois, fils
» d'un cordonnier dans Fleet-Street, fut amené à
» l'hôpital des pauvres enfans le 10 février 1780.
» Jusqu'à dix mois, cet enfant avoit bien profité,
» & avoit été vif, gai : à cette époque, il fut
» pris de convulsions, qui récidivoient vers les
» quatre heures du matin, & continuoient une
» heure, même une heure & demie. Il crioit
» souvent dans ces accès, & souvent il avoit aussi
» de la fièvre. Ce dernier symptôme se mani-
» festoit plutôt par la chaleur de la peau que
» par la vitesse du pouls, comme il arrive au
» second période de l'hydrocéphale interne : il
» bâilloit fréquemment pendant ces convulsions,
» & paroïssoit beaucoup souffrir des vents ren-
» fermés dans l'estomac. Ces vents sortoient ordi-
» nairement au milieu d'une grande sueur froide,
» sur-tout autour de la tête. Il étoit devenu stupide,
» avoit le ventre resseré, & rendoit des selles
» très-fétides.

» Comme cet enfant étoit au moment de la
» dentition, les parens y firent d'abord peu
» d'attention : mais au bout de quelques mois,
» les paroxysmes devenant plus fréquens & plus
» sérieux, ils furent alarmés, & vinrent ainsi
» à l'hôpital.

» A ce période , l'enfant avoit la tête très-
 » grosse , l'œil droit louche , & la prunelle de
 » l'un & l'autre œil très - dilatée. Il ne voyoit
 » qu'imparfaitement : ce qui s'appercevoit par
 » ses tatonnemens , lorsqu'on lui présentoit quel-
 » que chose : il avoit aussi perdu , presque tota-
 » lement , l'usage du côté droit.

» Comme j'avois lu , peu de tems auparavant ,
 » les détails des deux cas précédens , je pensai
 » qu'il falloit suivre le traitement mercuriel ,
 » puisque tous les moyens que j'avois jusques-là
 » essayés dans les cas de cette maladie , avoient
 » été inutiles. J'ordonnai douze grains de calo-
 » mel , pour en faire douze pilules , avec l'élec-
 » tuaire de scordium , & en administrer une ,
 » deux ou trois fois par jour , selon l'effet qui
 » en résulteroit ; c'est-à-dire , que j'en attendois
 » deux ou trois selles dans les vingt - quatre
 » heures , si le malade pouvoit les soutenir. La
 » nourrice eut ordre de lui insinuer dans le corps ,
 » par des frictions , à l'intérieur des cuisses , un
 » peu au-dessus du genou , gros comme un poids ,
 » de l'onguent bleu (mercuriel de Londres) le plus
 » fort , & cela le soir , avant de le mettre au lit.

» Le 28 du même mois , l'enfant ayant pris
 » toutes les pilules , on le ramena à l'hôpital.
 » Les pilules avoient bien opéré ; l'enfant avoit
 » rendu beaucoup d'excrémens glaireux , fétides ;

» ce qui l'avoit sensiblement foulagé ; mais on
 » avoit omis les frictions par négligence. J'or-
 » donnai la continuation des pilules , puisqu'elles
 » avoient si bien fait. Depuis ce jour , jusqu'au
 » 5 mars , il en prit encore vingt ; & de-là , jus-
 » qu'au seize , vingt-quatre autres. Elles parurent
 » ne plus produire leur effet laxatif & apéritif ,
 » ne procurant que rarement une selle extraor-
 » dinaire par jour. L'enfant ne saliva point ; mais
 » il se trouvoit tous les jours de mieux en mieux ,
 » quand il avoit le ventre très-libre. Je portai
 » alors la dose des pilules à un grain & demi
 » de calomel dans chaque. Il en prit vingt-quatre
 » du 16 mars au 13 avril suivant.

» La tête parut , vers ce tems-là , plutôt dimi-
 » nuée , que dans l'état précédent. La prunelle
 » de l'œil droit n'étoit pas si dilatée , & l'œil
 » ne louchoit pas tant : les spasmes n'étoient pas
 » si fréquens , ni si violens : la vue devint meil-
 » leure : l'enfant prenoit facilement ce qu'on lui
 » offroit ; mais il sembloit que l'esprit s'aliénoit :
 » le malade étoit toujours riant , sans cause ma-
 » nifeste. A cette époque , son haleine sentoit
 » fortement le mercure : il salivoit beaucoup ,
 » de tems en tems ; mais pas plus que certains
 » enfans à leur dentition. Les pilules faisant bien ,
 » & la saison étant favorable , je portai le ca-
 » lomel à deux grains par pilules. Il en prit douze

» du 13 avril au 30 du même mois : il devint
 » alors resserré, j'ajoutai un autre grain à chaque
 » pilule; & du 30 avril au 14 mai, il prit douze
 » de celles-ci. Le 16 mai, je prescrivis quatre
 » grains par pilule; il en prit douze pendant la
 » quinzaine. Le 2 juin, je portai le calomel à
 » six grains par pilule, qu'il devoit prendre chaque
 » soirée, pourvu qu'il ne survînt pas de symp-
 » tome contrariant de la part du mercure. Ceci
 » n'étant pas arrivé, les pilules furent continuées
 » jusqu'à la fin de septembre. Alors les parens
 » cessèrent de me l'amener.

» Durant ce dernier période, c'est-à-dire,
 » depuis le deux juin jusqu'à la fin de septembre,
 » il prit soixante-quatorze pilules de six grains,
 » & cela ne fit que tenir le ventre libre, sans
 » causer de salivation qui méritât attention.

» J'aurois désiré donner des détails plus cir-
 » constanciés sur cette cure; mais cet enfant étant
 » nourri à la campagne, je n'eus occasion de
 » le voir que quand on me l'amenoit. Je crois
 » qu'il est évident, par les symptômes men-
 » tionnés, que la maladie étoit un hydrocéphale
 » interne. Or, il est vrai que le calomel fut le seul
 » remède qui le guérit. Son efficacité, en pareil
 » cas, est donc démontrée, tant par cet exemple
 » que par les précédens. La quantité employée
 » fut considérable pour un enfant de cet âge :

» car il en prit plus de six dragmes dans l'espace
 » de cinq mois. J'ai remarqué que les enfans,
 » proportionnellement à leur âge, soutiennent
 » mieux le calomel que les adultes (l'auteur
 pouvoit ajouter que cela est dû à leur constitution
 plus humide, qui en émousse le stimulus) ;
 » & je ne connois pas un remède si générale-
 » ment utile dans les maladies des enfans, sur-
 » tout dans les affections vermineuses, dans le cas
 » de saletés & d'humeurs corrompues ou putrides
 » des intestins. Mais il faut que ce médicament
 » soit bien préparé. (C'est-à-dire, qu'il faut pré-
 parer ce mercure doux par huit ou dix sublima-
 tions) ». J'ajoute que M. Plenck, dans sa *pharma-
 cologie chirurgicale*, parle de l'usage du mercure dans
 ces cas-ci, & qu'il doute de la réussite; mais il est
 facile de voir qu'il en parle sans avoir eu occasion
 de l'essayer : il a donc eu raison de douter. Il est
 permis de douter de ce qu'on n'a pas expérimenté.

Comme je corrigeois l'épreuve de ce chapitre,
 je reçois d'Allemagne la cinquième édition
 (1785), que M. Murray de Gottingue a donnée
 de sa Traduction allemande de Roseen : je l'atten-
 dois depuis long-tems. Je vois que j'ai très-bien
 fait d'ajouter ce chapitre de M. Armstrong. Il
 cite, dans une petite note, les expériences de
 plusieurs Médecins qui ont essayé, depuis peu,
 le mercure, avec les mêmes succès, pour guérir

l'hydrocéphale, & dissiper les eaux amassées dans les ventricules du cerveau : « Découverte, dit ce » grand Médecin, qu'on doit regarder comme » un pas considérable que l'on vient de faire » dans la pratique de la Médecine ». P. 631. De-là je conclus encore, d'après d'Avisson, que le mercure peut être très-utile dans plusieurs cas d'hydropisie, comme je l'avois conseillé; mais inutilement, par l'obstination de l'opérateur.

M. Moss a fait une observation que je crois devoir placer ici. Mes auteurs n'en ont point parlé, non plus que Roseen. Le cas, quoiqu'assez rare, mérite attention. P. 139. « On apperçoit » quelquefois, sur la tête des enfans qui viennent » de naître, une tumeur de la grosseur d'un » œuf, mais ronde. Rarement il y a quelque » chose à faire : elle diminue, s'affaïsse, au point » de disparoître entièrement. Néanmoins, comme » cela n'arrive pas dans tous les cas, si l'on voit » que cette tumeur subsiste au bout de quelques » semaines, on prendra une lame de plomb bien » mince, telle que celles qui forment les boîtes » à thé qui vient des Indes : on lui donnera assez » de largeur pour couvrir la tumeur, & on l'en- » veloppera d'un linge, pour l'appliquer & la » tenir constamment sur la tête; la tumeur ne » tardera pas à disparoître : quelquefois elle est » opiniâtre; mais il faut persévérer. Qu'on se

» garde sur-tout d'y appliquer aucun cataplasme ,
» ou tout autre topique , pour la faire suppurer ,
» ou pour faire évacuer la matière qu'on y suppo-
» seroit contenue : les conséquences en feroient
» des plus fatales ». *Essay on the menagement and
Nursyng of Children* , &c. Lond. 1781 , in-8°.



CHAPITRE XXVIII.

De la Teigne.

LA teigne est une maladie très-fâcheuse & opiniâtre ; mais comme elle ne se manifeste presque que par contagion , elle attaque plutôt les enfans d'un âge avancé , que ceux qui font le sujet immédiat de cet ouvrage. Je passerai donc légèrement sur cet article , & me restreindrai à quelques réflexions préliminaires , pour proposer une méthode avantageuse à suivre dans ce traitement : méthode qui , je pense , a été en général mal-à-propos rejetée , à cause de ses désagrémens seuls.

Une longue expérience m'a appris que cette maladie n'étant (1) qu'une affection cutanée ,

(1) En supposant que ce soit une pure maladie locale de la peau , je crois qu'il n'est pas toujours sûr de la traiter par des topiques , au moins pour commencer. M. Armstrong y applique d'abord des feuilles fraîches ou récentes de choux ; ce qui fait fondre les tumeurs des glandes : le lendemain , il fait bien frotter la partie affectée avec le suc du *gladiolus luteus* , ou flambe de rivière. Voyez article Ecouelles , notes. On y applique ensuite les feuilles de chou , soir & matin. Du reste , il traite le mal comme les autres éruptions qui paroissent chez les enfans , au tems

c'est sur-tout par les topiques qu'on doit entreprendre de la guérir. Le siège du mal est dans les

de la dentition sur-tout ; savoir , avec la magnésie , la rhubarbe , &c. , & tient ainsi les intestins nets. Dès que les tumeurs ont disparu , il y fait appliquer l'eau végétominérale chaude de Goulard. On fait ce topique avec deux dragmes d'extrait de saturne , demi-once d'eau-de-vie , une pinte d'eau pure. Ce topique s'applique par parties , de peur de supprimer la décharge , en appliquant le remède par-tout en même tems.

Lorsque la partie affectée paroît guérie , si l'enfant est pris de convulsions , &c. , il prévient toute mauvaise suite , en appliquant un vésicatoire sur le devant de la tête , & règle sa conduite sur les symptômes. Pendant qu'on traite les croûtes de la tête , on a soin de la couvrir avec une vessie , que l'on imprègne d'un peu d'huile en la frottant , de manière qu'elle ne paroisse que souple , & non grasse : par ce moyen , on empêche les linges de l'enfant d'adhérer au mal.

La vraie teigne me paroît une affection cutanée , plus rare qu'on ne le croit communément. Il est des gales qui y ressemblent beaucoup , & qui ne sont pas la teigne. La vraie teigne commence par de petits boutons rouges , quelquefois presque imperceptibles : les progrès n'en sont même pas rapides. Ces boutons grossissent , les uns plus , les autres moins , en répandant une humeur âcre , qui attaque les parties voisines , & forment d'abord de petites croûtes : insensiblement elles épaisissent , & le mal devient considérable. J'ai vu la nature corrosive de l'humeur attaquer même l'os du crâne : j'ai guéri cette maladie. D'abord ,
bulbes ,

bulbes, d'où partent les cheveux, il s'y forme de petits ulcères, qui, bien nettoyés & amenés

je fis appliquer des feuilles de vigne nouvelles, légèrement ointes d'un peu de beurre très-frais : les croûtes furent lavées tous les jours deux fois avec une décoction chaude de graine de lin, pendant près de demi-heure. On la ressuoyoit légèrement, pour y appliquer les feuilles de vigne. Intérieurement, je fis prendre, deux fois par jour, le soufre doré d'antimoine & le mercure doux, à la dose d'un demi-grain chaque, dans un peu d'extrait de pissenlit. La boisson fut une décoction de trefle d'eau, fraîchement cueilli ; car sec, il n'a plus aucune vertu ; & l'enfant fut très-bien guéri. De tems en tems, il a pris quelques purgatifs hydragogues : cette cure dura deux mois environ. Il n'est presque point d'affection cutanée qui ne cède à ce traitement, en augmentant la dose, selon l'âge, & en suivant un régime bien approprié. Pour les adultes, j'ai aussi fait jeter six grains de chaux d'antimoine non lavée sur un verre de décoction de trefle d'eau. Plusieurs dartres ont même cédé à ce traitement : d'autres y ont résisté. Mais depuis, j'ai eu connoissance d'une plante, à laquelle elles cèdent. L'humeur s'en décharge par les urines, en quelque lieu que soit la dartre, & cause des cuissans assez vives.

Quant au mercure que notre auteur emploie sur la tête, quoiqu'avec précaution, je ne saurois aucunement l'approuver : le mercure porté sur la tête, & même seulement jetté en poudre dans les cheveux, à très-petite dose, cause des ophthalmies opiniâtres, des maux de tête, qui me le font proscrire de cette manière. L'eau végéto-minérale de Goulard a aussi ses inconvéniens, dans des mains peu

au point de digestion convenable , peuvent se guérir avec sûreté , comme je l'ai observé dans nombre d'autres maladies de la peau.

Il n'est pas rare qu'on emploie pour cette maladie beaucoup de différens remèdes internes ; quelquefois même ils sont nécessaires , quoique j'aie peu souvent ordonné autre chose que de l'eau de chaux , ou une décoction *des* (1) *bois*.

Si la maladie est prise à tems , avant qu'elle

prudentes. J'ai déjà produit l'avis de M. Hamilton sur l'usage externe des préparations de plomb. Je conseille aux gens de l'art de lire ce qui vient d'être publié à ce sujet dans la Feuille intitulée : « Nouvelles de la République des Lettres & des Arts , n°. 42 , 1785 , d'après » l'Ouvrage allemand que M. Heller a publié à Halle , *sur* » l'usage de l'extrait de saturne ». Je blâmerai aussi , à cette occasion , M. Heller , de le prescrire en gargarisme.

Si la teigne est l'effet d'une contagion ou communication , elle cède plus aisément , en s'y prenant de bonne heure : on peut alors employer hardiment les topiques actifs , mais prudemment. Pour peu qu'elle soit ancienne , il faut la traiter très-lentement. J'ajouterai que si les adultes qui sont affectés de ces maux , de gales opiniâtres , d'affections même lépreuses , vouloient se soumettre à ne vivre que de concombre , de pain & d'eau , la plupart guériroient radicalement , en y joignant les antimoniaux , continués long-tems. J'en ai vu deux exemples ; mais jamais je ne conseillerais le traitement cruel de notre auteur.

(1) Gayac , saffraas , falsepareille , &c.

se soit répandue sur toute la tête, & lorsque les croûtes galeuses sont encore petites & distinctes, l'onguent de soufre, avec une petite dose de précipité blanc, suffit assez fréquemment pour la guérir. On peut user de ce remède avec sûreté, si le malade est tenu au logis ; mais il ne faut en employer qu'une petite portion chaque fois qu'on frotte la partie immédiatement affectée, & cela une fois ou deux par jour. Dans le cas où le mal s'est déjà étendu sur une grande partie de la tête, il faut jeter les cheveux bas, laver la tête deux fois par jour avec une forte décoction de tabac, & réitérer cela jusqu'à ce que les gales disparaissent, & laissent croître les cheveux sur les places qu'elles occupoient.

Quelquefois cette maladie a déjà duré longtemps avant qu'on appelle les secours de la Médecine. Non-seulement elle couvre alors toute la tête, mais les croûtes sont même devenues épaisses en s'élevant sur la surface les unes des autres, & recroissent à mesure qu'elles tombent.

Je n'ai cependant jamais manqué la guérison de cette fâcheuse maladie, en suivant une méthode bien connue peut-être, mais rarement admise dans le besoin & à tems, à cause de sa sévérité apparente ; elle consiste à bien laver la tête avec l'écume d'une forte eau de savon, lorsqu'elle a été tondue bien près ; & ensuite à la frotter de

manière à y faire entrer l'onguent de goudron de la Pharmacopée de Londres. Cette friction doit être faite avec un peu de force & pendant une heure, en tenant la matière toujours chaude. Après cela, on couvre la tête avec une vessie, pour maintenir l'onguent sur la tête, & l'empêcher de s'attacher au bonnet, ou aux linges dont on veut l'envelopper.

Quand on a réitéré deux ou trois fois ce procédé, non-seulement les croûtes, mais les cheveux se détacheront en les tirant; quelque désagréable & douloureuse que soit l'opération: mais elle devient à la fin très-favorable. Il ne faut point cesser (1) qu'on n'ait arraché tous les cheveux; il en reviendra d'autres exempts de gale: ceci est une preuve suffisante que la maladie est effectivement guérie.

(1) D'autres ont aussi proposé des moyens violens, analogues à ce traitement; mais ils sont trop cruels. Je doute même qu'ils guérissent radicalement.



CHAPITRE XXIX.

Des Ulcères des Gencives & de la Section du filet.

J'AI cru qu'il étoit à propos de faire mention dans ce petit traité, de plusieurs accidens qui arrivent aux enfans, & dont la plupart des écrivains qui m'ont devancé n'ont rien dit. Je le fais plutôt par le desir que j'ai de ne rien omettre sur les maladies de l'enfance, que par l'importance réelle de ces affections. Il en est quelques-unes auxquelles on n'a fait aucune attention, & qui réellement en méritent peu, quoique de tems en tems il soit bon de connoître ce qui a été utile dans ces circonstances.

Je commence donc par l'ulcère de la bouche, mal dont parlent souvent les nourrices, & qui ordinairement, mérite aussi peu d'attention que nombre d'autres. Quelquefois il paroît le premier mois, ou au tems de la dentition; mais souvent à l'âge de six ou sept ans, lorsque les enfans perdent leurs premières dents, & que les secondes s'avancent hors des gencives.

Cette circonstance exige rarement plus d'attention que celle dont j'ai parlé au sujet de la dentition. De doux astringens, le ventre libre, voilà ce qu'il faut ordinairement pour effectuer la cure.

Si cela ne suffisoit pas, & que cet accident arrivât au tems de la dentition, il se dissiperoit aussi-tôt que la dent auroit percé.

J'ai eu occasion de voir la plus mauvaise espèce de ces accidens, au second période de la dentition. L'enfant avoit perdu plusieurs de ses dents en même tems, & l'on avoit négligé d'en arracher les restes qui étoient pourris. Dans cette circonstance la gencive devient quelquefois spongieuse, ou se fond en ulcères froids, & qui gagnent le voisinage : il se forme de petites ouvertures qui communiquent de l'une à l'autre, & qui sont accompagnées de putridité fétide ; même plusieurs fois d'un écoulement purulent.

Si l'on peut, en pareil cas, arracher le reste de la dent qui est tombée, il faut le faire : après cela, on y appliquera le remède suivant pour resserrer & raffermir la gencive relâchée, & guérir l'ulcère. Prenez :

de Bol d'arménie, sang-dragon, myrrhe,
quinquina bien pulvérisé, crème de
tartre, de chaque, *une demi-dragme* ;
de Miel rosat, *quantité suffis.* Mêlez, faites
un *électuaire* :

Prenez encore : d'Eau de chaux, *sept onces* ;
de Teinture de myrrhe, miel rosat, de
chaque, *demi-once* ;
Faites une *mixture*.

On oindra plusieurs fois le jour la gencive avec l'électuaire , sur-tout après les repas , ou quand l'enfant est mis au lit , & on détergera de tems en tems la bouche avec la mixture.

S'il ne se fait pas un changement considérable en mieux , dans l'espace d'une semaine ou de dix jours , on substituera une dragme d'alun à l'une des poudres dessicatives , & au lieu de la mixture précédente , on en fera une acidulée avec autant d'esprit de sel marin , que les parties pourront le soutenir , en lui donnant même un nouveau degré de force selon le besoin , jusqu'à ce qu'on apperçoive quelque amélioration (1).

§. La section du filet est une petite (2) opération

(1) J'ajoute à ces détails un fait qui mérite attention. « Un enfant de cinq ans , dit M. Armstrong , avoit dans » la bouche le plus mauvais chancre que j'eusse jamais » vu. La langue étoit couverte d'une croûte blanche : l'intérieur des joues & des gencives étoit plein de mauvaises » pustules & de petites excroissances fongueuses , semblables à des verrues , &c. Je ne prescrivis qu'une solution aqueuse de vitriol blanc , dont on lui humecta la bouche » & les gencives : en peu de jours , il en fut guéri ». Mais je conseille de ne pas porter de l'alun dans la bouche des enfans ; ils n'en avaleroient pas sans danger.

(2) Ce n'est pas toujours une si petite affaire que l'auteur semble l'insinuer. Mais Roseen prouve qu'elle n'est pas toujours aussi nécessaire qu'on le dit. Dès que vous

sur laquelle il est inutile de s'arrêter long-tems ; il suffit d'observer qu'on la pratique pour donner à la langue la liberté de s'allonger ; mais souvent on appelle un homme de l'art , lorsqu'il est presque inutile de la faire ; car il est rare que la langue soit tenue d'assez court , pour qu'il soit besoin de couper ce frein qui adhère aux parties qui sont sous la langue.

Quoi qu'il en soit , l'opération n'est sujette à aucun inconvénient, lorsqu'elle est faite avec attention, & l'enfant n'en éprouve que peu de douleur. Ainsi dès qu'une mère la demande , je ne crois pas qu'on doive lui refuser cette satisfaction. J'observerai néanmoins qu'il est besoin ici de précaution , & d'un peu de fermeté ; autrement on pourroit attaquer les vaisseaux qui sont sous la langue , & être cause de la mort de l'enfant , ce qui est arrivé plus d'une fois.

Pour éviter ce danger , on se servira d'un petit bistouri dont la pointe est recourbée , le dos large, inventé par Bromfield ; la lame & le manche ne doivent pas avoir ensemble plus de deux pouces de long : cet instrument est préférable aux ciseaux.

sentez qu'un enfant , à qui vous présentez le bout du doigt à la bouche, le saisit bien avec les lèvres & le bout de la langue , comme pour tetter , soyez tranquille , & ne vous pressez pas d'en venir à cette opération.

En effet, il est toujours possible, même dans le cas le plus embarrassant, de prendre le filet dans la courbure de la pointe, tandis que le dos de l'instrument presse & rabaisse les vaisseaux sanguins, de manière à les garantir de toute atteinte lors de la section : opération qui se fait en un clin-d'œil.



CHAPITRE XXX.

De l'Ophthalmie ou inflammation des yeux.

LES yeux des enfans sont très-susceptibles de s'enflammer, les trois ou quatre premiers jours après la naissance, sur-tout pendant l'hiver. Si cela vient du froid, dont l'enfant a été saisi, on peut croire assez vraisemblablement que cela lui est arrivé immédiatement après sa naissance, avant qu'il ait été remis à la nourrice, ou peu de tems après : alors il faut lui couvrir la tête avec un bonnet de flanelle, préféablement à tout.

Cependant cette espèce d'inflammation est de peu de conséquence, & disparoît en général d'elle-même, en tenant l'enfant chaudement, ou en lui lavant les yeux avec (1) de l'eau rose, à laquelle on ajoutera dans quelques cas, deux ou trois gouttes d'extrait de saturne, & un grain ou deux de vitriol blanc, sur deux onces de cette eau.

(1) M. Armstrong dit avoir eu les plus heureux succès de l'eau de verveine en collyre, dans ces cas d'ophthalmie résultante du froid, & en général, dans tous les autres cas d'ophthalmie. Quelquefois, dit-il, des purgatifs modérés suffisoient aussi pour guérir ces maux-là à cet âge.

Mais il y a une autre inflammation à laquelle les enfans sont sujets ; elle est quelquefois de longue durée , & de nature à devoir être bien distinguée. Je ne parle pas ici de cette rougeur des yeux connue sous le nom de fugillation , qui souvent reste long-tems , disparoît , revient & cesse enfin , sans faire le moindre mal à l'enfant : il ne s'agit pas non plus des yeux humides & larmoyans , & qui persistent dans cet état , quelquefois pendant plusieurs mois , & même plusieurs années.

Celle dont je veux parler est accompagnée de rougeur aux paupières , de signes apparens d'ophthalmie , ou d'inflammation au blanc des yeux : dans cette rougeur on remarque un écoulement épais comme dans l'ophthalmie des adultes. Quelquefois elle paroît tendre à un meilleur état par les moyens ordinaires ; mais rarement elle reste dans cet état plusieurs jours de suite , & généralement , elle augmente à la fin du mois.

D'après ce que l'expérience m'a fait connoître à ce sujet , je suis porté à me ranger du parti du docteur Hunter & d'autres praticiens. Ces Médecins ayant donc essayé nombre de moyens curatifs , & s'étant trouvés en consultation avec plusieurs gens de l'art , ont pensé être autorisés à croire que la plupart des ophthalmies rebelles ,

venoient (1) originairement d'un vice vénérien , & ne pouvoient être traitées avec succès que par son spécifique administré sous l'une ou l'autre forme.

Un Médecin ne peut se décider pour cette opinion qu'avec beaucoup de prudence dans les cas qui se présentent ; néanmoins , il est bon d'observer que si les moyens ordinaires ne produisent pas de changement avantageux dans l'espace de dix semaines , rien n'opérera d'une manière utile & constante , que les spécifiques & les altérans.

Sans avoir intention de traiter cette maladie , comme venant d'un vice vénérien , je dois observer que si elle est due à ce virus , il est plus sûr de la traiter par onction , que de toute autre manière ; & il est très-probable que les enfans feroient plus souvent guéris si l'on s'y prenoit ainsi , & beaucoup plutôt qu'on ne le fait ordinairement.

(1) Ces docteurs pouvoient se tromper en bien des cas.



CHAPITRE XXXI.

Du Hoquet.

§. ON a rangé cette incommodité parmi les maladies des enfans ; mais ce n'est nullement un dérangement d'aussi grande conséquence chez eux que chez les adultes. Quoique les enfans y soient sujets , rarement ce hoquet mérite beaucoup d'attention ; car souvent ils ne l'ont qu'après avoir mangé ; & c'est une des suites de la nourriture qu'ils ont prise , mais qui ne leur fait aucun tort. Si cela dépendoit de l'état acide des fucs de l'estomac , ou que cela parût dans une longue affection des intestins , il n'y a pas à balancer à faire prendre des poudres absorbantes à l'enfant.



CHAPITRE XXXII.

De la Toux.

M. Armstrong , p. 186. « Quelquefois il se
» répand en hiver & au printems parmi les
» enfans des toux épidémiques , comme les diar-
» rhées les attaquent en automne. Quant à la
» toux , si l'enfant a beaucoup de fièvre , & que
» cette toux soit sèche , je commence la cure par
» une saignée , soit avec la lancette , soit avec les
» sangsues , selon l'âge de l'enfant & les autres
» circonstances ; après quoi je donne un doux
» vomitif , si les phlègmes fatiguent , & que le
» ventre soit relâché. Je fais réitérer ces évacua-
» tions au besoin : si l'enfant n'a pas de fièvre ,
» j'ordonne la mixture suivante :

Recette.

℥ d'Huile d'amandes douces , *une once* ;
de Lessive de tartre , *vingt gouttes* ;
d'Eau pure , *cinq onces* ;
de Sucre fin , *quantité suffis.* pour une saveur
agréable. *Mélez.*

» L'enfant en prendra une petite cuillerée , &
» même jusqu'à la dose d'une ou de deux cuillerées
» ordinaires selon l'âge , cinq ou six fois par jour ,

» sur-tout quand l'estomac est vuide , & la toux
» fatigante.

» Si l'enfant a beaucoup de fièvre , je préfère
» la mixture suivante , comme fébrifuge & rafraî-
» chissante : outre qu'elle est balsamique.

Recette.

℥ de Suc de Limon , *six dragmes ;*
de Blanc de baleine , *une dragme ;*
d'Eau pure , *cinq onces ;*
de Vin antimonie , *soixante gouttes ;*
de Syrop balsamique de Londres , *demi-once.*
Mêlez.

» On en donne suffisante quantité , une fois en
» trois ou quatre heures , ou plus souvent , si la
» fièvre & la toux sont fortes. Si la toux se sou-
» tient forte après que la fièvre a décliné , je
» prescris un vésicatoire entre les épaules , &
» on l'entretient quelque tems : ce qui devient
» souvent très-utile ».

J'ajouterai à ces détails de M. Armstrong , en
faveur de quelques lecteurs peu instruits , qu'il
faut prendre garde de confondre les toux catar-
rhales , opiniâtres , avec la coqueluche. Le siège
de celle-ci est dans les glandes de l'estomac , &
celui des toux catarrhales dans la poitrine. Ces toux
sont même assez souvent accompagnées de fièvre
inflammatoire dans les enfans , sur-tout de la fin

de l'hiver à l'entrée du printems. En hiver , elles sont plutôt accompagnées du grand mal de tête , sur-tout dans les tems sombres , froids & humides. Celles du passage de l'hiver au printems cèdent plus aisément , quoique d'abord plus sérieuses. Je vois qu'on n'a pas assez fait cette différence dans ces toux de l'enfance. Le poulx doit peut régler la conduite d'un Médecin dans ces maladies ; la moindre circonstance le fait changer : aussi est-ce un symptome généralement fort incertain à cet âge. L'état des yeux & de la respiration donnent plus d'éclaircissement. Celui du ventre est toujours avantageux , plus relâché que resserré. Les bains chauds y sont beaucoup plus utiles qu'on ne le croit , & même dans presque toutes les maladies les plus aiguës de l'enfance. Roseen a dit de fort bonnes choses sur la toux des enfans , *p.* 311 ; mais l'on peut assurer après lui , qu'un remède bon pour une toux , ne le fera peut-être pas pour l'autre. S'il y a de la fièvre , on doit l'envisager comme le mal qui exige les premiers soins , parce que la fièvre , la moins dangereuse en apparence , enlève assez souvent un enfant , sur-tout du premier âge , sans même qu'on y soupçonne le moindre risque. On dit que les enfans reviennent de loin ; cela est vrai. Mais dans un âge où la nature ne peut & ne doit même employer presque rien en réparation ,

réparation, il faut promptement affoiblir & dissiper un ennemi qui s'oppose à l'exercice de ses facultés, ou laisse bientôt sans solidité la base d'un édifice aussi foible. La fièvre la moins forte avec une toux, trouble le travail de la nature, d'abord par les matériaux viciés que celle-ci doit employer, & ensuite par les secousses réitérées qui déforment insensiblement l'organisation, & font du corps le plus droit auparavant, un assemblage irrégulier & hideux même, lorsqu'on le considère à nud : or, ces (1) altérations sont souvent l'ouvrage de très-peu de tems.

(1) Hippocrate y a fait attention.



CHAPITRE XXXIII.

De l'Éternument & du Saignement de nez.

QUELQUES Ecrivains ont aussi parlé de l'*éternument* parmi les maladies de cet âge : Rhazès prescrit en conséquence des rafraîchissans & des anodins ; mais cet éternument, considéré comme maladie, doit être bien rare, puisque jamais je n'en ai vu un exemple. On en a aussi parlé comme d'un symptôme très-connu de la rougeole, & de plusieurs rhumes ordinaires ; mais je crois que ni dans l'un ni dans l'autre cas, il ne demande une attention particulière. Si j'en parle ici, c'est uniquement pour ne point passer sous silence une prétendue maladie dont quelques écrivains renommés ont fait mention ; & ne point laisser dans l'embarras des lecteurs qui, ne sachant pas la distinction qu'on doit faire entre de purs symptômes & les maladies, pourroient s'alarmer mal-à-propos dans un cas ou dans l'autre. Cependant l'éternument réuni à d'autres causes, peut donner lieu au dérangement suivant dans les sujets de cet âge.

§. Je rencontre donc aussi le *saignement* de nez parmi les maladies des enfans, dont quelques

écrivains anciens ont parlé. Ainsi j'en dirai deux mots, quoique rarement il mérite quelque attention dans les sujets pour qui j'écris ce traité.

Si l'enfant a de la fièvre, ou est malade, par quelque autre cause que ce soit, l'hémorragie est souvent un symptôme de la maladie qu'il a, & ce symptôme assurera si cette maladie est bien traitée. Néanmoins le saignement de nez a quelquefois lieu dans les enfans de la meilleure santé, parce que les vaisseaux de cette partie sont naturellement plus foibles que ceux qui sont recouverts par la peau : mais ces vaisseaux forment une issue salutaire en plusieurs circonstances, comme dans les cas de pléthore sanguine ; & se resserrent ordinairement quand l'intention de la nature est remplie : pour lors, on administrera une dose ou deux de potion rafraîchissante.

Il est néanmoins quelquefois nécessaire de faire renifler de l'eau froide, dans laquelle on peut même jeter un peu de vinaigre, d'appliquer un corps froid quelconque sur le dos, de plonger les mains dans (1) l'eau. Si ces moyens ne suffisent pas,

(1) Plonger les mains dans l'eau froide, pour arrêter ces saignemens de nez opiniâtres, c'est souvent mal voir la nature ; & nombre d'expériences en ont prouvé la mauvaise manœuvre. Loin de refouler le sang sur le centre, on a tout intérêt de le rappeler aux extrémités, sur-tout

on bouche les narines avec des rouleaux de linge ou de charpie qu'on enfonce le plus qu'il est

aux inférieures , par un bain chaud , dans lequel on plonge la jambe jusqu'à la moitié. Dès que le sang est refoulé des extrémités quelconques , il doit se jeter à la tête plutôt qu'ailleurs , parce que c'est le local où il a le plus de liberté : d'ailleurs , les vaisseaux qui l'y portent n'éprouvent aucune gêne. Mon fils aîné fut pris d'une pareille hémorrhagie à l'âge d'environ sept ans. Le bain chaud des pieds lui devint utile les premiers momens ; mais il suffisoit qu'il remuât les membres ou la tête , pour que le sang coulât de nouveau. J'employai l'eau froide sur la tête , même avec le vinaigre froid ; les styptiques d'usage furent introduits dans les narines avec un linge. Le sang s'arrêtoit ou retomboit dans la bouche : il passa la journée entière , tantôt levé , tantôt couché , dans cette fâcheuse alternative. Enfin , je le vis trop foible pour le faire saigner , & ce fut cet état de foiblesse qui le sauva , vu le relâchement général qui en fut la conséquence. Il resta sur son lit presque immobile , & le saignement de nez cessa. L'inquiétude m'ôta presque toute réflexion dans ce moment critique. M. Plenck rapporte un cas semblable. On fit cesser le saignement de nez en versant de l'eau froide sur la tête , tandis que la personne avoit les jambes dans l'eau chaude. Mais je rappellerai ici une observation précieuse de Roseen. « Ces saignemens de nez sont , dit-il , quelquefois l'effet » d'une fièvre très-dangereuse , (*& qu'on ne soupçonne pas*) : » il faut promptement l'arrêter avec le quinquina ». *P. 353.*

Quelquefois ces saignemens de nez sont , dans les adultes , le prélude d'une fièvre rémittente sourde , qui tue le malade

possible ; il est probable qu'on réussira de cette manière : autrement on tirera un peu de sang du bras, si le pouls le permet. On lâchera le ventre avec de la manne & de la crème de tartre : la diète de l'enfant sera pendant quelque tems végétale, & (1) laiteuse ; au moins ne doit-il pas dîner complètement, s'il prend des nourritures animales.

en deux ou trois accès. Si l'on n'emploie pas aussi-tôt le quinquina, le sang est alors si dissous & si acrimonieux, qu'il cause de la rougeur, une phlogose même sur la main où il tombe ; mais ils sont aussi quelquefois la crise mortelle d'une fièvre aiguë. *Voyez' Nietski, Patholog.*

(1) Le lait ne convient pas après les hémorrhagies quelconques, si elles ont été considérables.



CHAPITRE XXIV.

De l'Hémorrhagie umbilicale.

J'AI vu deux ou trois fois cet accident au nombril d'enfans nouvellement nés. A peine doit-il mériter quelque attention : car , en général , il est assez rare. Il vient d'une stagnation du sang qui s'échappe dans cette partie , & coule ainsi quelquefois plusieurs mois. En certains cas l'hémorrhagie est assez considérable pour inquiéter , & faire craindre qu'à la fin elle ne préjudicie à la santé de l'enfant. La petite veine d'où le sang s'échappe , après s'être arrêté , est toujours si profondément enfoncée , qu'on ne peut l'assurer par une ligature , ni la cautériser ; opération qui effectivement feroit fort désagréable. Cependant j'y ai porté le caustic lunaire , mais l'hémorrhagie a toujours reparu. Il n'est donc besoin pour lors que d'y adapter une compresse faite en cône , & de l'assurer avec un emplâtre agglutinatif & un bandage : ce qu'on doit continuer pendant deux ou trois semaines (1).

(1) J'ajouterai quelques réflexions de M. Hamilton à ce chapitre : 1°. si l'enfant est pris de convulsions les premiers jours de sa naissance , il est avantageux de laisser

un peu saigner le nombril à volonté : 2°. l'inflammation & la mortification qui peuvent survenir au nombril demandent la plus grande attention , & le mal est quelquefois très-difficile à guérir. Lorsque le bord paroît enflammé & ouvert , si l'on ne réussit pas en y jettant , comme on fait ordinairement , un peu d'amidon en poudre , on y appliquera une compresse de raisins secs , dont on aura ôté les pepins : ce qui devient fort utile. Si le bord est excorié , on peut le laver avec une lotion légèrement astringente , telle qu'une foible solution d'alun , ou de sucre de saturne ; après quoi on panse la plaie avec du cérat. — Je laisse aux Chirurgiens à juger cet avis.



CHAPITRE XXXV.

Des Hernies & de l'Hydrocèle.

§. IL peut arriver des hernies en différens endroits ; mais les plus ordinaires sont celles du nombril & des aînes. La première, qui est assez commune chez les enfans , se guérit facilement, si l'on y porte un prompt remède : les bains froids suffisent presque seuls ; mais si on néglige l'accident , il peut devenir fâcheux , à mesure que l'enfant avance en âge , sur-tout pour les filles. Néanmoins l'hernie sera plutôt guérie , si , comme dans le chapitre précédent , on applique , sur le nombril , une compresse (1) conique , faite avec des morceaux ronds de peau enduite d'emplâtre agglutinatif , entre lesquels on insérera des ronds de cartes. Si l'enfant est âgé d'un an , il lui faudra mettre un bandage bien assuré autour du corps. Mais j'ai remarqué assez souvent que les nour-

(1) Il faut prendre garde cependant que les compresses ne fassent un trop grand enfoncement. En voulant guérir un mal , on en occasionneroit un autre. C'est l'affaire d'un Chirurgien éclairé.

rices, alarmées de ce bandage, le lâchoient imprudemment, au point de le rendre inutile, ou de peu d'usage; c'est pourquoi je recommandai, il y a déjà quelque tems, le bandage élastique de M. Squirre : sa courbure latérale, suivant l'élévation des hanches, il ne fait aucune pression, que sur le nombril & le point opposé du dos, & répond ainsi parfaitement à l'intention de la cure; de sorte qu'on peut toujours se passer d'un Chirurgien, pour le placer comme il faut. Quand on le fera quitter, on aura soin de mettre l'enfant dans un bain froid, tous les jours, pendant plusieurs mois.

Il vaut mieux laisser (1) sans bandage les

(1) M. Hamilton étoit du même avis, ainsi que d'autres, avant notre auteur. « Rarement, dit-il, les bandages y » font un grand bien, à moins qu'ils ne soient faits » avec beaucoup d'intelligence. Il y a, d'ailleurs, peu de » danger à ces descentes du premier âge. Il faut avoir » soin que le ventre soit modérément libre, & soutenir » la partie avec la main, quand l'enfant crie ». M. Armstrong conseille aussi, d'après nombre d'expériences, de tenir le ventre un peu libre, pour faciliter la réduction spontanée de l'hernie, ou pour aider l'art à faire cette réduction. Mais des gens peu expérimentés s'en sont quelquefois laissé imposer par un engorgement muqueux du tissu cellulaire, qui accompagne les vaisseaux spermatiques. M. Armstrong dit qu'il a souvent vu ces hernies du scrotum parmi les enfans de son hôpital : je dois croire un homme aussi éclairé.

hernies qui surviennent dans l'aîne aux enfans très-jeunes , & cela , tant par rapport à la difficulté de les fixer sur la partie , que parce que ces enfans sont toujours mouillés. D'ailleurs , l'usage des bains froids contribuera presque toujours à leur guérison , lorsqu'ils n'ont pas encore deux ans. Jusqu'à ce moment , le bandage deviendrait donc inutile ; mais passé ce terme , il devient indispensable ; & l'on doit toujours préférer ceux d'acier , qui sont incomparablement les plus sûrs.

§. L'*hydrocèle* ou hernie aqueuse des bourses , est , dans les enfans , une tumeur semblable à l'*hydrocèle* des adultes. Lorsqu'elle se manifeste dans les enfans , je crois que c'est toujours à la naissance. Les sages - femmes & les gardes la prennent souvent pour une hernie ordinaire ; & conseillent , en conséquence , d'y appliquer un suspensoir. Il est cependant bien facile de la distinguer d'une hernie , par la transparence de la tumeur : elle ne cause point de douleur , ne se retire pas en pressant , & n'augmente point par les cris de l'enfant.

Cet accident n'est point dangereux & dispa-

Néanmoins , je pense que ces cas ne sont pas si fréquens qu'on le dit. L'*hydrocèle* en a souvent imposé ; & l'erreur est fort facile à cet âge.

roîtroit probablement de lui-même (1) en quelques mois ; mais il vaut mieux le dissiper par l'une ou l'autre lotion astringente. J'ai eu beaucoup de succès de l'esprit de Minderer. En d'autres rencontres , j'ai employé des compresses trempées dans l'eau & le vinaigre , en y ajoutant un peu d'esprit , selon que la peau pouvoit en soutenir l'impression. L'expédient le plus court est de faire quelques petites piquures à la partie inférieure de la tumeur avec la pointe d'une lancette.

(1) Cet accident , qu'on avoit aussi appelé *pneumatocèle* , parce qu'on le croyoit produit par l'air enfermé dans les tégumens , avoit été très-bien connu d'Hippocrate. Il dit , comme M. Underwood , & même plus généralement , qu'il se passe avec l'âge ». *Hydrops autem pueris accidunt in testibus quamdiu parvi sunt ipsi : postea procedente ætate evanescent. De Aëre loc. &c. p. 283.* Cette disparition , plus ou moins prompte , dépend du local : car , si cette humeur aqueuse est dans la tunique interne , elle ne se dissipe que très-difficilement. Les lotions , les topiques quelconques , n'y font alors rien de bien , & ne font pas même toujours sans danger. Des gens éclairés voient aussi , en plusieurs cas , du danger à se servir de l'instrument. Si cette eau est dans la tunique externe , elle se jette quelquefois jusques dans le prépuce : à cet égard , on suivra les vues de l'auteur. Mais je conseille à ceux qui soignent l'enfant , de ne rien faire sans l'avis d'un homme , même très-expérimenté. La moindre erreur peut ici devenir d'une très-grande conséquence pour l'état de la virilité.

Comme cela peut toujours se pratiquer sans inconvénient & sans presque aucune douleur pour l'enfant, les mères préfèrent souvent cet expédient, qui dissipe à l'instant un défaut désagréable à leurs yeux, si par hasard d'autres personnes viennent à l'appercevoir. De quelque manière que l'eau en disparoisse, je ne l'ai jamais (1) vu revenir, & l'enfant n'en a essuyé aucune mauvaise conséquence.

(1) L'auteur peut ne pas l'avoir vu; mais la récidive n'est pas rare. Il n'est pas non plus extraordinaire de voir ces accidens arriver à des enfans, long-temps après la naissance. Un enfant de vingt-deux mois me l'a prouvé.



CHAPITRE XXXVI.

De la chute du Rectum.

LA chute de ce gros intestin par l'anus n'est pas extraordinaire, ni (1) difficile à guérir; c'est en général une conséquence de quelque autre maladie, comme les vers, les pourritures & autres faletés des intestins; ou c'est un effet de forts purgatifs, des cours de ventre, d'une longue constipation, d'une pierre dans la vessie ou de quelque autre cause irritante. L'accident est assez ordinairement précédé d'un *ténésme*, ou d'envie continuelle d'aller à la selle, mais avec douleur du

(1) Quelle que soit la cause de cet accident, ce que je n'examinerai pas, il est nombre d'exemples qui prouvent combien il est difficile d'y porter remède avec succès. Peut-être est-ce parce que les parens ou les nourrices attendent trop long-tems à appeller un homme de l'art; mais l'accident n'en est pas moins grand. Je réprouve absolument ici l'extrait de saturne; même à la moindre quantité. La farine d'orge, bien séchée au four, selon le conseil de M. Plenck, est préférable: on en saupoudre l'intestin avant de le faire rentrer. On y mêle aussi, avec succès, un peu d'os de sèche en poudre, desséché au feu sur une pelle; mais non calciné.

fondement. En remédiant à ces différens accidens , on remédiera aussi à la chute du rectum.

Si l'accident subsiste après qu'on a fait cesser la cause irritante , il ne faut alors en chercher la cause actuelle que dans le relâchement des fibres de la partie. Or , ce relâchement ne vient que des chûtes fréquemment réitérées chaque fois que l'enfant rend ses selles : une lotion astringente peut y remédier.

Pour cet effet , on fera une compresse de coton ou d'étoupe bien molle qu'on trempera dans de la lie de vin rouge , y ajoutant même si l'on veut quelques gouttes d'extrait de saturne , pour en réitérer souvent l'application & l'assurer par un bandage , de manière qu'elle exerce une forte compression sur la partie. On pourra même saupoudrer la partie avec un peu de myrrhe , d'encens & de sang-dragon pulvérisés ensemble , & très-fin. Il seroit quelquefois à propos qu'un domestique soutînt le fondement de l'enfant , en appliquant un doigt sur chaque côté de l'anus , lorsque l'enfant va à la selle : mais cette précaution n'est nécessaire que quand le mal a été de longue durée , ou que la chute de l'intestin est considérable.



CHAPITRE XXXVII.

Des Écoulemens du Vagin.

CES écoulemens particuliers aux filles sont, ou sanguins, ou muqueux, ou purulens. Comme je n'ai intention de parler ici que de phénomènes qui précèdent l'âge de puberté, je dirai, à l'égard des écoulemens sanguins, que les filles l'ont quelquefois peu de jours après la naissance; mais sans aucune suite dangereuse. Néanmoins, s'il étoit à propos d'ordonner quelque remède, un peu de poudre testacée, ou de magnésie, selon l'état des intestins, feroient un astringent suffisant, d'autant plus que l'inconvénient disparoît en peu de jours.

Les filles de cinq ou six ans sont aussi sujettes à un écoulement (1) muqueux, qui a toute

(1) Les filles tiennent quelquefois, dès leur naissance même, cet écoulement de leur mère : il ne faut alors penser à les guérir qu'avec le tems, & par tous les moyens qui peuvent purifier les humeurs, en changer, pour ainsi dire, la nature, & fortifier les solides. Ces écoulemens muqueux ou purulens en apparence, sont aussi, dans d'autres circonstances, les suites d'une maladie. J'ai chez moi une femme, dont la petite fille a essuyé cet accident.

l'apparence des fleurs blanches. Cet écoulement est quelquefois si considérable, qu'il perce tous leurs linges : si on le laissoit continuer, il nuiroit à la santé. Mais je crois qu'on peut toujours le guérir par les mêmes moyens que je vais indiquer pour l'affection suivante, qu'on peut appeller gonorrhée purulente.

Cet accident-ci est une affection assez commune chez les filles de trois ou quatre ans. On le fait aisément cesser, avec des potions rafraîchissantes, & en tenant la partie très-propre. J'ai quelquefois employé une lotion d'eau végétominérale, que je crois préférable à nombre d'autres remèdes, si l'on s'en sert dès le commencement de la maladie.

Si l'écoulement purulent se manifeste plus tard, comme à huit, dix, & même douze ans, & qu'il soit très-décoloré, fétide, il peut donner lieu à des soupçons, contre lesquels de jeunes

La petite avoit eu d'abord une fièvre inflammatoire, dans laquelle la poitrine avoit été très-intéressée. La nature porta le reliquat de la crise à la partie sexuelle. Cet écoulement blanc dura environ six mois, après quoi l'enfant vit en rouge, & périodiquement, comme les adultes réglées. Le Médecin jugea à propos de faire cesser ce flux prématuré : il y réussit sans inconvénient pour l'enfant. J'ai vu un pareil écoulement dans une fille de neuf ans, à la suite de la petite-vérole : il cessa de lui-même.

Praticiens

Praticiens doivent être en garde. On rencontre quelquefois, il est vrai, de jeunes filles de fix ans, à qui l'on a fait violence : il n'en faut pas moins être circonspect, dans le jugement qu'on croiroit pouvoir porter. D'un autre côté, les symptômes pourroient donner de forts soupçons dans des sujets un peu plus âgés, & qui n'ont pu recevoir d'atteinte que du consentement des parties ; tandis que la fille est réellement innocente. Or, le moindre soupçon feroit capable de l'affecter de la manière la plus sensible, & de jeter le trouble dans une famille.

Les écoulemens, qui ont la plus mauvaise apparence, cessent souvent en huit ou dix jours, par le seul traitement que j'ai proposé. Néanmoins, j'ai vu de très-jeunes sujets de mauvaise constitution, chez lesquels le mercure & les apéritifs ont été fort utiles, quoique je ne soupçonnasse aucun principe de mal vénérien. En pareils cas, les gouttes blanches de Ward m'ont paru préférables à tous les remèdes de cette classe. On en donne depuis une demi-goutte jusqu'à deux ou trois, une ou deux fois par jour, pendant deux ou trois semaines : si on ne réussit pas par ce moyen, on donnera une décoction de quinquina avec du baume de copahu. J'ai toujours réussi avec cela ; c'est même un remède excellent pour les fleurs blanches des sujets adultes.

CHAPITRE XXXVIII.

Des Luxations & Fractures.

NON-SEULEMENT les enfans font sujets à ces accidens , en tombant des mains ou du giron de leur nourrice : leurs os & leurs articulations sont même souvent endommagés à leur naissance, sans qu'il soit presque possible de l'éviter. Il est rare, je pense, qu'il arrive alors une autre luxation que celle de l'humerus. On la réduit facilement ; il ne faut ensuite que tenir le membre dans un parfait repos.

Les fractures arrivent peut-être plus fréquemment, & ne se traitent pas avec autant de facilité. Les os ne sont, à ce moment-là, qu'une espèce de substance cartilagineuse, qui se courbe aisément, & se rompt même, si on la force à certain degré : on remédie sans peine à la courbure accidentelle qu'on peut y donner. Mais quelques détails sur la fracture ne seront pas inutiles ici.

Les fractures qui arrivent à la naissance, sont ordinairement celles de l'une ou l'autre clavicule, ou du bras. Le traitement de celles du bras va renfermer ce qu'il est besoin d'observer à l'égard de celles qui peuvent avoir lieu à d'autres parties.

Quant à la fracture des clavicules, il ne faut que tirer l'épaule en arrière, en la fixant dans cette position, avec deux ou trois fortes épingles dans les habits ou enveloppes, dont on couvre l'enfant, & d'y appliquer un emplâtre agglutinatif, ou fortifiant, étendu sur de la peau, à l'extrémité montante de l'os; alors on couvre cet emplâtre d'un second semblable plus étendu.

La fracture de l'humerus ou de l'os du bras demande un peu plus d'attention: cependant tout se terminera heureusement. La difficulté consiste à tenir les bouts fracturés de l'os posés l'un sur l'autre, ou juxtaposés l'un à l'autre, sans bander le bras assez fort pour causer de la douleur, ou beaucoup d'enflure à la main: ce qu'une légère pression pourroit occasionner dans un enfant qui vient de naître.

Je n'ai pas trouvé de méthode plus convenable que la suivante: elle laisse assez de liberté à la partie fracturée pour l'enflure qui s'y forme, & sans qu'il soit nécessaire de lâcher le bandage: d'ailleurs, cette méthode maintient les bouts fracturés des os dans un contact convenable, sans qu'on serre la bande trop étroitement: ce qui empêcheroit le libre retour du sang qui vient des parties inférieures du membre.

Pour cet effet, on fera trois petites attelles, d'un demi-pouce de large, & d'un pouce & demi

de long, avec du linge fin replié six fois dans la longueur; le tout ayant l'épaisseur d'une demi-ligne à-peu-près. On battra ensemble un mélange de blanc d'œuf & de fleur de farine, dans lequel on trempera ces bandes, pour les en imbiber: on les posera, comme dans l'opération ordinaire, le long des bouts fracturés. Étant ainsi appliquées toutes trempées, ces attelles prendront d'elles-mêmes exactement la forme du membre; & en se desséchant, elles auront assez de fermeté pour maintenir les os. Il faut les appliquer immédiatement sur la peau; alors on passera une bande par-dessus: il y aura toujours, par ce moyen, un espace assez libre pour ne pas gêner la petite enflure qui doit nécessairement survenir; & le bandage n'y apportera aucun obstacle par sa compression.

Cette bande doit être de flanelle très-fine, & moins ferrée que pour un adulte. D'ailleurs, cela ne sera pas nécessaire: car le point essentiel doit être de fixer, avec sûreté, le bras de l'enfant le long de son côté, avec des épingles attachées à sa camisole, de la manière que le Chirurgien croira la plus avantageuse dans cette occasion.

On ne touchera donc ni à la camisole, ni au bras, qu'en présence du Chirurgien. Si même la main n'est pas enflammée, ni fort enflée, & que

l'enfant ne paroisse pas trop gêné, on ne levera cet appareil qu'au bout de huit ou dix jours : ainsi la camisole restera dans le même état jusqu'à ce terme-là ; on aura seulement soin de la maintenir propre, en la couvrant avec des nippes qu'on puisse facilement ôter.

La prompte réunion de l'os dépend absolument du repos total dans lequel on maintiendra le bras. Si on y réussit, l'accident ne causera plus d'embarras, ni d'inquiétude, après les dix ou douze premiers jours ; & au bout du mois, l'enfant remuera le bras presque aussi-bien que l'autre.



CHAPITRE XXXIX.

Des Brûlures.

QUELQUES anciens Ecrivains ont encore parlé des brûlures parmi les maladies de l'enfance. Quoiqu'elles ne soient point particulières à cet âge, elles leur arrivent trop souvent, malheureusement, par la négligence de ceux qui en sont chargés; & faute d'y porter remède à l'instant, ces infortunés, victimes de l'insouciance de leurs nourrices mercenaires, souffrent horriblement, tandis que l'application du remède auroit rendu le mal très-léger.

Lorsqu'un pareil accident arrive, il faut sur le champ y appliquer le premier astringent qui se présente sous la main, tels que de l'eau-de-vie ou un autre esprit, de l'encre, du vin, ou même de l'eau (1) froide, jusqu'à ce qu'on puisse se procurer quelque chose de plus convenable: on y plongera la partie brûlée, s'il est possible, ou bien on la couvrira avec du linge qu'on y

(1) Il faut bien s'en garder, si la brûlure est considérable.

aura trempé. Il faut sur-tout éviter l'usage (1) de l'huile, ou de toute autre substance grasse,

Le plus prompt remède qu'on puisse porter à une brûlure, & qu'on a presque toujours sous la main, est l'urine d'un homme bien portant : j'en ai fait faire nombre de fois usage avec les plus heureux succès. Une de mes parentes eut, l'année dernière, le carp brûlé très-vivement. Elle vint me trouver au bout de quatre jours, souffrant beaucoup : j'y fis appliquer de l'urine de son mari, elle fut promptement guérie.

(1) Je ne saurois trop recommander le remède suivant, avec lequel je me suis guéri, il y a vingt-huit ans, d'une brûlure qui s'étendoit depuis le genou jusqu'au bas de la jambe. J'en ai vu les bons effets plusieurs fois depuis, entre autres, il y a sept ans. L'épouse de M. Jacob, Marchand de papiers peints, ci-devant rue S. Victor, & son fils, âgé de sept ans environ, avoient eu les jambes horriblement brûlées par une chauderonnée de colle. Pendant environ sept à huit jours, on y avoit appliqué différens remèdes, plus ou moins actifs, & même une lessive de savon : le mal avoit empiré, au point que plusieurs plaies parurent menacées de gangrène : ils me demandèrent. Je suivis le traitement suivant. Prenez :

d'Huile d'olive & d'huile de lin, la plus nouvelle ;
de chaque, *une livre* ;

de Fiente de cheval toute récente, *une demi-livre* ou
trois quarterons.

Délayez & mêlez bien le tout ; faites-le bouillir dans un vaisseau de terre un peu profond, en remuant de tems

auxquelles on ne recourt que trop souvent. Dès qu'on aura le tems d'envoyer chez un Apothicaire,

en tems, & prenant garde que ce mélange ne monte pardeffus les bords; laissez ainsi le vaisseau sur le feu pendant vingt minutes: ôtez-le; passez dans un linge, & pressez légèrement; gardez dans un pot ce qui a passé.

Usage. S'il y a des vésicules considérables, on les ouvrira d'abord, & on enlèvera les peaux mortes. Trempez la barbe d'une plume dans cette huile, passez-la légèrement sur les plaies, saupoudrez-les ensuite très-légèrement de sucre très-fin; couvrez avec un linge. Six heures après, détrempez ce linge avec une décoction de quina, quina chaude; ôtez-le, lavez les plaies, en épongeant avec la même décoction; ressuyez-les bien, repassez la même huile tiède, saupoudrez encore avec du sucre, appliquez doucement un linge blanc de lessive, & maintenez avec une bande peu ferrée: c'est ainsi qu'on pansera deux fois par jour, jusqu'à parfaite guérison. L'enfant, moins brûlé que sa mère, fut en état de marcher au neuvième jour. La mère ne commença à se bien soutenir qu'au trente-septième de la cure: elle avoit eu des plaies très-profondes sur le cou du pied. Il faut bien prendre garde à la moindre imprudence pendant ce traitement.

Je conviens, avec l'auteur, qu'il ne faut pas de corps gras sur les parties enflammées; c'est ce qui a été dit de toute antiquité. *Pinguia inflammatis minimè conferunt, neque sordidis, neque putrescentibus.* Hippocr. *De affect.* p. 535. Mais l'art fait les rendre utiles: ce qui prouve que Celse disoit avec raison, *vix ulla perpetua præcepta medicinalis ars recipit. Præfat.*

on se procurera le remède suivant, pour en user comme des précédens. Prenez :

d'Eau de chaux , *une pinte* ;

d'Eau-de-vie , *deux onces* ;

d'Extrait de saturene , *demi-once*. Mêlez.

Si le mal est déjà trop ancien pour recevoir du soulagement de ce remède, & qu'il se soit formé des ulcères, on fera un onguent excellent, en prenant parties égales du cérat de Turner, & de l'onguent (1) verd de sureau : on diminuera la portion du dernier, à mesure que les ulcères se guériront.

(1) Voyez *Lewis*: Dispensaire.



CHAPITRE XL.

Des Engelures.

C E mal est si généralement connu, qu'il n'est pas besoin d'en donner une description. Il est dû à une circulation interceptée du sang dans les extrémités des ramifications vasculaires. Cet effet-ci provient du froid ou de l'humidité, à quoi l'enfant a été exposé trop long-tems, & de la chaleur, dont il s'approche subitement, au lieu de faire revenir, peu à peu, la chaleur naturelle à la partie affectée. Si le mal est considérable, comme il arrive quelquefois, lorsqu'une personne a resté couchée plusieurs heures de suite dans la neige, on ne peut guère rétablir la circulation; & la partie se mortifie dès l'instant.

Mais je ne veux parler ici que des légères atteintes de ce mal; atteintes dont les symptomes sont de la chaleur, une démangeaison, de la rougeur, & de l'enflure aux doigts, aux orteils, ou au talon. Les gens de la campagne y appliquent des cendres de bois bien chaudes entre deux linges, ou frottent le mal avec de la graine de moutarde écrasée & de l'eau-de-vie. Quand cela est fait à tems, le mal disparoît assez communément.

On se sert encore avec succès des remèdes suivans. Bâssinez le mal avec de l'eau, dans laquelle on aura éteint deux ou trois fois les branches d'une pincette, & frottez-les ensuite avec du sel bien pulvérisé. *Autre.* Bâssinez-les avec de l'esprit-de-vin camphré, dans deux onces duquel vous aurez jetté une cuillerée d'extrait de saturne.

Plusieurs enfans sont disposés à être incommodés d'engelures (1) tous les hivers, ordinairement. S'ils n'ont de mal qu'aux talons, on garnira leurs chaufures de peau avec le poil, mais non de mouton avec la laine, qu'ils garderont jour & nuit, à leurs pieds. Si les orteils sont attaqués, on leur fera des chaufsons entiers de même peau; ils ne les quitteront pas non plus. Ces précautions sont faciles à prendre aux premiers froids.

(1) De plusieurs préservatifs que je connois, je n'en ai encore vu qu'un seul bien effectif. Faites cuire un gros navet sous la cendre, ôtez la pelure, écrasez-le avec de la graine de moutarde bien triturée & du camphre (sept ou huit grains) dissous dans l'esprit-de-vin : jetez le tout dans une chopine d'eau bouillante; laissez refroidir jusqu'à une médiocre tiédeur; & lavez-vous deux fois par jour les mains ou les pieds, s'ils sont attaqués, avec ce mélange : on réitère cette lotion pendant tout l'hiver, deux ou trois fois chaque semaine. Quant aux engelures ulcérées, je les ai toujours vu guérir avec un peu de cérat & de sucre en poudre sur de la charpie.

Lorsque les engelures sont crevées, on a coutume de les panser avec du cérat, & d'attendre ainsi le tems doux : alors elles se guérissent ordinairement avec ce seul remède. Mais ce moyen n'empêche que très-rarement qu'elles n'empirent, & ne soient très-fâcheuses pendant tout l'hiver : si même les plaies sont grandes, le mal se prolonge jusques dans le milieu de l'été.

Après avoir traité nombre de ces maux, je suis convaincu que cette espèce d'ulcère demande des topiques plus stimulans : car c'est une espèce de gangrène. Quoique le mal ne s'accommode pas toujours de chauds digestifs, comme nombre d'autres ulcères, on peut joindre certaine quantité de digestif au cérat, lorsque l'engelure est considérable ; ce qui n'y fera que du bien. J'ai même vu de petits ulcères persévérer opiniâtement, & devenir inquiétans, lorsqu'il se faisoit sentir un froid dur ; & cela, tandis qu'on les pansoit uniquement avec du cérat, ou autres topiques fort doux ou dessicatifs. Mais ces mêmes ulcères ont commencé à se guérir par l'addition seule d'une petite quantité d'un digestif chaud, & en y appliquant une bande de flanelle, sans autre procédé.

Si cependant ils s'étoient beaucoup étendus, rien ne contribuera tant à leur guérison, que de les laver tous les jours avec quelques médica-

mens astringens & stimulans ; en peu de jours on y verra , de même que dans d'autres ulcères froids , les chairs commencer à renaître doucement , quoique les ulcères soient déjà anciens.

Lorsque les parties sont très - enflées , & que les ulcères ont été long-tems sales , il faudra , dans les grands froids , employer quelques cataplasmes. Ceux qu'on fait avec la farine de seigle & l'eau végeto-minérale , sont les plus actifs , & par cette raison , préférables à ceux de pure mie de pain & de lait. On applique d'abord immédiatement sur le mal l'emplâtre de cérat & de digestif , & par-dessus , le cataplasme de farine de seigle : on changera l'appareil deux fois par jour , & les ulcères se guériront en beaucoup moins de tems que par tous les topiques dont j'ai vu faire usage , sur-tout si l'on a soin de bien frotter les parties voisines avec de l'esprit-de-vin camphré. Si les enfans ne sont pas très-jeunes , on les purgera avec un peu de calomel ou mercure doux ; la guérison de l'ulcère en sera souvent plus prompte. Dans les cas les plus mauvais , il faut employer la décoction de quinquina.

Depuis que je m'occupois de cet ouvrage , j'ai appris que M. Partington avoit eu de très-bons succès de l'électricité , pour guérir les engelures. Quoique je n'aie pas encore eu occasion d'en faire l'expérience , cela est cependant si

conforme aux idées que j'ai de la nature de ces maux, que je crois volontiers que l'électricité pourra être utile, en nombre de cas opiniâtres, sur-tout chez les gens très-âgés; car ces gens y sont assez fréquemment sujets.

Nota. Il y a encore d'autres maux qu'on range parmi les maladies des enfans. Rhazès, Paul, Aëtius, Fabrice d'Aquapendente, Celse, Primeroſe, & autres, moins anciens, nous ont laiffé des dénominations, qui ne ſont que des diſtinc-tions inutiles de différens maux dont j'ai parlé. Les anciens aimoient beaucoup ces diſtinc-tions, ſur-tout à l'égard des maladies de la peau. Comme je n'en connois la nomenclature que par leurs écrits: voici à quoi cela ſe réduit, & dans leurs propres termes,

Lentes, *hiſpiditas*, *achores*, *favus*, *pforophthal-mia*, *ranula* ou *batrachos*, *ſiriaſis*, *pariſthmia*, *parulis*, *inflatio*, *macies*. Expliquons ces mots:

Lentes. Taches de rouſſeur, qui ſe manifeſtent ſur-tout dans les tems chauds, & particulière-ment ſur la peau des ſujets blonds.

Hiſpiditas. Terme équivoque, qui ſignifie chez ces Ecrivains, ou l'extérieur difforme de tout l'enſemble du corps, ou la pouſſe droite de poils qui naiſſent ſur les joues & près de l'œil, de manière qu'ils entrent dans l'œil même, & y cauſent de la douleur, avec un larmoïement.

Favus & achores. Les uns distinguent le sens de ces deux mots : les autres le confondent. C'est, en général, dans les enfans, une espèce d'humeur laiteuse, qui transpire & forme comme une croûte, d'une couleur sombre, & qui, quelquefois devient ulcérée, & se répand sur la tête. D'autres disent que les *achores* ne se voient que dans les adultes : c'est une espèce d'éruption furfuracée, ou semblable au son des grains moulus.

Psfrophthalmia. C'est une espèce d'affection chaffieuse sèche, avec une légère inflammation des paupières.

Ranula ou grenouillete. Tumeur inflammatoire des parties qui sont sous la langue, surtout des veines, qui quelquefois deviennent ulcéreuses; mais souvent elles présentent une sorte d'œdème mol & flasque. Celse dit que la tumeur est quelquefois enfermée dans un sac, & qu'il faut l'enlever. Fabrice d'Aquapendente a détaillé toute l'opération.

Siriafis. Mot qui, à la lettre, signifie *une fosse*. Paul, *Liv. 1*, décrit cette maladie comme une inflammation du cerveau, dans laquelle le cerveau est souvent mortifié ou sphacelé en trois jours. Si cela n'arrive pas, l'enfant alors peut se tirer de la maladie. Le mot *siriafis* n'est donc que l'expression du symptôme qui a lieu dans cette circonstance, & ne marque que la cavité

ou l'enfoncement des membranes qui recouvrent les fontanelles non ossifiées des enfans, & celui des yeux qui se retirent au fond des orbites. La maladie est proprement une fièvre ardente, accompagnée de pâleur, de sécheresse par tout le corps, & de dégoût. Voilà au moins comme on a compris ce que les Anciens ont voulu dire.

Paristhmia. C'est une inflammation des amygdales; mais qui, assurément, n'est pas commune chez nous (en Angleterre). Hippocrate en parle, dans son Traité de la dentition, & ailleurs.

Parulis. Affection douloureuse & œdémateuse des gencives, accompagnée d'inflammation. Quelquefois la tumeur aboutit à suppuration. Rhazès l'appelle une *vésicule* dans la bouche.

Inflatio. Distention de la peau, causée, ou par emphysème, ou par une collection aqueuse, lorsque l'enfant a été épuisé par une longue maladie.

Macies. Atrophie ou dépérissement total des sujets à la mamelle. Elle peut avoir nombre de causes, sur-tout les vers, qui prennent tout le suc nutritif transmis à l'enfant, ou la mauvaise qualité du lait, ou un lait que des circonstances rendent nuisible à l'enfant, quoique cet aliment ne pêche point par sa qualité: alors il faut lui donner un autre lait; & l'on verra l'enfant reprendre, comme cela est arrivé nombre de fois.

J'ai

J'ai donc parcouru tous les accidens que l'on a rangés parmi les maladies des enfans. Les détails que j'ai donnés sur tous les dérangemens de leur santé, & dont j'ai cru devoir faire mention, me paroissent suffisans. Je n'ai rien omis de ce qui m'a paru mériter d'être connu, soit dans mes lectures, soit dans ma pratique; & j'ose me flatter que ce petit Traité paroîtra réunir plus d'avantages, que des Ouvrages bien plus considérables, publiés à ce sujet. Il ne me reste plus qu'à parler de quelques défauts externes, pour pouvoir dire que je n'ai rien passé sous silence.



CHAPITRE XLI.

Du Bec de Lièvre & autres défauts externes, Excroissances, Taches ou Signes appelés Envies.

QUOIQ'IL ne soit pas trop de mon sujet de traiter ici expressément des opérations chirurgicales ; je ne puis terminer mon Ouvrage sans faire mention du *bec-de-lièvre* & d'autres défauts externes assez ordinaires : ne seroit-ce que pour appuyer , par mes assertions , ce qu'un de nos Ecrivains modernes a avancé si judicieusement , quoiqu'avec des succès assez douteux , pour combattre le malheureux préjugé des mères , concernant les *signes* de leurs enfans. Ces femmes s'imaginent que ces défauts sont dus à la forte impression qu'a faite sur elles la vue de quelque objet désagréable ; ou à la privation d'une chose qu'elles ont désirée durant leur grossesse.

L'expérience constante de tous les observateurs attentifs , s'élève généralement contre ce soupçon inquiétant ; & malgré cela il subsiste , & prévaut sur l'esprit de celles qui ont le plus grand intérêt & la plus grande raison d'être persuadées du contraire , vu le trouble que ce soupçon leur cause.

Tout homme un peu répandu, a sans doute eu occasion de voir plusieurs mères très-sensibles & très-affectionnées (car cette inquiétude est ordinairement leur partage), qui se sont tourmentées pendant cinq ou six mois, dans la crainte pénible de voir quelque tache ou marque défigurante sur leurs enfans, jusqu'à craindre même de les regarder au moment de la naissance; tandis que ces enfans se sont trouvés aussi parfaits & aussi exempts de ces défauts qu'on pouvoit le desirer, comme leurs amis éclairés le leur avoient prédit long-tems auparavant.

D'un autre côté, des enfans naissent avec quelques-uns de ces défauts, que la mère n'avoit même pas soupçonnés, à moins qu'elle ne fût une de ces femmes foibles & timides, qui craignent toujours de rencontrer un objet désagréable, & cela, par les mauvais principes de leur éducation. Souvent même le défaut n'a rien de relatif à l'objet qui a pu les intimider, ou qu'elles craignoient d'avance. Il faut encore remarquer ici, qu'en pareil cas, les mères, prévenues par des craintes mal fondées, ne veulent pas qu'on leur persuade qu'elles n'ont rien vu de choquant qui soit absolument analogue à la tache, ou au défaut de leur enfant; tandis qu'en examinant les choses avec l'intérêt qu'elles méritent, on voit que ce n'est qu'après le fait qu'elles se sont

imaginées avoir réellement vu l'objet, qui a été, selon leur idée, la cause de ce défaut ; idée qu'elles n'avoient jamais eue auparavant : mais le préjugé l'emporte. « Mon enfant a ce défaut, » donc j'ai vu quelque chose de semblable » !

Bien loin de vouloir faire des reproches trop sensibles à ces femmes, & de les taxer de donner lieu elles-mêmes, & volontairement à leurs soupçons, je croirai volontiers que cela ne vient que de leurs sensations, qui leur en imposent. Je voudrois seulement m'opposer, avec succès, à l'influence d'une opinion que je crois très-mal fondée, & qui n'a eu d'autorité que parce qu'elle est ancienne, mais qui n'en est pas devenue plus vraisemblable par le laps du tems.

Qu'il y ait sur les enfans, à leur naissance, des défauts ou taches de naissance, semblables à quelques-uns des objets qui environnent une mère, cela est prouvé par nombre d'exemples, sans cependant que la cause en soit bien connue. Dans le règne animal, comme dans le (1) végétal, on remarque des écarts analogues de la nature. Mais les causes auxquelles sont dus ces dérangemens, ces irrégularités dans le cours

(1) Voyez Adanson, Tom. I, p. 42 & suiv. Hippocr. *De Geniturâ*.

ordinaire des choses, nous sont également inconnues, & purement accidentelles.

Quelle qu'en soit l'origine, il est certain que nous ne voyons pas comment une crainte, un saisissement, un desir peut produire, dans l'organisation & dans les humeurs, un changement capable de donner lieu à ces événemens, & encore moins à différens périodes. Au contraire, les loix connues de la nature semblent nous persuader que tout s'oppose à cette hypothèse.

Comme il est impossible de la soutenir par aucun raisonnement fondé sur la structure primordiale des parties, les femmes ont les plus fortes raisons de se désabuser, & de renoncer à ces sujets de craintes, au lieu de s'en occuper, & de se jeter ainsi dans de pareilles alternatives pendant des semaines ou des mois entiers. Je souhaite que mes (1) réflexions aient l'effet

(1) Les réflexions de l'auteur sont d'un très-bon esprit, mais ne lèvent aucunement les doutes. Je desirerois qu'il eût produit quelque extrait des deux discours qui ont été présentés à ce sujet à l'Académie de Pétersbourg, en concurrence pour le prix proposé sur la même question. L'un & l'autre, quoique contradictoires, sont également intéressans. Feyjoo tenoit pour la négative dans son *Théâtre critique* ; mais il a ensuite soutenu l'affirmative dans ses *Lettres*, & très-sensément.

que je desire. La raison est toute entière de mon côté, & l'expérience vient à l'appui de mes avis.

§. Parmi ces différens défauts de naissance, je remarquerai d'abord celui qu'on appelle *bec-de-lièvre* : il est trop connu pour le décrire. Il me suffit d'observer que cette défectuosité est, ou *simple*, ou *complexe*. Elle est *simple*, lorsqu'il n'y a que la lèvre supérieure de divisée, avec quelque manque de substance. Elle est *complexe*, lorsque la fente de la lèvre est double, & que le palais, la luette présentent aussi une division. Mon but ne me permet pas de détailler ici comment on doit remédier à cette défectuosité. Je dirai seulement en quel tems on doit tenter de le faire.

Plusieurs raisons engagent les parens à demander de faire disparoître cet inconvénient, aussi-tôt que l'enfant est né, ou au moins avant que le premier mois se passe. Mais je puis assurer que cette opération a quelquefois été faite trop tôt, & contre le jugement mieux réfléchi du Chirurgien. J'ajouterai qu'elle a même alors coûté la vie à plusieurs enfans ; & que d'autres en ont tiré moins d'avantage qu'on n'auroit eu lieu d'en attendre, si on l'avoit remise au tems convenable.

Si la défectuosité est peu de chose, & l'opération simple par conséquent, on pourra la faire avec assez de sûreté, dans le cours du premier

mois , ou peu après. Si cependant l'enfant est en état de sucer , ce qui n'a pas toujours lieu , il y auroit même de l'avantage à la faire plutôt. En effet , l'enfant n'étant en état de prendre le sein que de deux jours au moins après l'opération , on ne le tranquilliferoit qu'avec peine , en lui donnant à boire dans une cuiller , s'il avoit déjà pris le sein auparavant. Mais les enfans n'ayant besoin que peu de nourriture les premiers jours de la naissance , & dormant en général la plus grande partie du tems , si l'on fait l'opération vingt-quatre heures après qu'il est né , il sera en état de tetter , lorsqu'il aura besoin de plus de nourriture , & que le sein de la mère sera prêt à lui en fournir.

Mais le cas est extrêmement différent dans la défectuosité *complexe*. Plus on diffère l'opération , plus on a lieu d'en espérer du succès ; & l'on doit attendre que l'enfant ait cinq ou six mois. On en a vu , depuis peu , les bons effets dans l'hôpital des femmes en couches. Dans ce tems-là , l'enfant aura passé le période le plus susceptible de douleur & de danger : il ne sera plus dans le cas de songer au sein , & sera fait à prendre sa nourriture à la cuiller , qui est l'unique moyen avec lequel on est toujours obligé de soutenir les enfans en pareils cas , puisqu'ils ne peuvent absolument pas tetter.

D'ailleurs , les parties auront acquis , à ce période , la consistance nécessaire pour tenir les aiguilles , & feront d'une grandeur proportionnée au travail avantageux de l'opération. Autrement , quelque bien faite qu'elle paroisse , les aiguilles pourront s'en échapper , & la difformité ne sera que peu diminuée , ou peut-être fera-t-elle même augmentée.

J'ai eu occasion de voir une autre espèce de défectuosité à la bouche d'un enfant né dans l'hôpital , & qui exigea une semblable opération. La bouche de cet enfant étoit beaucoup plus large d'un côté que de l'autre ; il sembloit que ce côté-là eût été divisé très-avant dans la joue : ce qui lui donnoit un air tout-à-fait difforme. Mais ce défaut ayant été susceptible de la même opération que celle du bec-de-lièvre , je dirai seulement que je retirerai les aiguilles au bout de trois jours ; & que les parties se trouvant alors adhérentes avec fermeté , l'enfant quitta l'hôpital au terme accoutumé.

Il arrive encore des difformités par excès ou surcroît de parties quelconques. Si c'est , par exemple (1) , un doigt , un orteil de plus qu'à

(1) Si ce doigt étoit latéral comme les autres , & non superposé , je ne vois pas pourquoi on le retrancheroit.

l'ordinaire , il vaut mieux retrancher cela le premier jour ; il n'y aura qu'une très-petite hémorrhagie : d'ailleurs, les cartilages qui joignent ces parties excédentes, n'ont pas encore eu le tems de prendre quelque solidité, ou de devenir osseux.

Outre ces inconvéniens , il s'en voit qui demandent beaucoup plus d'attention, & pour lesquels il faut de toute nécessité recourir à l'opération, comme au seul moyen de sauver la vie de l'enfant : telle est l'imperforation de l'anüs, de l'urètre, ou du vagin dans les femelles. Ce dernier cas-ci exige une opération vers l'âge de puberté : ainsi, j'en ferai seulement mention, pour dire que cela ne demande, pour le moment, qu'une incision cruciale, ou même une simple section.

L'imperforation de l'anüs est un cas fort embarrassant, & auquel il est rare de pouvoir remédier, vu que très-souvent l'intestin qui doit répondre à l'ouverture naturelle, se termine par un cul-de-sac si élevé, qu'on ne peut y atteindre. Néanmoins il ne faut pas perdre tout espoir, quoiqu'on ne sentît aucune fluctuation des matières contenues dans le canal intestinal, même pendant plusieurs jours après la naissance de l'enfant.

Je n'ai vu qu'un seul cas de cette espèce dans

notre hôpital des femmes en couches, & je l'ai traité avec succès, contre toute espérance. L'enfant avoit déjà vomi une grande quantité de méconium : il avoit le ventre, le visage extrêmement tuméfiés, sans cependant avoir ouvert les yeux pendant quelque tems.

Comme les procédés qu'il faut tenir dans les différens cas ne peuvent être réglés que par les circonstances & la prudence de l'opérateur, je dirai seulement ici comment je m'y pris dans le cas dont je viens de parler.

L'opération ne fut décidée que le troisième jour. Je fis une incision longitudinale, de près d'un pouce : elle s'étendoit au-dessus & au-dessous du local où devoit être l'anus, qui se trouvoit marqué par une petite excroissance charnue. J'introduisis une petite bistouri, en suivant la direction naturelle de l'intestin ; à la profondeur de plus d'un pouce. Comme il ne sortit point de méconium par cette ouverture, j'examinai soigneusement le local avec le doigt que j'y portai. Sentant alors quelque chose de semblable à la fluctuation que pouvoit faire le méconium, j'y introduisis un trocart, & retirant mon doigt, je dirigeai l'instrument de manière à éviter la vessie & le coccyx, le passant à la profondeur d'un pouce ; mais en tâchant de faire un libre passage, pour ne point forcer les parties

avec le trocart. L'instrument ayant donc été poussé plus avant, sans éprouver alors la résistance que j'avois d'abord sentie, je crus m'apercevoir que j'étois entré dans une cavité. Aussi-tôt je retirai l'instrument, & nous eûmes la satisfaction de voir le méconium venir par la canule.

L'enfant fut mis aussi-tôt dans un bain chaud jusqu'à la ceinture : en quelques minutes il vuida beaucoup de méconium, ouvrit les yeux, regarda autour de lui, avec un air de gaieté, & s'endormit bientôt dans le bain.

On introduisit une bougie convenable, selon le besoin : quelquefois on la laissa dans la partie plusieurs heures pendant la première quinzaine. L'enfant sortit de l'hôpital en bonne santé, au terme ordinaire, quoiqu'il eût été fort fatigué par de mauvaises aphtes, qui se manifestèrent immédiatement après l'opération; mais il rendoit très-bien ses felles.

L'imperforation (1) de la verge est un cas beaucoup plus rare. Or, il est évident que si l'urètre manque, il n'y a pas d'opération praticable. Néanmoins on en trouve l'ouverture,

(1) La verge, sans être imperforée, est quelquefois remplie de mucosités qui arrêtent les urines. Il faut donc bien examiner les parties d'un enfant à sa naissance. Cette remarque est de M. Hamilton.

soit à la base du gland; ce qui a souvent lieu en pareil cas; soit près de son extrémité, comme on le voit quelquefois: dans ce dernier cas, il faut faire une petite ouverture avec une lancette, ou un trocart très-fin, & tenir la partie ouverte par l'intromission d'une bougie.

Cependant le cas le plus ordinaire de cette défectuosité est lorsque l'urètre vient se terminer par une petite ouverture à peu de distance du gland & au-dessous, quelquefois même à son côté. Dans ces cas-ci, c'est d'après l'état bien vu des choses qu'il faut décider le procédé de l'opération. Car, si elle n'est pas faite avec le plus grand soin, elle peut rendre le mal pire qu'il n'étoit. Je me rappelle deux cas semblables, & dans lesquels je rendis de très-bons services, d'abord en présence de M. Cæsar Hawkins, ensuite devant feu le docteur Hunter. Dans ce dernier cas, l'urine sortoit du côté de la verge, & un peu bas. J'y portai remède avec succès.

Je n'ai jamais trouvé (1) la vulve totalement imperforée; mais j'y ai vu une ouverture si petite, qu'il fut nécessaire de l'agrandir: ce qui se fit aisément avec la pointe d'une lancette: il y a toujours là une ligne qui marque l'étendue que

(1) On peut voir dans de Graaf comment la nature en impose à des yeux peu faits pour voir.

la nature donne à cette ouverture. Lorsqu'on a fait la section , en suivant cette ligne , il ne s'agit plus que d'en tenir les parties latérales séparées , en y introduisant un peu de linge fin.

J'ai aussi vu des enfans naître avec des oreilles imperforées : il n'y a pas de remède à cela ; mais l'apparence externe est quelquefois susceptible de secours , lorsque l'hélix ou le cercle extérieur est tourné en avant par-dessus le tragus , couvrant la partie qui doit conduire dans l'oreille interne. Mais dans ces cas-ci , j'ai toujours trouvé la conque & le conduit auditif entièrement effacés.

Un autre défaut naturel , est le strabisme : quelquefois il n'est qu'accidentel , & contracté par des circonstances auxquelles les mères ou les nourrices ne font pas assez d'attention. Mais on peut y porter remède , sur-tout s'il n'y a qu'un œil qui louche. Dans le cas où le strabisme est de naissance , la chose devient plus difficile. Quoiqu'il en soit , les moyens que j'ai à recommander sont très - simples. Il faut mettre de l'emplâtre agglutinatif sur un petit morceau de foie d'une couleur très - vive , & placer cela convenablement , soit du côté de la tempe , soit du côté du nez , selon le côté de l'œil qui louche , de manière qu'il soit attiré dans un sens contraire. Pour pouvoir maintenir cette attraction , il faut varier la couleur de la foie , de tems à autre , la changer

de place, tantôt plus haut, tantôt plus bas, de sorte qu'on puisse appercevoir la gradation de l'effet qu'elle produit sur le regard.

Outre cela, on placera toujours, en face de la lumière, l'œil qui est détourné, afin qu'il s'accoutume à se porter directement vers l'objet : c'est pourquoi ceux qui soignent l'enfant doivent être fort attentifs à lui présenter, toujours du même côté, les objets qui pourront intéresser ses regards. Par ce moyen, l'enfant prendra, peu-à-peu, avec l'âge, l'habitude de regarder directement, & forcera l'obliquité de l'action musculaire, qui n'est pas encore confirmée.

Quant aux enfans plus âgés, on leur mettra un bandeau autour de la tête, garni de deux verres très-diaphanes, & placés de manière que l'enfant ne puisse rien voir qu'en portant l'œil du côté opposé à celui où il se porte habituellement. Je ne crois pas devoir ajouter que l'enfant ne doit quitter ces (1) verres que quand le regard est devenu direct.

Les enfans sont encore sujets à d'autres défec-
tuosités naturelles. Mais mon intention n'étant
que de parler de celles qui sont susceptibles de

(1) Le long usage de ces verres rendroit peut-être la vue incapable de soutenir l'impression de la lumière, quand l'enfant les quitteroit.

remède, je finirai cet article par ce qui suit.

Il s'agit d'une tumeur qui paroît sur quelques vertèbres, ordinairement du cou, ou sur la première du dos. Cette tumeur est de couleur comme livide; elle est inégale, spongieuse intérieurement, très-vasculaire. Quelquefois elle est adhérente aux vertèbres mêmes, & par conséquent de l'espèce du *spina bifida*: elle est donc incurable. Dans d'autres sujets, elle n'en a que l'apparence: en la traitant bien, elle s'affaïsse & se dissipe: & l'enfant se porte bien par la suite.

J'ai eu occasion d'en voir un exemple, il y a quelques années, avec M. Hawkins. Il étoit d'avis qu'on ne fît aucune ouverture à la peau, aussi long-tems qu'il seroit possible de différer: car c'étoit tout ce qu'il craignoit qu'on pût faire en ce cas-ci: il ordonna donc l'eau végeto-minérale. La tumeur étoit alors de la largeur d'un écu, & peu élevée au-dessus du niveau des parties voisines. Néanmoins la peau s'ouvrit peu de tems après, & l'enfant s'en trouva assez mal. En conséquence, on requit l'avis de feu le docteur Hunter, qui conseilla d'enlever la tumeur, comme le seul moyen, peut-être, de conserver l'enfant. M. Hawkins n'étant pas de cet avis, le père de l'enfant ne voulut pas y consentir.

La partie commença bientôt à saigner en assez grande quantité, à différentes reprises. Pour

arrêter cette hémorrhagie, & diminuer la tumeur, qui étoit devenue très-prominente, je la saupoudrai avec la composition suivante :

℥ de Bol d'arménie, } de chaque, deux
de Cachou, } dragmes en poudre.
d'Alun de roche, une once, en poudre. Mêlez.

J'appliquai pardeffus une compresse imbibée d'eau *végéto-minérale*, comme ci-devant, & je réitérai cela plusieurs fois pendant la journée. Le sang & les poudres formant une espèce de pâte, se trouvèrent quelquefois agglutinées pendant plusieurs jours, & ne se détachèrent que quand il s'amassoit dessous une nouvelle quantité de sang pour leur faire lâcher prise : alors l'hémorrhagie recommençoit, & je réitérois le même remède. En le continuant ainsi, pendant sept ou huit semaines, & soutenant les compresses avec une lame fine de plomb, les vaisseaux s'affaiblèrent peu-à-peu sur eux-mêmes; l'écoulement cessa, la partie se couvrit enfin de peau, & l'enfant se porta bien.



CHAPITRE XLI.

De la Petite-vérole spontanée.

L'AUTEUR, partisan de l'inoculation, n'a parlé de la petite-vérole que pour faire quelques réflexions sur le tems & l'âge qu'il falloit choisir dans le cas où l'on voudroit l'inoculer. J'avois pris le parti de garder aussi le silence, puisque cette maladie est commune aux enfans & aux adultes; mais je me rends aux représentations qu'on m'a faites. Il semble, en effet, que cet Ouvrage ne répondroit pas au but que je me suis proposé en le publiant, si les pères & mères n'y trouvoient rien sur une maladie aussi grave, en plusieurs circonstances.

Comme la cure d'une maladie quelconque dépend de la connoissance exacte qu'on peut avoir du caractère même du mal, je me vois obligé de m'élever contre une opinion, assez générale aujourd'hui. On a cru devoir admettre des petites-véroles différentes de leur nature, & l'on a, surtout, reconnu des petites-véroles, 1^o. *purulentes*, 2^o. *séreuses*, 3^o. *boutonneuses*, 4^o. *venteuses*. Mais le virus de la petite-vérole ne peut être qu'un dans sa nature, & dans les effets qui doivent

en résulter : car jamais l'effet n'est plus étendu que la cause proprement dite ; c'est une vérité de tous les tems. Nous ne connoissons pas la nature du virus variolique ; & les symptomes sembleroient s'opposer à mon assertion. Mais il ne faut pas confondre l'identité de la nature de ce virus avec le degré auquel il peut être exalté , & encore moins avec le caractère qu'il prend des circonstances. Faute d'avoir bien saisi cette distinction , les Ecrivains se sont jettés dans les écarts les plus étranges : on a beaucoup disputé de part & d'autre , mais sans aucune utilité. Les effets généraux de ce virus se réduisent à ceux-ci. Il a toujours produit une fièvre & une éruption : cette fièvre éruptive a suivi , comme toutes les autres fièvres , des périodes déterminés. Les boutons ont paru plus ou moins promptement , après les symptomes qui présageoient leur éruption imminente : ils ont exigé certain tems pour leur intumescence , leur suppuration , & leur dessication ; plus l'éruption avoit été prompte , plus le malade s'est trouvé en danger.

Mais le virus variolique , comme celui de toutes les épidémies , se manifeste toujours dans trois états différens. Ses premières atteintes sont assez benignes. Peu - à - peu il s'exalte , prend un caractère plus dangereux , & les suites en sont mortelles pour un assez grand nombre de sujets.

Cette malignité cesse peu-à-peu, comme elle avoit commencé, & l'épidémie cesse. Cette marche souffre cependant quelques exceptions ; mais elles dépendent toujours des circonstances : c'est pourquoi l'on a vu des épidémies varioliques être très-dangereuses dès les premières atteintes, & durer ensuite assez long-tems sans être mortelles. On voit, outre cela, des petites-véroles très-benignes dans les épidémies les plus malignes : l'inoculation a pareillement fait remarquer ces différences. Le pus d'une maladie benigne a souvent produit, par l'insertion, une petite-vérole mortelle, tandis que le pus, pris d'enfans qui avoient présenté les symptômes les plus alarmans, n'a produit qu'une petite-vérole très-benigne.

Que peut-on conclure de ces faits ? Que la petite-vérole n'est jamais mortelle par elle-même, à moins que les circonstances de la saison, de la température, du local, de la qualité des humeurs individuelles, de maladies différentes, actuelles ou antécédentes, &c. ne la rendent telle. En effet, pourquoi voit-on tel sujet pris d'une maladie très-benigne, par la contagion d'une maladie très-maligne dans tel autre sujet ? Le fils du subdélégué de ma ville natale mourut, pour ainsi dire, pourri d'une petite-vérole. Je gagnai, pour la seconde fois, cette maladie auprès de son lit, & je l'eus très-benigne. Mon

frère aîné me l'avoit communiquée la première fois : je l'avois eue plus sérieuse.

Mais j'entends réclamer contre cette assertion. M. Moss ose même dire que c'est une fourberie (1) ou une imposture intéressée , que de dire qu'on a la petite-vérole deux fois. L'intérêt seroit , sans contredit , plutôt reprochable aux inoculateurs ; mais je ne les soupçonne même pas d'avoir ces vues. Au moins tous doivent-ils avoir , pour maxime , cette réflexion de Théognide : « Ne te laisse jamais dominer *par un vil gain*. μη δέ σε νικάτω κέρδος ὅτ' αἰσχρὸν ἔσσι.

On a donc distingué entre petite-vérole *légitime* & en petite-vérole *sérieuse* : car je m'arrête particulièrement à cette prétendue différence. Mais , de l'aveu même d'un des plus grands Médecins de l'Europe (M. Bergius (2) de Stockholm), la sérieuse se communique de même que la purulente , par contagion , ou par inoculation : car il remarque que quelques inoculateurs , ayant cru inoculer la légitime , n'ont inoculé que la

(1) A bugbear held out to answer some sinister or interested purpose. Pag. 203. Antonin se contenteroit de répondre : « Instruis-nous mieux , si tu le peux , ou souffre » nos raisonnemens. Liv. 9 , § II.

(2) Mémoires académiq. 1784. Trimestre d'Avril. P. 134. C'est cette dissertation suédoise que je cite , & dont je traduirai une partie.

féreuse. Cependant cet habile Médecin présente des détails qui prouvent bien que l'une & l'autre sont la même maladie, quant à la nature, quoique d'un caractère différent, uniquement dû aux circonstances. L'épidémie qui fit tant de ravages à Stockholm, en 1783 & 1784, commença par des petites-véroles féreuses, & l'on ne tarda pas à voir la maladie purulente, accompagnée des symptômes les plus alarmans. Le virus n'ayant pas eu, dès le commencement, assez d'énergie pour produire une purulence générale, la maladie a été pour lors en grande partie féreuse : ou les sujets, qui en ont senti les premières atteintes, ayant les humeurs disposées de manière à empêcher le développement total du virus, en ont aussi arrêté les effets. Mais, dès que les circonstances furent devenues favorables à ce développement, la maladie suivit sa marche ordinaire : il arriva donc alors ce qui arrive même à l'inoculation, qui, quelquefois ne produit qu'un léger mouvement de fièvre, sans éruption, quoique la plaie suppure autant qu'on peut le desirer. D'autres sujets ont été inoculés plusieurs fois inutilement, sans éprouver aucun dérangement ; & plusieurs années après, ils ont eu la maladie dans toutes les formes. C'est donc particulièrement des humeurs du sujet que dépend cette variété.

Mais j'observerai ici un fait dont j'ai été dix à douze fois témoin oculaire. C'est qu'il n'y a jamais une petite-vérole séreuse sans quelques boutons vraiment purulens. M. Bergius paroît convenir en partie du (1) fait ; & cet aveu candide est remarquable. Cependant , il attribue ce phénomène à l'état particulier des humeurs qui n'étoient pas saines. Ce paralogisme m'a singulièrement étonné dans un aussi grand Médecin. N'étoit-il pas plus naturel de conclure que cette intumescence purulente partielle étoit la preuve du caractère même de la maladie , qui n'a pu être toute purulente , à cause d'une disposition particulière des humeurs , qui a arrêté tout le développement du virus. Cette petite-vérole séreuse n'est donc qu'une maladie comme avortée , & qui ne garantit pas le sujet de l'avoir dans d'autres circonstances : mais cette maladie n'est pas non plus sans danger. Je l'ai vu mortelle , comme l'autre , dans deux enfans , l'un de trois , l'autre de six ans & demi.

Cette maladie paroît également après la petite-vérole purulente , en totalité , soit parce qu'il est resté , dans les humeurs , un germe qui s'est

(1) Son texte mérite d'être cité : « Vatukoppor kunna ærra, ofta ockso lemna bulnande fornader efter sig ». P. 151.

développé par les circonstances, soit parce qu'elles sont encore devenues plus ou moins disposées à recevoir l'impression du virus, qui les a frappées par contagion. Mais le virus étant identique dans sa nature, & ne pouvant pas être autre, il produit la même maladie, quoique les circonstances en varient les caractères dans des tems différens. Il en est de même que du virus vénérien. Quoique manifesté par des symptômes si étrangers, si différens les uns des autres, & déguisé sous tant de formes; ce virus-ci, dans quelques circonstances que ce soit, n'est qu'un, puisque quand les maladies vénériennes sont prises à tems, le mercure les guérit sous la direction d'un homme éclairé.

Si l'on avoit fait ces réflexions, on auroit senti combien il est possible d'avoir la petite-vérole deux fois. Mais on a fait une objection spécieuse: il faut y répondre. La petite-vérole séreuse, a-t-on dit, n'est pas la légitime, en ce qu'elle parcourt ses périodes en moins de tems. Souvent la maladie est finie le six, le huit, au plus tard le douze, tandis que la légitime va quelquefois jusqu'au vingt, & au-delà. Cette objection n'est pas d'une bonne logique. Je réponds que la purulence totale n'ayant pas eu lieu, la nature a dû terminer, en moins de tems, une opération qui exigeoit moins de travail. Mais,

que ce soit la même maladie, M. Bergius ne permet pas d'en douter, lorsqu'il dit, p. 151 :
 « J'ai souvent (1) rencontré des petites-véroles
 » féreuses, qui étoient si semblables à la légi-
 » time, que j'ai été plusieurs jours incertain à
 » quelle espèce je les rapporterois. Les boutons
 » parurent (2) si absolument semblables à ceux
 » de la légitime, que l'on pouvoit bien s'y mé-
 » prendre. Mais leur court période, comparé avec
 » celui de la légitime, a levé toute difficulté ».

Ce n'est donc plus par l'apparence des boutons, que M. Bergius a jugé ces maladies, mais par leur cours plus rapide. Encore une fois, est-ce bien conclure? N'étoit-il pas plus naturel de dire que c'étoit vraiment des petites-véroles, qui, n'ayant pas été complètes, ont exigé moins de tems pour leur terminaison?

D'après ma propre expérience, d'après ce que j'ai bien vu; enfin, d'après le témoignage de wan-Swieten, je conclus qu'on peut avoir cette maladie au moins deux fois; & jamais je ne changerai d'avis. La seule différence que je vois ici, c'est que la maladie soit complète ou non.

La petite-vérole *boutonneuse* est une maladie

(1) Je traduis à la lettre.

(2) Ty *pustulæ* hafva til utseende so aldeles liknat de riktige, at man lætt kunnat mistaga sig derpå, &c. *ibid.*

qui n'a réellement rien de commun avec les maladies dont je viens de parler. Roseen dit l'avoir vu compliquée avec la *féreuse*. Mais il a vu ce qu'on voit tous les jours, sans cependant voir de petite-vérole boutonneuse. Ces boutons durs, au moins assez fermes, & qui se dissipent par exfoliation & par affaïssement, ne sont pas le produit du virus variolique, mais celui d'une lymphe très-âcre & dense, qui se dessèche & se dissipe après avoir formé ces pustules.

Cette éruption paroît aussi seule, ou parsemée de pustules larges, & peu élevées, avec une démangeaison considérable, comme je l'ai vue. Deux ou trois bains chauds, & de doux laxatifs, suivis de boissons légèrement rafraîchissantes, la font bientôt dessécher dans ce cas-ci.

La petite-vérole *venteuse* est une de ces dénominations abusives, qui confondent toutes les théories médicales. Une lymphe dégagée d'un sang trop exalté, & même quelquefois disposé à la putridité, fait éruption à la circonférence, y forme des vésicules, d'abord remplies de sérosité, qui ne tarde pas à s'évaporer : & elles restent ensuite peu de tems vuides, pour s'affaïsser bientôt : voilà donc ce qu'on a nommé petite-vérole *venteuse* ! Ne confondons pas les théories ; elles ne sont déjà que trop embrouillées.

Sans nous arrêter aux dénominations de petite-

vérole discrète, contiguë, confluyente ou agglomérée ; passons aux signes qui décèlent ou indiquent , en général, la maladie imminente. De l'aveu des plus habiles Médecins, ces signes sont fort équivoques. L'éruption se fait même souvent sans qu'un enfant s'en apperçoive, ni qu'on puisse la soupçonner : quelquefois, au contraire, un enfant semble présenter tous les signes qui l'indiquent, & c'est toute autre chose. J'ai vu presque tous ces signes se présenter, & l'enfant, qui avoit environ quatre ans, mourir convulsé douze ou treize heures après.

Malgré cette incertitude qu'ils nous laissent, voici leur ensemble. L'enfant le plus gai, le plus vif, & le mieux portant, devient sombre, lent, morose. Il a une chaleur insolite, de la fièvre, des treffaillemens, des petits soubresauts dans les assoupissemens où il tombe ; les yeux battus, rouges, & même quelquefois enflammés, ou l'on y apperçoit un cercle livide. La respiration devient plus courte, l'haleine plus chaude. Il survient des nausées, même des vomissemens, un saignement de nez. Les pieds sont froids, pendant que le reste du corps est très-chaud : ce dernier signe est regardé comme le moins équivoque. Telle est la marche de la nature avant l'éruption des petites-véroles benignes. Vers le troisième jour, ou du quatre au cinq, l'éruption se manifeste :

quelquefois elle tarde davantage ; mais cela est rare.

La nature ne suit plus cette marche dans les cas de petite - vérole maligne. A peine l'enfant est-il atteint du virus variolique, qu'il est totalement abattu. Le délire s'en empare, & continue sans interruption ; il a de grandes douleurs dans les jointures, dans le dos ; des frissonnemens fréquens & considérables, de violens vomissemens. La fièvre monte promptement au plus haut degré. Un pissement de sang, des vésicules sanguines, livides, précèdent ou accompagnent l'éruption variolique. Cette éruption se fait, ou brusquement, ou en partie ; & les boutons, ou restent sans intumescence, ou s'affaissent, & le sujet périt dans un état vraiment putride.

Mais les signes qui indiquent la petite-vérole, pouvant rester équivoques pendant quelques jours, & le régime qu'il faut suivre pendant ce premier période, étant de la plus grande importance on aura plus de certitude en examinant si la maladie n'est pas dans le voisinage, ou même dans la contrée, quoiqu'à certaine distance ; si l'on n'a pas reçu, depuis quelques jours, de lettres ou de paquets, que l'enfant ait pu toucher : car la maladie s'est quelquefois communiquée de cette manière. Roseen & M. Bergius en donnent des exemples. On se rappellera

si l'enfant ne l'a pas eue en nourrice. Cette maladie est quelquefois si peu sensible chez les enfans, pendant les premiers mois, qu'on ne la soupçonne même pas. L'inoculation d'enfans de deux mois (quelques Anglois l'ont hasardée à cet âge), n'a produit qu'une petite-vérole presque imperceptible. Quoi qu'il en soit, si l'on apperçoit les signes mentionnés, il faut mettre le sujet au régime rafraîchissant.

La chambre sera garantie de la chaleur autant qu'on pourra le faire, si c'est en été : en hiver on ne la tiendra chaude qu'à dix degrés au plus, & l'on aura soin d'en renouveler l'air deux fois par jour. Pendant ce tems-là, les rideaux du lit seront fermés, si l'enfant est couché ; on les ouvrira ensuite ; mais il vaut mieux le tenir sur une chaise, s'il peut y rester, & non près du feu : autrement, on le mettra sur un simple matelas, le moins chaud possible, & sous une couverture très-légère. Alors, on suivra les indications de la nature. Les boissons seront toutes rafraîchissantes, & prises froides. On fera prendre une ou deux doses de vomitif, & sur-tout quelques lavemens tièdes, faits avec une infusion de graine de lin.

La nature du vomitif n'a pas paru indifférente dans ces cas-ci. Les uns ont recommandé le tartre stibié, les autres l'ipécacuanha, parce que le tartre stibié portoit à la peau, & qu'on a

tout intérêt d'empêcher cet effet au moment de l'éruption. S'il falloit se régler par les autorités, j'aurois de grands Médecins à citer, en faveur du tartre stibié. Mais la Médecine (1) n'étant que le résultat de l'expérience, c'est à l'expérience à décider. Or, les plus grands Médecins ont observé que le tartre stibié a une qualité anodyne, en vertu de laquelle il modère, à certain degré, l'énergie du virus variolique, comme celui de toutes les maladies contagieuses. A cet égard, il est donc préférable à l'ipécacuanha. D'ailleurs, il est prouvé que les doses de celui-ci sont toujours incertaines, & l'action beaucoup moins sûre. Le tartre stibié, agissant aussi par bas, tient aussi lieu de purgatif : ce qui est d'un très-grand avantage avec les enfans, qui se refusent tous à prendre des laxatifs par la bouche. Or, les laxatifs ne sont pas indifférens dans ces premiers jours. L'ipécacuanha prend rarement cette route, où il passe trop vite, parce qu'il n'agit que par éréthisme : c'est aussi par cet éréthisme qu'il semble porter à la peau ; & l'on a même cru qu'il y portoit beaucoup. Un Médecin Anglois

(1) Socrate prétend, dans le *Gorgias* de Platon, que la cuisine n'est pas un art, mais une pratique fondée sur la seule expérience. Il l'auroit dit avec plus de raison de la Médecine. Voyez *Gorg.* Edit. Oxon. 1784, p. 135.

vient même d'annoncer cet effet comme une nouvelle découverte, quoique nous le connoissions depuis long-tems, & qu'il eût pu le voir dans le Dispensaire d'Edimbourg, il y a plus de vingt ans. Le tartre stibié, au contraire, ne porteroit à la peau, qu'en atténuant & fondant, pour ainsi dire, les humeurs, en dissipant ainsi les embarras du système lymphatique : or, ce sont sur-tout ces embarras qui mettent les plus grands obstacles à l'éruption de la maladie : mais, en donnant les boissons froides pendant ces premiers jours, on prévient tout inconvénient. Le tartre stibié ne peut que disposer l'humeur à l'éruption varioleuse, loin de la précipiter. La qualité anodyne & bienfaisante des antimoniaux dans les petites-véroles les plus malignes, est suffisamment prouvée par les seules observations de *Juvellina*, cet habile disciple de Rivière. Je l'ai cité plusieurs fois dans *Rosée*.

Telle est la marche qu'il faut suivre pendant ce premier intervalle. « Si on ne met pas alors » ce traitement rafraîchissant en usage, dit M. » Moss, tous les moyens qu'on pourra ensuite » employer, seront d'une bien petite utilité pour » le malade, & son sort est, pour ainsi dire, » décidé, nonobstant toutes les ressources de » la Médecine ».

Un Homme, qui s'est cru Médecin, sans

doute, a aussi cru devoir (1) communiquer au public ses réflexions sur l'abus du traitement rafraîchissant. Mais ce docteur a aussi peu connu les momens où il est nécessaire, que nombre d'autres, qui ont beaucoup disputé sur le même sujet, & ont prouvé, dans leur pratique, que l'arme la plus sûre étoit toujours dangereuse dans des mains qui ne savent pas la manier.

« J'ai observé, dit M. Bergius, que le régime
» rafraîchissant étoit ce qui convenoit le mieux
» aux malades : c'est aussi la pratique de presque
» tous les Médecins actuels. On doit tenir les
» malades levés le plus qu'il est possible, & dans
» un air non échauffé; ou seulement sur leur
» lit. J'avois été confirmé dans cette pratique
» par ce qui arriva, il y a quelques années, à
» l'hôpital des Franks-Maçons de notre Ville.
» On trouva, dans un jour très-froid de l'hiver,
» un enfant exposé à la porte. Il étoit enveloppé
» de quelques linges dans une corbeille, & pris
» de la petite-vérole. Lorsqu'on l'aperçut, il
» étoit presque gelé : on le réchauffa donc dou-
» cement. Dès qu'il eut repris quelque chaleur,
» les boutons poussèrent, quoiqu'ils eussent été
» fortement répercutés par le froid : à peine

(1) Biblioth. Physico-Econom. Année 1786. T. II, p. 362.

» même les voyoit-on. Je vis l'enfant le même
» jour. Les boutons commencèrent à grossir :
» c'étoit environ le sept de la maladie. Tout se
» termina heureusement ».

M. Bergius conclut que le plus grand froid n'est pas préjudiciable à cette maladie. Il auroit dit , avec plus de vérité , qu'un appartement non échauffé n'y nuit pas. Mais il feroit généralement dangereux d'exposer à un air froid un enfant dont la petite-vérole auroit commencé à pousser dans un air chaud.

Le régime rafraîchissant ralentit quelquefois l'éruption : elle ne se fait alors que par parties ; c'est ce que le même Médecin a observé : mais c'est presque toujours à l'avantage du malade. Les boutons qui ont poussé les premiers , se dessèchent dans le même ordre : ceux qui ont poussé les derniers , ne suppurent quelquefois pas. Ils s'affaissent , sans laisser de cicatrices ou de marques de suppuration.

Toute éruption variolique trop hâtive est généralement dangereuse : elle l'est trop , lorsqu'elle paroît le premier jour qu'un enfant s'est senti malade ou dérangé : le second jour n'est pas moins suspect : le troisième jour est le terme le plus court , auquel on puisse la desirer. Elle est alors plus modérée ; mais quelquefois elle est à peine visible le quatrième. Quand elle paroît
le

le premier jour, le corps en est presque tout couvert : rarement la fièvre & les autres symptômes alarmans diminuent pendant le cours de la maladie, qui devient très-souvent mortelle. S'il survient un saignement de nez, en pareil cas, le deux ou le trois de l'éruption, comme je l'ai vu, c'en est presque fait du malade : c'est une preuve de dissolution totale dans la masse du sang. J'ai donné, dans ces circonstances, les plus forts acides, & j'ai eu du succès. Si l'éruption se fait le second jour, la fièvre & les autres symptômes se soutiennent de même, ou cet état ne cesse que pour devenir plus dangereux. L'éruption qui se fait le troisième jour est, en général, moins violente : le malade n'a même pas de boutons partout. La fièvre tombe dès que l'éruption est complète, & elle ne reprend que quand la maladie monte à son plus haut degré ; c'est-à-dire, du 7 au 9 : elle est assez foible dans les maladies benignes. Si le malade n'a que peu de boutons, elle ne revient même pas.

Cependant il ne faut pas manquer de prudence dans les cas les plus traitables en apparence. On est quelquefois tout étonné de voir une maladie très-benigne devenir très-critique vers le huit ou le neuf, lors même que le malade a demandé à manger : il faut se défier d'une faim prématurée dans toutes ces circonstances.

Les révolutions fâcheuses n'arrivent ordinairement que par des imprudences , ou des manques d'attention. Les enfans font de petits êtres qu'il faut traiter dans cette maladie avec beaucoup de ménagement ; loin de les brusquer , & de leur parler même d'un ton de colère. Si on leur refuse quelque chose , il faut que ce soit en les trompant , ou en les amusant : alors l'éruption se fera sans risque , & les boutons parviendront à leur intumescence régulière. On aura soin que le lit ne soit pas près d'une muraille , d'un endroit chaud ou humide , ou exposé à un courant d'air : les rideaux en seront toujours ouverts , excepté quand on renouvelle l'air de l'appartement. Plusieurs mères ont été dupes d'un stratagème qu'on leur avoit conseillé , pour modérer l'éruption du visage. On n'a pas réfléchi , qu'en y agitant l'air avec un éventail , on y produisoit un mouvement considérable , & qu'ainsi , dès qu'on cessoit , la chaleur devoit augmenter : c'est ce que n'ignorent pas les femmes qui réfléchissent. L'éruption n'y est donc pas moindre , si même elle ne devient pas plus (1) considérable.

Dès que l'éruption est bien déterminée , il

(1) On a conseillé d'appliquer un emplâtre mercuriel sur le visage , pour y modérer l'éruption. C'est à ceux qui l'ont mis en usage à prononcer sur son utilité.

faut quitter peu-à-peu le régime rafraîchissant, sans cependant rien donner au malade qui puisse l'échauffer trop intérieurement : on le tiendra au lit le moins chaudement qu'il sera possible. M. Bergius mérite d'être écouté.

« Dans toutes les petites-véroles benignes de
» cette épidémie, j'ai rarement prescrit autre
» chose que des laxatifs rafraîchissans, que je
» fis réitérer. Le quinquina m'a été très-utile dans
» les petites-véroles confluentes ou contiguës.
» J'ai toujours remarqué qu'il étoit nécessaire de
» soutenir les malades avec de bon bouillon,
» une soupe (1) au vin succulente, & autres
» alimens convenables, pendant l'état suppura-
» toire. Par ce moyen, je soutenois les forces
» que le malade auroit pu perdre, tandis que la
» nature travailloit à avancer la suppuration.
» Cette soupe au vin m'a paru faire toujours
» autant de bien que le quinquina, dans la plupart
» des petites-véroles, même malignes. L'acide

(1) Cette soupe au vin se fait avec un peu de mie de pain blanc, cuite dans de l'eau ou du bouillon, où l'on jette une cuillerée de bon vin. J'ai aussi vu faire cette soupe, en Allemagne, avec du gruau bouilli dans l'eau, où l'on jettoit ensuite un peu de bon vin. J'en ai usé long-tems avec succès, dans un épuisement, à la suite d'études immodérées.

» vitriolique a auffi été très-avantageux : les
» laxatifs réitérés ont toujours foulagé les ma-
» lades. J'ai vu, au contraire, que les fortes
» faignées & les autres évacuations fanguines,
» pratiquées au commencement de la maladie,
» pour diminuer les fymptomes alarmans, tels
» que les douleurs de dos, des membres, le
» délire, le vomiffement, &c., avoient toujours
» été préjudiciables; en ce qu'elles abattoient
» les forces, comme j'ai eu lieu de le remarquer
» dans tout le cours de la maladie ».

M. Bergius cite un exemple bien capable de prouver ce qu'il avance. Un enfant est pris d'une petite-vérole benigne, quoiqu'en partie confluyente. Quelques boutons dans la gorge empêchent cet enfant de prendre assez de substance alimentaire : il meurt. On l'ouvre : l'estomac & les intestins étoient absolument vuides. Le même Médecin cite auffi un exemple, qui prouve combien il est essentiel que les malades se tiennent tranquilles, lorsque les boutons commencent à mûrir, si l'on veut éviter les fâcheux reliquats dont il fait mention, Il ajoute : « si l'on peut
» conclure, par analogie, des autres fièvres
» éruptives à la petite-vérole, on voit combien
» un régime, modérément chaud, est nécessaire,
» lorsque les boutons mûrissent & se déffèchent.
» En effet, combien ne voit-on pas survenir de

» symptômes inflammatoires après les rougeoles ,
» & d'états leucophlegmatiques après les fièvres
» scarlatines , lorsque les malades , loin d'être
» dans un air un peu chaud , font , au contraire ,
» exposés à un air froid , au moment de la des-
» quamation » ?

Telle est la distinction qu'on doit faire , relativement aux différens régimes (1) que demandent les différens états de ces maladies. La boisson ordinaire des malades , la plus convenable , est une décoction de lentille ou de scorsonnère , dans laquelle on jette un peu de syrop de limon au commencement de l'éruption , & un peu de vin ou de syrop de capillaire , lorsque les boutons commencent à mûrir. Si la fièvre est forte , on s'en tient à quelques gouttes de syrop de limon dans la boisson. L'état du ventre doit toujours être plus relâché que resserré. Quant aux laxatifs , on les fait prendre aisément aux enfans en émulsion.

Quant aux petites-véroles de mauvais caractère , on ne peut prendre de parti , ni rien conseiller , que d'après les circonstances. Mais les réflexions que je viens de citer de M. Bergius , font voir , en général , la marche que l'on doit

(1) Plus le traitement de ces maladies est simple , plus il est avantageux.

tenir. Ainsi, je ne multiplierai ici ni les suppositions, ni les (1) formules.

Doit-on faire beaucoup d'attention aux fièvres de chaque saison dans le traitement de la petite-vérole ? Quoique plusieurs Médecins soient fort indifférens à cet égard, j'ose dire qu'on auroit tort de perdre ces fièvres de vue. La fièvre varioleuse tient toujours plus ou moins d'un caractère particulier, que la saison lui donne. Il faut donc régler, en partie, sa conduite d'après cet accessoire ; & c'est absolument méconnoître la vraie Médecine, que de ne pas le faire. Cette fièvre de la saison tient même souvent du caractère d'une saison antécédente, si celle-ci a dominé avec des phénomènes particuliers ; & j'ai vu commettre de grandes fautes, pour n'avoir pas été attentif à cet objet important. Les fièvres de la saison ne sont pas si méconnoissables qu'on le croit dans les enfans, quoique leur humeur prédominante soit un acide muqueux ; mais qui, par sa nature même, tend à une putrescence très-acrimonieuse.

Il me reste à parler des tumeurs ou des reliquats auxquels les malades sont assez souvent

(1) On peut dire, avec plus de raison, des formules, ce que de Montesquieu disoit des formalités de la Médecine. *Lett. Pers. n°. C.*

exposés à la fin des petites-véroles. Roseen s'est contenté de dire qu'il falloit ouvrir ces tumeurs à tems convenable. J'en ai dit deux mots dans une note, sur ce que j'avois eu lieu de voir. Je m'attendois à trouver quelques bonnes observations à ce sujet, dans la dernière édition allemande de M. le professeur Murrey (1785); il n'en parle pas. M. Bergius a donné des détails trop précieux sur ces tumeurs, pour que je ne les infere pas ici.

« Des métastases ont plusieurs fois formé des
» tumeurs à l'une ou l'autre partie du corps, après
» la petite-vérole. Depuis nombre d'années que
» j'exerce la Médecine, j'ai vu ces métastases
» survenir à la petite-vérole spontanée comme à
» la petite-vérole (1) inoculée. L'expérience m'a
» aussi prouvé que les petites-véroles les plus
» bénignes étoient sujettes à ces inconvéniens,
» tandis que les confluentes laissoient rarement
» de pareils reliquats. Je ne soutiens cependant pas
» que celles-ci n'y soient pas sujettes : en effet
» je l'ai observé plusieurs fois.

» Ces métastases se font le plus souvent fixées
» autour de l'articulation du coude, entreprenant
» même quelquefois les deux bras. J'ai observé

(1) Inoculateurs, recevez ici l'avis d'un des plus habiles Médecins de l'Europe.

» en général , que leur siège étoit au-dessus du
» pli du bras , sous le coude. La partie devenoit
» d'abord douloureuse , ensuite elle s'enflloit. La
» tumeur étoit tendue , blanche ou rougeâtre ,
» sensible , mais non par-tout également. La
» partie sensible étoit une tache , singulièrement
» douloureuse , lorsqu'on la pressoit du bout du
» doigt : cet accident tenoit le bras tendu , roide ,
» au point de ne plus pouvoir être fléchi. J'ai
» aussi vu ces métastases se jeter aux genoux ,
» aux articulations de la mâchoire , aux clavi-
» cules , au tibia , & à plusieurs autres parties du
» corps.

» Ces tumeurs étoient fort opiniâtres , & ne
» cédoient pas volontiers aux cataplasmes ma-
» turatifs , ni aux sachets de plantes résolutives
» sèches , ni à tout autre topique approprié.
» Elles s'amollissoient enfin comme par suppura-
» tion : mais , en les ouvrant , on y trouva rare-
» ment autre chose qu'une matière très-délayée ,
» qui en coula long-tems , & se fixa souvent en
» formant une anchylose qui interceptoit le mou-
» vement de l'articulation , & devenoit plus ou
» moins susceptible de guérison.

» Lorsque ces métastases ont attaqué les parties
» solides , soit dans les endroits où il y a des arti-
» culations , soit dans ceux où il n'y en a pas , je
» les ai trouvées totalement disposées à dégénérer

» promptement en tumeurs ulcéreuses, à attaquer
» le périoste & les os. Ces fâcheux accidens ont
» toujours fort affligé les malades, & embarrassé
» le Médecin. Si l'on étoit appelé tard, & que
» tout semblât tendre à une suppuration, les
» principaux moyens curatifs étoient des inci-
» sions ; mais on trouvoit aussi des ulcères
» sinueux & fistuleux, qui demandoient beau-
» coup de tems pour guérir. Malgré tous les
» meilleurs moyens curatifs, on n'a quelquefois
» pu empêcher l'anchylose de se former. J'ai
» plusieurs fois réussi à l'empêcher avec les plus
» grands soins, & les moyens curatifs les plus
» efficaces.

» Je tiens pour certain que ces métastases se
» fixent d'abord tout près du périoste : que ce n'est
» alors qu'une petite tache, à laquelle succèdent
» l'inflammation & le gonflement ; de sorte que
» quand elle s'est étendue par l'affluence des
» humeurs, & comme aplaniée, on ne s'en
» apperçoit que par la sensibilité, & la douleur
» aiguë qu'y cause la pression du doigt.

» Lors donc qu'on est appelé pour de pareilles
» métastases, avant qu'il s'y soit formé de tu-
» meur, il faut aussi-tôt chercher l'endroit le
» plus sensible du local, y appliquer quelques
» sangsues, & bien laisser saigner. Après cela,
» on y met un cataplasme fait avec du gruau,

» de la mie de pain (1) blanc & de l'eau de
» sature ; ou une flanelle imbibée d'huile de lin
» camphrée, mêlée de liniment (2) volatil. Si l'on
» voit, le lendemain, que le bras, loin d'être
» devenu flexible, & même sans douleur, ait
» toujours la même sensibilité, on réitérera les
» sangsues tous les jours, jusqu'à ce que la sen-
» sibilité diminue, & que le bras commence à
» fléchir. Pendant ce tems-là, on continuera les
» cataplasmes mentionnés, sur-tout le saturnin.
» C'est ce que j'ai fait, lorsque l'enflure étoit con-
» sidérable autour des articulations, ou quand il
» s'étoit passé quelques jours avant que j'eusse
» été appelé.

» Le cataplasme saturnin se fait ainsi. Etendez
» une once de vinaigre de sature dans suffisante
» quantité d'eau distillée : faites-y cuire le gruau
» & la mie de pain : appliquez-le un peu humide.
» Il ne faut pas étendre ce vinaigre dans de
» l'eau non distillée, parce qu'il se décomposeroit
» pour former une autre combinaison ; & le
» plomb dégagé n'auroit plus, sous cette forme,
» aucune efficacité ; ou il n'en auroit que très-peu.

(1) L'auteur dit *chapelé*, *Raspebred*.

(2) On trouvera ce liniment dans Plenck, Spielmann,
& le Dispensaire d'Edimbourg ou de Lewis, *Edit.* 1786,
où est aussi celui de Pringle. Je ne connois pas celui de la
Pharmacopée Suédoise.

» On ne doit pas craindre l'application réitérée
» des sangsues , lorsqu'on verra l'enflure aug-
» menter presque aussi-tôt qu'elles ont cessé de
» travailler. Ce n'est que l'effet de l'affluence des
» humeurs , causée par la succion de ces insectes.
» On en réitérera donc l'application selon le
» besoin. Les sugillations ou les taches livides
» qu'on remarquera , ne vont pas plus loin que
» le tissu cellulaire : elles se dissipent facilement ,
» par l'application du cataplasme. Quand l'arti-
» culation a totalement recouvré sa flexibilité ,
» & que le local n'est absolument plus sensible ,
» je fais envelopper la partie avec un linge ,
» matelassé de laine noire non lavée , que l'on
» laisse au bras , ou sur le local , jusqu'à par-
» fait rétablissement.

» Mais je dois avertir ici qu'on ne doit re-
» garder comme vrais métastases varioliques ,
» que les enflures douloureuses qui surviennent
» pendant l'intumescence & la dessication des
» boutons , ou pendant que la plaie de l'inser-
» tion se ferme , dans le cas d'inoculation. Celles
» qui se manifestent avant ou après l'éruption ,
» lorsque les boutons n'ont pas encore com-
» mencé à mûrir , ne sont pas des métastases va-
» rioliques. En effet , je n'ai jamais vu ces en-
» flures-ci suivies de mauvaises conséquences ,
» quelque vive qu'en ait été la douleur. Elles se

» dissipent aisément par l'usage des laxatifs, &
» par l'application de l'huile de lin camphrée,
» avec une flanelle.

» En voici un exemple. J'inoculai (1) trois
» enfans au printems, dans une maison distinguée.
» Le plus jeune fut pris d'une si vive douleur
» au bras, qu'il se plaignit & se lamenta pen-
» dant plusieurs jours, sans excepter les nuits.
» La douleur changea de place, moyennant l'ap-
» plication d'huile de lin camphrée. Je réitérai
» l'application sur le bas de la jambe où elle
» avoit passé, & elle cessa totalement. Les bou-
» tons grossirent bien; tout se termina heureu-
» sement. Mais les deux autres eurent de vraies
» métastases au bras gauche, où l'inoculation
» n'avoit pas été faite. Je les traitai avec les
» sangsues, selon la méthode ordinaire, & ils
» furent garantis de toute mauvaise suite.

» Lorsque tout tendoit à une anchylose bien
» réelle, ou que l'articulation trop bridée ne
» permettoit pas de tendre le bras : j'ai souvent
» réussi à rétablir le mouvement, en baignant
» la partie dans de l'eau de tripe chaude, l'y

(1) Ces détails prouvent la candeur de M. Bergius;
& que ces enfans auroient été exposés aux plus tristes
suites, par l'inoculation, dans des mains moins expéri-
mentées.

» faisant agir peu-à-peu. J'ai aussi suspendu des
» poids au membre, en les augmentant par inter-
» valles, jusqu'à ce que le local reprît sa flexi-
» bilité ordinaire, & que le membre pût être
» tendu ».

Telles sont les vues curatives de ce grand Médecin, au moins pour ce qu'il y a d'essentiel à faire. Il ajoute quelques détails sur l'usage intérieur du mercure dans des cas d'exostoses, en y joignant les bains froids, les frictions avec de l'eau froide, soir & matin. Il avertit aussi de ne pas regarder, comme des métastases vario-liquies, les ophthalmies, les gales, les fronces qui surviennent après, & même avant l'éruption de la petite-vérole. Les premières, selon lui, sont la conséquence des fautes qu'on a peut-être commises dans le régime, & guérissent facilement, par l'application des sangsues, ou d'une légère eau végeto-minérale. Les gales, les fronces viennent de la qualité particulière des humeurs des individus. Cependant il ne nie pas qu'elles ne puissent quelquefois être les suites de la petite-vérole, quoiqu'il y ait soupçonné un virus vénérien.

Je demanderai si la nature de ces reliquats a été bien vue jusqu'ici, & si, dans nombre de cas, soit de petites-véroles spontanées, soit inoculées, on ne peut pas présumer que le virus porte avec

lui le germe de quelque autre humeur morbifique : des gens expérimentés l'ont soupçonné. En effet, comment, après les préparations les plus scrupuleuses, les sujets inoculés sont-ils exposés à ces reliquats, & même plus souvent que dans les cas de maladies spontanées ? Est-il possible, ou plutôt comment est-il possible qu'un sujet qui a les humeurs les plus saines, qui a été le mieux préparé, soit exposé, à la fin de la maladie inoculée, à des gales opiniâtres, & du plus mauvais caractère ? Qu'on en explique ces phénomènes, & je croirai que l'inoculation ne porte jamais dans le sang que le virus varioleux proprement dit.

Que l'inoculation devienne avantageuse dans le Nord, je ne le nie (1) pas, en prenant le terme le plus général : tout y contribue à rendre la maladie spontanée plus mauvaise. La densité de la peau, les vivres, les habitations, la vie nécessairement plus sédentaire dans des climats aussi rigoureux. Mais que dans nos climats tempérés,

(1) Mais je ne puis approuver M. Bergius, lorsqu'il dit, page 154, « que les Magistrats devroient être autorisés à forcer les peres & meres de faire inoculer leurs enfans ». Cet avis me semble trop tenir du despotisme. « So ryckes Policen boera æga magt at tilholla dem dertil ».

on exagère les ravages au point où l'a fait la Condamine, c'est une erreur que l'on ne doit pas croire. Tandis qu'il meurt, en France, un enfant de la petite-vérole spontanée, il en meurt douze & quinze d'autres maladies. Dira-t-on qu'il faut inoculer ces autres maladies, pour sauver ces enfans ? Mais on ne doit pas être étonné de ces rêveries, lorsqu'on voit des Médecins conseiller d'inoculer la peste. Les Médecins, ou les personnes qui soignent ces malades, ne sont pas toujours assez attentifs aux précautions dont il faut user, pour ne pas répandre la contagion. Les réflexions que fait M. Bergius pourront être utiles.

« Il est bon de dire quelque chose sur l'atten-
» tion qu'on doit avoir dans ces cas-ci, avant
» d'aller dans des maisons où il y a des enfans
» ou des adultes qui n'ont pas encore effuyé cette
» maladie. Souvent on craint, avec raison, les
» Médecins qui, pendant ces épidémies, ne
» peuvent se dispenser de voir ces malades. Pour
» moi, j'ai toujours l'attention de ne pas m'asseoir
» dans les chambres des malades, & de ne
» mettre, ni mon chapeau, ni mon manteau
» sur une chaise. Aussi - tôt que j'ai touché le
» malade, je me lave les mains : je me défie
» de tous les meubles de la chambre, comme
» étant infectés du virus. Mais, après le lit du

» malade , & les chaises qui font auprès , les
 » portes & les jambages de ces portes font ce
 » qu'il y a de plus à craindre : car ceux qui
 » soignent ces malades , & qui , conséquemment ,
 » ont leurs vêtemens attaqués du virus , en
 » laissent toujours une partie à ces portes , qu'ils
 » frottent en passant. Celui qui y entre après
 » eux , dans ces circonstances , en prend donc
 » aussi à ses habits , s'il touche la porte ; & il fait
 » ainsi passer la contagion ailleurs.

» Mais l'air même des appartemens où sont
 » les malades , n'est pas contagieux. J'en dis
 » autant de la transpiration , de l'haleine , & des
 » exhalaisons qui peuvent s'y répandre à plus ou
 » moins de distance du lit du malade. Ce n'est
 » que le contact inévitable qui y est contagieux ;
 » & j'en ai nombre d'exemples. On ne doit rap-
 » peller les enfans qu'on avoit éloignés , que
 » quand on a bien nettoyé , balayé , lavé , épouffeté
 » l'appartement & les meubles , ou tout ce qui
 » a servi au malade. Une serviette négligée , &
 » à laquelle on ne pensoit plus , se retrouve ; &
 » l'on découvre enfin , à cette occasion , quelle
 » étoit la cause de la maladie dont venoit d'être
 » pris un enfant , rappelé après toutes les pré-
 » cautions mentionnées ».

CHAPITRE XLII.

Des Maux vénériens de l'Enfance.

CONSIDÉRER les maux vénériens dans l'état de l'enfance, c'est considérer l'humanité attaquée dans son principe, & déplorer en même tems la malheureuse condition de l'homme. Ce n'étoit pas assez qu'il fût sujet à des maux innombrables, si son enfance n'étoit encore exposée aux tristes conséquences de l'abus d'un plaisir, auquel la nature a voulu qu'il dût son existence. Les maux vénériens ne sont que trop communs parmi les enfans : j'en appelle au témoignage de tous les gens éclairés. Plusieurs causes y contribuent : la conduite licencieuse des pères & mères, le lait des nourrices mercénaires, auxquelles on confie les enfans ; les domestiques, hommes ou femmes qui les soignent ; enfin, les baisers que leur donnent souvent, par amitié, des personnes étrangères qui les caressent, & dont le vice des humeurs n'est pas connu.

Quant aux pères & mères, c'est à eux de s'interroger seuls, avec franchise, sur leur conduite passée, avant d'entrer dans les liens du mariage, ou à examiner la conduite qu'ils ont tenue depuis, pour être sûrs de l'état de leurs

enfans. S'ils ont des soupçons, l'état de leurs enfans n'est plus équivoque. Il faut un traitement qui, devenant, pour ainsi dire, alimentaire, change totalement la crase de leurs humeurs. S'ils sont assurés de la pureté de leur sang, ils doivent aussi l'être de l'état d'une nourrice, à laquelle ils confient ces enfans, sans quoi ils courent les plus grands risques. L'état de la nourrice ne sera bien constaté, qu'autant que la santé de son mari, & celle de ses enfans, ne laisseront aucun doute. En vain a-t-on établi des bureaux (1), où ces femmes sont assujetties à un examen : elles savent les moyens de pallier leur état pendant quelque tems ; & elles n'en ont que trop souvent imposé aux gens les plus éclairés. Jamais les curés & les chirurgiens de campagne ne devroient donner de certificat à ces femmes, lorsqu'ils ne peuvent pas constater l'état du mari & des enfans ; c'est à quoi leur probité, leur honneur, & le bien de l'humanité les obligent.

Les pères & mères ne doivent pas être moins attentifs à l'état de la santé de ceux qu'ils chargent des premiers soins de leurs enfans. Nombre d'exemples ont suffisamment prouvé que ces

(1) Il paroît qu'on est, en Suède, infiniment plus attentif qu'ailleurs, aux bureaux des nourrices.

domestiques , ou gouvernantes , ont infecté les enfans les plus sains , lors même qu'on n'avoit aucune raison de le soupçonner. Les maux qu'elles leur communiquent sont d'autant plus dangereux , qu'il se passe quelquefois dix & vingt ans avant qu'on en apperçoive les symptomes. Ces maux se manifestent aussi plutôt , par des vices qui n'en ont pas la moindre apparence ; & cependant ces vices sont réellement vénériens. J'en dis autant des personnes qui connoissent les pères & mères , & qui , venant les visiter , caressent leurs enfans , les baissent , le plus souvent sur la bouche. J'ai vu plusieurs enfans accoutumés à ces baisers , présenter leur bouche , & demander qu'on les y baisât. Outre que cette conduite tend à les rendre bientôt lascifs , elle les expose à gagner du mal , si ceux qui les baissent ne sont pas sains. Jamais une mère , ni une nourrice bien saine , ne devrait donc souffrir que personne baisât son enfant , sur-tout dans nos grandes villes , où la santé de nombre d'habitans est toujours fort équivoque.

Telles sont les causes auxquelles sont dues les maux vénériens des enfans. Malheureusement le remède qui devoit arrêter les progrès de ces maux , est ce qui a servi à les multiplier , & à corrompre le sang à sa source. Chacun s'est cru en état d'en faire l'application , sous l'une ou l'autre des formes qui le rendoient utile ; &

au lieu de guérir le mal , on n'a fait que le pallier. Ce spécifique , employé chez les Arabes en friction , dès le (1) neuvième siècle , est pour lors devenu un poison , en dénaturant un mal qui est toujours resté incurable , toutes les fois qu'on ne l'a pas guéri à son principe , ou à son état inflammatoire.

Nombre de personnes connoissent l'usage du mercure , & s'en servent inconsidérément , sans être instruits de toutes les circonstances auxquelles il faut faire la plus scrupuleuse attention , lorsqu'on l'emploie. Ce remède agit réellement de sa nature , ou par son extrême division , sur le principe du mal , en modère l'énergie ; les symptômes alarmans disparaissent , & l'on se croit guéri. Mais souvent il arrive que le mal , ou reparoît déguisé , plusieurs années après , ou se propage , dénaturé , dans le principe de la génération ; & les enfans sont les malheureuses victimes de ces cures si peu réfléchies. Ce qui arrive aux particuliers qui ignorent la Médecine , est commun à nombre de gens de l'art , qui ne réfléchissent pas assez sur les circonstances du sujet malade , de la saison , & sur la forme avec laquelle ils emploient le médicament. Voilà pour-

(1) Et peut-être long-tems auparavant.

quoi nombre de personnes ont été traitées plusieurs fois , ou sans succès , ou avec des reliquats encore plus fâcheux que le mal même. Le mercure , sous quelque forme qu'on l'administre , ne manque jamais son effet , dans des mains prudentes ; mais il faut bien se persuader qu'il ne guérit parfaitement , qu'autant qu'il est employé à tems , qu'il a assez circulé dans le corps où il a été introduit , & qu'il en sort entièrement. C'est ce défaut de réflexion qui a exposé tant de gens aux maux les plus douloureux , après un long usage du mercure , & qui les a mis dans le cas de périr d'autres maladies , dont ils ont été attaqués après ces cures mal combinées. La petite-vérole est presque toujours mortelle pour ceux qui ont eu longtemps du mercure dans le corps. J'en dis autant des pleurésies & des péripneumonies.

Je voudrois que le plan de cet Ouvrage me permît d'entrer (1) dans de plus grands détails

(1) Je loue le zèle de tous ceux qui ont prétendu guérir ces maladies sans mercure ; mais je soutiens qu'ils ne l'ont jamais fait. S'ils avoient remonté à la première époque de ces maux , il auroient senti que leurs tentatives devoient être absolument infructueuses. J'ai consulté presque tous les Ouvrages de Médecine & de Chirurgie , depuis le dixième siècle. Je crois qu'il y en a peu qui aient échappé à mes recherches ; & j'ai acquis les plus fortes preuves , que les maux vénériens étoient répandus dans l'ancien

Unable to display this page

enfans abondent, & qui, par leur embarras, forçoient la nature à produire des éruptions cutanées, soit à la tête, soit aux glandes, soit enfin à toute autre partie du corps. Ces embarras étant une fois dissipés, les fluides ont repris leur cours, & les éruptions ont disparu : mais s'ensuit-il qu'elles fussent vénériennes ? Non ; au moins très-rarement. Le mercure a produit les mêmes effets chez des adultes, dans des circonstances analogues, sans qu'on pût y soupçonner le moindre virus vénérien, tandis que souvent il a échoué dans des affections cutanées, qui étoient certainement vénériennes. On voit donc combien il faut de circonspection & de jugement pour (1) prononcer d'après les effets du mercure.

L'enfant est naturellement gai, à moins qu'il n'ait besoin, ou qu'il ne souffre, soit intérieurement, soit extérieurement. S'il est triste, & morose, ou cette affection sera accidentelle, & de peu de durée, par intervalles ; ou elle continue : c'est ce dont il faut d'abord bien s'assurer. Dès qu'on a certainement connu qu'il ne souffre d'aucune manière, & qu'on a pourvu à tous

(1) Un Médecin célèbre, avec qui j'ai beaucoup profité, voyoit la vérole par-tout : un autre ne voit que le scorbut : d'autres font mieux de ne rien voir d'avance ; mais d'examiner.

ses besoins , on aura lieu de présumer quelque vice dans les humeurs , s'il reste triste & morose : car cet état ne vient que de l'impression qu'un vice congénère , ou communiqué , fait sur les nerfs. Mais ce vice , quel est-il ? A quels signes le découvrir avec assez de certitude ? Cet état morose est l'avant-coureur , tantôt du rachitis , tantôt des écouelles , tantôt des symptômes du virus vénérien. Jusques-là , l'homme le plus expérimenté n'a pas encore de certitude. Mais , s'il étoit vrai (1) que le principe du rachitis , ou du vice scrophuleux , fût souvent dû à un virus vénérien dégénéré , on ne risqueroit rien d'employer le mercure dès ces premiers instans , comme je le dirai bientôt.

On aura plus de probabilité , si , en examinant bien l'état extérieur de l'enfant , on apperçoit une pâleur jaunâtre ou livide sur son visage , ses mains ; s'il profite avec peine , ou si , après avoir pris un accroissement régulier , il dépérit peu-à-peu ; si ses glandes se tuméfient au col , sous les mâchoires , aux aisselles , aux aînes ; s'il a des pustules (2) blanchâtres dans la bouche , à

(1) Je crois avoir donné à ce sujet , dans Roseen , des détails capables de prouver que cela est très-vrai. Voyez son chapitre du *rachitis*.

(2) Il ne faut pas les confondre avec des aphthes.

l'entrée de la gorge ; s'il avale difficilement ; s'il y a quelque relâchement à l'une ou l'autre articulation ; ou une exostoſe à quelque partie que ce ſoit , ſur-tout au crâne , comme je l'ai vu dans un enfant , né d'une mère infectée par ſon mari , & qui ne ſ'en doutoit point. Quelquefois ces maux ſe décèlent dans les enfans par des puſtules d'abord ſéreuſes , & enſuite ſanieuſes , ſur la ſuperficie du corps , à côté des narines , au coin des lèvres. Les enfans ont alors des ophthalmies opiniâtres , les yeux foibles & larmoyans. Les larmes ſont même ſi acrimonieuſes , qu'elles excorient la peau , en coulant le long de la joue & du nez : mais ces ophthalmies ne ſont pas ſeules des preuves toujours ſuffiſantes de virus vénérien , à moins qu'elles ne ſoient extrêmement rebelles.

Voilà , en général , les ſignes qui peuvent éclairer l'homme de l'art , ſur les tentatives qu'il doit faire , pour ſ'affurer de la nature du mal. Mais il ne doit ſ'ouvrir aux parens qu'avec la plus grande réſerve , & lorsque ſes moyens curatifs , appliqués ſelon ſes préſomptions & le caractère des ſymptomes , lui ont prouvé qu'il

Celles-ci ſont preſque toujours accompagnées de fièvre ; ce qui n'a pas lieu avec les puſtules vénériennes , qui ne cauſent même que peu de douleur au premier abord.

ne peut plus se tromper. S'il est même possible, il traitera l'enfant, sans s'ouvrir sur le caractère vénérien du mal, à moins que l'avertissement ne soit dans le cas d'être utile à l'état du père ou de la mère, ou de la nourrice. Que ce soit la mère, ou une femme étrangère qui nourrisse l'enfant, il faut sur le champ le sevrer, quelque jeune qu'il soit, & prescrire un régime convenable, tant pour l'alimenter, que pour répondre aux vues curatives.

On a guéri des enfans en pareils cas, en faisant prendre du mercure aux femmes qui se sont déterminées à les allaiter. On a aussi frictionné des animaux, sur-tout des chèvres, dont on a fait prendre le lait à ces enfans; & ils ont guéri. Ces pratiques sont très-avantageuses: mais on ne trouve pas toujours des femmes disposées à prendre du mercure, pour guérir par la lactation; & les pauvres ne peuvent faire aucune dépense.

Voici ce que j'ai fait, avec succès, pour un enfant de trois ans & huit mois, dans le cas de mal vénérien accidentel. Il étoit survenu du monde au logis: on avoit été obligé de coucher l'enfant avec une domestique que l'on croyoit bien saine. Il passa donc trois nuits dans ce lit. Dix-huit ou vingt jours après, la mère me vint demander, me priant, avec les plus vives inf-

tances , de venir voir son fils. L'enfant avoit les testicules , les aînes , & l'intérieur des cuisses , presque couverts de croûtes sèches en partie , & en partie sanieuses. Il urinoit avec peine , au moins avec douleur. Je m'informai scrupuleusement de tout ce qui pouvoit concerner les domestiques , & ceux qui fréquentoient la maison ; & je découvris que la fille avec qui l'enfant avoit couché , étoit à la fin d'un traitement mercuriel , pour cause de maladie vénérienne. Les menaces qu'on lui fit , la forcèrent de déclarer son état.

Je fis donc une décoction de chiendent. Après avoir décanté , je fis bouillir cette décoction avec trois grains (1) de mercure doux , sur cinq demi-septiers , réduits à pinte : je coupai cette décoction avec un tiers de lait ; l'enfant prit , tous les jours , la pinte de décoction avec le lait. Au septième jour , les croûtes tombèrent peu-à-peu , & le mal fut guéri au vingtième jour environ.

Ses alimens furent des farineux , tels que la semoule , le riz en poudre , cuit dans deux tiers

(1) Ce moyen , d'administrer le mercure , convient sur-tout dans les cas de virus héréditaire ; car il faut alors en faire continuer long-tems l'usage , en ayant cependant soin de l'interrompre par de courts intervalles : mais il est bien douteux qu'un enfant guérisse jamais en pareils cas.

d'eau, un tiers de lait; du gruau d'orge, & un œuf mollet, de tems en tems.

Quant à l'enfant, qui ne peut encore prendre de solides, on essaiera, à petites doses, la même décoction, avec du lait de chèvre sur-tout; car le lait de vache ne va pas aux enfans du premier âge. On lui donnera, pour substance alimentaire, la décoction d'une cuillerée de mie bien fine de pain blanc rassis, bouillie dans un demi-septier d'eau de rivière, avec un peu de cannelle, sur quoi l'on jette quelques cuillerées de lait. On passe ensuite cela dans un linge fin, en y jettant une idée de sucre, on verra l'enfant prendre cet aliment avec avidité; servez-vous d'une cuiller de buis: l'argent, ou les métaux blessent les gencives de ces petits individus. Si le mal paroît opiniâtre, on emploiera, avec modification, selon les circonstances, la formule que j'ai donnée en parlant des gales, & l'on en verra les succès les plus marqués. Voilà, en général, ce que plusieurs expériences m'ont constaté. On a aussi proposé de jeter un peu de falsepareille en poudre, dans les panades des enfans. Un célèbre Chirurgien étranger, dont je fais le plus grand cas, est de cet avis; mais j'ai trop de raisons pour douter de l'efficacité de ce médicament, comme anti-vénérien. J'admirerai toujours Boërhaave, sans cependant le croire, lorsqu'il nous dit que la

décoction de falsepareille a guéri seule des maux vénériens, rebelles à tout autre médicament : elle a seulement fait disparoître les reliquats d'une maladie guérie : à cet égard, elle a produit un effet avantageux, en faisant cesser des symptomes plus fâcheux que le mal même. C'est ainsi que le grand exercice passe pour avoir guéri plusieurs de ces maladies, qui, dit-on, avoient résisté à trois ou quatre traitemens mercuriels. L'exercice ne les a point guéris ; mais il a fait sortir, par la transpiration, le mercure, qui auroit infailliblement causé les plus grands ravages, après avoir éteint le virus vénérien : c'est en quoi van-Swieten & d'autres se sont fait illusion.

La falsepareille en poudre peut être (1) très-utile aux enfans, comme absorbante, en ce qu'elle laisse, par cet effet, plus de liberté à l'action du mercure introduit par les boissons. En général,

(1) J'en dis autant de toutes ces plantes, que la pratique de nos jours emploie comme anti-vénériennes. Elles peuvent être utiles ; mais jamais elles ne guérissent seules. Ce qu'on a dit de la pratique des Sauvages est absolument faux. Un homme, qui a été sur les lieux, & qui étoit en état de voir, me l'a assuré. Il est également faux que l'opium & les sels alkalins guérissent ces maladies. Ceux qui l'ont cru, ont été trompés les premiers, & ont ensuite abusé les autres. Je ne connois ici que le mercure.

je conseillerais d'administrer, le moins qu'il fera possible, le mercure doux en pilules aux enfans : il est trop sujet à porter à la bouche sous cette forme, & à leur enflammer les gencives ; ou il faut le donner à la plus petite dose possible. Donné en nature, trituré avec des yeux d'écrevisses & un peu de sucre, il a été très-utile à plusieurs enfans. Je l'ai fait prendre à la dose même de deux grains, sur quatre d'yeux d'écrevisses, & autant de sucre, à un enfant de quatorze mois, tous les trois jours.

Je ne m'arrêterai pas à ce nombre presque infini de formes, sous lesquelles différens (1) praticiens ont prescrit le mercure. L'enthousiasme est de tous les états, & chaque Médecin a eu plus ou moins ses préjugés. Ce seroit ici le lieu d'appliquer la réflexion d'Antonin :

Τί καὶ ἐπιθυμῶ ἐκκαίω-φουμῶ τοιούτῳ ἐνδιατρίβειν ;

Liv. 6, §. 10.

(1) L'ouvrage réfléchi de M. de Horne prouve seul combien on peut varier les traitemens mercuriels. Je n'en citerai pas d'autre.



C H A P I T R E X L I I I .

De la Vermine de la Tête.

J'AJOUTERAI ici deux mots sur la vermine à laquelle la plupart des enfans font en proie dans leurs premières années. Jamais un enfant n'est incommodé des poux que par négligence. Nombre de femmes sont persuadées que les poux sont nécessaires pour ronger ou absorber certaine partie des humeurs rédondantes des enfans ; mais une seule observation prouve le faux de cette opinion. Dès qu'on a coupé les cheveux, & bien lavé la tête d'un enfant avec une décoction de persil , bouilli dans moitié eau, moitié vinaigre , il n'a plus de poux, & se porte bien : cette vermine est donc inutile. Je dis ensuite qu'elle est souvent très-préjudiciable. Rarement les poux incommodent quelque tems les enfans, sans qu'il s'ensuive des gales affreuses. Ces insectes se nichent dans le cuir chevelu, y pondent, font des érosions cruelles. L'infection des humeurs corrompues gagne les environs : les glandes du cou se tuméfient, &c. &c., & l'enfant devient bientôt fort à plaindre.

J'ai vu des femmes assez imprudentes pour

frotter la tête de leurs enfans avec des pommades mercurielles. Ces conséquences sont presque toujours des maux de tête, une espèce de surdité, une foiblesse de la vue, & des ophthalmies souvent des plus opiniâtres. Jamais le mercure ne doit être porté sur la tête, sous quelque forme que ce soit. Plusieurs adultes en ont éprouvé les suites fâcheuses.

Le meilleur moyen est de peigner souvent les enfans, en trempant le peigne dans une décoction de persil, ou de sa graine, si l'on voit les poux augmenter. Cette graine, réduite en poudre, peut aussi se répandre dans les cheveux, avec succès. La propreté est le plus sage parti, ou il faut tenir les enfans sans cheveux. Si on les leur conserve, on ne fera pas assez infatué d'un enfant, pour le poudrer tous les jours. Jamais on ne doit porter qu'un peigne dans ses cheveux; & il n'y a qu'une mère imprudente qui puisse penser autrement.

Fin de la première Partie.

SECONDE



SECONDE PARTIE.

*INSTRUCTIONS pour élever & conduire
les enfans depuis leur naissance , avec
quelques avis particuliers pour ceux qu'on
nourrit à la main*

CHAPITRE PREMIER.

APRÈS avoir amplement traité de toutes les maladies principales de l'enfance du premier âge, & de ceux d'un âge un peu plus avancé, j'aurai, sans doute, moins de réflexions à faire sur la manière de les élever. Cependant, il est encore nombre de choses que je ne saurois passer sous silence, quoique je n'aie pu les comprendre dans l'ordre de leurs maladies : je ne dois pas non plus oublier les enfans qui ne prennent jamais le sein, & qu'on nourrit d'une autre manière quelconque.

Mais je passerois les limites que j'ai fixées à ce petit Traité, si j'entrois en matière aussi avant que pourroit l'exiger la manière abusive de con-

duire les enfans depuis le moment de leur naissance. Je suis très-satisfait de trouver , parmi les Grands , quelques nouveaux exemples qui m'empêchent de m'étendre sur ce sujet , comme je l'aurois fait il y a quelques années. Je croirois néanmoins mériter quelques reproches , si dans un Ouvrage tel que celui-ci , je ne m'efforçois de convaincre combien sont insuffisans tous les moyens qu'on a imaginés pour tenir lieu du sein ; & que conséquemment tout enfant , loin d'en être privé , doit être allaité par sa propre mère , lorsque des raisons essentielles de santé ne s'y opposent point.

La raison , l'instinct naturel , l'expérience , tout conspire à appuyer mon opinion ; & quiconque voudra réfléchir mûrement sur les faits , n'en doutera pas un instant. On n'a allégué que de mauvais prétextes , & des raisons puériles contre ce devoir sacré de la nature. Le docteur Armstrong me paroît même avoir singulièrement erré en ce point. Quoiqu'en apparence il ait été pour la lactation , il a cependant trop appuyé sur les avantages de la cuiller ou du biberon , en nombre de passages. Il seroit peut-être facile de produire des argumens aussi solides contre l'habitude de manger plus d'une fois par jour , parce que nombre de gens sont incommodés de l'excès des alimens. Non-seulement le lait du sein est l'aliment naturel de l'en-

fant, & le plus convenable, la lactation contribue encore au rétablissement de la mère ; ne seroit-elle même pas en état de soutenir entièrement son enfant de son lait, ou de continuer de l'allaiter aussi long-tems qu'il peut en avoir besoin.

Quoique l'expérience m'autorise à insister sur la lactation, je ne prétends pas que toute mère soit en état d'allaiter, même pendant le premier mois, & fasse bien de vouloir même l'essayer ; mais je n'en crois pas moins que plusieurs mères, qui ne le font pas, sont en état de s'acquitter de ce devoir. En effet, n'en a-t-on pas vu quelques-unes l'essayer avec succès, après deux ou trois couches précédentes, à la suite desquelles la crainte les avoit empêchées de nourrir. Pendant plusieurs mois qu'elles ont allaité, elles ont joui de la meilleure santé, & leurs enfans ont bien réussi. Mais malgré tous ces motifs d'encouragement qu'on leur a si souvent répétés, l'usage tyrannique prévaut toujours sur le bon sens & le sentiment naturel de nombre de femmes, dont la tendresse maternelle ne peut cependant être regardée comme équivoque. On peut encore faire des reproches plus sérieux à celles qui, non-seulement refusent de nourrir leurs enfans, mais qui, en les confiant à des mains étrangères, se déchargent en même tems de tous soins, & visitent à peine le lieu où ils sont en nourrice, ou

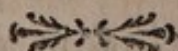
ceux qu'ils ont chargés de les surveiller. C'est delà que résultent tant d'erreurs dans le régime, dans la manière de vêtir ces tendres rejettons, de les exposer à l'air froid, impur, &c. : erreurs qui se font même introduites dans les maisons de gens dont le rang devoit assurer à leurs enfans tous les avantages qu'une attention requise aux loix de la nature, aux ressources de l'art, auroit pu leur faire appercevoir.

Je suis fâché d'avoir à faire des reproches aussi graves à une partie du sexe, pour lequel j'ai les plus grands égards, & en particulier, à nos dames Angloises. Malgré cela, lorsque je vois cette négligence, soit à l'égard de la lactation, soit à l'égard du soin de l'éducation physique, & que le défaut de santé n'en est pas la cause, non plus que quelque autre motif aussi puissant, je n'en accuse que la corruption du siècle, qui altère les sentimens de la nature, la délicatesse du goût, & le jugement de celles qui ne font pas le bien qu'elles pourroient, en desirant même, je pense, de le faire.

Dès qu'une fois la dépravation s'est glissée dans les mœurs, & dans les usages, on peut, avec de très-habiles Ecrivains, regarder ces changemens comme les avant-coureurs de la chute des États : or, tout ami de la société doit, au risque même d'offenser, en faire sentir la con-

féquence dans toute son étendue, lorsqu'il s'en présente des exemples faits pour attirer l'attention du Public. Tacite, ce célèbre Historien Romain, se plaint de la dégénération de ses contemporains, quoique moins abâtardis, assurément, qu'ils ne le furent par la suite; & leur reproche amèrement, qu'autrefois les premières dames de Rome surveilloient elles-mêmes leurs enfans, comme les principaux objets de leurs affaires domestiques, tandis que de son tems, ces enfans n'étoient plus confiés qu'à des femmes Grecques, ou à d'autres domestiques inférieures.

J'avoue cependant, avec le plus sensible plaisir, que mes reproches ne peuvent tomber sur le général de notre nation. On y voit les plus grands exemples d'une conduite noble & courageuse, & sur-tout un, dont l'imitation feroit la gloire de notre âge, & le bonheur de la génération, qui s'élève actuellement. Puisse arriver ce tems où cet exemple sera généralement suivi des sujets de notre auguste Reine, tandis que je m'occupe de présenter, autant que mon expérience me le permet, les moyens les mieux concertés, pour mettre à exécution cette partie importante des devoirs du sexe féminin!



CHAPITRE II.

Du froid nuisible au moment de la naissance.

*P*RIS de M. Armstrong , p. 148. « Avant
» d'entrer dans quelques détails sur la manière
» de nourrir & d'élever les enfans , je pense
» qu'il est nécessaire de prévenir qu'on ne sauroit trop prendre de précautions contre l'air
» froid , dont un enfant peut être saisi au moment
» de la naissance. Je tiens d'autant plus à cette
» réflexion , que c'est , dans la basse classe du
» peuple sur-tout , la source la plus ordinaire des
» maladies des enfans , & la cause première de
» leur mort : on ne sauroit trop en être persuadé.
» Combien de fois n'entend-on pas dire que tel
» enfant , à sa naissance , étoit beau , fort , bien
» fait , tandis qu'il n'a jamais profité depuis ce
» moment-là. Si l'on considère donc le passage
» subit de l'enfant , du sein de sa mère à l'air
» atmosphérique , même dans une chambre qui
» n'est pas froide , en pareilles circonstances ,
» on sera étonné qu'il ne soit pas saisi de froid
» à ce moment , sur-tout pendant l'hiver , à
» moins qu'on n'ait le soin de couvrir chaudement son corps délicat , dès qu'il voit le jour.

» Mais chacun fait qu'il n'y a que trop de pauvres
» femmes misérablement logées au moment de
» leurs couches, excepté celles qui sont admises
» dans l'hôpital, où elles sont reçues pour cette
» douloureuse opération naturelle.

» J'ai donc remarqué ailleurs, & avec raison,
» je pense, que c'étoit une des principales causes
» de la mort d'un si grand nombre d'enfans du
» premier âge; & plutôt parmi les pauvres que
» parmi les riches. Il arrive aussi quelquefois
» que la sage-femme, & autres personnes, sont
» si occupées de la mère, après un grand tra-
» vail, qu'on pense peu à l'enfant qui vient
» de naître, si même on ne l'oublie pas. Il faut
» remettre la mère au lit; lui donner de quoi
» la ranimer dans son état d'accablement: ou ce
» feront les évacuations abondantes, des pertes
» inattendues qui demanderont tous les soins.
» Le pauvre innocent reste donc là, sans avoir
» le secours nécessaire, aussi promptement qu'il
» en auroit besoin: or, c'est ce qui doit souvent
» arriver parmi le bas peuple, où l'on n'a
» ordinairement que peu de monde pour être
» servi. Les enfans y sont donc plus exposés à
» être saisis de froid, & d'un rhume au moment
» de la naissance.

» J'ai déjà parlé des ophthalmies qui leur
» arrivent par cet inconvénient: j'en ai même

» vu qu'on amena totalement aveugles à mon
» hôpital ; c'étoit assurément l'effet du froid. J'ai
» recommandé l'eau de verveine en collyre (*le*
» *bain chaud n'y seroit pas inutile*).

» Mais le froid, au moment de la naissance ,
» ou un rhume , expose les enfans à d'autres
» accidens , qu'on attribue mal - à - propos à
» d'autres causes. Je fus un jour appelé pour
» une petite fille , âgée de quatre mois environ :
» depuis quatre jours elle étoit tourmentée de
» tranchées aqueuses , avec une fièvre & des
» aphthes. Moyennant le traitement convenable ,
» la fièvre tomba bientôt , & les aphthes dis-
» parurent. Peu après la petite retomba malade ,
» & mourut.

» L'enfant avoit été allaité à la main , parce
» que la mère n'étoit pas en état de lui donner
» le sein. La femme qui l'élevait , me dit que cet
» enfant n'avoit jamais profité , en conséquence
» d'un froid dont elle avoit été saisie à sa nais-
» sance. Les remèdes que je prescrivis à la re-
» chûte , n'ayant point eu d'effet , je demandai
» la permission de l'ouvrir.

» Je trouvai les intestins très-sains , mais très-
» vuides ; le foie , le pancréas en bon état , ex-
» cepté la partie convexe du foie , laquelle étoit
» très-adhérente au diaphragme. La rate étoit
» d'une petitesse remarquable , formoit une étroite

» adhérence , avec l'estomac , dans tous les points
 » où elle y avoit d'abord été contiguë : ce qui ,
 » je pense , en avoit arrêté l'accroissement. L'es-
 » tomac ne paroissoit pas avoir été affecté , sinon
 » que , près de l'endroit où le bord supérieur de
 » la rate y adhéroit , les tuniques étoient si
 » minces , qu'elles se déchirèrent , en les ma-
 » niant très-doucement.

» Lorsque je vis ces adhérences , je demandai
 » si l'enfant avoit été sujet à la fièvre. Oui , me
 » dit-on , & souvent de mauvaise humeur depuis
 » sa naissance. Cependant la petite prenoit , en
 » général , assez bien ses alimens , & paroissoit
 » plus grasse qu'on n'auroit osé l'espérer de son
 » état malade. Je voulus savoir pourquoi on
 » avoit si fort négligé cet enfant à sa naissance :
 » on me dit qu'immédiatement après l'accou-
 » chement , la femme qui avoit délivré la mère ,
 » fut demandée par son mari qui étoit en bas :
 » elle descendit avec précipitation , & laissa l'en-
 » fant sur le pied du lit , où il resta près d'une
 » demi-heure. C'étoit bien négliger la mère &
 » l'enfant : il est à souhaiter qu'une pareille im-
 » prudence n'arrive que rarement , ou jamais.
 » Une sage-femme ne doit avoir aucune autre
 » affaire en pareil cas.

» Les adhérences mentionnées ne montroient-
 » elles pas qu'il étoit survenu quelque inflamma-

» tion aux parties ainsi affectées ? La saignée ;
» avec la lancette, ou les sangsues , ne seroit-
» elle pas utile , après un pareil saisissement de
» froid , sur-tout si l'enfant a de la fièvre (1) ?

(1) Les enfans sont aussi exposés à être saisis d'un froid subit, ou dans leur lit, ou levés, par la négligence des mères ou des nourrices. Pour les réchauffer, on a l'imprudence de les prendre avec soi dans le lit, ou même on leur y donne le tetton. Nombre d'enfans ont été étouffés dans le lit, à côté de celle qui les y avoit mis. Il faut donc ne jamais commettre cette faute : on n'est pas toujours maître du sommeil.



CHAPITRE III.

Des Lotions, des Bains, &c.

IMAGINONS-NOUS qu'il vient de naître un enfant , & que nous sommes obligés de lui rendre les premiers soins , comme de le laver , de l'habiller , & autres petites nécessités d'usage dans cette occasion. Je dis que cette lotion est , en elle-même , plus importante qu'on ne le pense vulgairement , quoique ce soit une de ces petites opérations que les Ecrivains , & autres , passent volontiers sous silence. Mais ce ne sont pas toujours les petites choses qu'on peut négliger avec sûreté , ou mal exécuter. Quelques enfans sont , à leur naissance , plus enduits que d'autres , d'une matière épaisse , visqueuse , qui est si collée à la peau , qu'on ne l'en détache pas toujours facilement par les lavages. Cependant c'est un point de la plus grande importance , relativement à la transpiration , car elle ne peut se faire convenablement , lorsque la peau reste trop chargée de saletés.

Une nourrice doit donc être extrêmement attentive à cette première obligation , qu'elle contracte envers l'enfant. De quelque fluide qu'elle

se serve, elle aura soin de bien frotter l'enfant; particulièrement sous les bras, aux jarrets, dans les aînes, où cette mucofité est en général plus agglutinée. Pour cet effet, elle fera bien d'éviter de se servir de corps (1) gras quelconques; car ils tendent à obstruer les pores, & à supprimer au moins en partie, la transpiration: si elle s'en sert, elle doit les essuyer de manière qu'il n'en reste rien.

Peu après, & quelquefois même le jour suivant, la plupart des nourrices lavent l'enfant avec de l'eau froide; usage que le docteur Armstrong & d'autres praticiens ont fort recommandé. Personne, assurément, ne recommandera jamais plus que moi les choses qui fortifient: néanmoins je

(1) Le seul corps gras dont on puisse se servir pour ces lotions, est une eau légère de savon tiède. Ces lotions doivent être répétées plusieurs fois, au moins deux par jour, pendant la première semaine, particulièrement sur la tête, le cou, les aînes & les aisselles: c'est aussi l'avis de M. Hamilton. Il ne faut, ajoute-t-il, pour cela, aucune liqueur spiritueuse, sous prétexte de fortifier les enfans. Outre qu'elles entrent dans le corps par les pores, & font le même effet qu'introduites par l'estomac, elles se jettent aussi sur les yeux, & y causent des inflammations. Mais on n'enlèvera l'humeur muqueuse, dont la peau est imprégnée, & qui est le sédiment des eaux de la matrice, que par des lotions répétées, p. 268.

ne puis approuver qu'on substitue un lavage d'eau froide au bain froid, au moins toujours indistinctement. Le bain froid agit d'une manière bien différente; & je souhaiterois que tous les enfans de Londres sur-tout, fussent baignés à l'âge de trois ou quatre mois, lorsque la saison le permettroit. On préviendroit sans doute par-là, on dissiperoit même nombre de leurs maladies.

Les effets des bains (1) froids ont paru si frappans à quelques personnes plus religieuses qu'éclairées, dans les siècles d'ignorance, qu'elles ont regardé certains bains comme sacrés, les ont dédiés à l'un ou l'autre Saint, à la protection duquel on attribuoit les cures qui s'y opéroient. Je ne suis pas surpris de ces opinions dans ces tems de ténèbres.

Mais il est facile de se rendre raison de ces effets. Les bains froids favorisent la transpiration insensible, & empêchent que cette sécrétion ne soit si facilement troublée par l'impression de l'air ambiant. Or, on connoît que le bain convient à l'enfant, lorsqu'il en sort sans ressentir

(1) Chaque âge a ses préjugés. Les bons effets des bains chauds les avoient aussi rendus sacrés pour l'antiquité. *Aristote*, *Probl. S. 24*, nous apprend qu'on y supposoit des dieux: dans des tems d'ignorance, on a supposé des Saints aux bains froids.

de froid , gai , & que ses forces paroissent augmenter. Si , au contraire , il en sort tremblant , découragé , & paroît plutôt perdre de ses forces ; alors le bain ne lui va pas.

Mais je dois observer ici que ces effets désagréables sont souvent dus à l'usage mal réfléchi & au manque de distinction que l'on fait entre les diverses constitutions des individus. Un enfant sensible & délicat ne doit jamais être mis au bain , que quand on a jetté une quantité raisonnable de sel dans l'eau ; qu'on l'aura même fait un peu chauffer , pour l'accoutumer peu-à-peu à l'eau froide , en diminuant insensiblement la chaleur du bain. Si même l'eau n'est jamais absolument froide , les avantages du bain n'en feront pas moins considérables.

Je présume que ce n'est pas de la froideur de l'eau que viennent les avantages du bain , & que ce n'est pas non plus pour avoir fait un peu chauffer l'eau , les trois ou quatre premiers jours , que l'enfant sera disposé à s'enrhumer , comme on l'a généralement pensé. Les principaux avantages viennent probablement de ce que l'enfant est plongé subitement dans l'eau , qui est pour lui un *différent milieu* , dans lequel l'air n'exerce plus sur lui aucun contact pendant l'immersion , & l'exerce bientôt après , lorsque l'enfant est retiré de l'eau. Par ce moyen , le sang est d'abord

poussé avec force vers les extrémités des vaisseaux, & ensuite refoulé vers le cœur, & se trouve ainsi avantageusement broyé contre les parois des vaisseaux & les angles que forment leurs ramifications. Les moindres passages s'ouvrent, la contraction du cœur prend une nouvelle énergie, & il en est de même de l'action des fibres musculaires. Le sel qu'on ajoute à l'eau prévient le refroidissement subit & le rhume, en stimulant la peau, dont il ouvre aussi les pores avec plus d'efficacité.

Il est bon de faire observer, en faveur de certains lecteurs, que l'enfant ne doit être plongé qu'une fois sous l'eau, & retiré très-promptement, chaque fois qu'on lui fait prendre le bain. On le reçoit aussi-tôt dans une couverture de laine, & on l'essuie bien avec un linge, avec toute la célérité possible. Dès qu'on aura pu l'habiller, on lui donnera l'exercice qui convient à son âge, & on se gardera de le mettre au lit. On ne doit pas chercher à l'essuyer si séchement, qu'il ne lui reste aucune goutte d'eau de ce bain : car il sera moins susceptible de s'enrhumer par quelques gouttes d'eau salée qu'il garderoit sur le corps, que par la trop grande attention qu'on auroit à rendre sa peau totalement sèche.

Quant au lavage d'eau froide, il me paroît que c'est agir avec trop de dureté, lorsqu'on

tient plusieurs minutes dans cette eau , jusqu'aux reins , un enfant de quelques jours , & peut-être le rejetton d'une mère fort délicate , qui n'est même pas en état de l'allaiter ; & pourquoi cela ? Pour le laver , quelquefois au milieu de l'hiver , faisons dans laquelle les enfans nouvellement nés sont plus exposés aux maladies que ceux qui naissent en été. Mais peut-on être insensible aux cris aigus d'un enfant qu'on lave ainsi en présence d'une mère troublée , qui se bouche les oreilles pour ne pas entendre un enfant qu'on traite sans pitié , malgré ses clameurs qui déposent si fortement contre cette pratique. Cette sévérité inutile n'est-elle pas aussi blâmable que celle de ceux qui , jadis , plongeant subitement un enfant jusqu'à (1) trois fois dans un baquet profond d'eau froide , sans considérer que cet enfant saisi ouvrait la bouche , & cherchoit à respirer tout tremblant. Mais le résultat de ces deux pratiques ,

(1) M. Hamilton a conseillé cette manœuvre que désapprouve M. Underwood , & avec raison. Il avertit cependant de faire chauffer l'eau du bain la première semaine , & veut ensuite qu'elle soit froide , hiver & été , comme capable de fortifier & de prévenir le rachitis , & toutes les maladies qui résultent d'une constitution foible. Je vais examiner ces hypothèses dans le chapitre que je joins à ce Traité.

quel

Quel est-il ? Des crampes , des douleurs intestinales , la foiblesse des extrémités , & jamais aucun accroissement de force.

Non certes , on ne commettra point d'erreur , en faisant chauffer un peu l'eau , sur-tout en hiver , pendant les premiers jours que l'enfant est lavé. Si l'on se sert d'eau froide , ce ne doit être que pour nettoyer simplement le corps , de manière à le tenir propre , & sur-tout aux parties les plus sujettes à des excoriations de mauvaise nature , aux gerçures : dans ce cas-ci , l'eau froide a son avantage. Dans ces mêmes vues , on baignera avec de l'eau froide , les aînes , les bourses , l'intérieur des cuisses , l'anus , le derrière des oreilles , parties qui sont sujettes à ces inconvéniens. S'il y avoit une excoriation qui devînt opiniâtre , on y jetteroit légèrement de la (1) poudre à

(1) Il y a d'autres choses plus sûres qu'on peut employer. La plupart de nos poudres à cheveux sont imprégnées de chaux : ainsi , le seul soupçon doit les faire proscrire. On doit aussi se dispenser des préparations de plomb , sur-tout si l'excoriation est considérable : la farine très-desséchée au four dans un pot , où l'on a soin de la remuer , est très-bonne : on la répand en poudre. L'eau , modérément froide , est très-bonne , mais ne suffit pas toujours ; ou même , si la partie est fort enflammée , il ne faut pas employer d'eau très-froide. M. Lorry remarque qu'on a renoncé , avec raison , à cette pratique des anciens.

poudrer , ou de la poudre composée de céruse : on peut aussi jeter une idée de vitriol blanc

dont il est fait mention dans différens passages d'Hippocrate. M. Armstrong donne un très-bon avis , p. 176. Délayez de la terre à foulon dans de l'eau tiède , laissez reposer cette eau , & faites-en des lotions presque froides , en quelque endroit que la peau s'excorie. Voyez , concernant les oreilles , ce qui a été dit ailleurs dans cet ouvrage. Si l'on avoit lieu de soupçonner quelque contagion , il faudroit y faire la plus grande attention avant d'appliquer aucun topique. La propreté , dans tous les cas , est essentielle.

Mais , en supposant que ces excoriations deviennent sérieuses , voici ce que dit M. Armstrong. « Les excoriations deviennent aussi fort fâcheuses pour quelques enfans , long-tems avant la dentition. Plusieurs de ces maux ont même toute l'apparence d'une mortification , sur-tout dans l'aîne , au cou , & derrière les oreilles. J'ai vu la peau fendue de deux ou trois pouces : le tissu cellulaire , qui étoit dessous , avoit l'apparence d'une escare ; & le tout ressembloit à un ulcère de mauvais caractère. Dans cet état , la plaie doit être regardée comme une vraie mortification , & traitée de même. Le quinquina devient alors , & le plus souvent , un remède spécifique.

» Cette affection de la peau est due , en général , à l'acrimonie des humeurs , & est même toujours accompagnée ou précédée de saletés dans les premières voies ; c'est pourquoi je commence la cure par nettoyer l'estomac & les intestins ; & j'administre le quinquina intérieurement & extérieurement. On en fait une décoction ,

dans l'eau, & si le mal n'est pas grand, il se guérira bientôt.

» avec laquelle on fomenté la partie affectée, & aussi
» chaud que l'enfant peut le supporter : j'y fais ensuite
» appliquer un onguent fait de miel clarifié, & de quinquina en poudre ; pendant ce tems-là, l'enfant prend
» toutes les quatre, cinq ou six heures, une ou deux
» cuillerées de la décoction de quinquina, selon son âge :
» on l'édulcore avec du syrop d'écorce d'orange ; ou si
» l'enfant est resserré, on y substitue celui de roses solutif,
» en y ajoutant un peu de tartre soluble, si le syrop seul ne
» tient pas le ventre assez libre.

» La décoction se fait avec une once de quinquina
» concassé, jetté dans une chopine d'eau, qu'on réduit à
» demi-septier en bouillant. Voici des exemples :

» Une petite fille avoit derrière les oreilles une mauvaise excoriation. Je lui prescrivis une très-petite
» cuillerée de cette décoction, à prendre toutes les quatre
» heures : elle fut bientôt guérie. A d'autres enfans, de
» six à douze mois, affectés du même mal, au cou &
» dans l'aîne, j'en ai ordonné une cuillerée ordinaire, à
» prendre aux mêmes intervalles, & avec le même succès.
» A d'autres, plus âgés d'un an, & de près de deux,
» j'en ai fait prendre une cuillerée & demie ordinaire, ou
» deux cuillerées, toutes les cinq ou six heures. Les enfans
» de cet âge pouvant en prendre une plus forte dose,
» il n'est pas nécessaire de la réitérer si souvent : ils en
» font aussi moins dégoûtés.

» Si l'enfant est à la mamelle, la nourrice s'abstiendra
» de toute viande salée, de poisson, de fromage, de

» beurre salé, & de tout aliment de difficile digestion. Si
» l'enfant est fevré, on le privera de viande quelconque,
» & on le nourrira sur-tout de sagou, de panade très-
» claire, & autres choses analogues », A. p. 102.

Si M. Underwood avoit eu dessein de parler du même
mal ailleurs, au chap. des oreilles *ulcérées*, ce que je crois,
on aura au moins deux manières de le traiter. Celle-ci
me paroît bien vue.



CHAPITRE IV.

Des Bains de l'Enfance.

J'AJOUTE ce chapitre ou traité de l'auteur. La matière m'a paru trop importante pour être traitée légèrement ; ainsi, une simple note eût été insuffisante. D'ailleurs, l'auteur ne m'a pas paru bien d'accord avec lui-même. Mon but n'est pas de blâmer les avis de qui que ce soit, mais de jeter quelque jour sur une question que je regarde comme une des plus importantes pour les enfans. Lesquels sont les plus avantageux à l'enfance des bains froids ou des bains chauds ? Les anciens qui ont mieux connu la nature en grand que tous les modernes, me serviront de guides : car malgré leurs fréquentes erreurs, ils peuvent l'être, en nombre de circonstances, de l'art iatrique. Moins instruits des détails que les modernes, ils étoient forcés d'épier la nature avec la plus scrupuleuse attention, parce que l'art leur laissoit moins de ressources, s'ils commettoient une erreur. Les seuls phénomènes les conduisoient, c'étoit la vraie marche de l'art. La Médecine n'est devenue si conjecturale, que

depuis l'abus qu'on a fait de la physique , pour traiter les maladies en conséquence des hypothèses qu'on a adoptées , & qui feront une énigme éternelle pour l'intelligence de l'homme. Les anciens ne disoient pas telle chose est par telle cause ; mais tel phénomène paroît dans telle circonstance. L'ensemble des mêmes phénomènes réitérés dans les circonstances ou analogues , ou les mêmes , faisoit pour eux un principe qui déterminoit leur conduite : elle étoit plus sage que (1) celle de la Médecine actuelle.

Leur première Médecine raisonnée fut d'abord presque toute expectative , ou préservative. Ils ne jugeoient des êtres dont nous éprouvons l'influence , que par les impressions qu'en recevoient les sens ; c'est ce qui les avoit guidés dans l'usage des bains , lorsqu'ils eurent apperçu les effets que le froid ou le chaud produisoient sur notre organisation générale. Les bains devinrent donc une partie essentielle de leur Médecine préservative. Ce ne fut que du tems d'Asclépiade , qu'ils s'introduisirent dans la Médecine thérapeu-

(1) La Médecine, comme tous les autres arts , toutes les sciences , à ses révolutions périodiques , dit M. Hahn. On reviendra à cette marche que la Physiologie & la Chymie ont fait abandonner. Mais ce fera après bien des erreurs.

tique, comme remèdes : au moins les mit-il plus en vogue qu'auparavant.

Je pourrois m'étendre ici fort au long sur l'usage & l'avantage des bains chez les anciens, sur les circonstances qui leur étoient accessaires, sur les superbes édifices construits pour les Thermes de Rome & de Constantinople. Les Historiens latins, Procope, l'Anthologie grecque & nombre d'autres écrits me dispensent de le faire : d'ailleurs cela est inutile à mon but. C'est une matière sur laquelle nous avons beaucoup de dissertations. Mais personne n'a mieux parlé de l'usage des bains chez les anciens, que Stuck, dans ses *antiquités convivales*, imprimées il y a deux siècles à Zurich, in-fol. 1582. Le vingt-cinquième chapitre de son second Livre mérite l'attention de tous les gens curieux de s'instruire. Cependant je le laisse de côté, pour me fixer uniquement sur les seuls principes que je trouve çà & là, quoiqu'en petit nombre, dans les ouvrages des Médecins, dont le recueil fait le volume qu'on a attribué à Hippocrate : c'est au moins un recueil de la plus haute antiquité.

J'observe, avant tout, que les Ecrivains qui nous ont parlé de bains, habitoient des pays chauds, ou les doux climats de l'Asie : car je ne dirai rien des écrits des Hébreux. Ces Ecrivains Grecs avoient donc observé que les bains froids

faisoient une impression préjudiciable sur le diaphragme, qui est le centre de nos forces, & le point d'appui de tous nos mouvemens, forts ou foibles : que delà il résultoit un tremblement : que ce bain étoit nuisible aux lombes, aux reins, vu la vive impression qu'il fait sur la fibre & sur la moëlle alongée qui parcourt toute la colonne vertébrale. Ils avoient observé l'effet contraire des bains chauds ou tièdes. *De liquid. usu.* Hippocr. Edit. 1621, p. 425. Voilà pourquoi ils recommandoient plus de prudence dans l'application de l'eau froide, que de l'eau chaude, *ib.* 427. Ils n'ignoroient cependant pas que le corps resserré par un bain froid devenoit ensuite plus chaud qu'avant le bain, *ib.* 426. Ils connoissoient la foiblesse, les défaillances qui suivent le trop fréquent usage des bains chauds. *De affect.* p. 529. Ils avoient apperçu que la différence des saisons & de la température influoit plus ou moins sur les effets du bain : ce qu'on n'a presque pas répété depuis eux. Ils en tiroient des règles pour leur conduite, p. 426. Les effets du bain de mer, froid ou chaud, ne leur avoient pas échappé non plus. *Ib.* & *de rat. vict.* Liv. 2, p. 361.

Quelles règles avoient-ils donc admises d'après ces apperçus ? La première, « de se conduire d'après les bons ou mauvais effets qui en résultent, par le plaisir qu'on y trouve, ou par

le mal qu'on en ressent, p. 425. *De liquid. usu.* M. Armstrong avoit bien saisi cette loi avant M. Underwood. La seconde, c'est qu'en faisant usage des bains chauds, la chaleur de l'eau ne doit jamais être au même degré que celle du corps, mais au-dessous; autrement le corps s'abat. *De loc. in hom.* La troisième est que, dans l'usage des bains chauds ou froids, il faut éviter les deux extrêmes. *De liquid. usu. Ib.* ».

Quant aux enfans, comment se conduisoient-ils? Le voici, & notez que c'étoit dans des pays chauds. « Mais les enfans doivent être lavés pendant un long espace de tems dans l'eau chaude: » on leur donnera aussi un peu de bon vin avec » de l'eau tiède. En faisant cela, ils seront moins » sujets aux convulsions; ils profiteront mieux, » & auront meilleure couleur ». *De salubri diætâ,* p. 339.

Mais que nous apprennent ceux qui conseillent les bains froids avec tant d'enthousiasme: « que » la peau des enfans du premier âge reste long- » tems chargée & imprégnée de l'humeur mu- » queuse, & du sédiment des eaux de la matrice; » que le grand défaut des enfans est de ne » pas transpirer assez pendant ce premier âge ». Vérité qu'avoit aussi apperçue Aristote. *Probl.* S. 10. Que doit-il donc résulter de l'impres- sion d'un bain froid, pendant l'hiver sur-tout?

L'endurcissement nécessaire de la peau, & ainsi la suppression de l'humeur transpirable. On enferme donc ce qu'on avoit le plus grand intérêt de laisser évaporer. Cette humeur n'étant jamais arrêtée impunément, elle reflue sur le centre, empoisonne tous les fluides. Delà ces couleurs jaunes, pâles, livides, que j'ai vues à tant d'enfans, qu'on s'opiniâtroit à jeter dans des bains froids : mais c'est sur-tout à la dentition que cet effet se manifeste par les selles putrides, abominables, que ces enfans rendent, & dont ils sont souvent les victimes. Cet endurcissement de la peau est d'autant plus prompt, & plus difficile à dissiper par la suite, que la fibre des enfans, très-sensible par elle-même, est susceptible de la plus grande astriction.

Mais cette dureté de la peau n'influe pas moins sur la santé des adultes. M. Lorry en a bien fait sentir les conséquences. *De morb. cutan.* Galien, sur-tout, mérite d'être lu sur cet article. *De sanit. tuendâ*, Lib. 1, chap. 10. Il condamne formellement les bains froids de la première enfance, & en montre les inconvéniens en homme qui avoit bien vu la nature. J'en ai aussi parlé dans le Traité de Roseen : lui-même en a vu les inconvéniens. Voyez son chap. de la petite-vérole spontanée. Ne faut-il pas être fanatique, autant que l'étoit l'Anglois Floyer, lorsqu'il disoit que le rachitis

n'avoit paru que depuis qu'on avoit cessé de plonger trois fois les enfans dans l'eau froide, pour les baptiser.

Mais suivons les Grecs. Je m'arrête à un passage de la plus grande importance, & auquel on n'a fait aucune attention, en conseillant les bains froids pour l'enfance. « S'il est plus salutaire, » dit Hippocrate, que la transpiration ne soit » pas abondante, on est, d'un autre côté, plus » exposé aux maladies, lorsqu'on ne diminue » pas assez la densité de la peau, pour la rendre » bien transpirable. Ceux qui transpirent beau- » coup sont plus foibles, mais mieux portans, » & ils se tirent mieux des maladies : ceux dont » la transpiration se fait mal, sont plus robustes » avant de tomber malade ; mais ils se tirent » plus difficilement des maladies ». *De alimento*, p. 383.

Un long commentaire suffiroit à peine pour développer toutes les vérités qui sont contenues dans cette sentence, ou qui en découlent naturellement. On n'a considéré dans les bains froids que la chaleur momentanée qui en résulte, & la force qu'on s'en promet. L'effet de cette chaleur qui le fuit, est infiniment moindre dans l'enfant que dans l'adulte, dont la peau n'est plus chargée de cette humeur muqueuse qui obstrue tous les pores de l'enfant. Plutarque disoit même qu'il

y avoit plus d'ostentation que d'utilité dans les bains froids , & cela pour les adultes. « Le but » apparent, dit-il, est de rendre le corps moins » sensible à l'impression des choses externes , en » donnant plus de densité à la peau : mais en » même tems on cause le plus grand dommage , » en ce qu'on obstrue les pores , on coagule les » humeurs , on condense les parties transpirables , » qui tendent naturellement à la liberté & à » l'évaporation. *Préceptes de santé* ». Telle étoit l'opinion d'un sage qui avoit si bien observé l'homme physique & moral.

Si cette chaleur qui résulte du bain froid pouvoit être utile, c'est autant qu'elle seroit en même raison que l'impression subite du froid : ce qui est absolument impossible dans l'enfant. D'abord ses fibres très-sensibles éprouvent nécessairement le plus grand degré d'astriktion : ensuite l'humeur muqueuse dont elle est chargée , étant condensée par ce froid, fait un second obstacle à l'évaporation des matières, que la réaction du sang peut ramener à la circonférence. Le degré de l'impression du froid l'emporte donc toujours sur celui de la chaleur. On s'est borné à ces considérations.

Mais il est d'autres effets qu'on doit observer. Est-il bien vrai que cette vive impression du froid ne dérange pas intérieurement les fonctions des

viscères , sur-tout celles du foie ? J'en ai vu trop de preuves pour ne pas le croire. S'il est quelques sujets assez forts pour y résister , le plus grand nombre en est presque toujours dérangé à cet égard.

Quant à la force future qu'on y envisage , je dirai , avec Aristote , que c'est toujours aux dépens de l'esprit qu'on fortifie trop tôt le corps. Le genre nerveux , devenu trop roide , n'en est même que plus irritable. Aussi n'y a-t-il pas d'homme plus irascible qu'un Anglois. Cette force apparente , dans l'enfance ou la jeunesse , n'est pas toujours non plus la même , proportionné-ment , dans l'adulte ; & je vois qu'Aristote l'avoit bien apperçue. *Politic.* « De tous ces jeunes
» gens , dit-il , qui s'étoient mis en état de rem-
» porter le prix parmi ceux de leur âge aux
» jeux publics de la Grèce , il ne s'en est pas
» trouvé trois qui aient été victorieux dans un
» âge fait , parce qu'on leur avoit donné une
» force prématurée , dont la base n'étoit pas
» dans leur constitution ». Il en est de nos corps comme des plantes : on n'en accélère la densité & la force qu'en pure perte pour l'avenir. Laissons-leur un développement libre , ils feront toujours bien ce qu'ils doivent être. N'a-t-on pas vu les enfans les plus foibles devenir des Hercules dans l'âge fait ? La nature les avoit

destinés à être tels , & sans les bains froids. On ne citera pas un seul portefaix de la halle & des ports qui ait pris les bains froids dans l'enfance. Sur un petit nombre d'enfans que les bains fortifient , il y en a un grand nombre dont il arrête le développement. Le développement de cet âge est toujours rapide : on le facilite encore , selon Hippocrate , par le bain tiède. La raison en est sensible. Tout corps chaud , dit Aristote (Probl. S. 22 , n^o. 12) , est toujours plus près du changement ; & tout corps froid tend à rester dans le même état. Cette vérité incontestable n'a été connue d'aucun de ceux qui ont prescrit les bains froids aux enfans.

J'ai déjà dit que c'étoit de cette densité contre nature de la peau que résultoient ces agacemens du genre nerveux , auxquels les Anglois sont si sujets ; cette consommation qui leur est si ordinaire & si fatale ; cette hypocondriacie qui les conduit si souvent à leur perte volontaire. Voilà les avantages des bains froids , ou plutôt les tristes suites de cet usage , qu'on a voulu introduire , en France , parmi les enfans.

Si les Grecs usoient de bains froids , ce n'étoit pas dans l'enfance : ils en avoient trop bien apperçu les suites. On citeroit en vain ces troupes de femmes Spartiates , qui se baignoient dans l'Eurotas , & faisoient voir la même vigueur ,

le même courage que les hommes, *αὐδραδία*, dit Théocrite. Mais ces eaux étoient toujours tempérées par la grande chaleur du climat. D'ailleurs ces femmes ont prouvé ce que disoit Aristote ci-devant : « que c'étoit toujours aux dépens du » caractère moral qu'on fortifioit trop tôt le » corps ». Ces femmes, selon lui, étoient toutes extrêmement dissolues, ou plutôt autant de prostituées. Voyez sa Politique & Xénophon. Les femmes des âges suivans n'ont pas été plus décentes dans les bains publics de la Grèce, & à Rome, où il y avoit plus de 800 Thermes publics. Voyez *Clément d'Alex.*

En général, les Grecs ne prenoient les bains froids qu'après s'être oint le corps de quelques huiles, même parfumées, pour en sentir moins l'impression. Ils en faisoient autant pour les bains chauds, au rapport d'Aristote. *Probl.* Quelquefois ces frictions huileuses suivoient le bain, & rendoient aussi-tôt à la peau la souplesse que l'impression du bain pouvoit lui avoir ôtée : jamais ils ne perdoient de vue ce point essentiel pour la santé. Dans l'hiver, la plupart des Grecs portoient leurs tuniques internes ou chemises, imbibées d'un peu d'huile, pour se garantir de l'astriktion qu'occasionneroit un air froid, comme nous le voyons dans le recueil d'Hippocrate.

Les lotions, les frictions leur devenoient par-

là souvent nécessaires : ils se soumettoient volontiers à ces occupations. A-t-il existé de soldats, de navigateurs plus courageux, plus vigoureux que ces mêmes Grecs, qui ont fait trembler l'Asie, ont bravé les plus grands capitaines de Rome.

L'humeur transpirable qu'il faut laisser libre, selon Plutarque & le bon sens, n'est pas la sueur. C'est la superfluité volatile de tous les principes nutritifs, dont les plus grossiers sédiments sont précipités par les selles, les urines, le nez, la bouche, &c. Quand la nature a fait usage du nécessaire, pour réparer la déperdition de substance que nous faisons dans notre corps, qui n'est qu'un vrai crible, elle chasse tout ce qui lui est inutile par ces issues. Cette humeur transpirable fait la plus grande quantité de nos matières excrémenticielles ; c'est la plus subtile, la plus atténuée : ainsi c'est le poison le plus subtil, lorsqu'elle reflue sur le centre. Aussi une transpiration supprimée tue promptement, ou il faut la rappeler à la circonférence.

Je n'ignore pas ce que Galien nous rapporte des anciens Germains, & Aristote des Celtes, dans sa Politique, *Liv. 7-17*. Dès qu'un de leurs enfans étoit né, ils alloient le plonger dans l'eau froide d'un fleuve, au sortir de l'utérus, comme on plonge un fer rouge dans un baquet. Ils vouloient ainsi connoître la force & la vigueur du nouveau-né.

nouveau-né. C'étoient, dit Galien, ces corps dont les Romains admiroient la taille & la robusticité. Mais M. Hebenstreit de Léipsick, que j'ai cité ailleurs, remarque très-sensément qu'il est absurde de vouloir imiter en cela ces peuples, avec un genre de vie si différent, avec des corps si peu capables de soutenir l'impression de ce froid subit; avec cette vie molle & délicate, & une éducation qui n'est même pas celle d'une femme de ces tems-là, & qui nous force de perdre, dans nos mœurs actuelles, tout l'avantage qu'on auroit peut-être espéré, avec fondement, de ces premiers bains. Il faut des fibres robustes, telles que celles des enfans de ces anciens Celtes, ou Germains (1), pour en tirer le même

(1) Galien a bien fait sentir le faux du parallèle dont on argue, pour autoriser les bains froids de l'enfance.

Mais on sentira mieux l'impossibilité du parallèle qu'on voudroit établir, si l'on jette les yeux sur le tableau que M. Laureau nous a fait de nos anciens Gaulois. *Hist. de France avant Clovis.* « Les Gaulois étoient d'une taille » gigantesque : leurs tombeaux, leurs ossemens mesurés » nous l'ont démontré. On voit par-là combien l'espèce » a dégénéré, & quel retranchement s'est fait successive- » ment dans les forces & les facultés de notre nation. » Ce n'est plus ce corps colossal & vigoureux, cette voix » tonnante, cette attitude qui déceloit la force, & inspi-

avantage qu'eux ; être fans cesse occupé, comme eux, des exercices les plus durs, vivre comme

» piroit la terreur. Un corps retréci, un son de voix
» peu élevé, une attitude qui se sent de la foiblesse &
» de la dégénération de nos organes, ont succédé à cette
» constitution mâle & nerveuse de ces premiers enfans,
» que la nature avoit allaités à l'ombre des forêts ou dans
» les creux des rochers, & qu'elle avoit nourris d'une
» substance pure que le luxe n'avoit pas altérée. Une
» pareille révolution n'a pu agir sur les organes fans
» influencer sur les idées ; & le moral a dû partager les pertes
» du physique. L'ancien Celte chercheroit en vain aujourd'hui
» ce foyer qu'entretenoit un caractère impétueux
» & bouillant : il ne trouveroit que des étincelles, il ne
» verroit que des vivacités momentanées, à la place de
» ces passions terribles, & de ces accès dont les transports
» étonnoient les autres hommes. C'est ainsi que le
» tems, en appesantissant sa main sur nos têtes, a repoussé
» nos corps vers la terre, d'où ils s'élevoient avec fierté :
» mais nous lui avons bien aidé par notre mollesse, &
» par notre éloignement de la nature ».

Les femmes de ces anciens Gaulois n'étoient pas moins fortes & vigoureuses. Ammien Marcellin, témoin oculaire, nous en parle ainsi dans le même historien. « Plusieurs étrangers réunis ne pourroient soutenir l'effort
» d'un seul Gaulois, avec qui ils prendroient querelle,
» s'il appelloit à son secours sa femme, qui l'emporte
» encore sur lui par sa vigueur & par ses yeux hagards :
» elle seroit redoutable sur-tout, si, en enfant son gosier,
» & grinçant des dents, elle s'appretoit de ses bras forts,

eux, & l'on aura des hommes comme eux. Sans ces principes, la conséquence est fautive pour nos enfans. Or, l'expérience prouve assez, je pense, que nous ne sommes plus dans ces tems où le jeune maître tout nud & l'esclave étoient confondus au logis, & ne se distinguoient ensuite que par les qualités mâles & nobles de l'esprit & du cœur; *virtute*, dit Tacite. On ne fait de quelle manière s'y prendre, dans nos grandes villes, pour y avilir, dégrader de plus en plus l'espèce humaine. A peine un campagnard robuste s'y est-il marié, qu'il ne donne à l'Etat que des enfans foibles, pusillanimes. Elevées dans le torrent bruyant de l'insouciance & des voluptés, ces familles arrivent à peine à la troisième ou quatrième génération, sans que l'un ou l'autre individu portent des marques de la conduite irrégulière de leurs ancêtres. C'est ainsi que le tronc vivace, à son principe, ne se ramifie qu'en

» aussi blancs que la neige, à jouer des poings, pour en
» donner des coups aussi vigoureux que s'ils partoient
» d'une catapulte ». Voilà les hommes à qui les bains
froids, les frimats, la saison la plus rigoureuse, la glace
ne faisoient aucune impression. Enfans de la nature seule,
& non de l'art, ils la trouvoient par-tout traitable. Mais
une nation ne revient jamais à son premier état: tôt ou
tard elle est même remplacée par une autre. C'est aussi
ce qui est arrivé aux Gaulois dégénérés.

s'affoiblissant , & en s'éteignant peu-à-peu , pour se perdre dans un éternel oubli.

M. Armstrong fait une réflexion à laquelle je crois devoir un peu d'attention. Il observe que les calculs des reins & les affections graveleuses lui ont paru des maux beaucoup plus fréquens dans les enfans qu'il ne l'auroit soupçonné. C'est d'après les preuves qu'il en a eues dans son hôpital , qu'il fait cette remarque. Outre les autres causes qui peuvent y donner lieu , & dont j'ai parlé plus haut , je ne me crois pas mal fondé à présumer que les bains froids de l'enfance en sont une cause à laquelle on ne pense pas. J'ai observé ci-devant , d'après les anciens , que ces bains étoient préjudiciables aux lombes , &c. Ce saisissement subit doit ainsi se faire sentir aux reins. L'astriktion qu'il doit causer ne peut que contribuer à embarrasser le bassinet des reins , ou les issues par lesquelles se filtre l'urine. Mais l'humour muqueuse , dont les enfans abondent , & dont leurs reins sont toujours plus ou moins enduits , doit aussi s'y fixer plus fréquemment , & produire ces concrétions que le docteur Anglois a rencontrées si souvent dans ces viscères. Ces réflexions ne sont que trop bien fondées. J'ai eu , pendant quelque tems chez moi , un enfant des plus robustes , quoique extrêmement sensible au froid. Cet enfant avoit été élevé avec des bains

froids : de tems à autre il sentoît quelque embarras dans les voies urinaires, avoit des envies d'uriner inutiles : l'urine fortoit une autre fois plutôt ou plus tard. Cet enfant avoit cependant fait les plus grands exercices. Vif, mais fans méchanceté, il n'avoit pas la moindre intelligence. On avoit réuffi à faire de lui un corps robuste, & rien de plus. On fait, d'un autre côté, combien les bains chauds font utiles dans les maladies des reins.

Il commence à fe répandre, dans nos climats, une maladie d'autant plus à craindre, qu'elle est extrêmement contagieufe parmi les enfans, & quelquefois mortelle en trente heures, fans qu'on en ait apperçu le moindre figne indicatoire. Peut-être a-t-elle existé fans qu'on y ait fait l'attention requife : mais on ne cherche pas une maladie dont on n'a pas d'idée. *Ignoti nulla cupido*. C'est cette esquinancie membraneufe dont j'ai donné les fymptomes d'après Roseen & d'autres. M. Hebenstreit, comme je l'ai dit, préfumoit qu'elle ne devenoit fi commune & fi destructive, que par l'habitude où l'on est de tenir la poitrine & les bras des enfans à découvert. Mais je pense que les bains froids de l'enfance ne contribue-roient pas à empêcher les progrès de la maladie, s'ils devenoient d'un ufage général. La transpiration, qui n'est déjà que trop interceptée par

le froid de l'hiver, doit l'être encore bien davantage par le saisissement réitéré des bains froids. La peau qui se forme dans la trachée des enfans, & qui est de même nature que celle qu'on voit sur le sang dans les fièvres inflammatoires, prouve d'abord que c'est une maladie très-dangereuse. D'où vient cette peau, sinon de l'excrétion muqueuse forcée des glandes de la trachée, qui se trouve ainsi surchargée de la masse considérable des humeurs transpirables que le froid refoule dans la poitrine? L'humeur muqueuse si abondante à cet âge, explique bien la nature de cette peau strangulatoire: quelquefois la nature la décharge dans les intestins: alors il y a une issue; mais il n'y en a pas dans la poitrine. Il n'est pas difficile de reconnoître que ce phénomène n'est dû qu'à l'impression subite d'un froid, ou d'un saisissement externe quelconque. On avoit d'abord pensé que c'étoit un mal particulier aux côtes maritimes: mais les ravages qu'il a fait loin de la mer, ont prouvé le contraire. Si ces conjectures sont dénuées de (1) fondement, mes craintes sont au moins dictées par l'amour du

(1) Je n'ignore pas ce qu'a dit M. Hahn. *Quæcumque enim ipsi assidue tractamus & animo volvimus, his facillè majorem, quàm par est, vim & amplitudinem tribuimus. Proleg. ad Schilling. De Lepr. 1778.*

bien public. Nous n'avons aucun risque à courir avec les bains tièdes , tels que les anciens les conseilloient : il n'y a donc pas à balancer.

Cessons donc de nous obstiner sur un usage qui a rendu tant d'enfans valétudinaires , pour quelques enfans colosses qui en ont résulté. M. Underwood a si bien senti lui-même que la nature n'étoit pas d'accord avec ses premières assertions , qu'il consent ensuite qu'on n'accoutume que peu-à-peu les enfans à l'eau froide. « Si même , » ajoute-t-il, *l'eau n'étoit jamais absolument froide , » le bain n'en procureroit pas des avantages moins » considérables* ». Voilà donc un Anglois , partisan des bains froids , à qui la nature extorque son secret. En effet, n'est-il pas absurde de vouloir qu'on garantisse un enfant d'un air froid, que la chambre soit modérément chaude , que le bonnet soit chaud , les habits secs , mais légers & chauds , pour venir ensuite nous dire qu'il faut plonger cet enfant dans une eau (1) très-froide , pendant l'hiver même , & l'y enfoncer deux ou trois fois , jusques pardeffus la tête ,

(1) J'approuverai beaucoup les grands bassins d'eau froide dans les hôpitaux , comme on en voit à Londres , pour y faire prendre les bains dans les cas de maladies qui l'exigent : mais pour ces cas-là seuls ; non pour en faire un principe général de santé.

comme le veut M. Hamilton. Je ne blâmerai cependant pas M. Armstrong, qui conseille de laver un enfant avec une goutte d'eau froide, devant le feu, pendant l'hiver, s'il n'en éprouve pas une impression trop sensible : autrement il s'y refusera ; & on ne l'y contraindra qu'en le jettant, dit-il, peut-être dans quelque convulsion. Mais je ne me contenterois pas de cela : j'y joindrois tous les jours le bain tiède, pendant sept à huit minutes. L'enfant s'y plaira, & en tirera beaucoup d'avantage. Au moins est-ce le sentiment pour lequel je tiens, ne voyant que de la cruauté, une opération contre nature, & très-dangereuse pour l'enfance dans les bains froids. Laissons un Anglois se faire casser la glace du grand canal de Versailles, & se fourrer, comme je l'ai vu il y a quelques années, dans l'eau jusqu'aux aisselles, par un trou, dans le froid le plus rigoureux. C'est un être hors des rapports de la nature : sa mélancolie ne connoissoit, sans doute, que ce remède.

Je crois avoir mis, par ces réflexions, notre auteur d'accord avec lui-même, & avec la nature. Mais le préjugé dit avec la Médée d'Euripide : *Θύμος κρείστων των βουλευματων*, & avec le poète qui le traduit, *video meliora, proboque, deteriora sequor*.

Je ne faurois donner trop d'éloges à ceux qui,

depuis quelques années , ont établi des bains publics chauds à Paris : le peuple en peut profiter à très-peu de frais. J'ai déjà vu plusieurs personnes à qui ces bains ont rendu une santé parfaite.



CHAPITRE V.*Des autres premiers soins de l'Enfance.*

DANS l'état acide de l'estomac, durant le premier mois, sur-tout lorsque l'enfant a une diarrhée, & rend des selles verdâtres, les environs de l'anús s'excorient beaucoup : mais il faut se garder de vouloir guérir le mal avec des topiques dessicatifs, tant que dure cet état. Je n'ai rien trouvé de si commode & de si utile que de couvrir alors les parties affectées avec la pelli-cule qui se voit sur les rognons de veau. Elle adoucit, rafraîchit les parties enflammées, en attendant qu'on ait fait cesser la cause du mal par l'usage des absorbans convenables.

Mais le vrai moyen d'empêcher la peau des enfans de s'enflammer, c'est de les tenir séchement & proprement. Ces deux points sont si importans, que je m'étendrois davantage sur ce sujet, si je n'avois déjà passé les bornes où je voulois m'arrêter. Il me suffit de dire qu'il est presque impossible qu'un enfant profite, ou soit en bonne santé, si l'on ne fait attention à ces deux points essentiels. C'est en quoi les enfans des pauvres ont un grand désavantage ; sans

parler de leur mauvaise nourriture & du défaut d'exercice : c'est aussi par cette raison que l'on voit , parmi eux , tant d'enfans rachitiques & contrefaits. Garantissons donc de ces inconvéniens les enfans de ceux qui ne les y exposent que par l'ignorance ou la négligence des devoirs qu'ils ont à remplir.

Je saisis cette occasion , pour dire quelques mots sur l'abus d'un ancien usage , qui ne contribue pas peu à rendre les enfans foibles : c'est de leur mettre sur les parties naturelles une bande de flanelle. On n'a intention , je l'avoue , de la leur mettre que pour quelques semaines après la naissance ; mais il arrive souvent qu'on la leur laisse plusieurs mois. Cela peut servir tout au plus à épargner des soins aux domestiques : car , au lieu de tenir les enfans secs & nets , il en résulte directement le contraire. En effet , si cette bande , qu'on met par dessus les linges , est mouillée par les urines ou les selles , comme les autres enveloppes , n'est-il pas nécessaire de la changer pareillement ? Si on la garde dans cet état , l'enfant doit assurément en être mouillé & sali : d'ailleurs elle échauffe les bas des reins & les membres inférieurs , & conséquemment tend à relâcher les solides , & à disposer ainsi l'enfant au rachitis.

Il est encore nécessaire de parler d'un autre

usage inutile , & même préjudiciable des nourrices. C'est de forcer (1) le lait à fortir de la partie antérieure de la poitrine des enfans. Quelques enfans ont le sein très-gonflé, deux ou trois jours après leur naissance : ils font même durs , douloureux , & contiennent une espèce d'humeur laiteuse. Ces femmes s'imaginent rendre réellement un grand service à ces enfans , en forçant le lait à fortir ainsi. J'ai souvent été indigné de voir la violence avec laquelle ces nourrices mal avisées frottoient & pressoient ces malheureux enfans , dont la poitrine étoit déjà dans un état d'inflammation , & continuoient pendant plusieurs minutes , malgré les cris de ces innocens , qui font assez connoître la douleur qu'ils endurent.

(1) Je retrouve cette même observation dans M. Hamilton , & les mêmes conseils mot pour mot. Sa première édition est antérieure à celle du traité de M. Underwood. M. Hamilton fait son cataplasme , s'il y a inflammation , avec la mie de pain & le lait. S'il n'y a pas d'inflammation , il se contente d'appliquer du lait chaud coupé avec de l'eau , ou un peu d'huile d'olive , soir & matin. En pressant ainsi la poitrine , on peut , dit-il , causer des inflammations , des abcès ; & si c'est une fille , on la mettra peut-être , dès ce moment , hors d'état d'allaiter , étant mère. Les femmes sont en vérité terribles pour les préjugés ! D'où peut venir un pareil abus , sinon de la plus grossière ignorance ?

Dans ces circonstances , on fera cesser l'inflammation avec un cataplasme de lait & de mie de pain. S'il n'y a pas d'inflammation , il ne faut que du repos. Cependant , si l'on croyoit qu'il y eût quelque chose à faire , on mêleroit un peu d'huile & d'eau-de-vie , dont on frotteroit doucement la partie offensée , ou l'on y appliqueroit un peu de diachylon simple , qu'on y laisseroit jusqu'à ce que l'emplâtre tombât de lui-même.

Après avoir considéré les premiers soins qu'exigent les enfans , voyons quelques remarques sur les erreurs qu'on commet ordinairement dans la manière de les habiller. Dès que nous jettons les yeux sur un enfant qui vient de naître , le premier sentiment qui nous intéresse est celui de sa foiblesse. La nature nous dit qu'il a besoin d'être fortifié , & nous prenons justement un parti très-souvent contraire à ce but. L'enfant est foible ; mais il ne l'est que comme le sont , au même âge , toutes les espèces d'animaux , même les plus forts & les plus féroces : comme le sont aussi les feuilles , les fleurs qui commencent à s'épanouir aux premiers jours du printems. Toutes les productions de la nature , chacune dans leur ordre ou leur classe particulière , ont également besoin d'appui , de support étranger , sans quoi rien ne peut subsister. Mais leurs besoins se

bornent à ce que la nature leur a destiné pour leur existence ; à ce qu'elle a sagement préparé pour la maintenir. Qu'une semence soit jettée dans un terrain convenable , elle n'a plus besoin que du concours des élémens , pour se métamorphoser en une plante , prendre vigueur , & arriver au point de maturité dans la graine par laquelle elle s'est reproduite.

Il en est de même d'un tendre enfant qui naît de parens sains & robustes. Il est toujours suffisamment fort , lorsqu'il est arrivé au terme complet de son organisation ; & il n'a plus besoin que de nourriture , de vêtemens , de soins : ce sont-là les élémens dont il lui faut l'influence nourricière. S'il en jouit , selon la marche de la nature , il n'a pas besoin d'autre chose.

Mais si cet enfant est foible , faut-il pour cela le ferrer dans des bandes , sous prétexte de le soutenir & de le fortifier ? Cet enfant n'est , pour ainsi dire , qu'un trousseau de vaisseaux tendres & délicats , par lesquels il passe continuellement un fluide qui doit être distribué sans trouble dans toutes les parties du corps. Or , ces vaisseaux sont , pour cette raison , environnés d'un milieu doux & de peu de résistance , capable de céder à la rénitence de ce qu'ils contiennent. Il est donc aisé de voir combien doit être nuisible une grande pression sur une machine aussi

délicate , & qui , avant la naissance , flotloit dans un doux fluide.

Je fais que depuis plusieurs années on a renoncé à cet usage de (1) serrer les enfans dans leurs couches ; & c'est peut-être au docteur Cadogan que nous en sommes redevables : on a même , depuis vingt ans , ajouté de nouveaux degrés de perfection à son plan ; mais il est possible de faire encore quelques pas de plus. Si les pères & mères sentoient bien les avantages qui en peuvent résulter , on verroit communément les enfans aussi à l'aise le jour de leur baptême , qu'ils le sont en d'autres tems au lit. Je remarquerai encore que si l'on substituoit des cordons aux épingles , pour habiller ces enfans , on feroit

(1) Roseen , M. Hamilton veulent aussi , avec raison , qu'on proscrive les maillots , les bandes , & qu'on laisse l'enfant en liberté. M. Armstrong est pareillement de cet avis. Mais donnez-le aux femmes , elles ne vous écouteront pas. La gêne de ces bandes , dit M. Hamilton , ralentit la circulation , s'oppose à l'accroissement de l'une ou l'autre partie , donne une mauvaise forme à d'autres , p. 269. Il faut aussi renoncer à l'usage des épingles , comme ces Médecins le conseillent tous , & d'après de fâcheux exemples. Dès qu'un enfant crie après avoir été arrangé , il faut sur le champ le visiter par-tout , mais particulièrement à la tête & au ventre. Peut-être a-t-il aussi un bras , une jambe dans une position violente.

souvent moins embarrassé de découvrir la cause de leurs cris subits, & de leurs maladies, qui n'ont que trop fréquemment pour cause cette partie de leur habillement.

Voici un exemple digne d'attention. Une dame me dit dernièrement qu'un de ses enfans, après des cris continuels, étoit tombé dans des convulsions, dont le Médecin ne put absolument rendre raison, & que la cause n'en fut connue qu'après la mort. En ôtant le bonnet qu'on avoit laissé à l'enfant, à cause de sa maladie, on découvrit une petite épingle fichée dans la grande fontanelle; & l'enfant fut victime d'une pareille négligence.

La nature ne connoît d'habillement que ce qu'il faut pour garantir du froid. Ainsi, tout devroit se réduire à envelopper l'enfant dans une couverture mollette, & non ferrée, qui ne fût même pas fort pesante sur lui. On y ajouterait, si l'on vouloit, tous les ornemens incapables de porter aucun préjudice. Je crois même que si l'on avoit abandonné ce soin au jugement des parens, ce seroit tout ce qu'ils auroient fait. Mais l'art d'habiller un enfant est presque devenu un talent particulier, un secret même que l'on ne comprend qu'autant qu'on est adepte en cette partie. Au moins les femmes ont-elles cette idée bizarre.

Cependant

Cependant l'enfant nous fait bien connoître l'effet défavantageux de la manière de l'habiller : car toutes les fois qu'on le déshabille , il montre évidemment le plaisir qu'il a de se trouver à son aise , & d'être frotté doucement avec la main. *L'art d'habiller* , car il faut parler ainsi , est donc devenu une pratique funeste , & la cause première de nombre de difformités : & , ce qui est pis encore , d'une mauvaise santé pendant le reste de la vie.

Après avoir été habillé , & avoir passé par toutes les petites manœuvres auxquelles on l'affujettit , cet enfant s'en trouve si fatigué , qu'il tombe bientôt dans un profond sommeil.

Je vais traiter actuellement des différens devoirs que la mère doit remplir auprès de son enfant , jusqu'à ce qu'il arrive à un âge exempt de tous les inconvéniens de l'enfance.

Pour suivre un tel plan , il faut nous fixer sur un certain nombre d'articles qui , sans paroître très-importans , ne peuvent cependant être ignorés qu'avec le plus grand désavantage. Pour les ranger dans un ordre convenable , je les comprendrai sous les différens points des choses appelées *non naturelles* ; savoir , *l'air* , *le boire & le manger* , *le sommeil & les veilles* , *le mouvement & le repos* , *les rétentions* , *les excrétions* , & *les passions de l'ame*.

Avec une attention requise à ces différens (1) articles, on peut prévenir nombre de maux qui arrivent à ce tendre âge.

(1) Il paroît que l'Auteur fuit cette division, prise des anciennes théories, plutôt pour reprendre ces articles par ordre, que pour admettre l'ancienne manière d'enseigner. Je me crois donc dispensé de faire aucune remarque à ce sujet.



CHAPITRE VI.

De l'Air.

J'AI déjà fait sentir , en parlant des maladies des enfans , de quelle importance l'air étoit pour eux. J'observerai plus en particulier que l'âge , la constitution , les circonstances de l'enfant , la saison , la température , font autant d'exceptions qu'il ne faut pas perdre de vue : car telle impression de l'air deviendra très-utile dans un tems , & très-nuisible dans un autre.

En général il faut convenir que la chaleur de l'air est bonne pour les enfans. Néanmoins on doit les accoutumer peu-à-peu à supporter l'impression d'un air froid : ce qui est essentiel pour leur santé. C'est pourquoi je ne suis point de l'avis du docteur Armstrong, lorsqu'il pense que les riches perdent moins d'enfans que les pauvres , parce que ceux-là sont tenus (1) plus

(1) M. Armstrong s'explique différemment. Il conseille de tenir les enfans chaudement jusqu'à quatre mois , pour les préserver des rhumes , auxquels ils sont plus exposés pendant ce période : il a raison , sans doute. S'il dit que les riches perdent moins d'enfans que les pauvres , il en

chaudement. D'un autre côté, j'approuve très-fort celui qui a dit que, « élever des enfans » chaudement, c'est remplir un froid cimetière ».

Malgré cela, il faut ici beaucoup de prudence ; & rien ne prouve mieux combien il est besoin que les parens surveillent ceux à qui ils confient leurs enfans. En effet, les nourrices, ou autres femmes, font la plupart si peu attentives à ne pas les tenir à l'air trop long-tems, qu'ils en ont fréquemment des rhumes, & décident les parens à ne pas les envoyer dehors aussi souvent qu'il feroit besoin.

Les nourrices & les servantes font encore une faute de la plus grande conséquence : c'est de se tenir debout à un courant d'air avec un enfant dans les bras, ou de s'asseoir avec d'autres domestiques, laissant jouer, à certaine distance d'eux, les enfans qui peuvent déjà courir, sans faire attention s'ils s'assoient sur l'herbe, &c.

donne une raison bien fondée. Ceux-ci habitent le plus souvent des lieux humides, exposés aux injures de l'air & des saisons, à des vents froids. Leurs enfans sont souvent entassés les uns sur les autres, dans des endroits peu aérés, mal-sains : de-là résultent les maladies qui les enlèvent. Ce sont les termes de M. Armstrong, en plusieurs endroits de son ouvrage. Or, qui ne voit que les riches ne sont pas exposés aux mêmes inconvéniens. Le reproche de M. Underwood est donc mal fondé.

Delà il résulte que ces enfans sont retenus dans une chambre trop chaude, qu'on les empêche de sortir autant qu'ils le devroient, ou qu'ils prennent des fraîcheurs & des rhumes par ces négligences.

Je puis observer ici que le moindre symptôme d'un rhume (qui se prend même dans la chambre pendant le premier mois), est un enchifrenement, un engorgement de la membrane pituitaire. Cet accident ne demande, en général, qu'un peu de pommade *simple*, ou de pommade *divine*, qu'on applique aux narines, lorsque l'enfant est mis dans son berceau. Si cela ne réussit pas, on dissoudra un peu de vitriol blanc dans de l'eau rose, & on l'appliquera de même.

Pour accoutumer les enfans à l'air, il sera bon de leur faire (1) prendre des robes très-courtes, aussi-tôt que la saison le permettra. On leur laissera toute liberté dans leur habillement : ils resteront sans bas, même jusqu'à deux ou trois ans, & resteront vêtus de cette manière, jusqu'à ce qu'ils prennent la culotte. Quant à ce changement, je pense qu'on doit préférer de le faire à l'entrée de l'hiver. Cet habillement étant en général plus chaud, sur-tout à la

(1) C'est ainsi que nos anciens Gaulois habilloient leurs enfans; mais ils ne leur découvroient pas totalement la poitrine, comme on le fait actuellement.

poitrine, qui a toujours été découverte jusques-là ; il semble qu'il est inconséquent de la couvrir toute , dès la première fois , au commencement des chaleurs.

J'ai dit que les enfans devoient rester sans bas pendant un très-long tems : mais c'est toujours des circonstances qu'on tirera la règle de ce qu'on devra faire à ce sujet. Un Médecin éclairé suppose toujours ce proverbe , *mutatis mutandis* , c'est-à-dire les exceptions , comme dans toutes les circonstances de la vie. C'est ce qui doit nous guider dans l'application des principes généraux. Faute d'avoir fait cette exception dans ce cas-ci , on a laissé cruellement souffrir nombre de tendres enfans l'hiver dernier , par la rigueur de la saison. Ils ont été perdus d'engelures , pour ne pas avoir eu les membres couverts. J'ai vu un enfant de quatre ans , appartenant à une personne distinguée , dont les jambes étoient couvertes de ces maux jusqu'aux genoux ; & malgré toutes les représentations , on ne put déterminer cette mère imprudente à faire prendre à tems des bas à cette petite fille , parce que , disoit la mère , les enfans forts & bien portans sont toujours mieux sans bas.



CHAPITRE VII.*Du Boire & du Manger.*

JE remarque à ce sujet les mêmes abus qu'à l'égard de l'article précédent. Il est réellement inconcevable que l'usage de remplir les enfans de pain soit devenu presque universel ; ou même que des parens aient pu s'imaginer qu'une nourriture aussi (1) lourde pût leur convenir. Avant de m'arrêter sur cet article , j'observerai qu'un enfant nourri du lait de sa mère , n'a pas besoin d'autre aliment pendant les intervalles , jusqu'à ce qu'il soit revenu de nouveau lait au sein ; en supposant que l'enfant soit mis au sein de la mère dans le tems convenable : or , c'est toujours lorsque la mère a eu le tems nécessaire pour se rafraîchir. Cette conduite , quoique négligée par plusieurs femmes , est cependant la plus conforme à la nature ; & à ce qu'on remarque dans les animaux , qui , à bien des égards , sont les meilleurs guides qu'on ait à suivre. En mettant

(1) M. Underwood suit ici les détails de M. Armstrong, p. 192.

la première fois l'enfant au sein, le plutôt (1) qu'il est possible, les bouts se forment bien, &

(1) On a demandé à quel moment on devoit présenter la première fois l'enfant au sein ? A cette question, qu'on n'auroit jamais du faire, si l'on avoit bien vu la nature, je réponds, si la mère a bien reposé après l'accouchement, qu'elle se sente assez de forces, on doit porter l'enfant au sein, dès qu'il ouvre la bouche, ou lorsqu'en lui mettant le bout du doigt sur le bord des lèvres, il le serre comme pour tetter. Le premier lait étant destiné, par la nature, à faire couler les excréments innés de l'enfant, il est avantageux de le lui faire prendre, sans trop différer : on aidera l'évacuation, en donnant un lavement d'eau, où l'on aura jetté quelques grains de sel. On le réitérera deux ou trois fois, du jour au lendemain, s'il n'évacue pas suffisamment : la nature fait le reste.

Si la mère ne nourrit pas, on ne négligera pas les lavemens, & l'on suivra ce que M. Armstrong a conseillé plus haut dans ces notes : ou l'on se contentera d'un doux purgatif, réitéré deux ou trois fois dans une eau sucrée ; après quoi on présentera l'enfant au sein. Réitérant l'eau sucrée deux ou trois fois par jour pendant la première semaine, à la dose d'une fois plein une cuiller à café. On peut, si l'on veut, joindre à ceci ce que j'ai dit dans Roseen, cela revient au même, M. Moss a beaucoup raisonné sur les prétendus inconvéniens du sucre ; mais ses raisonnemens ne sont pas persuasifs.

On a encore demandé s'il faut changer une nourrice prise de ses règles. Des gens sensés sont d'un avis contraire. Roseen conseille seulement à la nourrice de ne

le lait vient peu-à-peu. On prévient par-là bien des douleurs , & quelquefois même un abcès , l'ulcération des bouts , qui , dans une première couche , font sujets à causer bien des difficultés & des peines. Si cependant il y arrive des accidens de cette nature , ils sont moins difficiles à traiter qu'on l'a cru , lorsqu'on s'y prend comme il faut. On consultera pour lors le petit ouvrage (1) que j'ai publié à la suite de mon *Traité sur les ulcères des jambes* ; j'y entre dans les détails nécessaires sur les abcès laiteux , les ulcères des mamelons ; & j'y donne la méthode qu'on doit suivre pour les traiter avec facilité & succès.

Si la mère n'est pas en état de nourrir elle-même , & qu'on ait une nourrice prête , il n'y a pas d'inconvénient à mettre l'enfant au sein , lorsqu'il a pris une dose ou deux de médicamens

pas allaiter pendant ce tems-là , & de nourrir l'enfant avec du petit-lait extrait avec des œufs , & clarifié. M. Hamilton n'y voit aucun dommage pour l'enfant. En pareil cas , dit-il , cet enfant est pris d'une légère indisposition , avant qu'elles paroissent : il éprouve des coliques , mais sans inconvénient pour la suite. Il n'y a , selon lui , que l'appauvrissement du lait , une foiblesse de nerf , une indisposition suivie ; enfin , un état malade qui puissent la faire changer.

(1) Ce *Traité* se trouve chez le même Libraire , à la suite de son *Traité sur les ulcères des jambes*.

laxatifs. Si on se détermine à l'allaiter à la main, & qu'il ne soit point aisément tranquillisé, on lui donnera une cuillerée ou deux d'eau de gruau, légèrement sucrée; après quoi il s'endort ordinairement. A son réveil, il se trouvera disposé à prendre la nourriture qu'on lui présentera, & qui lui conviendra le mieux.

Il feroit à souhaiter que les mères & les nourrices, guidées par de vrais sentimens de tendresse, eussent de plus justes idées de la manière dont nous prenons nourriture, & sur-tout qu'elles connussent bien que ce n'est ni par la quantité, ni par la qualité des alimens considérés comme tels. Elles devroient être convaincues que notre nutrition n'est que le résultat de l'usage que l'estomac fait des alimens qu'on lui confie: résultat qui, après avoir été produit par l'effet de la digestion, qui change les alimens, doit être doux, balsamique, propre à renouveler la masse du sang, & la déperdition de substance que nous faisons tous les jours par la transpiration insensible. Ainsi, des alimens d'une nature mal appropriée aux circonstances, ou pris trop précipitamment, ou en trop grande quantité, sur-tout avant que l'estomac se soit duement déchargé de ce qu'il contenoit, trouble l'opération de la digestion, fait de mauvais chyle, & ainsi de mauvais sang; d'où il résulte une foible constitution, au lieu

d'en obtenir de l'accroissement & des forces. A la fin on voit paroître des vers, des convulsions, le rachitis, les écrouelles, des fièvres lentes, & la consommation.

On devoit faire attention que la nature ne fournit le lait, en faveur de l'animal, que pour être tiré & pris au sein même; & que celui de la femme est certainement le plus fluide de tous, quoiqu'en même tems bien plus nutritif que le pain. Il est vrai que le pain, exigeant plus de tems pour la digestion, soit des enfans, soit des adultes, satisfait plus la faim. Mais devoit-on conclure delà qu'il fournissoit plus de portions alimentaires? Car, s'il n'est pas bien digéré, devient-il aliment? mêlé même avec de l'eau, comme on ne le fait que trop souvent, il est moins nutritif que le lait.

Les enfans doivent naturellement avoir souvent faim, & être autant de fois restaurés par une nourriture légère: or, le lait est, sans contredit, la plus légère de toutes celles que nous connoissons. La rapidité avec laquelle il passe par l'estomac, le prouve suffisamment. Ainsi, le lait, qui n'est pas l'aliment le plus convenable pour un adulte employé à de forts travaux, pendant plusieurs heures, hors de chez lui, est le meilleur pour la vie sédentaire d'un tendre enfant, qui ne peut tirer sa nourriture des substances solides

ou du pain , que l'estomac des adultes digère facilement.

C'est, sans doute, faute d'avoir fait ces réflexions, que le docteur Armstrong (1) a parlé

(1) Tout esprit juste approuvera les raisonnemens que fait ici M. Underwood : mais il présente encore mal le sentiment de M. Armstrong. Ce Médecin dit formellement, dans deux passages, qu'il ne conseillera jamais de donner à un enfant d'autre nourriture que le lait de sa mère, lorsqu'elle peut le faire sans préjudicier à sa santé : qu'une mère, qui ne seroit même pas en état d'en achever la nourriture, devroit au moins l'allaiter pendant quelques semaines, pour éviter les dangers de la fièvre de lait, l'inflammation & les abcès aux seins : qu'en vidant ainsi, par intervalles, *les tubes lacteux* par la lactation, elle pourra se faire perdre le lait avec plus de facilité & de sûreté. Il convient qu'il n'y a pas d'aliment aussi fluide & aussi nourrissant en même tems, que le lait de la mère pour son enfant : mais si la mère ne peut nourrir, quel parti prendre ? Il faut, dit-il, une nourrice, ou le lait des animaux, ou préparer un aliment qui soit le plus convenable à l'âge de l'enfant.

M. Armstrong n'ose pas trop conseiller de prendre une nourrice étrangère. M. Hamilton en préfère le lait à celui des animaux ; mais il voit tant d'inconvéniens à proposer une femme quelconque pour nourrice, qu'il n'ose hasarder de le faire, si, par une nourriture précédente, elle n'a pas donné toutes les preuves possibles de salubrité, & d'attention très-vigilante à tous les soins qu'exige un enfant. Ceci étant si difficile à rencontrer, M. Baldini préfère,

si fort en faveur du pain & d'autres alimens solides. Néanmoins, soit dit en passant, il n'en

sans balancer, le lait des animaux. Ses raisons sont péremptoires, & je suis de son avis. Tous les maux qu'on peut tenir de père & de mère, & qu'on peut voir dans Hippocrate, *Coac. Prorrh.* 2, sont presque les mêmes qu'il est possible de tenir d'une nourrice. Or, si un enfant a le bonheur de naître très-sain, pourquoi l'exposer à ces risques, qu'il court en prenant un lait étranger? N'est-il pas encore exposé à d'autres inconvéniens, par le manque de soins convenables, & souvent même à des maux dont il est long-tems affecté, ou la victime?

Ce furent ces motifs qui parurent décider M. Armstrong à nourrir ses enfans à la main, après en avoir fait inutilement tenter trois fois la lactation à son épouse. La nourriture qu'il préfère est presque la même que celle que j'avois indiquée dans Roseen. C'est un peu de mie de pain raffis très-fine, bouillie dans l'eau, à laquelle il mêle ensuite un peu de lait & de sucre, pour l'adoucir au même degré que le lait de la mère : j'y avois ajouté quelques pincées de farine de seigle séchée au four. Il préfère le lait d'ânesse, avec raison.

Si l'enfant est tourmenté par des vents, il conseille de mettre dans un linge très-propre quelques baies de genièvre écrasées avec un peu de gingembre gratté, & de faire bouillir dans l'eau où est la mie de pain : De tems en tems il prescrit de donner à l'enfant trente ou quarante gouttes d'eau foible de menthe poivrée, ou de fenouil doux (mais non pas de l'esprit de cette menthe, qui est d'une force extraordinaire). Ces eaux, selon lui, conviennent

a fait commencer l'usage à ses enfans qu'à l'âge de six ou sept mois ; & c'est d'après ses succès qu'il a parlé. Mais cela est encore bien différent préparé , ou par la mère , ou par une nourrice,

très-bien , dans le cas où le ventre est relâché. S'il est resserré , M. Armstrong ordonne de jeter un peu de manne choisie , ou de magnésie dans l'aliment. J'aimerois mieux que ces petits purgatifs fussent donnés séparément & à dose un peu plus forte : avec le manger ils causent toujours plus ou moins d'indigestion. Pourquoi donner un aliment dont on ne veut pas que l'enfant profite ? Purgez , s'il le faut , ou lâchez le ventre , & ensuite nourrissez. J'en dis autant de ce que l'auteur prescrit un peu plus loin , avec l'aliment. Préparez auparavant l'estomac & les intestins par les moyens que vous voudrez ; mais laissez la digestion de l'aliment se faire , sans forcer la nature à un double travail à cet âge. Elle la fait toujours assez bien , quand elle ne trouve pas d'ostacle à ses fonctions.

Quant à l'instrument requis pour administrer l'aliment , M. Armstrong s'est servi d'une cuiller tout simplement : il a bien fait. L'auteur entasse de fort mauvaises raisons contre ce procédé. Ainsi , je le laisse sans examen. Qu'il vante les instrumens qu'il voudra : le plus simple est toujours le meilleur. La cuiller doit être de buis , & sans bord tranchant : on la tient toujours très-propre. L'aliment fera toujours le plus nouvellement préparé qu'on pourra. Moins le lait qu'on emploie est vieux , moins il est décomposé , & plus il digère facilement.

Unable to display this page

une ânesse, ou par un autre animal, cela revient toujours à mon but. Si le lait de la mère manque par une raison quelconque, le meilleur qu'on pourra y substituer fera celui qu'on devra choisir.

Je me crois donc dispensé de poser en axiome que le lait doit être la partie essentielle de la nourriture d'un enfant pendant certain tems; qu'il le prenne ou non au sein même. Je dirai que sur vingt enfans, il y en aura dix-neuf, peut-être même quatre-vingt-dix-neuf sur cent, à qui il conviendra. On fera les exceptions qu'on voudra; mais je crois que si l'on ne trouvoit pas d'exceptions à faire, il périroit moins d'enfans, qu'en se jettant avec absurdité dans un extrême opposé.

Supposons néanmoins qu'un enfant très-fort ne fût plus content de lait seul à la fin du premier mois, & qu'il demandât, par ses cris, peu de tems après avoir été allaité, on pourra sans doute lui donner, par surcroît, un peu de pain bouilli, deux ou trois fois par jour; & il ne faudroit passer cette quantité qu'avec beaucoup de circonspection. Ainsi, lorsque ce nouvel aliment peut être permis, soit plutôt, soit plus tard, on fera bouillir dans l'eau une croûte de pain bien cuite. Le pain perdra, par ce moyen, une partie de sa qualité acescente: on passera dans un tamis ou un linge, & l'on fera de nouveau bouillir

bouillir le pain avec du lait, si l'enfant est fort jeune, ou disposé à la diarrhée.

Mais cette matière me meneroit au-delà des bornes, si je voulois la suivre plus loin. Je ne me serois même pas si fort étendu, si je n'avois eu à cœur de persuader des gens que je vois disposés à bien faire, mais qui sont arrêtés par leurs idées abusives.

Si donc le lait est la nourriture la plus convenable à un enfant qu'on nourrit à la main, la première demande qui se présente est celle-ci : quelle est la meilleure espèce de lait ? quel est le meilleur instrument ou vaisseau pour donner cette nourriture ? J'avouerai ici, avec plaisir, les obligations que j'ai au docteur Hugh Smith, pour l'invention ingénieuse qu'il a publiée, il y a quelques années, dans son judicieux traité sur la manière d'élever les enfans. Le lait qu'il indique, comme préférable, est celui de vache. Je renvoie volontiers le lecteur à (1) l'ouvrage de ce docteur, me contentant d'alléguer l'expérience que j'ai faite de la bonté de ses avis.

Soit au moment de la naissance, soit quelques semaines après, on ajoutera au lait une petite

(1) Lettres sur la manière d'élever les enfans du premier âge, en Anglois. Le lait de vache convient à peu d'enfans.

dose de gelée (1) de rapure de corne de cerf bouillie dans l'eau, où elle ait acquis la consistance qu'a le bouillon de veau en refroidissant. Je pense même que si l'on prend ce parti, plutôt on y joindra la gelée susdite, mieux on fera.

Je dois avertir qu'on a quelquefois de la difficulté à faire cette gelée, parce que la corne de cerf n'est pas de bonne qualité, ou plutôt parce que ceux qui la rapent y mêlent frauduleusement de la rapure de pied de mouton. Néanmoins ceci se reconnoît aisément à la friabilité différente. Si la rapure se trouve bonne, deux onces sur une pinte d'eau, réduite à chopine, feront une gelée de consistance convenable.

Le but qu'on se propose, en ajoutant la gelée, est bien réfléchi. C'est autant pour rendre l'aliment plus nutritif, que pour corriger, à certain point, la qualité acrescente du lait. Le lait des

(1) Il est bon d'observer, avec M. Baumé, que cette gelée ne se conserve qu'un jour dans les chaleurs de l'été, & deux ou trois au plus en hiver. Lorsqu'elle se gâte, il s'y forme des taches blanches ou livides à sa superficie: elles gagnent promptement le fond des vaisseaux. Il se dégage alors une grande quantité d'air: elle se liquéfie, devient mousseuse, & elle exhale une odeur putride désagréable. On peut faire préparer des tablettes de cette gelée, & de toutes les autres, en les desséchant: alors elles se conservent mieux, *Pharmac.* p. 539.

animaux est le produit des fucs végétaux, au lieu que celui de femme est le résultat d'un mélange de nourritures animales & végétales. On peut ajouter un peu de sucre au mélange de lait & de gelée, si l'enfant n'est pas disposé aux cours de ventre : mais le moins fera le mieux. On fera chauffer le lait & la gelée séparément ; & l'on ne prendra, chaque fois, de l'un & de l'autre, qu'autant qu'il en faut. Alors on les versera ensemble dans le biberon (*préférez celui de M. Baldini à celui de Smith*) ; on aura soin d'en tenir tout l'intérieur bien propre, en le rinçant chaque fois qu'on s'en est servi, même avec de l'eau chaude : autrement il s'attache toujours quelques parties grasses qui s'aigrissent d'abord, deviennent ensuite très-fétides, & par conséquent très-préjudiciables, au moins capables de dégoûter l'enfant.

Quand on commence à donner le lait de cette manière, on le fait (1) bouillir, afin qu'il relâche moins : mais lorsque l'enfant a quelques mois, ou devient trop resserré, on se contentera de faire chauffer le lait.

La tasse, la cuiller, le cornet, ne sont pas comparables au pot du docteur Smith. Ce pot

(1) Cela est mal vu, même selon l'explication que l'auteur a donnée de la digestion. On dissipe les principes du lait en partie, ceux même qui le rendent plus digestible ;

est imaginé autant pour plaire à l'enfant, par son extrémité, qui a la forme d'un mamelon, que pour laisser venir doucement le lait dans la bouche, & donner en même tems quelque travail pendant la succion du lait, qui lui est nécessaire à chaque fois : le cornet ne présente pas cet avantage. L'enfant éprouve indubitablement, avec le pot de ce docteur, la même difficulté que lorsqu'il tette; & c'est par cette raison même qu'un enfant très-jeune n'est pas si sujet à se surcharger de lait. Il en est tout autrement de la tasse ou de la cuiller. L'enfant trouvant le lait doux & fort agréable, & n'ayant que la peine d'avaler, est toujours porté à se remplir plus qu'il ne faut chaque fois. D'ailleurs les nourrices, qui ne cherchent qu'à se débarrasser, en tranquillisant l'enfant, lui en font prendre, avec la tasse, double & triple dose, & l'empêchent ainsi de crier : mais c'est toujours au détriment de l'innocent. Les indigestions en sont au moins la fâcheuse conséquence.

Ce pot est fait en forme de cornue à long col : il est percé de plusieurs petits trous à son extrémité. On le couvre d'un velin ou parchemin pareillement percé, & attaché comme flottant sur le bout du col. L'enfant le trouve ainsi doux & agréable, & s'en accommode presque aussi volontiers que du mamelon du sein, comme je l'ai vu plusieurs fois.

Cette manière d'allaiter est aussi agréable à l'enfant que commode pour la nourrice. On a toujours l'aliment sous la main : car on peut le tenir chaud la nuit, à la faveur d'une lampe, & même dans le lit. La seule objection que j'ai vu faire à ceux qui l'ont essayé, est justement ce qui fait le plus grand éloge du procédé ; savoir, que les enfans nourris de cette manière sont souvent affamés ; c'est-à-dire, qu'ils sont ce qu'ils doivent naturellement être. Cet aliment est très-léger sur l'estomac, digère aussi facilement que le lait pris au sein : ce qui fait que les enfans ont besoin d'en prendre souvent.

Dans un ouvrage tel que celui-ci, on prescrit ordinairement certaines règles, d'après lesquelles on ne donne la nourriture à un enfant qu'à certaines (1) heures & certain nombre de fois, si on veut le faire avec succès. Mais j'observerai qu'il est impossible de prescrire des règles à ce sujet : ainsi je ne l'essaierai pas, puisqu'aucune

(1) Une fille, blanchisseuse, fit un enfant. En bonne mère elle voulut le nourrir. Forcée, par son travail, à ne lui donner le sein qu'à certaines heures, elle l'accoutuma à cette règle ; & l'enfant qu'elle avoit soin de tenir propre, profita, devint fort : il a 8 ans. Je croyois auparavant que cette régularité étoit impraticable avec les enfans.

ne peut comprendre toutes les circonstances qui peuvent se présenter ; & je me félicite des difficultés même , en voyant tous les Ecrivains si peu d'accord entre eux.

Les enfans qu'on nourrit par ce procédé , ne prendront jamais trop à la fois , vu le petit travail auquel ils sont assujettis pour avoir leur nourriture : ainsi , l'on peut leur permettre d'en prendre aussi souvent qu'ils en prendroient au sein. Le cas devient bien différent , lorsqu'on permet aux enfans de prendre des alimens solides , & qu'ils sont nourris à la cuiller. J'ai dit qu'il y avoit toujours à craindre qu'ils ne (1) se surchargeassent. Or , on ne sauroit être trop attentif à cet inconvénient.

Je ne rappellerai ici qu'une objection assez ordinaire contre le procédé que j'ai recommandé , ou plutôt que le docteur Smith a proposé. On voit , dit-on , nombre d'enfans élevés à la main , depuis leur naissance , & parfaitement réussir , quoique nourris avec du pain , des alimens solides

(1) Quel que soit l'instrument , ou la cuiller , ou une tasse oblongue , ou tout autre , n'est-on pas maître d'en priver l'enfant quand on veut ? M. Armstrong , qui a si bien réussi à élever ses enfans avec ces instrumens , prouve qu'on peut régler les enfans à volonté. M. Moss approuve aussi l'usage de la cuiller.

pendant toute la journée, tandis que d'autres, à qui l'on a interdit ce régime, sont foibles, délicats, jusqu'à ce qu'ils aient atteint l'âge d'un an ou deux. Je ne m'arrêterai pas à prouver que cette objection porte également contre ceux qui ont été nourris au sein, selon l'instinct même de la nature, qui leur destinoit cet aliment. Il me suffit de dire qu'il y a des enfans assez forts (1) pour être nourris, pour ainsi dire, de quelque manière que ce soit, qui digèrent bien tous les alimens indifféremment; & qu'au contraire il est des enfans foibles qu'on ne conserve qu'avec peine, malgré l'extrême attention qu'on a sur leur régime; & qui mourroient bientôt, si l'on manquoit au moindre soin à cet égard.

Ceci me rappelle l'observation d'un homme judicieux du nord de l'Angleterre. Cet ami, qui ne m'avoit jamais communiqué aucune réflexion que je n'eusse trouvée fort naturelle & convaincante, me surprit singulièrement, en me disant, avec beaucoup de finesse: « j'ai remarqué que vous » avez à Londres bien moins d'enfans foibles,

(1) C'est aussi la réflexion de M. Armstrong, p. 194, mais qui ne doit pas, selon lui, tirer à conséquence pour les autres enfans. Je l'ai déjà produite dans une autre note. Tout ce qui suit sur l'article de la nutrition est conforme aux avis de M. Armstrong.

» & dans le dépérissement, que je n'en ai vu
» dans la province ; c'est ce que j'ai déjà plu-
» sieurs fois observé dans les différens voyages
» que j'ai faits à cette capitale, où, assurément,
» je vois nombre de très-beaux enfans ». l'avoue
que mon ami me parut être dans l'erreur ; &
comme je lui marquai ma surprise, il insista sur
le fait, & me donna fort naturellement la solu-
tion de cette difficulté.

« Il n'y a que les beaux & forts enfans qui
» parviennent, dans Londres, à l'âge de deux
» ou trois ans. Ceux qui sont d'une foible cons-
» titution, succombent à leur état infirme, faute
» de bon air & d'exercice convenable ; tandis
» que les plus délicats de la province, aban-
» donnés, pour ainsi dire, à eux-mêmes, & ram-
» pans dans un air salubre, ou assis presque toute
» la journée à la porte, sont garantis de l'im-
» pression funeste de votre air grossier, & de
» la chaleur dans laquelle on élève les enfans
» dans cette ville. Par ce moyen, ils surmontent
» tous les inconvéniens des différens périodes
» de l'enfance. Il est vrai qu'il en est plusieurs qui
» deviennent rachitiques, jusqu'à ce qu'ils soient
» assez âgés pour soutenir quelques pénibles
» exercices : mais alors le travail suffit pour les
» fortifier & leur rendre la santé ».

Lorsque les enfans élevés à la main sont

parvenus à quatre ou cinq mois, on peut, surtout s'ils sont forts, leur donner un peu de nourriture plus solide, puisqu'ils ont acquis plus de forces pour la digestion, & sont capables d'en extraire un bon suc nutritif. Ce surcroît n'est cependant pas nécessaire pour les enfans nourris au sein : au moins pour ceux qui ne l'exigent pas si-tôt, le lait du sein étant plus nourrissant que toute autre chose. Je crois que ce qu'on doit d'abord ajouter à l'aliment ordinaire, lorsque cela devient nécessaire, est du bouillon, dans lequel on aura broyé & délayé un peu de pain, en forme de panade très-légère. Ce changement fera pour eux utile & salubre, & un préparatif pour en faire d'autres, par la suite, avec le même avantage. Mais, comme on ne peut guère leur donner ce bouillon plus d'une fois par jour, on leur permettra un peu de pain & de lait, le matin & le soir, selon leurs forces & les circonstances. Je dirai, en passant, que le jus de mouton, ou de bœuf médiocrement roti & sans graisse, délayé convenablement dans l'eau, fait un bouillon fort sain & très-naturel, & qu'on ne peut en avoir de plus nourrissant. On peut consulter le docteur Smith, que j'ai cité.

Quand l'enfant aura une couple de dents, on lui donnera une croûte de pain pour l'amuser. Outre qu'il en tirera aussi de la nourriture, cela

lui fera utile pour la dentition, & pour faire couler dans l'estomac une quantité de salive : sécrétion trop précieuse pour être perdue, lorsque les organes de la digestion ont plus à travailler qu'auparavant. A mesure que l'enfant avance en âge, on ajoutera au bouillon un peu de pain, de semoule, ou de riz : on fera bouillir aussi du *salep* dans le lait, & autres choses semblables.

Mais nourrir avec du veau, des poulets, ou toute autre viande, un enfant, à qui la nature n'a pas encore donné de dents pour mâcher, quelque menue que lui soit présentée cette nourriture, c'est s'écarter de la nature : car rien de tout cela ne peut être nourrissant que pour des enfans de la plus forte constitution, & qui, pour cette raison, demandent moins de choix & de réserve. Primeroſe avoit dit, avant moi, que les alimens solides ne conviennent pas aux enfans : que si la nature, qui ne fait rien en vain, & n'est pas en défaut dans les choses nécessaires, avoit d'abord refusé les dents aux enfans, elle leur avoit donné le lait, qui n'a pas besoin de mastication.

C'est toujours par degré qu'on doit faire passer les enfans à ces alimens plus solides, qui, à certain période, deviennent en effet aussi nécessaires, que l'étoient de plus légers aux premiers tems de la nutrition. On voit des parens donner

dans un excès contraire, & tenir trop long-tems les enfans à des alimens fluides, & à une diète trop mince. Delà ces enfans ont le ventre très-volumineux, de grosses articulations : les os de leurs extrémités sont trop foibles pour les soutenir dans un âge où ils ont besoin d'un plus grand exercice que celui que les nourrices peuvent leur donner.

Dès que les enfans vont seuls, il faut leur donner quelques viandes légères, certains végétaux, une fois par jour, de légers potages, ou du blanc manger, de petits pains au lait, & autres semblables préparations comestibles qui se font avec du lait ; mais sans oublier une goutte de vin rouge, dont nombre d'enfans se trouvent bien. Non-seulement il favorise la digestion, il prévient encore la disposition aux vers, fortifie la constitution, & garantit les enfans de tendre au rachitis, au moins à certain point, au période dans lequel ils y sont plus disposés.

Mais d'un autre côté, il y a tant d'enfans sacrifiés à l'usage des nourritures indigestes, soit par des vomissemens, soit par des cours de ventre, soit par des spasmes ou des convulsions, que quiconque veut leur faire parcourir, sans risque, les divers périodes de l'enfance, doit apporter, dans ce tems-là, une attention très-scrupuleuse à leur manière de vivre.

Voici, en passant, des calculs capables d'effrayer les gens les moins attentifs. Nous voyons, dans une des lettres qui composent l'ouvrage du docteur Smith, qu'il est mort en dix ans, dans Londres & les environs, seize mille deux cens quatre-vingt-trois enfans. De ce nombre, dix mille cent quarante-cinq sont morts au-dessous de cinq ans; & parmi ceux-ci, sept mille neuf cent quatre-vingt-dix-sept au-dessous de deux ans. De sorte que, selon ce calcul incontestable, presque les deux tiers des enfans de Londres & des environs sont perdus pour la société; & qu'il en meurt plus des trois quarts au-dessous de deux ans. Peut-on prouver plus évidemment combien de danger il y a dans le période de l'enfance? Je suis persuadé de cette vérité avec le plus grand regret: mais le défaut d'air pur & d'exercice, la diète mal réglée sont encore nécessairement de nouvelles causes de danger.



CHAPITRE VIII.

Diète appropriée aux différentes maladies des Enfans.

LE sujet me conduit naturellement à jeter sur le papier quelques réflexions concernant la diète (1) la plus convenable aux différentes maladies qui sont plus particulières aux enfans. Je crois même que cet article est de la plus grande importance. Après les avis que j'ai donnés dans la première partie de cet ouvrage, il est bon d'observer, en faveur de ceux qui ne sont pas versés dans la connoissance des maladies, que dès qu'un enfant est dérangé, il lui faut la diète la plus légère, quelle que soit la nature de sa maladie. Si elle est accompagnée de fièvre, l'enfant doit encore être moins nourri qu'en tout autre cas, mais abreuvé de beaucoup de boisson. Cependant il faut que ces boissons soient combinées de manière à lui fournir autant de nourriture qu'il en a besoin. Dans l'été, on pourra

(1) On verra, avec utilité, comment M. Baldini a fait différentes applications du lait, dans les maladies de cet âge. Voyez sa brochure sur la Lactation, chez Buisson, à Paris.

les lui donner froides. Telles sont l'eau d'orge légère, l'eau panée avec une croûte qu'on aura fait bouillir; ou, s'il est dévoyé, on lui donnera une eau de riz, ou une décoction de rapure de corne de cerf, dans laquelle on jettera un peu de fleur de farine passée au four.

Si donc l'enfant est pris d'une diarrhée, maladie dans laquelle il faut encore bien le nourrir, afin qu'il la soutienne, la farine ainsi cuite au four, mêlée avec du lait, comme je l'ai dit ailleurs, est un aliment très-bien combiné, tant comme nutritif, que comme médicinal. Ainsi, j'ajouterai seulement que la farine doit être mise dans un petit pot bien couvert: on le met au four, ayant soin de l'en retirer de tems à autre, pour remuer la farine tant au fond que sur les côtés, afin qu'elle ne forme pas de durs grumeaux, & que le tout cuise également; de sorte qu'elle tombe en une poudre grise. En la plaçant dans un endroit sec, on la gardera aussi longtemps qu'on voudra.

Le docteur Smith propose, pour la même maladie, une nourriture bien appropriée, & qui servira bien à varier les alimens. Prenez une cuillerée de riz moulu ou pilé, faites-le bouillir avec un peu de cannelle dans une chopine d'eau, jusqu'à ce que l'eau soit presque épuisée. Ajoutez-y alors une livre pesant de lait, faites doucement

bouillir, pendant cinq minutes, & passez dans une toile claire : jetez-y un peu de sucre, pour rendre cette boisson agréable au goût. De cette manière, ou combiné avec la farine cuite, comme il a été dit, le lait peut très-bien convenir dans un cours de ventre : & s'il réussit bien, il devient extrêmement nutritif. S'il n'y convient pas, à cause de l'acidité des premières voies, on essaiera une légère panade faite avec du bouillon.

Les Ecrivains ont parlé des acides des premières voies ; mais quelques-uns en ont dit plus (1) qu'il ne falloit : au moins peut-on présumer qu'on n'a pas fait assez d'attention aux circonstances des enfans qui y sont toujours fort disposés. L'acidité est probablement plutôt un

(1) Rappelez ici ce que j'ai dit dans une note de cet ouvrage, & dans l'ouvrage de M. Baldini. Ménageons les acides dans les enfans : ils en ont le plus grand besoin. Prenons garde seulement qu'ils ne prédominent : favorisons les évaporations de la circonférence par des bains tièdes, qui atténueront le mucus dont la peau est imprégnée, & le dissiperont : ne surchargeons pas l'estomac par des alimens donnés en trop grande quantité, ou à contre-tems : sur-tout ne donnons point d'eau froide à boire à un enfant qui se réveille, ou la nuit ou le jour ; il en résulte une astriction dangereuse aux glandes du mésentère. Alors jamais les acides ne nuiront, & l'enfant, avec les autres soins, profitera nécessairement.

effet que la première cause des dérangemens de l'enfance. Je conviens néanmoins que la surabondance d'acide aggrave ensuite leurs maladies. Quoi qu'il en soit, la nature a déterminé que la première nourriture des enfans fût acidescente : & il est vraisemblable que cette qualité ne leur devient préjudiciable , que quand le corps est dérangé , & la digestion troublée par l'une ou l'autre cause. Or , ces causes , comme on l'a observé , sont , en général , ou la quantité trop grande des alimens , ou leur pesanteur , & leur nature indigeste : ce qui donne plus souvent lieu à l'acidité des premières voies , que toute autre chose.

Si donc il est constant que les maladies analogues , dans les adultes qui suivent des régimes différens , auront , *cæteris paribus* (toutes les autres choses égales) , leurs variétés , mais en même tems chacune un rapport direct à la qualité des alimens qu'ils prennent ; on ne doit pas être étonné que les maladies des enfans soient accompagnées de vents & d'autres signes d'acidités qui , dans les adultes , sont les moins nuisibles de tous ; mais qui , dans les enfans , disparaissent très-aisément avec les moyens curatifs nécessaires.

Ainsi , lorsqu'un enfant sera tourmenté de vents , il sera à propos de mêler à sa nourriture quelques semences carminatives , ou , de tems en
tems ,

tems, des eaux distillées. Telles sont les semences de *fénouil doux* ou *d'Italie*, de *cardamomum*, bien triturées. Mais l'eau d'aneth est ce que j'ai toujours recommandé. C'est un liquide qu'on peut avoir prêt en tout tems, pour le joindre à la nourriture.

Néanmoins, il ne faudroit pas faire une pratique constante de l'usage continué de ces carminatifs, quelque utiles qu'ils puissent être, ajoutés de tems en tems aux alimens; car les enfans s'y étant accoutumés, souffriroient de leur privation, si le cas arrivoit, ou parce qu'il ne s'en trouveroit pas au logis, ou par une cause quelconque. Ce seroit d'ailleurs aller contre le but pour lequel ils sont administrés, que d'y accoutumer l'estomac.

Mais les enfans deviennent moins sujets aux vents & aux acidités nuisibles, à mesure qu'ils avancent en âge, & que leur estomac prend plus de forces. Cependant, si ces inconvéniens persévéroient, on jetteroit, dans de l'eau, un peu de camomille en poudre, & de gingembre. On la fera chauffer pour la leur faire prendre. Par ce moyen, on fortifiera leur estomac & les intestins, autant qu'on peut le desirer; & on les rendra moins disposés aux acidités. L'exercice est encore un grand préservatif, s'il est proportionné à l'âge & à la force, en ce qu'il fait

sur-tout rendre des vents aux enfans après qu'ils ont tiré le sein , ou pris leur nourriture : ce qu'on doit toujours tâcher d'opérer avant de les mettre au lit.

Je dois observer , en dernier lieu , que si le lait est souvent (1) rejeté caillé , on y ajoutera ,

(1) Le mal n'est pas que l'enfant rejette le lait caillé ; mais qu'il le rejette souvent. S'il rejette ce lait , il faut examiner si c'est en petite quantité , ou en grande partie ce qu'il a pris. Dans le premier cas , l'enfant en aura peut-être trop pris , ou il sera , ou aura été trop de tems dans une position inclinée : ce qui même peut quelquefois lui causer des coliques d'estomac , qui cessent dès qu'il est droit. Il faut alors prendre le parti de lui en donner moins une autre fois , & voir ce qui en résulte. S'il le rejette encore , ou le lait est altéré dans le sein , ou l'enfant est dérangé. S'il le rejette en grande partie , c'est encore ou par cette première cause , ou à la suite d'un dérangement de l'estomac. Alors on examine l'état de la nourrice & son lait , & on agit en conséquence. Si cela vient d'un vice de l'estomac , on y remédie , soit par quelque absorbant , soit par un léger purgatif , soit par une boisson légèrement aromatique & fortifiante , selon ce qui sera indiqué. Si l'enfant a des coliques , dès qu'il est incliné , & qui cessent quand il est droit , ce sont des humeurs âcres qui pincent le cardia ou l'orifice supérieur de l'estomac. Cette partie est très-nerveuse , & ainsi fort sensible. Un peu de magnésie jointe à quelques grains de rhubarbe , ou des poudres testacées , remédieront au mal ; & ensuite

avant de le donner , un peu d'écailles d'huîtres préparées en poudre , ou quelques grains de sel ordinaire. Bien loin d'en altérer la saveur , il empêchera que ce changement n'arrive trop tôt dans l'estomac. C'est une grande méprise , quoique fort commune , que de s'imaginer que le sel dispose les enfans au scorbut. On se fonde , dans cette idée abusive , sur les mauvais effets des viandes salées dont on use long-tems. Mais le sel , pris avec des viandes ou des alimens frais , agit bien différemment. Je dirai aussi que l'eau dans laquelle on a jetté un peu de sel , est un très-bon lavage pour la bouche , qu'elle garantit du mal de dents , & qu'on en lave la face avec beaucoup d'avantage. Elle fait disparoître quelques espèces de boutons sans aucun risque.

on lui donnera son aliment ordinaire : mais je l'ai déjà dit , point de médicament avec les alimens : cela fait toujours une nourriture vicieuse , & qui digère mal.



CHAPITRE IX.

Du choix des Nourrices & du Sevrage.

LA qualité la plus essentielle d'une nourrice, & celle à laquelle on doit d'abord faire attention, c'est que son lait soit bon. Il faut pour cela qu'elle soit jeune, saine, plutôt resserrée que relâchée naturellement, & qu'elle n'ait pas le genre nerveux foible : elle ne doit pas non plus être disposée à voir pendant qu'elle allaite. On connoît que son lait est bon, quand il est bien coulant, *bleuâtre* (1), d'une saveur douce, & en grande quantité. Ses bouts doivent être petits, mais non courts, & le sein rond & prominant : ses dents ne doivent pas être gâtées. Il faut aussi qu'elle soit sobre, & n'aime pas les liqueurs spiritueuses & fortes. Rarement les jeunes femmes en ont besoin pour avoir beaucoup de lait.

Elle sera propre sur elle-même ; d'un caractère bon & modéré ; soigneuse, aimant les enfans,

(1) Plusieurs Médecins sont du même avis. J'aime mieux, avec M. Baldini, que le lait soit d'un blanc mar, tirant sur une légère teinte jaune presque imperceptible.

vigilante , même pendant la nuit ; & elle disposera les choses de manière à n'être pas privée du sommeil nécessaire , lorsqu'elle se porte bien. Autrement le sang s'échauffe , le lait s'altère , devient acrimonieux , & bientôt l'enfant en éprouve de mauvaises conséquences. Ce seul point est un des plus essentiels pour la lactation. Elle prendra garde aussi de ne jamais donner à tetter à l'enfant après un mouvement de vivacité , de colère , ou après un faissement , une frayeur : en un mot , après une agitation subite de l'esprit & du corps.

Je dois ajouter un avis bien important : c'est qu'elle ne doit pas être portée à prendre sur elle-même de prescrire & d'administrer aucun médicament à son élève. Autrement elle lui donnera bientôt , comme nombre d'autres , des cordiaux , ou tout autre opiat , mais au grand préjudice de l'enfant.

§. L'âge où l'on doit sevrer un enfant ne peut guère être déterminé que par les circonstances particulières , sur-tout à l'enfant. Il faut pour cela qu'il ait une bonne santé , principalement à l'égard de l'état de ses intestins , & qu'il ait fait au moins quatre dents ; c'est ce qui a rarement lieu avant l'âge de douze mois. On peut encore observer ici que les femmes bien portantes , qui allaitent leur enfant , & prennent

l'exercice convenable, ne deviennent ordinairement grosses qu'après l'année révolue. Ainsi, pour ne pas m'étendre davantage sur cet article, je dirai qu'un enfant ne peut presque pas être sevré avant ce tems-là, sauf les exceptions qu'il faut toujours supposer d'après les circonstances particulières.

Il est généralement inutile de s'occuper de préparations, lorsqu'on a intention de sevrer un enfant; sur-tout de lui faire prendre d'autres (1)

(1) Tous les gens sensés conviennent, avec M. Underwood, que le lait de la mère ou de la nourrice, si elle est d'une constitution requise, suffit pour alimenter un enfant. Malgré cela, Roseen pense qu'il faut accoutumer de bonne heure un enfant à une autre nourriture, en même tems qu'il prend le sein. M. Armstrong ne veut pas non plus que le passage du lait au sevrage se fasse sans que l'enfant ait déjà été accoutumé à quelque autre aliment. M. Hamilton s'explique ainsi : « Quoique la nature » n'exige que le lait de la mère dans les premiers momens » de l'enfance, il ne paroît pas mal-à-propos de com- » mencer, à l'âge de six semaines, à faire prendre à » l'enfant une panade très-délayée, pour l'accoutumer » insensiblement à changer de nourriture. Si l'on néglige » cette pratique, on éprouve des difficultés au sevrage, » & l'enfant peut souffrir d'un changement subit dans » son régime (*ce qui peut arriver par nombre de causes*). » On lui donnera d'abord une fois par jour cet aliment : » quelques semaines après, deux fois ; & près du sevrage,

nourritures que le lait du sein avant de l'en priver tout-à-fait : c'est cependant ce qui devient un

» trois fois. Quant au sevrage , il est impossible de pres-
» crire aucun tems. Cela dépend de plusieurs circonstances ,
» & de la force de la mère & de l'enfant , &c. ». *P. 273.*
On peut aussi éviter les abus que censure M. Underwood ,
en donnant d'abord à l'enfant une ou deux cuillerées de
bouillon léger bien dégraissé , dans lesquelles on jette une
pincée ou deux de sagou , de semoule , de farine de riz ,
de mie de pain. Sans doute il ne faut pas croire lui avoir
fait beaucoup de bien , lorsqu'on a eu le sot plaisir de
lui voir manger avec appétit tout ce qu'on peut lui pré-
senter , & même plein une assiette de soupe , comme je
l'ai vu faire à des femmes : c'est une conduite homicide.
Jamais un enfant , jusqu'à quinze ou seize mois , n'est en
état de bien digérer cet aliment , & à cette quantité. Il
n'est pas nourri de ce qu'il mange , mais de ce qu'il digère.
L'excédent ne fait qu'empoisonner ses humeurs. Une croûte
de pain à la dentition , ou près de ce période critique ,
l'amusera de tems en tems , & lui sera utile : elle amollira
la gencive par la pression qu'elle subit dans la mastication :
elle fera beaucoup baver , & toujours avec avantage. Mais
celles qui nourrissent ne font attention à presque aucune
de ces circonstances. Un morceau de réglisse fraîche qu'il
mâchonnera , sera préférable à tous les hochets qu'il por-
teroit à la bouche. Cela froisse les gencives , les durcit
au lieu de les amollir. Au défaut de réglisse , une petite
carotte fraîche crue , sera même pour le moins aussi utile ,
sur-tout si l'on pouvoit soupçonner des vers. Un morceau
de racine de guimauve , gratté & bouilli dans de l'eau
sucrée , l'amusera encore en amollissant la gencive.

prétexte assez ordinaire pour surcharger un enfant de nourritures indigestes pendant qu'il tette encore. J'ai vu aussi nombre de mères s'inquiéter on ne peut davantage , dans la crainte que leur enfant ne fût sevré qu'avec difficulté , parce qu'elles ne leur avoient donné aucun autre aliment avant huit ou dix mois. Mais , comme j'ai remarqué que ces enfans , une fois sevrés , prennent aussi-bien les alimens que d'autres , je n'ai jamais eu de crainte à leur sujet. Je me féliciterai donc , si je puis , d'après mon expérience , de donner quelques motifs de tranquillité aux parens à cet égard.

Néanmoins je ne prétends pas qu'un enfant âgé de huit ou dix mois , que l'on veut sevrer , soit exposé à des inconvéniens , ou même ne se trouve pas bien de quelque aliment léger , une ou deux fois par jour , avant d'être totalement privé du sein. Mais je soutiens que quand on sevrer des enfans beaucoup plutôt , & qu'on leur a donné , pour ces vues , des alimens autres que le lait du sein , ils en éprouvent un très-grand dommage.

Lorsqu'une fois on en est venu au sevrage , le lait ne doit pas moins faire la plus grande partie de la nourriture de l'enfant. On y joindra des potages , des bouillons , mais très-peu de viande. Jamais on ne lui donnera d'aliment ni de boisson pendant la nuit , dès qu'on l'a sevré à tems con-

venable. Si on lui en donnoit feulement pendant quelques nuits, on auroit deux sevrages à faire au lieu d'un; & si l'on continuoit plus long-tems, le repos en feroit nécessairement troublé, parce que l'enfant prendroit l'habitude de boire. D'ailleurs, il en résulteroit de fâcheuses conséquences: comme la grosseur démesurée du ventre, la foiblesse des intestins, un affoiblissement général, le relâchement des jointures, & tous les symptomes du rachitis.

La dernière chose que doit faire une nourrice avant de se coucher, c'est d'alimenter l'enfant: ce qui peut même se faire (1) sans l'éveiller.

(1) L'auteur prend cet avis dans M. Armstrong: mais je ne saurois m'y rendre, & je pense comme M. Hamilton. Un enfant qui prend ainsi son aliment peut ne pas avaler tout. Ce qu'il garde dans la bouche doit donc s'aigrir, se corrompre; delà des pustules, des phlogoses, & même des aphtes: mais il peut arriver un plus grand mal. Le sommeil produit un relâchement universel dans tous les organes: une partie de cet aliment resté dans la bouche peut donc couler à l'ouverture de la trachée, y entrer même, & suffoquer l'enfant: ce qui est arrivé. J'en dis autant de l'abus d'endormir un enfant avec le tetton dans la bouche, pour s'en débarrasser plus facilement. Cet abus énorme n'est malheureusement que trop général. Eveillez donc l'enfant pour l'alimenter, s'il en a besoin. Après avoir bu ou mangé, il se rendormira: il ne faut que deux ou trois jours pour l'habituer à cela,

C'est une occupation agréable pour elle , mais sur-tout pour une mère , que de voir avec quel appétit il prend ce repas , étant encore endormi , & avec quel contentement il s'endort pour plusieurs heures , restauré par cet aliment. Ceci me conduit donc naturellement à l'article suivant.



CHAPITRE X.

Du Sommeil & des Veilles.

LES enfans bien portans dorment souvent pendant les deux ou trois premiers jours après leur naissance ; probablement parce qu'ils y ont été accoutumés d'avance. Mais on ne doit pas souffrir qu'ils en continuent l'habitude pendant le jour , & on interrompra leur sommeil. Peu à peu ils se feront à moins dormir , & n'y paroîtront pas si disposés qu'on veut bien le croire. Par ce moyen , ils reposeront davantage la nuit. Les nourrices ou les mères s'en trouveront aussi beaucoup mieux , ayant le tems de reposer , & de prendre un sommeil d'autant plus rafraîchissant , qu'il fera moins interrompu.

Si donc un enfant ne dormoit pas la nuit , on le tiendra (1) éveillé de jour , en lui donnant tout l'exercice dont il est susceptible. Or , cet exercice peut être assez considérable , comme je le dirai bientôt , quelque jeune que soit l'enfant. On le lui donnera , en jouant avec lui , en l'agitant

(1) La plupart de ces réflexions sont celles de M. Armstrong.

sur les genoux, &c. Quand il est plus âgé, on augmente l'exercice selon ses forces : l'enfant contractera bientôt l'habitude d'être éveillé de jour. Par ce moyen, on évitera un autre inconvénient ; savoir, de laisser dormir quatre heures de suite cet enfant chargé de vêtemens épais, &, en outre, de couvertures dans un lit mollet ; ou un berceau.

Quoique je sois persuadé de l'utilité de ces précautions, je n'en crois pas moins que nombre d'enfans reposent moins qu'ils devroient le faire ; mais ce manque de repos est sur-tout pour la nuit, & la conséquence de quelque maladie qu'ils ont. Comme j'ai assez parlé sur cet inconvénient dans la première partie de ce Traité, j'y renvoie le lecteur.

Il me reste uniquement à dire quelque chose au sujet du (1) berceau, dont plusieurs Ecrivains

(1) Je vois tous les gens éclairés se déclarer contre l'usage du mouvement de ce berceau. M. Hamilton préfère un lit où l'enfant soit seul, & où il ne puisse se heurter. On aura soin que ce lit ne soit ni près d'un four dans les campagnes, ni de la cheminée, ni d'une fenêtre, ni entre deux portes, ou dans un endroit humide : car il est des gens à qui il faut tout dire. Roseen & M. Armstrong n'approuvent pas le berceau. Si l'on tient un enfant dans ces paniers que l'on appelle *Barcelonettes*, il faut prendre garde que le fond n'en devienne humide par les urines. Je fais cette réflexion

ont condamné l'agitation : l'habitude de coucher les enfans éveillés, & de les agiter dans un

d'après la pourriture que j'ai eu lieu d'appercevoir en pareille circonstance. J'ai dit, dans l'ouvrage de M. Baldini, que le fond du lit des enfans devoit toujours être une claie ou clisse couverte de paille non broyée, & renouvelée tous les jours. Les paillasses de balle d'avoine, ou les petits matelas n'amaissent que des pourritures, qui se décèlent assez par leur odeur acrimonieuse. On étend par-dessus les linges nécessaires, & jamais on ne doit les retirer qu'en les jettant aussi-tôt dans de l'eau propre, avant de les faire sécher. Je donne cet avis à celles qui n'ont pas assez de linges pour en mettre de blancs de lessive tous les jours dans ces petits lits.

L'état de l'enfant, dans le sein de sa mère, ne peut servir ici de terme de comparaison, pour étayer le raisonnement que fait notre auteur. L'existence de l'enfant n'est plus la même. M. Hamilton remarque très-bien que les enfans du premier âge passent leur vie dans une espèce de stupeur qui leur est naturelle ; & qu'ainsi leur exercice, quoique nécessaire, doit être extrêmement modéré au premier période de la vie. Autrement, dit-il, on leur échauffe le corps, on leur suscite des nausées, des vomissemens : ce qui ne pouvoit arriver dans la matrice. D'ailleurs, le mouvement qu'ils y éprouvent par l'oscillation de la marche, ou l'action ordinaire de la mère, est si doux, si onduleux, qu'il ne peut entrer en comparaison avec celui du berceau. Ce mouvement-ci leur rend quelquefois le visage bouffi, les yeux animés : preuve que le sang se porte ou s'arrête trop à la tête, ce qui est le terme voisin

berceau pendant le jour , ou à sept ou huit heures du soir , pour leur faire prendre leur *sommeil de nuit* , comme on l'appelle , est , selon moi , la cause pour laquelle ils restent plus long - tems éveillés pendant la nuit , dans l'attente , sans doute , de ce mouvement d'oscillation , auquel on les a habitués. Cependant il y a , dans le mouvement de ce berceau , une oscillation qui me paroît si naturelle , si agréable , & en même tems si analogue à ce qu'éprouvoient les enfans dans le sein de leur mère , que je crois devoir penser favorablement du berceau. En effet , avant de naître , un enfant flotte suspendu dans un doux fluide , où il est continuellement agité au moindre mouvement , & même par la respiration de sa mère , lorsqu'elle dort. Mon opinion est ici conforme aux opérations de la nature , que je me fais une loi de suivre. Au moins l'erreur est-elle de peu de conséquence dans les petites choses. Chaque mère peut se régler en ceci d'après son opinion , & par sa manière de sentir. Si donc l'enfant , accoutumé à être bercé de jour pour

de l'apoplexie. Les femmes Grecques ne connoissoient pas ce berceau. Elles prenoient leurs enfans sur leurs bras pour les endormir , non en silence , mais en chantant un air , dit Platon. *Loix* , *Liv. 7*. C'est ce qu'on diroit avec Perse *lallare* , chanter *la la*.

s'endormir, s'attend au même mouvement pendant la nuit, lorsqu'il s'éveille, il n'est pas difficile d'y pourvoir. En effet, un instinct naturel semble porter père & mère à prendre un enfant dans leurs bras, à l'agiter doucement, lorsqu'il s'éveille à contre-tems.

J'insisterai encore ici sur l'article des cordiaux, des opiat; des syrops somnifères, dont il faut bien se garder pour faire dormir un enfant, quelque difficulté qu'il ait à s'endormir. Rien ne produira cet effet que le mouvement & l'exercice: ce dont je vais parler.



CHAPITRE XI.

Du Mouvement & du Repos.

LE mouvement est ce qui doit particulièrement mériter ici notre attention : car les enfans ne doivent presque jamais être dans la position du repos, que quand ils dorment. L'exercice leur est, comme l'air, de la plus grande importance, sans quoi il est rare qu'ils jouissent réellement d'une bonne santé. Il ne s'agit donc que de savoir proportionner l'exercice à leur âge. Le premier qu'on peut leur donner, est de les agiter dans les bras, les portant de droite & de gauche, de leur palper, frapper doucement le dos, après les avoir alimentés; de les élever, les baisser; enfin, de leur faire éprouver tous les mouvemens possibles & convenables, en prenant garde de les secouer fortement, & de les porter subitement (1) trop haut : car les enfans sont, de

(1) Ceci & ce qui suit est pris de M. Armstrong, qui rapporte un exemple de ce danger. Il conseille aussi, fort sensément, de ne pas faire de grand bruit subit près d'un enfant. Il a grandement raison. Mon fils aîné, âgé pour lors de quatre ans environ, jette un jour le cri le plus très-bonne

très-bonne heure, susceptibles de s'effrayer, & même de tomber dans des mouvemens convulsifs.

aigu dans une chambre à côté de la mienne : il s'amusoit tranquillement, lorsqu'il entend un bruit inattendu, & crie de toutes ses forces : c'étoit le bruit d'un réverbère qu'on tiroit. Je lui expliquai la chose, & sa crainte cessa. M. Baldini conseille aussi de ne pas exposer les enfans près des fleurs qui ont des odeurs fortes : il en fait voir le danger : mais il est bon de prévenir quelques objections, relativement à l'effet que les parfums des fleurs peuvent produire sur les enfans. Un Physicien a fait depuis peu des expériences, en vertu desquelles il s'est cru autorisé à conclure que « les parfums qu'il avoit essayés ne phlogistiquoient point l'air, au point de le rendre mortel ». Telle est l'affertion de M. Achard. Mais, est-ce en phlogistiquant l'air que les fleurs le rendent mortel ? L'expérience semble prouver que non. Les principes qui s'exhalent du mancenilier en rendent l'ombre si dangereuse, qu'elle fait enfler ceux qui s'y endorment ou s'y reposent. Les mêmes principes délétères se trouvent dans son fruit. Celui qui en tombe dans les rivières, rend vénéneux les poissons qui en mangent. De sorte que l'expérience ayant montré que ceux qui mangeoient de ces poissons en étoient vraiment empoisonnés, le Gouvernement Espagnol-Américain a défendu la vente de ces poissons, comme le dit D. Ulloa, dans ses *Noticias Americanas*.

Si ce n'est pas en phlogistiquant ces poissons, que ce fruit les rend si dangereux ; ce n'est pas non plus en phlogistiquant l'air, que les exhalaisons de l'arbre en rendent l'ombre également mortelle. Les vapeurs qui s'exhalent d'un

Un autre exercice convenable à cet âge tendre ,
& qui lui devient de la plus grande utilité , est

plan de pavots causent de l'assoupissement. Est-ce en phlogistiquant l'air ? Non. Le genévrier produit le même effet ; & j'ai sauvé la vie à un homme qui , s'étant reposé sous un tel arbre , y avoit été pris d'un assoupissement qu'il n'avoit pu vaincre , d'autant plus qu'il étoit déjà fort abattu par la chaleur. C'étoit dans les bois , près d'Armenonville. Boërhaave observe « que la jacinte des Indes occasionne ,
» par son odeur , les spasmes les plus étranges dans les
» personnes hystrériques ou hypocondriaques ; & qu'au
» contraire la forte odeur de la rhue les fait cesser. Peu
» de personnes ignorent que les émissions du noyer causent
» des maux de tête considérables , & resserrent le ventre ,
» tandis que les vapeurs de la rose de Damas purgent effectivement. Ce n'est point le soleil , ajoutent les Médecins
» d'Edimbourg , qui fait élever seul , par l'action de ses
» rayons , les principes odorans des végétaux ; mais c'est
» l'air même , ou ses principes aqueux qui agissent comme
» des dissolvans , & qui se chargent de ces vapeurs : de
» sorte qu'on peut regarder les émissions odorantes d'une
» plante comme une infusion qui se fait de la plante dans
» l'air. La première cause de ces émissions est l'énergie
» de la plante , qui exhale ces principes en croissant , en
» conséquence d'une sécrétion réelle effectuée par l'action
» des vaisseaux du végétal : car il seroit absurde de recon-
» noître , dans une plante , une action capable de pousser
» au dehors les parties aqueuses , & de nier que ce même
» végétal ait la même force pour porter au dehors les
» molécules odorantes ». *Dispens. d'Edimb.* 1786.

de frotter les enfans avec la main. On le fera partout , au moins deux fois par jour , lorsqu'on les

Je fais qu'il y a des individus beaucoup plus affectés que d'autres ; mais c'est toujours en raison de la sensibilité des nerfs : or , c'est justement le cas de tous les enfans. Ces principes odorans agissent sur leurs nerfs comme de vrais narcotiques. Voici un fait qui le prouve , & qui s'est passé devant huit à dix personnes. Une dame avoit compagnie chez elle : il entre un jeune homme. Sept à huit minutes après une dame de la compagnie se trouve très-mal , s'évanouit : on la met devant la fenêtre : elle revient ; & dit : quelqu'un a du gérosfle sur lui , voilà la cause de ma syncope. Chacun se fouille : le jeune homme trouve dans un papier quelques clous de gérosfle qu'il y avoit mis six mois auparavant. Ce fait est singulier sans doute ; mais il prouve que les parfums n'agissent pas en phlogistique l'air , & qu'ainsi on ne laisseroit pas toujours sans danger des fleurs ou des parfums dans un appartement où il y a des enfans. On seroit donc mal fondé à conclure , d'après les expériences de M. Achard , que les parfums ne sont pas dangereux. L'odeur de la jacinthe & du jasmin me donnent les maux de tête les plus violens. Le musc me feroit tomber en syncope , malgré la force de mon organisation , si j'étois long-tems exposé à l'impression de ses molécules vaporantes. J'ai vu nombre de personnes très-fortes , encore plus sensibles que moi à cet égard , & obligées de sortir des salles d'assemblées à cause de l'odeur dont les femmes parfumées empestoient le local. Triller , homme en état de bien voir & de bien juger , si jamais homme le fut , a écrit , sur une mort causée par des fleurs , une

habille & déshabille , en continuant même quelque tems : car les enfans trouvent cela très-agréable , comme ils le prouvent par leur sourire expreffif , ou en étendant les membres , & en les pouffant contre la main. On réitérera donc cet exercice chaque fois qu'on les changera de linge , en leur frottant les extrémités inférieures & toutes les parties qu'on pourra atteindre fans les déshabiller alors.

Lorsque les enfans feront plus âgés , on augmentera l'exercice selon les forces , en observant de ne jamais les tenir dans la position du repos. Mais le bras qui les soutiendra fera dans une position propre à les laisser s'agiter aussi long-tems qu'on pourra le faire. Je fais ces réflexions , parce que j'ai vu étendre des enfans sur les bras si négligemment , qu'on ne leur procuroit aucun exercice , & qu'ils ne pouvoient même faire aucun mouvement : ce à quoi tend néanmoins toujours un enfant vif.

La manière de porter un enfant dans les bras est plus importante qu'on ne le pense générale-

differtation digne d'être lue. M. Baldini a rapporté un fait qui mérite la plus grande attention. *Voyez son petit ouvrage sur la lactation.* Quant à ce que M. Armstrong a remarqué sur le mauvais jeu d'élever un enfant trop haut , l'auteur a bien fait de le répéter ci-après.

ment : car c'est delà qu'un enfant prend une bonne (1) ou mauvaise habitude, qu'il ne quitte pas aisément. On peut même le disposer au rachitis, en le portant mal ; comme il y feroit disposé en restant mouillé dans son berceau. J'en ai déjà fait sentir les mauvais effets.

Il est bon d'examiner ici à quel âge un enfant doit être mis sur ses pieds. Les sentimens sont fort partagés à cet égard. Mais je crois qu'en ceci, c'est la nature qu'il faut consulter : comme elle n'avance que par degrés, il faut aussi faire de même ; & rarement nous nous écarterons loin de ses intentions. Si nous supposons que l'enfant soit fort, il sera toujours en mouvement, comme je l'ai dit ; & dès qu'il (2) se sentira des forces, il se soutiendra sur ses mains & ses pieds, &

(1) Hippocrate disoit que le ventre étoit à l'animal ce que la terre est aux plantes ; & que telle étoit la constitution de la mère, telle étoit celle de l'enfant : mais on peut assurer aussi que celle de l'enfant n'est, après cela, que ce que la première éducation physique en fait. Voyez *De nat. pueri*, p. 242 & suiv.

(2) Défiez-vous d'un enfant à ce moment. Si vous le laissez seul dans son lit, il se jettera en bas. S'il est sur une chaise, il la quittera en rampant, & ira droit au feu, ou à la lumière. C'est ainsi que j'ai perdu, il y a deux ans, un de mes enfans, par la négligence de celle qui le soignoit : il a eu les bras & l'estomac brûlés.

se portera en rampant où on le lui permettra. Cet exercice lui augmentera bientôt les forces. Toutes les fois qu'il sera soutenu par les bras, & débarrassé de ses linges, quand on l'habille ou le déshabille, il se promènera sur le giron de sa mère; & à sa manière de remuer les membres, ou de s'appuyer plus ou moins sur les bras, il fera connoître les progrès de ses forces.

Je ne puis m'empêcher de parler d'une imprudence que je vois commettre tous les jours à ce sujet, & qui a été, plus souvent qu'on ne le pense, la cause des plus fâcheux accidens : c'est de faire grimper un enfant jusques sur le sein, en le soutenant & l'élevant à toute la portée des bras. Outre que l'enfant peut échapper des mains, & tomber de cette hauteur, il peut aussi blesser la mère ou la nourrice avec ses souliers, en lui pressant ou frappant le sein gonflé de lait, & lui causer une telle douleur, qu'elle n'ait plus dans le moment la force de le remettre sur les genoux. L'enfant court donc le plus grand risque de tomber : ce qui n'est arrivé que trop fréquemment.

Un enfant saura bien marcher de lui-même, lorsqu'il se sentira les forces requises : mais jamais il ne l'essaiera, qu'il ne soit en état de s'en bien acquitter. Il faut donc le laisser suivre son inclination, au moins autant que la droiture de ses

membres y est intéressée : & je défie qu'on puisse produire un seul exemple d'un enfant qui ait eu les jambes courbées , de ce qu'on lui a laissé la liberté de marcher , lorsqu'il s'est senti disposé à l'essayer.

C'est encore un abus général que de vouloir faire marcher les enfans trop tôt, en les soutenant avec des bandes, des lisières, ou en les mettant dans des charriots roulans où ils sont attachés, &c., & cela pour épargner du tems à des nourrices, ou à des femmes destinées à les soigner, & qui ne sont déjà que trop oisives ; ou, ce qui est réellement digne de pitié, pour laisser, dit-on, à de pauvres ouvriers le tems de s'occuper des ouvrages auxquels ils gagnent leur vie. Mais, en supposant ce cas-ci excusable dans le principe, comme il ne peut l'être dans les conséquences, j'ose assurer que ces inventions ne sont que le fruit de la paresse ou de l'ignorance, qui sont, dans ces cas-ci, la cause des plus grands maux. Si donc, pour se justifier, on fait encore cette demande : A quel âge un enfant doit être mis sur ses pieds ? Je crois n'y devoir d'autre réponse que ce que j'ai dit. « Abandonnez l'enfant à lui-même, & il vous donnera la réponse quand il sera tems ».

Le docteur Smith a cependant avancé que les jambes des enfans ne se courbent point, lorsqu'on

les fait marcher même de trop bonne heure; & il demande si aucun autre animal a les pattes courbées contre nature, quoiqu'il marche presque aussi-tôt qu'il est né? Le cas est bien différent. Les quadrupèdes & les oiseaux doivent être naturellement bientôt sur leurs pattes: il faut même qu'il en soit ainsi. Organisés pour cet effet, leurs os sont fortement ossifiés à leur naissance: mais il n'en est pas de même de l'espèce humaine. Ainsi, le raisonnement de M. Smith n'est applicable ici, que dans le sens le plus général, & admet toutes les exceptions qu'exigent les circonstances d'un enfant du premier âge. Qu'on laisse un enfant sentir lui-même où il peut aller, jamais il ne nous abusera, & ses membres ne se déformeront pas, si ce n'est en les forçant dans nos machines, ou par nos prétendus adminicules, qui ne sont tout au plus excusables que dans l'indigence & la misère.

J'ai vu, avec le plus grand plaisir, les réflexions que le docteur Buchan fait au sujet du manque d'exercice convenable que les pauvres ne peuvent donner à leurs enfans. Le bon sens, l'amour de l'humanité qui s'y manifestent, le desir que j'ai d'en faire connoître les grands avantages me serviront d'excuse si je les transcris ici, étant surtout si conformes à mes vues. Quoique je n'ose me flatter que le Gouvernement, quelque bien

disposé qu'il soit , voudra ou pourra même , dans ce moment-ci , adopter ce plan , soit à la recommandation de M. Buchan , soit à la mienne. Il est cependant au pouvoir des gens très-riches de la ville & de la campagne de contribuer puissamment à ce qu'il soit réalisé , sur-tout si le prix proposé étoit double pour chaque enfant qu'on produiroit en bonne santé. Voici les termes du docteur.

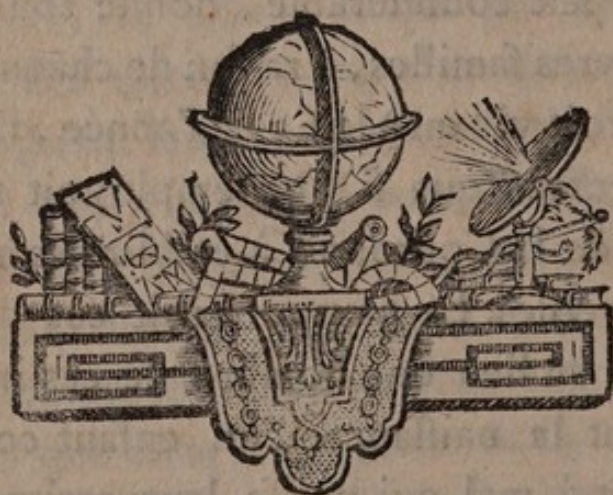
« Si l'on intéressoit les pauvres à soigner la
» vie de leurs enfans , nous en perdriens peu.
» Un prix peu considérable , donné tous les ans
» aux pauvres familles , à raison de chaque enfant
» qui y seroit vivant à la fin de l'année , sauveroit
» plus d'enfans que si l'on employoit tous les
» revenus de la Couronne à établir des hôpitaux
» pour ces vues. Le pauvre feroit cas de sa fé-
» condité , au lieu que nombre de ces individus
» regardent la naissance d'un enfant comme le
» plus grand mal qui puisse leur arriver ».

Je puis ajouter que j'ai vu des pauvres se consoler , avec reconnaissance & satisfaction , de la mort de leurs enfans.

Si je ne m'étois pas si fort étendu sur cet article , j'oserois risquer quelques avis sur la manière dont les exercices deviennent si avantageux aux enfans.

J'observerai seulement qu'il tend à pousser le

sang dans les plus petits vaisseaux , & à les développer comme la nature a déterminé leur extension , afin de favoriser l'accroissement de l'enfant : en même tems il maintient le sang dans son état de fluidité , tient les secrétions & les excrétiens dans l'ordre , les sollicite , & empêche la stagnation des humeurs.



CHAPITRE XII.

Rétentions, Excrétions.

TOUT lecteur instruit conçoit combien la santé dépend d'une juste proportion entre les alimens que le corps prend de jour & les différentes excrétions. Ces excrétions varient selon la diète, l'âge & la manière de vivre particulière de chaque individu : mais les excrétions des enfans, si l'on excepte la transpiration insensible, se font principalement par les intestins & la vessie. Cette dernière n'est pas souvent dans le cas d'être affectée de quelque trouble. Il me suffit donc de dire que la principale rétention d'urine se manifeste aussi-tôt que l'enfant est né, & qu'on la fait ordinairement cesser en appliquant une vessie pleine d'eau chaude sur le ventre, & en le frottant doucement avec un peu d'eau-de-vie ou un oignon. Si cela ne réussit pas, on peut mettre l'enfant jusqu'à la poitrine dans l'eau modérément chaude, & lui faire prendre une infusion de guimauve ou de persil, édulcorée avec du miel, & quelques gouttes d'esprit de vitriol dulcifié. S'il n'y a pas de vice de conformation à cette partie, ces remèdes produiront l'effet

desiré en peu d'heures , au moins en général. Il y a cependant eu des enfans qui n'ont rendu leurs premières urines qu'au bout de quatre jours , sans en souffrir de grands inconvéniens.

Quelques anciens Ecrivains ont aussi parlé d'incontinences d'urines chez les enfans , & résultantes de foiblesse au sphincter de la vessie ; mais je n'ai jamais eu occasion de l'observer. Ils ordonnent de l'aigrémoine & des fomentations astringentes , faites avec du vin rouge , sur le ventre , le péritoine & les lombes.

Je bornerai donc mes détails aux observations du conduit intestinal. Ce que j'en ai déjà dit dans la première partie me dispense de m'étendre au long sur cet article. Il seroit inutile d'arrêter le lecteur , sinon pour lui rappeler que les enfans se portent rarement bien , lorsqu'ils ne font pas deux ou trois selles par jour. Quand ils en feroient même davantage , si l'enfant vit du tetton , & que la nourrice ait assez de lait , il n'en profitera que mieux. Les selles doivent être délayées , de couleur jaune , sans grumeaux ou matières comme caillées , & être rendues sans aucunes tranchées.

D'un autre côté , si l'enfant est nourri à la main , c'est l'autre extrémité qui devient dangereuse en général. Ces enfans sont alors disposés aux cours de ventre , aux tranchées , aux selles aigres , par la nature acescente & souvent indi-

geste des alimens, sur-tout s'ils sont nourris à la cuiller. C'est pourquoi il faut de bonne heure examiner s'ils sont disposés à être relâchés, & si leurs alimens tendent au changement indiqué à l'article des cours de ventre.



CHAPITRE XIII.

Des Passions de l'Ame.

J'AI fait mention des passions de l'ame, pour dernier article, parmi les choses *non naturelles*. Je ferai court sur ce sujet, vu qu'il n'a de rapport aux enfans que par ses effets; & je m'arrête à leurs cris, qui en font l'expression. Nombre de réflexions que j'ai faites à ce sujet me portent à croire que si cette vive expression des passions d'un enfant est réellement accompagnée de moins de danger qu'on ne le croit, elle leur est aussi assez souvent salutaire à plusieurs égards : tels sont les premiers cris que jette un enfant à sa naissance. C'est une marque qu'il revient du paroxisme de l'une ou l'autre affection pénible & douloureuse, par un effort de cette espèce. Je l'ai déjà dit au chapitre de l'esquinancie membraneuse.

On sent aussi combien la santé dépend de la libre circulation du sang dans les poumons, & de leur libre expansion, de la dilatation des conduits aériens ou bronches, qui traversent les poumons par tant de ramifications. Mais les enfans du premier âge n'étant pas capables de

prendre eux-mêmes aucun exercice, & n'admettant pas non plus celui qui tend à favoriser cet effet, j'ai cru devoir penser que leurs cris fréquens étoient un effort (1) sagement substitué par la nature pour le produire. Or, je crois que tout ce qui est vraiment naturel est toujours bien, quoiqu'il soit possible que tout dégénère en abus, & que l'on puisse outrepasser les impulsions bienfaisantes de la nature.

(1) L'auteur, qui a connu cette idée d'après Primerose qu'il cite, n'a sans doute pas fait attention que celui-ci la devoit à Aristote. Voici comment s'explique ce grand homme : « Ceux qui ont fait des loix pour empêcher les » cris des enfans & les distensions de leur poitrine, n'ont » pas bien prononcé sur ce sujet : en effet, ces cris servent » au développement de leurs organes, à leur accroissement : ce sont en quelque manière des exercices pour » leur corps. La rétention de la respiration procure de la » force à ceux qui font des efforts dans le travail, & c'est » ce qui arrive aux enfans dans leurs cris & leurs gémissemens ». *Politie.* Liv. 7, chap. 17. Tous les mouvemens sont alors appuyés sur le diaphragme. J'en ai parlé plus haut.

Quant aux exercices de l'enfance, ce grand homme les a aussi vus en grand, & d'une manière digne de son génie. Je recommande à tout homme raisonnable de lire ce qu'il en dit dans le même ouvrage. *Liv. 8, chap. 4.* Je ne cesserai de le répéter, les anciens voyoient mieux la nature que nous. Tertullien disoit très-bien à Praxéas, *quod primum, verum.*

Quoi qu'il en soit, je ne doute nullement que la méthode ordinaire de calmer les enfans, en les gorgeant de nourriture, lorsqu'ils n'ont pas faim, fait, en mille rencontres, un bien plus grand mal qu'il n'en a jamais résulté des efforts qu'ils font en criant. Mais une nourrice qui peut entendre avec tranquillité crier un enfant, sans essayer de l'appaiser, est un monstre sous forme humaine, indigne qu'on lui confie même un animal, bien loin de lui abandonner un tendre enfant, une créature aussi foible, & sans autre secours; & qui n'a d'autre langage pour exprimer ses besoins ou ses souffrances, que ses larmes & ses cris réitérés.

Je devrois peut-être m'excuser d'avoir abusé du tems de mes lecteurs, en m'arrêtant à de si longs détails sur cet article & sur tous les autres. Mais je n'ai eu d'autre motif que d'instruire, même au risque de déplaire. Quant aux personnes du sexe qui me feront l'honneur de lire ce Traité, j'ai voulu diminuer leurs craintes, dans les cas où elles peuvent être inutiles, lorsqu'on ne peut leur procurer d'autre satisfaction par les ressources de l'art.

Mais si les passions de l'ame n'ont que très-peu de rapports directs aux enfans, elles deviennent de la plus grande conséquence dans les femmes qui nourrissent. Elles doivent non-seulement
tenir

tenir leur esprit dans l'affiette la plus tranquille , mais encore s'abstenir de présenter le sein à un enfant pendant ou après une violente agitation de l'ame. J'ai déjà parlé des effets dangereux qui peuvent en résulter , quelle que soit la cause de leur trouble.

N. B. Je vais donner ici les détails de D. Ulloa , concernant le mal de *sept jours* , &c. que je n'ai fait qu'indiquer dans mon Avertissement.

§. 19. « Le mal qu'on appelle celui de *sept*
 » *jours* dans les enfans nouvellement nés , est
 » général dans les deux parties de l'Amérique ,
 » & aussi dangereux dans la partie haute que
 » dans la basse. Nombre d'enfans en périssent , sans
 » que rien d'antérieur puisse le faire soupçonner.
 » Ils sont , en apparence , sains & robustes ; &
 » le mal les attaque , accompagné d'accès d'épi-
 » lepsie. Il est rare que celui qui en est attaqué
 » en réchappe. Quoique ce mal ne soit pas in-
 » connu en Europe , il n'y est pas si général ,
 » ni si grave. On croit que le moyen d'en garantir
 » les enfans , est de ne les pas exposer au vent ,
 » jusqu'à ce que les sept jours soient passés.

» §. 20. Mais les enfans sont encore , à Guan-
 » caveica , sujets à une autre maladie bien sin-
 » gulière. Lorsqu'ils sont réchappés du mal de *sept*
 » *jours* , ils s'élèvent bien jusqu'à trois ou quatre

» mois ; alors ils commencent à être pris de
 » toux , d'une affection de poitrine , qu'on y
 » appelle *pecheguera*. Le mal va en augmentant ,
 » fans que les remèdes procurent aucun soula-
 » gement : il survient une enflure , & peu après
 » ils meurent. Ce mal n'attaque que les *Blancs*
 » ou fils d'Espagnols ; les *Indiens* & les *Métifs* n'y
 » sont pas sujets. Le moyen de les en garantir ,
 » est de les enlever de-là avant qu'ils aient deux
 » mois , & de les faire passer dans des climats
 » plus favorables , dans quelque une des *Zuebrades*
 » (ou profondeur intermédiaire entre les monts) ,
 » qui sont à peu de distance. On pense que le
 » froid & l'intempérie du climat sont la cause
 » pour laquelle les enfans sont si-tôt pris de ce mal :
 » cela peut être en grande partie. Mais le sang
 » vicié des pères & mères, les vapeurs sulfureuses
 » qui sortent continuellement des fourneaux où
 » l'on extrait le mercure , y contribuent aussi. En
 » effet , ces vapeurs sont si abondantes , que
 » réunies par l'effet du froid, elles forment une
 » nuée épaisse dans l'atmosphère , pendant la
 » saison qu'on y appelle été, & couvrent toute la
 » peuplade. *Noticias Americanas*. Disc. II. p. 205. L.

Fin de la seconde & dernière Partie.

T A B L E

D E S C H A P I T R E S.

C H A P. I. <i>But de cet ouvrage : causes & symptomes des maladies des Enfans</i> , page 1.	
CHAP. II. <i>Du Méconium.</i>	13
CHAP. III. <i>Des Spasmes internes.</i>	28
CHAP. IV. <i>Dérangemens qui résultent de la constipation & des vents.</i>	34
CHAP. V. <i>Des Insomnies ou des Veilles.</i>	41
CHAP. VI. <i>De la Jaunisse des Enfans.</i>	45
CHAP. VII. <i>Éruptions inflammatoires anormales.</i>	48
CHAP. VIII. <i>Des Aphtes.</i>	51
CHAP. IX. <i>Efflorescence benigne.</i>	67
CHAP. X. <i>Éruptions cutanées.</i>	71
CHAP. XI. <i>De la suppuration des Oreilles.</i>	81
CHAP. XII. <i>Du Vomissement.</i>	85
CHAP. XIII. <i>Des Tranchées.</i>	97
CHAP. XIV. <i>Des Selles ou de la Diarrhée.</i>	99
CHAP. XV. <i>Des Convulsions.</i>	125
CHAP. XVI. <i>De la Dentition.</i>	134
CHAP. XVII. <i>De la Fièvre.</i>	150
CHAP. XVIII. <i>Du Marasme.</i>	158
CHAP. XIX. <i>De la Fièvre hectique (d'Armstrong).</i>	161

CHAP. XX. Rougeole, Petite-vérole, Inoculation.	173
CHAP. XXI. Du Rachitis ou de la Noueure.	180
CHAP. XXII. De la Coqueluche.	187
CHAP. XXIII. De l'Asthme aigu, ou Croup, ou Esquinancie membraneuse.	206
CHAP. XXIV. Des Ecouelles.	216
CHAP. XXV. Des Vers.	223
CHAP. XXVI. De l'Hydrocéphale interne.	235
CHAP. XXVII. De l'Hydrocéphale interne (d'Arm- strong).	239
CHAP. XXVIII. De la Teigne.	255
CHAP. XXIX. Des Ulcères des gencives & de la Section du filet.	261
CHAP. XXX. De l'Ophthalmie ou inflammation des yeux.	266
CHAP. XXXI. Du Hoquet.	269
CHAP. XXXII. De la Toux.	270
CHAP. XXXIII. De l'Éternuement & du Saigne- ment de nez.	274
CHAP. XXXIV. De l'Hémorrhagie umbilicale.	278
CHAP. XXXV. Des Hernies & de l'Hydrocèle.	280
CHAP. XXXVI. De la chute du Rectum.	285
CHAP. XXXVII. Des Écoulemens du Vagin.	287
CHAP. XXXVIII. Des Luxations & Fractures.	290

T A B L E.

485

CHAP. XXXIX. <i>Des Brûlures.</i>	294
CHAP. XL. <i>Des Engelures.</i>	298
CHAP. XLI. <i>Du Bec-de-Lièvre & autres défauts externes, Excroissance, Taches ou Signes de naissance.</i>	306
CHAP. XLI. (ajouté) <i>De la Petite-vérole spontanée.</i>	321
CHAP. XLII. (ajouté) <i>Des maux vénériens de l'Enfance.</i>	353
CHAP. XLIII. <i>De la Vermine de la tête (ajouté).</i>	367

SECONDE PARTIE.

CHAP. I. <i>Instructions sur la manière d'élever les enfans.</i>	page 369
CHAP. II. <i>Du froid nuisible au moment de la naissance (d'Armstrong).</i>	374
CHAP. III. <i>Des Lotions, des Bains, &c.</i>	379
CHAP. IV. <i>Des Bains de l'Enfance (ajouté).</i>	389
CHAP. V. <i>Des autres premiers soins de l'Enfance.</i>	410
CHAP. VI. <i>De l'Air.</i>	419
CHAP. VII. <i>Du Boire & du Manger.</i>	423
CHAP. VIII. <i>Diète appropriée aux différentes maladies des Enfans.</i>	445
CHAP. IX. <i>Du choix des Nourrices & du Sevrage.</i>	452

CHAP. X. <i>Du Sommeil & des Veilles.</i>	459
CHAP. XI. <i>Du Mouvement & du Repos.</i>	464
CHAP. XII. <i>Rétentions, Excrétions.</i>	475
CHAP. XIII. <i>Des Passions de l'Ame.</i>	478

Fin de la Table.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde-des-Sceaux, un manuscrit intitulé : *Traduction françoise des Œuvres d'Underwood*, dont la première partie contient le Traité des Maladies des Enfans : je n'y ai rien trouvé qui pût en empêcher l'impression. A Paris, ce 10 Janvier 1786.

BOSQUILLON.

P R I V I L È G E D U R O I.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le sieur BARROIS le jeune, Libraire à Paris, nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public la *Traduction Françoise des Ouvrages de Michel Underwood, Docteur en Médecine du Collège Royal des Médecins de Londres* ; s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de privilège pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de dix années consécutives, à compter de la date des Présentes. FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ses hoirs ou ayans cause, à peine de saisie & de confiscation des exemplaires

contrefaits, de six mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée, pour la première fois; de pareille amende, & de déchéance d'état en cas de récidive, & de tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, concernant les contrefaçons. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie, à peine de déchéance du présent Privilège; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, es mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur HUE DE MIROMESNIL, Commandeur de nos Ordres; qu'il en fera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur de MAUPÉOU, & un dans celle dudit Sieur HUE DE MIROMENIL. Le tout à peine de nullité des Présentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la copie des Présentes qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûement signifiée; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: Car tel est notre plaisir. Donné à Paris, le neuvième jour du mois de Février, l'an de grace mil sept cent quatre-vingt-six, & de notre règne le douzième.

Par le Roi en son Conseil.

Signé, LE BEGUE.

Registré sur le Registre XXII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n°. 479, fol. 508, conformément aux dispositions énoncées dans le présent Privilège; & à la charge de remettre à ladite Chambre les neuf Exemplaires prescrits par l'Arrêt du Conseil du 16 Avril 1786. A Paris, le 24 Février 1786.

LE CLERC, Syndic.

A PARIS, de l'Imprimerie de STOUPE, rue de la Harpe,

Le Clerc, 27 ans, est un homme de bien, qui a été élevé dans la religion catholique, et qui a fait de bonnes études. Il a été employé pendant plusieurs années dans le service de la marine, et a acquis une grande expérience dans ce genre de travail. Il est actuellement à la recherche d'un emploi où il puisse mettre à profit ses connaissances et son expérience.

LE CLERC, 27 ans

M. le Clerc, de la commune de Stoupe, est de la classe

